

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCIEN
DE LA
TRADUCTION
DE

N. P E R R O T,
S^R. D'ABLANCOURT.

S E C O N D E P A R T I E.

Cinquième Edition , nouvellement
reue & corrigée.



A A M S T E R D A M,
Chez ABRAHAM WOLFGANG,
c10 100 LXXXIII.

L E S
I M A G E S,
O U L E S
P O R T R A I T S.

D I A L O G U E

DE LYCINUS ET DE POLYSTRATE.

C'est la description d'une Beauté accomplie.

LYCINUS.  L m'est arrivé presque la même chose, à la vue d'une belle Dame, que les Poètes feignent qu'il arrivoit à l'aspect de la tête de Méduse, d'être changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fût bien accomplie, pour te toucher de la sorte, toy qui es épris d'un autre amour : Mais encore, quelle est cette Nymfe ou cette Déesse, dont les regards sont si mortels ? Ne m'envies pas le bonheur de la connoître, quand je devrois être métamorphosé en rocher, car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois seulement vue en passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statue : Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle avoit jeté sur toy l'un de ses regards, car elle t'atireroit par la force de ses charmes ; & tu la suivrois par tout, comme le fer fait l'aimant.

POLYSTRATE. Dy-moy qui c'est, sans me tenir plus long-tems en peine.

A 2

LYCI-

LYCINUS. Tu penses que je t'en fais accroire ; mais je crains plutôt qu'après l'avoir vue , tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste , je n'en sçay autre chose , sinon qu'à voir son train & sa suite , c'est quelque grande Princeſſe ; Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques , & marchoit en un superbe appareil ; mais je ne te puis dire son nom , & j'ouïs seulement quelqu'un , qui disoit en passant à un autre , Voilà quelles sont les beautés d'Ionie : Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes ses villes * a produit la plus accomplie & la plus illustre.

* Smyrne.

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux , de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit : & je commence à croire ce que tu as dit de ton transport , & que tu estois pétrifié comme Niobe , de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir , je ne te quitterai point que tu ne m'aies décrit sa beauté , afin que je la connoisse au moins par le discours , si je ne la puis connoître autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge, Polystrate , de vouloir que je te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs , & de tous les Peintres ; & je crains que la foiblesse de mon stile ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dy-moy encore comme elle est faite : Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ses amis.

LYCINUS. Je ferai mieux , ce me semble , de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers. As-tu vu la Venus de Cnide , & ouï ce qu'on en dit , qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en jouir , tant il en devint amoureux ?

POLYSTRATE. Ouï , j'ay vu ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

† Venus.

LYCINUS. Et cet autre d'Alcamène , † qui est dans les jardins d'Atènes ?

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes , si j'y avois manqué.

LYCI-

LYCINUS. Tu auras donc veu aussi la * Sofan- * Statüe
dre de Calamis; car tu as esté souvent au Château. *qui estoit*
Mais, dy-moy, lequel tu estimes le plus, de tous les *dans la*
ouvrages de Fidias. *fortresse*
d'Arènes.

POLYSTRATE. Celuy qu'il estimoit le plus
luy-même, je veus dire sa Lemniene, où il daigna
métre son nom, si tu n'ayme mieux l'Amazone, qui
s'apuye sur sa lance.

LYCINUS. C'est assez, il n'en faut pas davanta-
ge pour exprimer la beauté que nous voulons mainte-
nant dépeindre. Faisons un amas de toutes les perfe-
ctions de ces grands chef-d'œuvres, & ne prenons que
ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas aisé d'agencer tant
de beautez différentes, sans choquer les règles de la
proportion.

LYCINUS. Ne crain rien; Je prendray pre-
mierement le front, les cheveux. & les sourcils de la
Venus de Praxitéle; avec la gayeté, la douceur, & la
vivacité de ses yeux. De la Lemniene de Fidias, le
tour du visage, & la delicatessé des jouës, avec la juste
longueur du nez; † & de son Amazone l'ouverture † *Ou, sim-*
de la bouche, & tout le haut des épaules. La Ve- *plement la*
nus d'Alcaméne nous donnera sa gorge & sa belle *bouche &*
main, avec la rondeur du poignet & ses doigts qui *le cou.*
finissent insensiblement. La Sofandre de Calamis y
ajoutera son souris & sa pudeur, avec la propreté &
la modestie de son habit; mais elle aura la tête nuë. † † *Sans*
Pour l'âge, nous le prendrons de la Venus de Cni- *voile.*
de. Que te semble, Polystrate, sera-t-elle belle de
la sorte?

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque
chose.

LYCINUS. Tu veus dire sa couleur, où ce qui
doit estre blanc, l'est en sa perfection, & tout le re-
ste de même; mais d'où l'emprunterons-nous, sera-
ce des Peintres les plus celebres, & qui ont le mieux
sceu le mélange des couleurs? Eufranor nous don-
nera la chevelure de sa Junon. Polygnote la noir-

ceur des sourcils, & le vermeillon des jouës de sa Cassandre, avec la délicatesse du crêpe qui la couvre, dont une partie se retrouffe; & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint, Apellés aura soin que la blancheur en soit vive, comme celles de sa Pacate; & Aëtion luy donnera les lèvres de sa Roxane. Si tu n'aymes mieux apeller à ton secours Homere, comme le plus excellent de tous les Peintres, qui pour l'embellir, mélera la pourpre à l'ivoire & luy donnera les regards de Junon, avec le ris de Venus, la blancheur de sa gorge, & ses doigts de rose; & un autre Pöete, les paupieres de l'Aurore. Mais il ne faut pas oublier, que toutes les Graces & les Amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là une beauté divine, & veritablement celeste; mais encore que faisoit-elle lors que tu la vis?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre, & ne laissoit pas de s'entretenir avec une personne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle disoit. Mais quelque-fois en souriant elle monroit un rang de perles orientales; car c'est ainsi qu'on peut apeller la blancheur de ses dents d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées. & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lèvres; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. Je commence à deviner qui c'est, à ces marques, à son pàys, & à sa suite; sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.

LYCINUS. Et comment la nomme-t-on?

* *Pantefe.* POLYSTRATE. Comme celle d'Abradate, qui estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle-même; lors qu'il me souvient de ce bel endroit de Xénophon: † & il me semble aussi que je luy entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lors qu'elle arme son mary, & qu'elle le meine au combat, & l'encourage à se porter vaillamment.

† *Cyropédie, lib. 6.*

POLYSTRATE. Maistu ne peus parler que de la beauté du corps, que tu n'as veüe encore qu'en passant, & comme un éclair; Mais moy qui suis de son pays, & qui l'ay entretenüe plusieurs fois, je te diray celle de l'ame; sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté; semblables à ces Palais des habitez, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si precieux au dehors, & dedans ne sont remplis que de monstres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareille, fay-moy la description de ses vertus, afin que je ne la cōnoisse pas à demy, & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez cachées, que celles qui sont en veüe à tout le monde, & encore plus d'aquerir de la creance dans l'esprit des hommes, quand elles sont un peu extraordinaires; car personne ne croit que ce dont il est capable. Mais pour commencer, je n'appelleray point à mon secours les Peintres ni les Sculpteurs, mais les Filosofes, qui nous ont depeint les perfectiones de l'ame, & formeray une beauté sur leur modèle qui sera un peu à l'antique, ce qui n'est pas un defect dans la Vertu. Premièrement la Dame dont nous parlons, est éloquente; & l'on peut dire d'elle, plus justement que de Nestor, qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude, ni effeminé; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore ataint l'âge de quinze ans, & s'insinue doucement dans les oreilles; où il laisse une image qui vit encore après soy, & y forme un divin Eco qui ne parle pas seulement, mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter, Grands Dieux! que de ravissemens & de charmes, & qu'elle possède en un haut point, la science de l'harmonie, sur tout lors qu'elle marie sa voix à sa lyre. Car alors on croit en-

tendre

tendre Apollon luy-même, & pour l'ouïr, Orfée & Amfion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers, quiteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les monts de Trace & de Citeron cette divine mélodie qui enchant les esprits, & ce parfait assemblage de tons, de mesures, & de cadances, si justes, & si bien réglées, que la lyre n'exprime jamais, que ce que la voix dit, le geste imite, & le pié figure en même tems. Si tu l'avois ouï, tu ne serois pas seulement pétrifié, comme à la veüe de ses beaux yeux; mais charmé comme par le chant de Sirènes; & tu en oublierois tes parens & ta patrie, comme les compagnons d'Ulysse chez les Lotofages. Quand même tu boucherois les oreilles; l'harmonie passeroit à travers, tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction, & la mignardise de sa langue, c'est plutôt l'avantage de son pays, que le sien propre, & elle ne peut estre qu'éloquente, tirant son origine des Aténiens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poësie, puis qu'Homere & elle ont une même patrie; enfin ce n'est qu'une même chose que la douceur de son chant, & celle de son discours, & pour les bien imaginer, tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre, estans sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections; car je ne veux pas faire comme toy un seul tableau composé de plusieurs beautez différentes, qui souvent n'ont point de rapport; mais chacune de ses vertus fera un portrait séparé, & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendidement, Polystrate, & me faire un bon repas, au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger, que de me surpasser en ce point.

POLYSTRATE. Commençons par ses belles connoissances, puis qu'aussi bien les avantages de l'esprit doivent tenir le premier rang, & donnons-luy tout ce qui est répandu dans les neuf Muses, avec les dons d'Apollon & de Mercure; & disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de ces choses, mais que

que son ame en est parfaitement imbüe. Que si je n'allegue point icy d'exemples, c'est parce que je ne trouve rien dans toute l'antiquité, qui luy puisse estre comparé pour ce regard, & qui contienne tant de perfections differentes. Voila le second portrait, il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte, & qu'il brille de diverses beautez.

LYCINUS. Il est tres-beau, Polystrate, & tres-accomply.

POLYSTRATE. Il nous en faut faire d'autres de ses vertus, où nous aurons besoin de plusieurs originaux, la plupart anciens, dont l'un sera du même pays : Tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschines, les deux plus excellens Peintres qui furent jamais, pour tirer au naturel, & qui ont réussi parfaitement en ceux-cy, parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier sera d'Aspasie, qui a esté tant aymée de Periclés, aussi bien que de ces deux Grands personnages, & nous la prirons de nous prestre toute sa conduite, son adresse, & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit, au lieu que le nôtre est en grand.

LYCINUS. Comment cela ?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits, pour se ressembler, ne sont pas d'égale grandeur, comme la Republique d'Athènes n'a pas la majesté de celle de Rome, quoy qu'elle ait beaucoup de son air, & en soit comme un abrégé. Pour achever ce tableau, nous prendrons encore Théane, Sapfo, & Diotime, dont la premiere nous donnera sa magnanimité; la seconde, la douceur de ses occupations; & la dernière, non seulement les avantages que Socrate admire; mais encore sa sagesse & son esprit. Voila le troisième portrait de nôtre Heroïne.

LYCINUS. Il est admirable, Polystrate, & il n'en faut plus trouver qu'un, qui exprime sa douceur, sa bonté, & sa tendresse pour les miserables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image, en la femme d'Antéor, & en Arête & sa fille Nausicaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary, Pénélope nous en servira d'exemple, ou si tu veus la femme d'Abradate, dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres, à mon avis, puisqu'il me semble que tu-as tantôt décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore, puisque la principale nous manque, qui est la moderation d'esprit, par laquelle on ne s'enorgueillit point de sa fortune, & l'on se sert de sa puissance à se faire aimer, & non pas à se faire craindre. Ce sont là les qualitez qui la rendent digne du trône, & l'élèvent au dessus de l'envie, qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir, & ne marchent point sur la tête des hommes, comme cette Até d'Homere, ni ne méprisent ce qui est au dessous d'eux, ainsi que ces ames lâches qui estants venues de peu, sont éblouies de l'éclat de leur Grandeur, & aspirans toujours plus haut, tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui cōnoissans leur foiblesse, & qu'ils n'ont que des ailes de cire, ne s'élèvent point au dessus de la condition humaine, arrivent au port désiré. C'est ce qui est de plus louable en cette Princesse, de sorte qu'elle attire sur elle les benedictions de tout le monde, qui luy souhaite une éternelle felicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes, Polystrate, & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince, eût toutes ses perfections, & fut incomparable comme luy, pour rendre sa felicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous les Sicles; Portrait plus durable & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puis-qu'il a pour fonde-

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT. 11
fondement le sçavoir & la Vertu, sur qui le tems ne
peut rien, non plus que sur les immortèles beautez
des Muses qui en ont achevé la peinture.

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

D I A L O G U E

DE POLYSTRATE ET DE LYCINUS.

POLYSTRATE. **J** Et'ay beaucoup d'obligation,
Lycinus, dit la Dame que tu as
louée, de ce que tu as fait pour
moy, parce que c'est une marque de ton zèle & ton
affection à mon service; Autrement, tu n'aurois pas
fait sonner si haut les petits avantages que la Nature
m'a donnez. Mais je veus bien aussi que tu sçaches,
que je ne hais rien tant que la flaterie, & que je la prens
pour le témoignage d'une ame basse, aussi bien que
le mensonge. Je suis d'une humeur, que les louanges
legitimes me font rougir, à plus forte raison les
autres; & je me boucherois à un besoin les oreilles,
pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne
sont bonnes qu'alors que celui qu'on loue, se reco-
noît à chaque trait, & ce qui va au delà, est une
pure flaterie. Je sçay bien qu'il y a des Dames qui
sont bien-aises qu'on leur donne les avantages qu'el-
les n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre
belle, ayant un beau masque; ou de belle taille,
pour avoir de hauts patins: Car le masque estant le-
vé, & les patins ôtez, on ne paroît plus ridicule. Ve-
ritablement, les louanges seroient de grand prix, si
elle nous donnoient les perfections qui nous man-
quent; mais au lieu de donner ce qu'on n'a pas, el-
les ôtent même ce qu'on a. Je te veus alleguer à ce
propos, deux exemples, l'un d'une Dame de condi-
tion

tion, qui n'avoit point d'autre défaut que d'estre un peu trop petite : mais comme on se flatte dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cedres, elle tremoussoit d'aise dans sa chaire, comme si elle en fût devenue plus grande, jusques là qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souvent cet endroit, qu'ils'arrêtât, de peur, dit-il, que l'excès de la joye la faisant lever, ne découvreson défaut, & ton imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheveux estans tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui loueroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes célébrer sa perruque d'or, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aises que les peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs défauts, comme si elles pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. Mais je me ris de cette foiblesse, & crois estre assez recommandable, pour n'avoir point besoin qu'on mêle de fausses loüanges parmy les miennes qui ne serviroient qu'à ôter la créance aux autres. Quoy que j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention, je ne puis souffrir que tu me compares à des Déeses, qui ne sont pas seulement au dessus de moy, mais au dessus de la nature. Tu trouveras cela moins étrange, lors que tu sçauras que j'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes égalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cet endroit de ton discours; autrement, je proteste que c'est malgré moy que tu le publies, pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux, comme fit Cassiopée, quoy qu'elle n'eût point disputé la beauté à Venus, ni à Junon, mais seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc pas bien-aise que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est, parce que cela choque la modestie dont tu me loues, & la gloire
que

Que tu me donnes à la fin de ton ouvrage de me contenir dans les bornes de la raison, & de ne me point élever au dessus de la condition humaine. Tu sçais qu'Alexandre qui n'est pas loué pour sa moderation, ne put souffrir qu'on taillât le mont Athos à sa ressemblance, ni qu'on en fit un statûe qui tint une ville * d'une main, & de l'autre versât un fleuve, par où il s'est élevé une statûe plus grande que le mont Athos, & s'est aquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplait dans ton Dialogue, puisque c'est pour moy qu'il est fait, sans me faire une chaussure plus grande que le pié, de peur que cela ne me fasse broncher. Car je ne croy pas que tes louanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statûes plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre; lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de même, que la Renommée ne brise la statûe que tu me veus dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voila ce que m'a dit cette Princesse; c'est à toy à aviser aux moyens de la contenter. Car elle m'ajuré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à une femme, puisque j'ay esté moy-même de ce sentiment, lors que je suis venu à y rêver; car je ne m'en estois pas aperceu d'abord, comme on ne voit pas bien les choses, qu'elles ne soient à une juste distance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever que ravalier ces Deesses, puisque pour arriver à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous; ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses piez; il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-

* Ou deux
villes en
ses deux
mains.

elles

elles pas capables de faire le portrait de la tienne , sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? je ne sçay comment cela est échappé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie ; & qui se peut dire même avare des louanges legitimes. Du reste, tu ne dois point avoir honte après Fidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veu le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lors qu'il fit la statue de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit après, ce qu'on y avoit trouvé à redire; comme le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisement que celuy d'un seul, quand ce seroit même celuy de Fidias. Voilà quel est mon sentiment, & celuy de cette Dame.

TOXARIS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé par la force & la multitude de tes raisons; si bien que je ne sçai que répondre, outre que mon Juge est ma patrie, & qu'il n'est pas malaisé de remporter la victoire sur celuy qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de Justice, de condamner une personne sans l'oïr; & pourveu que tu me permèdes de me justifier, il ne sera pas necessaire, à mon avis, de passer condamnation.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fût presente, pour entendre mes raisons; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te veuilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu feras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation; toutefois je te promets de l'abreger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part, Que....

POLYSTRATE. Nullement ; Parle comme si elle estoit presente , & je luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veus que je luy parle par ta bouche , comme elle m'a parlé par la tiene , je commenceray ; mais je ne sçais comment l'opinion de sa presence m'étonne ; toutefois , il n'est plus tems de reculer.

POLYSTRATE. Ne crain point , elle te fera bon accueil : Voy-tu pas son visage doux & serein !

LYCINUS. Votre modestie , grande Princesse , triomfe de mes éloges ; & la défense que vous me faites de vous louer ; surpasse toutes mes louanges. J'avois oublié la plus grande , je l'avoüe , qui est vôtre pieté , & vôtre respect envers les Dieux ; & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vôtre portrait , ce ne sera pas pour en ôter quelque chose , mais pour y ajouter un dernier trait de pinceau , qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par là , tout ce que j'ay dit de vôtre modestie ; & meritez d'autant plus les louanges , que vous les méprisez. Car , comme a dit un grand Philosophe , * le moyen d'arriver à la gloire , c'est de la * *Diogenes* fuir ; & celui-là seul merite qu'on le loue qui ne *ne* veut pas estre loué. Mais pour entrer en ma défense , je diray d'abord , Que les Pöetes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations , & que les Orateurs pretendent le même privilege quand ils louent , parceque la louange est une chose libre , qui n'a pour but que d'agrandir le sujet dont elle parle , & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs , la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on compare , ou pour parler plus clairement , on ne doit jamais comparer ce qu'on loue , à quelque chose de moindre ou d'égal , mais toujours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer un chien , que de le comparer à un chat , ni à un renard ; & ce seroit le louer foiblement , que de le comparer à un loup. Il faut aler plus loin , & luy donner la dernière perfection dont sa nature est capable ,

* Glau-
us, &c.

pable ; comme fait le Poëte , lors qu'il l'appelle *Dompneur de lions*. Ainsi , pour louer l'un de ces illustres Athlètes * de l'antiquité , il ne le faudroit pas comparer à un simple luteur ; mais dire avec un autre Poëte , *Que Pollux n'eût pas eu la hardiesse de l'attaquer , ni Hercule avec ses bras de fer , de se présenter devant luy*. Vous voyez comme il élève son Athlète , non seulement au dessus des autres ; mais au dessus des Dieux mêmes de la lûte , sans qu'ils s'en soient jamais offensés , ni qu'ils aient vengé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte , qui ont été tous deux illustres , l'un pour sa force , & l'autre pour sa Poësie , dont cette piece est comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer , j'aye cherché un modèle au dessus de vous , & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous estime de hâyr la flaterie ; car c'est une marque de vôtre generosité ; mais je vous veux apprendre à la distinguer de la louange , afin que vous n'y soyez point trompée. Le flatteur , comme il a l'ame basse , n'a pour but que son interest-particulier , qu'il cherche dans la satisfaction d'autrui , & ne craindra point de louer Thersite de sa beauté , & Nestor de sa jeunesse , s'il croit que cela luy puisse servir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur c'est d'agrandir son sujet ; ce que l'Historien ne peut pas faire. Il comparera donc la vitesse d'un excellent cheval , à celle du vent ou de la foudre , & le Palais d'un Prince , à celui des Dieux ; au lieu que le flatteur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire ; ou louera une chose qui n'est pas louable , comme ce Courtisan de Demetrius † , qui le voyant enrumé , le louoit de tousser & de cracher avec harmonie. Il y a encore cette difference , que le flatteur se sert d'hyperboles excessives , & que l'autre y est fort retenu. Pour appliquer donc cecy à nôtre sujet , je diray , que si j'avois comparé à Venus une laide , ou quelque beauté ordinaire , je serois un véritable flatteur ; Mais lors que je parle de celle

† Cyn-
thia

telle qui surpasse toutes les autres, je ne fors point les bornes de la louange. D'ailleurs, je ne vous ay pas comparée proprement à des Déesſes, mais à leur image. Car on ſçait aſſez que la Venus de Praxitèle, ni la Minerve de Fidias, ne ſont pas les véritables Déesſes, & il me ſemble même qu'il y a quelque irreverence à donner des figures mortèles & viſibles aux Dieux, dont la Nature eſt immortèle & inviſible. Mais icy l'avantage même eſt de leur côté. Car lors que je vous compare à leur ſtatüe, j'aparie une choſe morte à une vivante, & l'ouvrage de l'homme à celuy de Dieu. Mais quand je vous aurois comparée à des Déesſes, je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poètes, & d'Homere même vôtres citoyen, qui compare Brifeis pleurant, à Venus; & comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, ajoute; *C'eſt ainſi que parla Brifeis pareille aux Dieux.* Vous liſez tous les jours ces vers & autres ſemblables, ſans les condamner, & les aprenez même par cœur. Mais quand vous ne les aprouveriez pas, ils ſe ſont aquis une preſcription de pluſieurs Siecles, où perſonne n'a jamais condamné Homere pour ce ſujet; quoy qu'il ſ'en ſoit trouvé d'aſſez hardis pour donner le ſouët à ſon image, & retrancher de ſon Poème pluſieurs vers qui ne leur plaiſoient pas. Il ſera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure, à la Déesſe du riſ & de la joye; & je ne pourray pas comparer à ſon image, une Princeſſe gaye & riante, pour ne rien dire davantge, puis qu'elle ne le veut pas. Je laiſſe à part qu'il donne le même épithète à Paris & à Achille, & qu'il compare Agamemnon à Mars, & pluſieurs autres à d'autres Dieux. Mais pour faire le portrait de ce Prince, il prend la tête de Jupiter, la ceinture de Mars, & l'eſtomac de Neptune, métant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Retournons aux exemples des femmes. Combien de fois, dit-il, *Telle que Venus ou Diane, & telle Diane ſur les monts.* Il ne ſe contente pas d'égalér les hommes aux Dieux; il compare la chevelure d'Eufor-

be aux Graces , quoy qu'elle fut alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons , ou plutôt , il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamnerez en ma personne , ou que vous ne permétiez à un autre ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre , il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme , & donne à Junon le regard d'un Taureau , sans parler de l'Aurore aux doigts de rose. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs , tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux , puisqu'on prend jusqu'à leur nom ? Témoin les Zenons , les Efestions , les Dionysiens , les Possidoniens , & les Hermiens. * Une Reine de Cypre s'est nommée Latone , sans que cette Déesse en soit offensée , ni qu'elle l'ait changée en rocher , comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens , qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux , quoy qu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes ; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autre au pays. Les Philosophes mêmes ont bien la hardiesse d'appeler l'homme , l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard ; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez , vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouter encore plusieurs choses à celles cy ; mais j'épargne ta memoire.

* *Jupiter,*
Vulcain,
Bacchus,
Neptune,
Mercur.

POLYSTRATE. Non pas trop , à mon avis ; Car tu-as passé le tems que je t'avois prescrit ; & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vai de ce pas m'en décharger , & par le chemin je fermeray les oreilles , & à un besoin les yeux , pour ne voir ni n'entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va , & pren garde de t'en bien aquiter.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE. 19
ter. Lorsque le Juge voudra prononcer la Sentence
je m'y rendray , pour m'entendre condamner ou
absoudre.

TOXARIS, OU DE L'AMITIE.

D I A L O G U E.

DE MNÉSIPÉ ET DE TOXARIS.

C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amitié, dont chacun raporte des exemples à l'avantage de son pays.

MNESIPE. **Q**UOY, Toxaris, vous sacrifiez
à Pilade & à Oreste, comme à
des Dieux ?

TOXARIS. Ouy, Mnésipe, non pas toutefois comme à des Dieux, mais comme à des Heros.

MNESIPE. Mais est-ce la coutume parmy vous d'honorer les morts par des sacrifices ?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de celebrer des festes à leur honneur, lors que nous croyons qu'ils l'ont mérité.

MNESIPE. Et que pouvez-vous esperer de ces loüanges ?

TOXARIS. De porter la posterité à l'imitation de leurs vertus, & donner cette consolation aux gens de bien, de voir honorer la memoire de ceux qui leur ressemblent ; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

MNESIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui estoient vos ennemis ? Car ayans esté pris sur vos côtes, apres avoir fait naufrage & estans prests à estre sacrifiez, ils tuerent leurs Gardes, & massacrerent vôtre Roy, puis emmenerent la Prêtresse de Diane captive, & la Déesse même à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc

apres des homicides & des sacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suivre leur exemple, & que ne vous demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cet honneur. Qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui devoient servir eux-mêmes de victimes?

T O X A R I S. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle est assez illustre pour devoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin qui n'avoit esté fréquenté jusqu'à alors que par les Argonautes; sans craindre ni les Fables du pàys, ni le nom d'Inhospitaliere qu'on donnoit à cette mer; Et quel excès de valeur à des captifs, de tuer un Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers jusqu'à ses Dieux? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle louange, quoy que ce ne soit pas pour cela encôre que nous les adorons?

MNESIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illustre? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles, les Feniciens en entreprennent tous les jours de plus grandes & de plus dangereuses; ne retournans en leur pàys que sur la fin de l'Automne, après avoir couru toutes les terres & les mers; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là meritoient mieux d'estre adorez qu'eux, quoy que souvent ce ne soient que de simples marchands portés de l'amour du gain, qui trafiquent de choses de peu de valeur.

T O X A R I S. Ecoute comme des Barbares ont de meilleurs sentimens des Grecs, que les Grecs mêmes. Car nous avons bâti des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Ou trouverez-vous l'illustre tombeau, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycènes; au lieu qu'ils sont adorez parmi les Scythes, sans que pour estre étrangers, on les ait jugez indignes de cet hon-

honneur ? Car la vertu est adorable, même dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est gravé dans le Temple d'Oreste, sur une colonne d'airain ; & c'est la première chose que nous aprenons à nos enfans, afin que ces semences de Vertu estans cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines, de sorte qu'ils oublieroient plutôt le nom de leurs Peres, que celui de ces illustres Amis, qui ont laissé un exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur Action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un côté un vaisseau brisé contre des écueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme des victimes qu'on veut immoler ; Et de l'autre, on les voit les armes à la main qui ont brisé leurs chaînes, & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de plusieurs & du Roy même, puis enlèvent Diane & sa Prêtresse.

* On les suit comme ils commencent à voguer, & ** Ifigénie.* l'on attaque leur navire ; les uns grimpent sur le gouvernail, les autres s'attachent aux cordages ; mais ils sont repoussez par tout vaillamment, & contrainsts de se sauver à la nage, ou blesez, ou étonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié, qui est le sujet principal de notre adoration, puisque tu le veus sçavoir. Car les Scythes ne croient pas qu'il y ait rien au monde de plus divin, ni de plus grand thresor, qu'un bon amy ; & n'ont point de vice plus en horreur, que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'ayder leurs amis dans les plus grands dangers, & de se sacrifier pour leur service, & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeints qui négligent chacun leur propre salut, pour celui de leur amy, & le couvrent de leur corps, lors qu'ils ne le peuvent plus défendre.

M N E S I P E. Certes, Toxaris, tu montres bien que vous n'estes pas seulement fideles amis & belliqueux, mais éloquens, tant tu-as sceu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands personnages,

& rendre raison d'une chose qui m'estoit encore inconnuë. Car je ne croyois pas, pour te dire la verité, que l'amitié fut en si grande veneration parmy les Scythes, qui n'avoient, à mon avis, qu'une impetuosité brutale, & estoient sans tendresse ni affection pour leurs proches; ce que jugeois par leur coûtume barbare, de manger leurs Peres après leur mort.

T O X A R I S. Je ne veux pas maintenant défendre nos coûtumes, ni faire voir qu'elles sont plus justes que les vôtres; Il me sùfit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les theatres s'entrebatre à qui mourra le premier, & se sacrifiera pour son compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lors qu'ils ont besoin de votre assistance; & demeurez müets, quand ils implorent votre secours; comme ces personnages de Comedie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veus donc laisser à part ces vieux contes d'amitié, * que vous rebatez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes; nous verrons qui en aportera de plus beaux; & je ne te céle point que j'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coutume de mon pays, que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

* d'Achille & de Patrocle, de Thesee & de Pirithoüs.

M N E S I P E. Quoy que ce ne soit pas peu de chose d'entrer en champ-clos, contre un si adroit & si vaillant Champion, je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedât maintenant à un Scythe, après les avoir tous vaincus par la main de deux de ses Citoyens; & si je souffrois cet affront, je meritois de perdre, non-seulement la main, mais la langue. Si tu veus donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié; & celui qui en produira le plus remportera la victoire.

T O X A -

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité; & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six; car cela iroit à l'infiny.

MNESIPE. Je le veux. Tu commenceras le premier, après avoir fait serment de ne rien dire que de veritable; car il ne seroit pas difficile de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. C'est à toy à commencer, puisque tu as donné lieu à la dispute.

MNESIPE. Quel Dieu veux-tu que je te jure? Te contenteras-tu de Jupiter Filien, qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs?

TOXARIS. Oüy, & j'attesteray celuy de mon pàys, qui répond à celuy-là.

MNESIPE. Je te prens donc à temoin, ô Jupiter Filien, & proteste de ne rien alleguer icy, que je n'aye veu moy-même, ou que je n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos, & n'a rien d'illustre que son amitié; L'autre d'Efese, de famille ancienne & opulente; mais qui s'estoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de tems, ont toujours plusieurs gens autour d'eux, pour servir à leur divertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans, qui font la cour à nos richesses, plutôt qu'à nous-mêmes. Mais Agathoclés, qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse, ne les pouvoit souffrir, quoy qu'il ne laissât pas de vivre avec eux pour complaire à son amy, qui en estoit si charmé, qu'il en faisoit plus d'estat que de son ancien camarade, jusques-là qu'il luy devint même insupportable par ses frequentes remontrances. Car il ne pouvoit s'empêcher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancêtres, & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son Pere avoit amassé avec beaucoup de peine, tant qu'à la fin Dinias ne l'apelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de luy, lors qu'il vouloit faire quel-

* *Eou-
guets, &c.*

quelque partie. Comme un mal en attire un autre ; Ces flâteurs luy mirent dans l'esprit l'amour d'une celebre coquête, qui estoit adroite à gagner les cœurs, & tantôt par des dédains affectez, tantôt par de feintes caresses, sçavoit si bien enflammer ceux qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lors qu'elle eut attrapé ce jeune homme simple & naïf, à l'ayde de ses faux amis qui métoient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas échaper ; mais après l'avoir envelopé dans ses filets, comme elle en pensoit triompher, elle devint la proie de sa prise, & fut cause de mille maux à ce pòvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets, & tous ces petits presens * qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant ; Ses servantes luy faisoient accroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour, & qu'elle ne faisoit que songer à luy & soupirer ; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit, l'arrétoit quand il vouloit partir, faisoit semblant de ne se parer que pour luy, & sçavoit mêler à propos, les larmes, les dédains, & les soupirs, parmy les traits de sa beauté, & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin, après plusieurs alées & venues il en jouit, & delà on creut qu'il estoit pris. Pour le mieux engager, elle feignit qu'elle estoit grosse de luy ; & de peur qu'il ne vint à se dégoûter par la jouissance, elle ne le vouloit plus voir si souvent, pour ne point donner, à ce qu'elle disoit, de jalousie à son mary, qui estoit un homme de condition, & des principaux de la ville d'Efese. Cela l'enflamma de sorte que ne pouvant souffrir son absence, il envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis la visiter, ne s'entretenoit que d'elle ; & lors qu'il ne la pouvoit voir, il se consolait par la veüe de son portrait. Cependant, il luy donnoit tout ce qu'il avoit ; meubles, argent, maisons, pierres ; de sorte qu'en peu de tems on vit fondre cette famille

famille si opulente, qui estoit la premiere du pàys ;
 & lors qu'il n'eut plus rien, elle le quita pour un
 jeune Candois fort riche, qui commença à entrer sur
 rangs, surpris par les mêmes artifices. Il s'en plaint
 inutilement, tant que se voyant abandonné par ses
 faux amis & par sa perfide maîtresse, il a recours à
 Agatoclés qui voyoit tout cela, il y avoit long-
 tems, sans y pouvoir donner ordre. Il luy conte
 donc son aventure, avec quelque pudeur d'abord ;
 mais à la fin il tranche le mot, & luy avoüe fran-
 chement qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. A-
 gatoclés qui vit que ce seroit peine perdue d'es-
 sayer de l'en dissuader, & qu'il n'estoit pas tems
 de luy faire des reproches, vend une seule maison
 qu'il avoit, & luy en donne l'argent. Aussi-tôt il
 va trouver sa maîtresse, qui le reçoit à bras ouverts,
 & ses flatteurs r'entrent en grace comme aupara-
 vant ; leurs amourètes recommencent, si bien
 qu'elle luy donne rendez-vous la nuit ; mais il ne
 fut pas plutôt entré, que le mary se presente l'é-
 pée à la main, soit, qu'il en fût averty par sa femme
 ou non, & menace de le tuer. En cette extrémité
 il ne s'abandonne point ; mais empoignant un bâ-
 ton, il luy en donne un si grand coup sur la tête,
 qu'il l'assomme, & de rage en fait autant à sa fem-
 me, qu'il acheve après de tuer avec l'épée de son
 mary. En-suite, il repousse les valets étonnez, qui se
 metoient en devoir de l'arrêter, & se sauve chez
 Agatoclés, où dès le matin il est pris & mené au
 Gouverneur de la Province, qui le renvoye à l'Em-
 pereur, après avoir tout confessé. Dans cette triste
 conjoncture son amy ne le quite point, & le suit
 prisonnier en Italie, où il entreprend sa défense ; &
 comme il fut condamné, il l'accompagne dans son
 exil, & va demeurer avec luy en la petite Isle de
 Gyare, où il fut confiné pour le reste de ses jours. Il
 employe là à le nourrir le peu de bien qui luy res-
 toit ; & lorsque tout fut mangé, il se loüe à des pé-
 cheurs * d'huîtres à l'écaille, qui servent à la teinture.

* Plou-
geurs.

re de la pourpre , & l'entretient de son travail , sans l'abandonner même après sa mort. Car il s'habitua là , & ne retourna point en son pays. Voila un exemple d'amitié qui est arrivé en nos jours ; & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agatoclés est mort en cette Isle.

T O X A R I S . Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment , pour avoir la liberté de ne te point croire , tant cet exemple me touche & me semble digne de mon pays.

M N E S I P E . En voicy un autre qui n'est pas moins illustre , que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mêmes qui y avoient part. Il disoit que venant un jour d'Italie à Arènes , vers le coucher des Pleiades , la tempête le prit au sortir du détroit de Sicile , & le porta quelques prés de l'Isle de Zacynthe , sans qu'il pût surmonter l'effort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire , & entr'autres deux jeunes hommes de son pays ; l'un robuste & vigoureux , nommé Eutydique ; l'autre tout pâle & déjà appelé Damon , qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celui-cy se trouvant mal de l'agitation , s'aprocha du bord du vaisseau , qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent , & le renversa dans la mer. En tombant il crie à l'ayde à son amy , qui se jete aussi-tôt après sans delibérer , quoy que ce fût en plein minuit , & qu'il fût déjà couché , & commence à le soulever sur les flots , où il ne se pouvoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits , & de la foiblesse où il estoit. Ceux du Navire émus de compassion , les voulurent ayder ; mais ils furent emportez à un instant par la violence de la tempête ; & tout ce qu'ils peurent faire , fut de leur jeter quelques pieces de liège avec l'échelle du vaisseau. Arrêtons-nous là , je te prie , à considérer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié , que fit en cette occasion Eutydique , de se jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempête , & s'exposer à une

une mort toute certaine, pour sauver son amy, ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émues & blanchissantes, mêlé de l'horreur des tenebres; l'un mourant qui tend les bras à son amy, & implore son assistance; l'autre outre d'amour, qui se precipite apres luy, de peur qu'il ne meure tout seul. As-tu veu de plus beaux exemples d'une veritable amitié?

T O X A R I S. Hâte toy, je te prie, de me dire ce qu'ils sont devenus; car je brûle de le sçavoir.

M N E S I P E. Ne crain point, ils filosofent tous deux presentement dans Atènes; mais le Pilote emporté par la tempête, ne m'a pu conter l'histoire que jusques-là; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour, qu'apercevans l'échelle du navire qui estoit faite de grosses blanches ils monterent tous deux dessus, & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrêter davantage en des mortalitez inutiles. Voicy un troisième exemple qui ne le cède point aux deux autres. Eudamidas de Corinte en mourant fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy; car n'ayant pour tout bien que deux amis, il laissa à l'un de nourrir sa mere, & à l'autre de marier sa fille*, & l'un estant mort cinq jours après, soit de regret ou autrement, celui qui restoit executa la commission de tous les deux; car ils estoient substituez l'un à l'autre; & pour rendre son action plus illustre, maria la fille de son amy & la siene en un même jour, & leur donna à toutes deux un même mariage. Quant à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort, quoy que le peuple criât que le defunt avoit trouvé le secret d'heriter après sa mort de son amy. Que te semble Toxaris, de la generosité d'Arctas; car c'est ainsi qu'il se nommoit, de payer si gayement la part de son coheritier avec la siene? Ne merite-t-il pas de faire un de nos exemples, à la gloire & à l'avantage de sa patrie?

* *Calixte.*

T O X A R I S. Oüy, sans doute, quoy que j'admire encore

encore plus la hardiesse & la confiance du testateur ; car celuy qui a la resolution de faire un semblable testament , est capable non seulement de l'executer , mais de quelque chose encore de plus ; & je ne doute point qu'il n'eût nourry la mere de son amy , & marié sa fille , même sans en estre prié.

MNESIPE. Tu dis vray , passons à l'exemple de Zénotémis de Marseille : qu'on me montra en Italie , comme j'y estois Deputé de mon pays. C'estoit un homme de belle taille & de bonne mine ; que je trouvoy qui aloit à la campagne avec sa temme à ses côtez , qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car elle estoit borgne & petite , toute contrefaite & percluse de la moitié du corps , & tomboit même du haut-mal , à ce qu'on disoit. Comme je m'étonnois donc que la fortune eût aparié deux choses si dissemblables , celuy qui m'accompagnoit me fit ce recit. Le pere , dit-il , de ce monstre que tu vois , estoit un riche homme de Marseille , amy de Zénotémis , nommé Ménecrate , qui pour avoir rendu une Sentence injuste , fut déclaré infame , & tous ses biens confisquez , selon la rigueur de la loy. Accablé d'un si grand coup de fortune , il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique , qui estoit en âge d'estre mariée , sans qu'il eût dequoy la pourvoir ; car comme tu vois , elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zénotémis , & deploroit sa condition , parce qu'il l'aymoit tendrement ; Ne crain point , dit-il , les Dieux l'ont pourveüe , & là-dessus il le prend par la main , le mène chez soy , & partage avec luy ses trésors , qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajouta à cette largesse un festin , comme s'il eût eu envie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis ; & lors qu'ils eurent soupe & fait les effusions acoutumées à la fin du repas , Zénotémis remplissant sa coupe ; Reçoy , dit-il , cette coupe de la main de ton gendre ; car j'épouseray aujourd'huy ta fille , & le contrât est tout dressé , où je confesse
avoir

avoir reçu en mariage vingt-cinq talens. * Comme * Douz. l'autre résistoit, ne pouvant souffrir qu'un homme si *mille écus,* riche & si bien-fait épousât une fille si pâtre & si mal-faite, il la prit entre ses bras, & alla consommer son mariage dans une autre chambre, puis vint retrouver la Compagnie. Il l'a toujours tenue depuis pour sa femme, luy faisant mille caresses; & la menant avec luy, comme tu vois. Car bien-loin d'en avoir honte, il s'en glorifie, préférant l'amitié à tous les autres avantages. Aussi le Ciel a beny son action, & luy a donné un beau fils, qu'il a présenté depuis peu au Senat, en habit de deuil, pour faire plus de compassion; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit fils la confiscation de son ayeul; & en sa faveur, l'a rétabli en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter un semblable exemple de ton pays, où vous n'aymés que les belles. Mais passons au dernier, qui sera de Demétrius de Sunion. † Il † Alope-
avoit esté élevé dès son enfance avec Antifile, & *cien.* voyagea avec luy en Egypte, pour apprendre la Philosophie Cynique, sous ce Philosophe de Rhodes, qui estoit alors si célèbre; mais Antifile vouloit étudier en Médecine. Comme Demétrius estoit allé voir les antiquitez du pays, & navigeoit, il y avoit déjà six mois, sur le Nil, ayant laissé au logis son camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage; Il arriva à Antifile un accident, qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statue du Dieu, avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous un lit, au logis d'Antifile. Mais les voleurs ayans esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin, ils confessèrent tout à la question; de sorte qu'on arrêta l'esclave, & en suite le maître, qui estoit aux écoles publiques, après avoir trouvé chez-luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un
sacri-

facrilege, & eût creu faire un crime de boire même & de manger avec luy. Cependant, ses deux autres esclaves emportent tout ce qui luy restoit, tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde, & tourmenté par le Geolier, qui croyoit faire service à Dieu en le mal-traitant, & ne le vouloit pas seulement ouïr, lors qu'il se vouloit justifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere; car il couchoit sur la terre, sans pouvoir étendre ses jambes pour dormir, parce qu'on les atachoit la nuit à une piece de bois; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutefois, le bruit des chaines l'empêchoit de pouvoir reposer de jour, non plus que de nuit, parce qu'il estoit enfermé péle-mêle avec plusieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à respirer. En ce funeste estat, insupportable même aux plus robustes, & à plus forte raison à un jeune homme, qui avoit esté élevé tendrement, il commençoit à défaillir peu à peu, & ne vouloit déjà plus rien prendre, lors que Demétrius, qui ne sçavoit rien de l'affaire, arriva; & si-tôt qu'il l'eut aprié, courut en hâte à la prison, où l'on ne le voulut pas laisser entrer, à cause qu'il estoit tard & que le Geolier estoit retiré, & les Gardes posées. Il faut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine même à entrer, & encore plus à reconnoître son amy tout défiguré; après l'avoir cherché longtemps, comme on fait un homme entre les morts, en un jour de bataille. Et s'il ne se fut avisé de l'appeler par son nom, il ne l'eût jamais pû trouver. Mais comme il eut répondu, il le reconut à sa voix, & luy détournant les cheveux de dessus le front, s'évanouit à ce spectacle, & Antifile aussi. Demetrius estant revenu le premier, ayda son compagnon à reprendre ses esprits, & luy donna la moitié de son manteau, au lieu des haillons dont il estoit couvert. En-suite il sortit pour l'assister; & comme il n'avoit ni credit ni argent, il se louoit pour porter des marchandises sur le port; & après avoir travaillé tout le matin, il portoit

portoit tout ce qu'il avoit gagné à son amy, dont ils donnoient une partie au Geolier, & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venüe, il falloit qu'il se retirât, & qu'il dormit à la porte, sur un petit lit qu'il s'estoit fait d'herbe & de branches d'arbres; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécurerent ainsi quelque tems, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison, à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne, si bien que Demétrius qui ne pouvoit quitter son amy, s'ala par desespoir declarer complice du même crime, & fut attaché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils tachoient d'adoucir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la siene, particulièrement Demétrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour consoler Antifile. Sur ces entrefaites un accident impreveu leur rendit la liberté, lors qu'ils ne l'atandoient plus. Car un prisonnier ayant recouvré une lime lima la chaîne où ils estoient tous atachez, & se sauva avec les autres, après avoir tué les Gardes: Mais la plûpart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà; & cependant nos deux amis demeurèrent dans la prison, & arréterent leur esclave, aymant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort même; & le Gouverneur de l'Egypte ayant appris cette nouvele, les mit tous deux en liberté après qu'ils eurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antifile*, * 500. & le double à Demetrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au pays où il est encore à present. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus étendus si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car je t'aurois raporté les harangues que

Demé

Demétrius fit devant le Juge, pour décharger son amy, il s'imputoit le crime dont on l'accusoit, jusqu'à ce que l'esclave les dechargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples, si tu ne te veus refoudre à la peine, dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus, parmy les Scytes. Mais après avoir si bien défendu des étrangers, * tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

* Oreste &
Pilade.

T O X A R I S. Et toy, ne crains-tu point que l'on te coupe la langue, de l'employer ainsi contre toi-même, en m'encourageant à ta défaite. Mais je vais commencer sans preambule ; car outre que ce n'est pas la coutume de mon pays, il n'est pas besoin de discours, quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste, n'atends pas d'ouïr icy l'histoire de quelqu'un, qui en faveur de son amy aura épousé une femme pâtre & contrefaite, ou par charité marié sa fille, ou qui se fera enfermé avec luy en prison, pour en sortir plus glorieux ; Tout cela n'est que jeu, au prix des exemples que je te veus alleguer. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois, puisque tu n'avois rien de meilleur à dire, & que la longue paix dont jouït la Grece, empêche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions ; car le bon Pilote en se conoit que dans la tempête. Mais pour nous qui sommes toujours en guerre avec nos voisins soit pour l'attaque ou pour la défense, il se présente tous les jours mille sujets de témoigner nôtre courage & nôtre amitié, qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous, ni ne prenons nos voisins, ni nos camarades. Mais lors que nous reconnoissons un brave homme, nous recherchons son amitié, comme on fait une maîtresse ; & celuy qui luy rend plus de service, c'est celuy qui l'emporte. En suite, on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable ; ce qui se fait en cette façon : On se pique le bout des doigts,

doigts, & l'on en reçoit le sang dans une coupè; où chacun trempe la pointe de son épée; & puis suce cette liqueur precieuse, qui est la marque d'une amitié éternelle, & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. * Personne ne peut avoir: ** On, l'an ne peut estre que trois à cette alian-* que deux amis; & ceux qui en ont davantage, sont mesestimez, comme des Courtisans qui s'abandonnent à tout le monde, parce que l'amitié se perd, te. ostant divisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere, je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis en une bataille contre les Sarmates, voyant emmener captif Amisoque qu'il aymoit. Cependant, je te jure par l'air que nous respirons, & par le Cymeterre que nous portons, qui sont les plus grands Djeux que les Schytes adorent, que je ne te diray rien que de veritable.

MNESIPE. Je t'aurois assez cru sans jurer; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des divinitez de grande importance, afin de pouvoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy tu ne veus pas que je jure par les symboles de la Vie & de la Mort, qui sont les plus grands Dieux qu'on revere?

MNESIPE. Si cela est, tu pouvois apeller à témoin plusieurs autres déitez; car il y a plusieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne scaurois-tu t'empêcher de chicaner un homme qui porte une épée? sur tout, après qu'il t'a laissé parler tout ton saoul, sans t'interrompre.

MNESIPE. J'ay tort, je l'avoüe, & t'en demande pardon; Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras, sans craindre que je t'interrompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre jours qu'Amisoque & Dandamis s'estoient juréz une amitié éternelle, & avoient bû du sang l'un de l'autre, pour confirmation de leur alliance, lors que les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pié, & dix mille chevaux. On s'estoit campé sur

l'une & l'autre rive du Tanais, pour leur empêcher le passage; mais ils enleverent d'abord tout ce qui estoit au delà, à la réserve de ceux qui se saurerent de bonne-heure au delà du fleuve. Sur ces ennemis, Dandamis voyant son amy prisonnier, qui imploroit son assistance, passe l'eau à nage pour l'aller secourir; mais il ne fut pas plutôt à l'autre bord, qu'il fut envelopé par les ennemis; & sur le point de perir, il s'écria qu'il venoit pour racheter un prisonnier. A ces mots ils s'arrêtèrent tout court; & le menèrent au General, qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner? Moy-même, dit-il, puis qu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scytes n'ont point d'autre bien. C'est trop, repart le Barbare, nous nous contenterons d'une partie; & là-dessus il luy fit arracher les yeux, & le renvoya avec son amy, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa vie. Sa présence rendit le courage aux Scytes, qui creurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand trésor. Cela étonna même les ennemis, lorsqu'ils vindrent à considérer à quelles gens ils avoient à faire, si bien qu'ils se retirèrent la nuit en tumulte, après avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant, Amisioque ne voulut point conserver la lumière, que son amy avoit perdue pour l'amour de luy, & l'on voit maintenant ces deux illustres aveugles nourris aux dépens du public, qui reverse leur vertu: Que peu-tu opposer, Mnésipe, à un si grand exemple, quand je te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie, & que je t'absoudrois du serment de fidélité que tu as juré? Si tu avois à traiter une si noble matière, combien y aurois-tu mêlé d'ornemens? Combien de regrets de Dandamis après la perte de son amy? Combien de harangues pour le r'avoir? Combien de témoignages de joye, en donnant ses yeux pour rançon? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy; car je me suis contenté de rapporter la chose naïvement sans rien altérer

terer de la verité. Passons à un autre exemple, qui sera encore plus court. Bélite, l'un des parens d'Amisfoque, voyant Basté son amy, terrassé à la chasse par un Lion, & sur le point d'estre devoré, saute en bas de son cheval, & frappe la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy; & voyant qu'elle ne vouloit point lâcher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher même d'entre les dents son amy. Le Lion irrité se jete sur luy, après avoir soulé sa rage sur l'autre; mais Bélite en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un même coup la mort de son amy & la siene. Pour éterniser cette action, on a enfermé par édit public ces deux amis en même tombeau, & mis le Lion auprès en un tombeau séparé. Mais ne t'arrête point à ces deux exemples, en voicy un troisième plus considerable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arfacomas ayant esté envoyé en Ambassade vers Leucanor Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scytes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fût presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate Prince des Lasiens, & Adyrmaque Duc de Machlyne. Mais Arfacomas ne l'eut pas plutôt veüe, qu'il en devint amoureux, & comme c'est la coustume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a; lors que tous les autres eurent vanté à l'envy leurs trezors & leur puissance, après avoir fait les effusions accoustumées, il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmy les Scytes; & ayant beu un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit étonné

de ce discours , sçachant bien que les Scythes sont fort pôvres , & que celui-cy particulièrement n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant , combien il avoit de troupeaux & de chariots , qui sont les richesses du pàys : Je n'ay rien de tout cela , dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis , qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie , qui crut qu'il estoit yvre , & le lendemain le Duc de Machlyné fut préféré à tous ses Rivaux , & emmena sa maîtresse. Arícomas de retour , conte son aventure à ses deux amis , Loncate & Masente , & leur dit que cét affront les touchoit tous trois également , & qu'on avoit préféré de vains trefors à la grandeur de leur amitié ; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut , dit Loncate , partager entre nous la vengeance ; j'apporteray la tête du Roy , & Masente enlevra ta maîtresse , tandis que tu armeras le pàys pour soutenir l'effort de ces Princes , qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces , tant de nos gens que des tiens ; outre ceux qui te viendront servir volontairement , pour le bruit de ta vaillance & la compassion qu'on aura de ton infortune. C'est la coutume des Scythes , lors que quelqu'un est offensé , & qu'il n'a pas le moyen de se venger , de faire rôtir un bœuf , puis le metre en pieces , & s'asseoir sur la peau , au milieu de toutes ces viandes , les mains liées derrière le dos , comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par là , & qui le veulent secourir , en prenant un morceau , & jurent de luy amener l'un cinq chevaux , l'autre dix , chacun selon son pouvoir ; & ceux qui n'ont que leur personne , d'y venir eux-mêmes : & en disant cela , ils mettent le pied droit sur le cuir de bœuf , pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces , & plus considerables encore par la valeur que par le nombre , parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse , qui s'y porte volontairement

par la considération de l'honneur ou de l'amitié. Arfacomas assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pié. * Cependant, Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosfore, & tirant à part le Prince, comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance, entre seul avec luy dans le Temple de Mars, où il luy coupe la tête, & la mettant sous son manteau, remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fût allé à quelque commission de la part du Roy. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût découvert le meurtre; outre qu'on negligea de le poursuivre, pour songer à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le pays s'est partagé en diverses factions. D'autre côté, Masente averty en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne, & luy dit qu'on le demandoit pour Roy, comme gendre du défunt; Qu'il se hâtât donc de se saisir de l'Empire, & menât avec luy sa femme, qui estoit la legitime héritiere; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy, parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il estoit, & que les frères de cette Princesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise, & empêcher l'élection du frere bâtard du Roy, qui estoit ennemy des Alains & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de même façon, & parlent même langage, on ne pouvoit découvrir la fourbe; outre qu'il s'estoit fait couper les cheveux, pour mieux jouer son personnage, parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prevenir l'élection, après luy avoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char, & la nuit même la charge sur un cheval, à l'ayde d'un cavalier qui le suivoit; & quittant le chemin du Bosphore, il prend celui de Scythie, où il arrive le troisième jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arfacomas, telle qu'il

la desiroit ; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arfacomas ne se pouvoit lasser de luy rendre graces , il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du service qu'elle luy rend ; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy , & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains , mais comme les deux doigts de la main. D'autre côté , le Duc de Machlyne averty de la trahison , & de l'élection du bâtard dont j'ay parlé , retourne tout court en son pays , & entre avec une grande armée en Scytie , & le bâtard aussi de son côté , avec quarante mille Alains ou Sarmates , sans conter les Grecs qui avoient pris son party. Apres leur jonction , leurs troupes se trouverent monter à quatre vingts & dix mille hommes , dont il y avoit trente mille Archers à cheval. Nous marchâmes contr'eux avec environ trente mille hommes , en contant la cavalerie parmy laquelle j'estois , ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas plutôt aperceus , que nous détachâmes contr'eux nôtre Cavalerie , pour ataqer l'escarmouche ; mais apres un long combat , nous fûmes rompus , ce qui n'empêcha pas que la plus grande partie de l'armée ne se retirât en bon ordre , sous la conduite d'Arfacomas , sans que l'ennemy l'osât ataqer. Mais l'autre où estoit Loncate & Massente fut investie , & ils y furent tous deux blesez l'un à la cuisse , & l'autre à l'épaule & à la tête ; ce qu'Arfacomas ayant aperceu , il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy , & s'ouvrant un passage par le fer , ala enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens ; de sorte que les ennemis plierent , sur tout après qu'il eut coupé en deux le Duc de Machlyne d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyerent demander la paix ; Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut , les Machlyniens de livrer des otages , & les Alains de subjuguier la Sindane , dès long-tems revoltée ; si bien que la paix fut faite à ces conditions. Voila comme les Scythes servent leurs amis.

MNESIPE. Cette histoire a quelque chose du Roman, Toxaris; & je croy, sans offenser les Dieux que tu as jurez, que tu y as un peu mêlé de ton invention, pour faire la piece plus belle; car tout reussit à ton Heros, contre son esperance.

TOXARIS. C'est une marque de vôtre incredulité, ou plutôt de vôtre foiblesse, à vous autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire, ce que vous auriez de la peine à pratiquer; mais je te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-même. Comme je sortis de mon pays, pour aler étudier en Grece, en la compagnie de Sisinnés, avec qui j'avois esté élevé dès mon enfance, nous arrivâmes à Amastris sur le Pont-Euxin; & dès que nous fûmes débarquez, nous alâmes nous promener sur la place, apres avoir renfermé nos hardes dans une hôtellerie.

Mais au retour, nous trouvâmes qu'on avoit croché nos cōfres, * & emporté tout ce que nous avions; de sorte que par desespoir, comme un jeune homme, je me voulois donner de mon épée à travers le corps, pour n'estre point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy, lors que Sisinnés me retint, avec assurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire subsister. Car nous n'avions pas seulement de quoy vivre ce jour-là; si bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place, il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison, qui se devoit battre trois jours après, pour un prix que la ville donnoit; & lors qu'il l'eut appris, il revint tout court, me dire que je ne me misse point en peine, & qu'il avoit trouvé de quoy nous enrichir en un instant. Quand les trois jours furent écoulés, que nous passâmes du mieux que nous pûmes, il me mena au théâtre, où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable; car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux, ou bien des criminels liez, que l'on faisoit déchirer par

* Ou la
serrure de
notre
chambre.

* 2500.

livr.

des bestes farouches. Mais en suite on vit entrer un grand jeune-homme bien fait, suivy d'un Heraut, qui cria, Que celuy qui se voudroit batre contre luy recevroit dix mille dragmes. * Sifinnés incontinent se presente, & ayant touché l'argent, me l'apporte, & me dit; Si je suis victorieux, voilà dequoy continuer nôtre voyage; sinon, tu retourneras au pays avec cet argent, après m'avoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes de pitié, il s'arma de toutes pieces, hormis de l'habillement de tête; & entrant au combat, reçut d'abord un fendant sur le jarret, dont il perdit beaucoup de sang; ce qui faillit à me faire évanouir, croyant que la blessure fût mortelle. Mais comme son ennemy s'avançoit plus hardiment après ce coup, il luy en porta un au défaut de la cuirasse, dont il le renversa mort à ses pieds. Aussi tôt il s'assit sur le corps, ne se pouvant plus tenir debout, & je le fis emporter au logis, après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blessure, qu'il en échapa, & est maintenant au pays, où il a épousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie, pour me conserver la mienne; & il y a encore icy plusieurs Amastriens qui l'ont veu, sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette Histoire chez les Alains, ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire; & je n'en prendray point d'autre que celuy d'Abaucas, qui allant à la ville des Borystheniens, avec sa femme & ses deux enfans † en la compagnie d'un de ses amis, fut атаqué en chemin par des voleurs, & son amy blessé à la cuisse; de sorte qu'il ne se pouvoit plus soutenir. Cependant, le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient, il charge son amy sur ses épaules, & le sauve à travers la flamme, laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras, & repoussant sa femme qui le vouloit arrêter. Il luy cria seulement qu'elle le suivit, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit

† L'un de
7. ans, &
l'autre à la
mamelle.

tenoit embrassé, qui fut étouffé par la vapeur du feu; mais l'autre qui venoit après, échapa. Comme on luy reprochoit en suite qu'il avoit abandonné ses enfans, pour sauver un étranger; J'en pouvois, dit il, avoir d'autres; mais je n'eusse jamais recouvré un semblable amy. Voila mes exemples; tu-as dit les tiens, il ne reste plus que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNESIPE. Il en falloit élire un auparavant; mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut remétre nôtre dispute à une autre fois, & rapporter de nouveaux exemples après avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel; au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plutôt par nôtre union, & ne ferons qu'un même corps & qu'une même ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon avis, un symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens ni de vaines ceremonies; la passion que nous avons tous deux témoignée, pour rendre cet honneur à nôtre pays, fait assez voir que nous estimons l'amitié par dessus tout.

TOXARIS. Je le veux, soyons amis deormais jusqu'à la mort; & si nous ne pouvons toujours vivre ensemble, visiton-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir Grece.

MNESIPE. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un amy fait comme toy.

L'ASNE DE LUCIEN.

L'Auteur feint qu'alande en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oiseau pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boîte pour l'autre, & on le changea en Asne; D'où il prend occasion de conter les diverses aventures qui luy arrivèrent, jusqu'à ce qu'il reprit sa première forme. Apulée a dérobé ce sujet, mais il l'a étendu plus au long.

COMME j'allois à Hypate en Thessalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hiparque, chez qui je devois loger, estoit un homme fort riche; mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & vivoit fort mesquinement. Lors que je fus arrivé à son logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frapay à la porte, & sa femme me vint ouvrir, après m'avoir fait longtemps attendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'apportoies des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi-tôt, après avoir refermé la porte, puis me revint dire, que je serois le bien venu. Je les trouvay en arrivant, qui commençoient à souper, estans tous deux couchés sur un petit lit, * avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere; car je ne vis rien sur la table. Lors qu'Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galant-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma présence le rendoit plus illustre. Alors, apellant sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de là au bain; car il doit estre las, après le chemin qu'il

a fait.

* *Coutume ancienne.*

à fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre , & me montrant le li& ; C'est là , dit elle , que vous coucherez , & j'en dresseray un autre en ce coin pour vôtre valet. De là j'alay au bain , après avoir donné de l'argent à la servante , afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour , mon hôte me pria de me métre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique , mais il y avoit de bon vin vieux , dont nous fîmes carouffe après souper ; & puis je m'alay coucher , après nous estre entretenus de diverses choses , comme on a de coûtume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'alois , & si je faisois estat de demeurer-là ; Je luy répondis que non , & que je voulois aler pour quatre ou cinq jours à Larisse , quoyque mon dessein en effet fût de demeurer quelque tems à Hypate* , pour voir si j'y pourrois rencontrer une Magicienne , comme on dit qu'il y en a plusieurs , qui me fît voir quelque événement extraordinaire. Dans cette resolution , je me promenois par la ville , lors que je rencontray une femme assez bien faite , qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui j'estois , & comme elle l'eut appris , elle s'écria que j'estois fils d'un& de ses meilleures amies , dont elle n'aymoit pas moins les enfans que les siens propres , & que j'avois grand tort de n'estre pas venu descendre chez elle ; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuses , & luy dis que je ne pouvois pas honêtement quitter mon hôte , qui m'avoit si bien receu ; mais qu'il n'auroit que mon corps , & qu'elle auroit mon esprit. Comment , reprit-elle , estez-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque ? Ne luy dites point d'injures , luy dis je après m'avoir si bien traité. * Alors souriant , elle me dit à l'oreille , que je prisse bien garde à ne point faire amitié avec la femme , qui estoit une des plus grandes Magiciennes du p&ys , qui changeoit les uns en bestes , & tuoit les autres , lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort

* C'est une
raillerie.

44 L'ÂNE DE LUCIEN
fort amoureuse, & que ma jeunesse jointe à la qualité d'étranger, lui donneroient assez de prise sur moy. Alors, tout ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois; je pris brusquement congé d'elle, & me retiray en hâte au logis, rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la servante, qui estoit fort jolie, & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maîtresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, c'eût esté à mon avis, violer le droit d'hospitalité. En arrivant, je trouvay, par bon heur, la servante seule qui aprétoit à souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisiniere. A quoy elle me repondit, assez plaisamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette réponse, je m'approchay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que je ne m'approchasse pas trop près, si je n'avois envie de me brûler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu; & que les Charlatans ne vendent point d'onguent pour guerir cette brûlure. Comme je riois de la gentillesse de ses reparties, & que je l'appellois belle Cuisiniere. Vous ne sçavez pas, dit-elle, quelle Cuisiniere je suis; car si je veus, je vous accommoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en pâté. Je luy respondis, qu'elle m'avoit desja mis en capilotade, & que je pensois estre sur le réchaud, tant je sentoie de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponse, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'avoit une fois charmé, elle pourroit après cela me jeter des pierres, que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy repartis, que je sentoie desja l'effet de ses charmes, & que je ne la pouvois quitter. Après quelque contestation, à la fin nous tombâmes d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maîtresse seroit couchée. Comme son maître fut de retour, & que nous eûmes soupé, je me retiray, après quelques santez, feignant

feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans
 ma chambre, je trouvay la collation prête, & mon
 lit tout semé de roses, déliées ou par bouquets. On
 avoit même transporté ailleurs celui de mon valet.
 Si tôt qu'elle eut couché sa maîtresse, elle me vint
 trouver, & nous nous mîmes à faire collation, & à
 nous porter force santez & force baisers, & goûter les
 prémices de l'amour. On verra bien-tôt, dit elle, si tu
 sçais aussi-bien faire que dire; car je m'appelle Pa-
 lestre, * & n'ay point encore trouvé d'Athlète qui * *Lûte.*
 m'ait vaincû à la lûte. Comme j'eus accepté le com-
 bat, elle se deshaille, & me dit que le champ estoit
 ouvert à ma valeur. † Après quelques tours d'escrime,
 où chacun tâcha de montrer ce qu'il sçavoit faire, † *Il y a
 icy une pa-
 ge de sale-
 tez, retran-
 chée.*
 nous remîmes la partie au lendemain; & je pris tant de
 plaisir à ce petit exercice, que j'en oubliai presque le
 sujet de mon voyage. A la fin je la priay de m'appren-
 dre quelque secret de son art, puisqu'elle estoit si
 grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle
 n'eût beaucoup profité sous une si sçavante maîtresse.
 Elle me jura qu'elle ne sçavoit point d'autre mé-
 tier que celui que la Nature luy avoit appris, & que
 c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler.
 Mais elle me promit de me faire voir la femme
 d'Hiparque, lors qu'elle se métamorphoseroit en quel-
 que animal. Quelques jours après elle me vint
 dire que l'occasion se presentoit de contenter ma
 curiosité, & que sa maîtresse se devoit changer en
 oiseau, pour aller trouver son galant. Que j'eusse bon
 courage, & qu'elle me la montreroit en cet estat.
 La nuit venue, elle me mène sans bruit, à la porte
 de sa chambre, où regardant par une fente, je vis sa
 maîtresse toute nue, qui jetoit deux grains d'encens
 dans une lampe alumée, & murmuroit tout bas
 quelques paroles; ce qui dura assez long-tems.
 Ensuite, tirant une fiole de son armoire, elle
 s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un
 instant fut transformée en hibou; car son corps se
 couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses
 bras

bras s'allongèrent en ailes, & elles s'envola par la fenêtre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'étois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, je conjurai ma nouvelle maîtresse de me vouloir transformer de même, pour voir ce qu'on devenoit en cet estat, & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussi-tôt dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'apporte une petite bouteille, dont je ne me sus pas plutôt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon visage & mes oreilles s'allongèrent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derrière une longue queue; de sorte que me regardant au miroir, je trouvay que j'étois un Âsne. La fille étonnée aussi-bien que moy, d'un si étrange accident, commence à se fraper l'estomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une fiole pour l'autre, deceüe par la ressemblance, à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire, mais que je patientasse jusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roses; dont je n'aurois pas plutôt goûté, que je reprendrois ma première forme. En disant cela, elle me passoit la main sur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cet animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'une beste, je conservois le sens d'un homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais je ne pouvois m'expliquer; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre, je commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux, que je m'en allay baissant la tête droit à l'écurie, me cacher auprès de mon cheval, & du baudet de mon hôte, qui me receurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que je ne vinsse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin, fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat où j'étois,

j'allois, je commençay à conderaner ma curiosité, & à reconnoître,

Qu'il n'est rien qui punisse

Un homme vicieux, comme son propre vice.

Si par hazard, disoy-je en moy-même j'alois estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou quelque autre beste farouche, je jouerois bien le personnage que je represente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la main, qui après avoir lié ceux du logis, pillèrent tout ce qui estoit dedans, & en firent des balots, dont ils me chargerent avec mes compagnons, & nous chassans devant eux, gagnerent la porte par des rües détournées, & de là des montagnes voisines couvertes de bois, où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades; mais on ne scauroit exprimer la douleur que je sentoie à marcher sur les cailloux, avec une charge sur le dos, moy qui estois un asne de bonne maison, qui n'estois pas acoustumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me faisoit relever à coups de baton. En cette extrémité je voulus m'écrier, Ô César! pour implorer le secours du Prince; mais la parole me manqua sur l'O, & je ne pus achever le reste; si bien que cela ne servit qu'à me faire bâtre par les voleurs, que je trahissois par mon cry. Je résolus donc de continuer paisiblement mon chemin, puisque je réussissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empêcher de parler en allant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de connoissance, où nous fûmes fort bien receus; & tandis que nos maîtres dînoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais je n'en pus jamais goûter, parce que je n'y estois pas acoustumé; & voyant le jardin ouvert, je m'y jétay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroissoient, & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant, je trouvay que c'estoit un laurier-rose, qui est un poison mortel aux asnes & aux chevaux. Cependant,

com-

comme je mangeois quelque salade pour me rafraîchir, le Jardinier arrive avec le bâton à la main, & m'en donne quelques coups; mais je tournay le derrière à propos, que je le jétay à la renverse d'un coup de pié à l'estomac. De là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lachât les chiens après moy; ce qui m'obligea de regagner en hâte mon écurie, pour éviter la rencontre des grands vilains dogues, qu'on faisoit combattre contre des ours; mais je ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lors que nos maîtres eurent diné, on nous remit nôtre charge pour continuer nôtre chemin, & par malheur la plus grosse m'écheut en partage, dequoy desespéré je déliberois de me coucher là pour me faire décharger, lors que l'autre baudet qui avoit peut-estre le même dessein, s'estant laissé cheoir; comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarrets & on le jéta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageât encore sa charge entre le cheval & moy; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout réussissoit à contre-pié, je résolus désormais de porter mon mal en patience, & me hâtay d'aler sur l'esperance de trouver des roses au gîte, qui n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, assise près d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & ferra tous ce que nous avions apporté. Les voleurs luy demandèrent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez, sans leur aprêter à manger; mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la vénaison. Ils se deshabillerent donc, & s'huilèrent près du feu, puis s'estans lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent, qu'ils

qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'assirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretenaient de tout ce que peuvent dire des voleurs, après avoir fait un beau coup. Cependant, le cheval & moy étions attachés au ratelier, où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit enragger; car si elle eût esté toute seule, je me fusse sauvé aisément; mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au côté, & j'étois de tems en tems des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours après les voleurs revindrent sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desespéroit, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-tôt un étranger avec grand équipage; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte, & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenans avec eux le cheval & moy, après avoir laissé en garde la fille à la vieille. Je n'allois qu'à coups de bâton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fumes arrivez sur le grand chemin, l'étranger fut incontinent dévalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, j'alay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter assez long-tems: mais lors que je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si je n'eusse point eu de mal. On ala requerir la nuit même, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis, à cause de ma blesseure. Comme on fut party, je disois en moy-

même, Qu'âtiens-tu icy davantage, à servir de pâture aux corbeaux ? Ne vois-tu pas comme on a traité ton compagnon, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin ? Pren une bonne résolution ; Voilà la Lune qui luit, il n'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié. Dans cette pensée, je cours droit à la porte, & la vieille après moy pour m'arrêter ; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte, & que je l'entraînois, quoy qu'elle me retint par la queue, elle appelle à son secours la Pucelle ; qui prenant son tems, monte sur moy & me pique, priant les Dieux de favoriser sa retraite, & prométant tout bas de me donner la liberté, si je la pouvois tirer hors de peril. Pouffé de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, j'allois comme un genêt d'Espagne, & non pas comme un baudet estropié, lors qu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arrêterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle aloit ainsi la nuit, & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis, mais comme je n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je ne me pouvois presque soutenir sur ma mauvaise jambe ; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, malheureux baudet, lors qu'il est question de fuir, vous alez vite comme le vent, & quand il faut retourner à la maison, vous ne sçauriez faire un pas ? Nous vous apprendrons bien tantôt vôtre leçon, & en disant cela, ils commencent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En suite, ils lierent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauvât une seconde fois ; & s'estans mis à table delibererent en beuvant, quel suplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nôtre crime. Là-dessus, l'un dit qu'il la faisoit enfermer toute vive dans mon ventre, après m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi

sur

sur la pointe d'un rocher, pour servir de pâture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouvoit l'extravagance de ce supplice, & qu'on se preparoit à l'exécution, le Ciel qui n'avoit pas résolu de nous perdre, amène dans cet intervalle le Prevôt avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se saisissent en un instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maîtresse sur mon dos, pour la ramener à son Pere; & par tout où nous alions on nous jetoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & cris d'alegresse. Lors que nous fûmes arrivés, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune, & celui qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pu à sa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit, & envois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plutôt fait levrier que baudet. Quelques jours après les nœces, cete Dame pour s'aquiter de sa promesse, me fit donner la liberté, & me lâcher parmi les Cavales, qui estoit la plus belle recompence qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celui à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberté; & pour comble de mal-heur, les Chevaux jaloux de me voir parmi leurs Cavales, croyans que je n'estois pas là pour enfiler des perles, estoient sans cesse après moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orgre; au lieu d'un asne gras & refait, je devins une méchante haridelle. D'ailleurs, on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elefant, à Beroée, qui est une des meilleures vil-

* 7. livres
dix sols.

† Mitres.

villes de la Macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fût présenté un de ces vieux Prêtres de la Déesse de Syrie, qui m'achéta trente dragmes. * Lors que nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il apelloit les Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en divertir luy-même, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nôtre mariage. Des le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aler par päys; & lors que nous fûmes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à jouier de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à dancier & branler la tête, tout furieux, jétans leurs chapeaux, † & se tirans du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prit envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amasserent quantité d'argent; car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon; ce qui me toucha tellement, que je ne pus m'empêcher de crier, en voyant leur infamie, O Jupiter, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques paisâns qui avoient perdu un baudet, accoururent au cry, pensâns que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere; de sorte que le bruit en courut aussi-tôt par tout, ce qui les obligea à déloger la nuit sans trompète. Comme ils furent hors du village, ils me pendirent à un arbre, & me fouetterent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, jusques-là que transportez de fureur, ils me voulurent égorger; mais la Déesse jéta des regards si furieux, que cela les arrêta. Ils la chargerent donc tout de
nou-

nouveau sur mon dos, & continuerent leur chemin, tant qu'ils arriverent sur le soir en la maison d'un Gentil-homme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuissot d'asne sauvage, les chiens le mangerent à la Cuisine; si bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maître; lors que sa femme luy conseilla de m'égorger, & de metre une de mes cuisses en la place, parce que j'estois gras & refait. J'estois donc mort, si je n'eusse entendu moy-même la trahison, & courus à l'étourdie en la chambre du maître, où je renversay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte, où je cherchois mon salut; car tout le monde se voulut jeter sur moy, comme sur un furieux; & on m'aloit metre en pieces, si de frayeur je ne me fusse sauvé en l'appartement de mes Prêtres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes en un gros bourg, où ils dirent que la Déesse vouloit coucher dans le Temple; de sorte que les habitans credules la viendrent prendre aussi-tôt avec grande reverence, & la placerent près la Patronne du lieu. Pour nous, on nous mit dans une méchante maison, où nous demeurâmes assez long-temps; & au départ nous emportâmes avec nôtre Déesse, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayans decouvert, coururent après nous; & la trouvant dans nôtre équipage, ils mirent les Prêtres en prison, & me venderent à un Mûnier, qui chargea aussi-tôt sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par un sentier rude & épineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la mûle, ce qui me fut de mauvais presage; comme en effet, on me mit à l'atelier dès le lendemain, après m'avoir bouché les yeux, & parce que je feignois d'estre tout neuf à ce métier, on commença à m'instruire à coups de bâton. Cela me fit tourner

comme une giroüète, ayant déjà appris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser contraindre à faire son devoir. Comme mon Maître vit que je diminuois à veüe d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demourois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchantes laitües pourries qui m'engendroient des cruditez, outre que l'Hyver aprochoit, & qu'il n'avoit pas de quoy se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demande quelque chose en sa langue, & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de bâton, * sans considérer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris; mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la différence du langage. Cependant, le Jardinier irrité se jète sur luy, & le renverse; & comme l'autre crioit qu'il le letüeroit, il le batit de telle sorte, après luy avoir ôté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laissa donc là, & chargeant son épée sur mes paniers, me chassa vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades; qui nous font chercher par tout, & ayans découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maître estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendrait jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la tête à la fenêtre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayans aperçu ils me montrèrent, en riant, au Juge, qui entrant là dessus, chercha tant mon maître qu'il le trouva, & le fit mettre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux écus au Cuifinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Sommelier au même logis. Ils me placèrent en un petit coin de leur

* On,
est.

leur appartement ; mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes , je pris mon tems qu'ils estoient alez au bain ; & entrant dans leur chambre , je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver de la viande à mon apetit. Ils ne s'en aperceurent point la premiere fois , à cause de la quantité de mets , outre que je m'estois un peu épargné ; mais comme j'y retournois souvent , ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais oeil , & compterent tout depuis en le reserrant. A la fin voyans que je ne mangeois point d'orge , & que je ne laissois pas d'engraïsser , ils entrerent en quelque soupçon ; & m'ayans épié , découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si étonnés du commencement , qu'ils demurerent comme immobiles ; mais en-suite ils alerent apeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit une huée generale , dont le Seigneur ayant entendu le bruit , il y acourut luy-même ; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier , il ouvrit la porte de la chambre , dont je fus tout surpris ; mais pour faire durer le spectacle , il me fit mener dans la sale , & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que j'eusse déjà beaucoup mangé , neanmoins croyant qu'il y aloit de mon honneur , & que cela pourroit contribuer à ma liberté , & servir à me faire reconoitre , je me mis à table fort proprement , & commençay à goûter de tout ; & comme quelqu'un se fut écrié , qu'il me falloit apporter du vin , le maître commanda qu'on m'en donnât , & j'en beus un grand trait. Alors , tout ravy d'avoir trouvé un si grand tresor , il m'achete de son Cuisinier , le double de ce que je luy couïois , & me donne à un afranchy pour m'instruire ; ce qui ne luy fut pas fort difficile , parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un liêt *, * *Liêt de*
& m'apuyoï sur le coude , comme on fait quand *table.*
on veut manger. Je lutois avec luy , dançois sur les piez de derriere , & faisois mille autres gentilleſſes ,

donnant à conoitre par un branlement de tête, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; Et comme le tems approchoit que mon Maître devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Theſſalonique, il me mena avec luy, & je le portay ſur mon dos une partie du chemin. Lors que nous fûmes arrivez, le peuple accourut pour me voir; car la renommée eſtoit déjà répandue par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où je faiſois mille ſingeries, pendant qu'il diſoit, On ne laiſſoit pas de me montrer en particulier, de quoy l'Affranchy tiroit beau-coup d'argent, & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque choſe, je devins en fort bon point. D'ailleurs j'eſtois beau & poly, orné d'une belle houſſe de velours, avec de petites clochêtes d'argent, & le mors de même; de ſorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Affranchy. Au retour du ſouper nous la trouvâmes qui avoit fait dreſſer un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois acoutumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarreaux, pour eſtre plus molement & plus delicieuſement. Au milieu de la chambre eſtoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle ſe frôta & moy auſſi d'une huile tres-precieuſe; puis m'embraſſant me traîna par le cou ſur le liſt, avec des parôles & des careſſes, comme ſi j'eufſe eſté ſon galant. Je ne me fis pas beau-coup prier, parce qu'elle eſtoit belle, & que je me portois fort bien; mais comme je n'avois point careſſé de femmes depuis ma metamorfoſe, je craignois de la tuer, & qu'on ne me puniſt après comme un homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Paſiſaé, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la ſatisfaire, & trouvay que c'eſtoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle ſe leva à regret, & ſortit avec ſes gens qui l'atan-

l'atandoient dans une antichambre , après avoir obtenu une seconde nuit pour le même prix. Mais mon maître averti par son Afranchy, nous vint regarder à travers la porte ; & étonné de cette merveille, résolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin * donc des jeux, on me mit dans un liât, dont le bois estoit garny d'or & d'écaïlle de tortüe; & l'esclave auprès de moy; ** Ou, enfin le jour des jeux estant arrivé.* & en cet estat on nous traîna avec un machine au milieu de l'amphitéatre, au grand étonnement de tout le peuple. Il y avoit là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or ; mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en secreté, craignant que quelque beste farouche ne me vint devorer. † Dans cette appréhension il vint à passer un homme qui portoit des roses, ce que je n'eus pas plutôt aperçu, que je courus en manger, & repris ma première forme. *† C'est qu'il y avoit des vouées autour de l'amphitéatre, où elles estoient renfermées.* Jamais spectateurs ne demeurèrent plus étonnez que ceux-là, & les uns vouloient qu'on me brûlât comme un Magicien ; les autres qu'on m'aprayant les raisons de cette merveille, lors que je m'aproyant du Gouverneur de la Province qui estoit présent ; & luy ayant fait le récit de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris mon nom & celui de mon pays, * il me ** Lucius, Patras vil- le d'A- chais.* sauta au col tout transporté; & dit qu'il me connoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter ; mais le Gouverneur me declare libre en pleine assemblée. Alors je creus qu'il estoit de mon devoir d'aler remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma métamorphose, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout

le contraire; car je reconus de la froideur dans son entretien, que je ne sceus à quoy attribüer, si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cause, elle me dit de fort bonne grace, qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de la curiosité, parce qu'elle n'avoit plus la même passion pour moy, maintenant que j'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux, & contay mon aventure à mon frere, qui m'en fit longtemps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent, & ne fûmes pas plutôt arrivez au pays, que j'alay rendre graces aux Dieux, d'avoir échapé de si grands dangers, & d'estre arrivé au port après tant d'orages.

JUPITER CONFONDU.

D I A L O G U E.

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Auteur soutient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile, parce qu'ils ne sçauroient changer l'ordre des Parques, qui est ce qu'on nomme le Destin. Mais quoy-que cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens, qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & croyent que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE.

Jupiter, je ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur acorder; Mais, comme Philosophe, je cherche la verité; & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere, que les ordres du Destin sont inviolables?

JUPI-

JUPITER. Qui en doute.

LE CYNIQUE. Celui cy s'est donc mépris, quand il dit, parlant de quelqu'un, *de peur qu'il ne descende aux Enfers, malgré la Parque.*

JUPITER. Il est vray; car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne; mais les Poètes, lors que leur fureur les quite, sont sujets à faillir comme les autres; ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy; mais si ce que tu dis est veritable, la Fortune n'est donc qu'une chimère, quoy qu'on celebre tant son pouvoir, & que son nom soit toujours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir; mais pourquoy faisois-tu cette question du destin?

LE CYNIQUE. Dy-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous, aux ordres des Parques?

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à rire?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souvient de ce qu'Homère te fait dire dans une assemblée des Dieux, Qu'avecune chaîne d'or tu peus enlever les hommes & les élemens, qui est la marque d'une puissance extraordinaire; au lieu que si cela est vray, tu ne tiens toy-même qu'à un filet, * où tu demeures * *Le filet* acroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Par-*des Par-*ques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que *ques.* toy.

JUPITER. Que veus-tu conclure de là?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maîtres du monde, & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent, on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices, puisque vous ne sçauriez faire ni bien ni mal, & que vous n'êtes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez, que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence; mais ils se repentiront tôt ou tard d'une si damnable Doctrine.

* On pa-
raît
revenir.

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuséau des Parques, * que je l'ay fait innocemment, & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute; mais cependant tu vois la conséquence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon, s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prières. Mais ou l'on nous remercie des graces qu'on a receües par nôtre entremise, ou l'on nous en demande de nouvelles, ou l'on nous revere comme une Nature plus-haute & plus excellente. Après tout, encore fait-on la reverence à celuy qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord, pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mêmes, & que vous n'estes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs, si quelqu'un de ces Filosofes que tu condamnes, estoit present, il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains, puisque vous dépendez comme nous, d'un ordre superieur, & estes esclaves d'un même maître. Car toute vôtre immortalité ne sert qu'à éterniser vôtre servitude, au lieu que nous sommes delivrez de la nôtre par la mort.

JUPITER. Mais cette dependance n'empêche pas que nous ne vivions à nôtre aise, & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques autres; Mais Vulcain est-il heureux de travailler continüellement à sa forge, comme un courtant de boutique? Et Prometée jouïssoit-il de la felicité en croix, ou Satyrne dans les prisons du Tartare, pour ne point parler de Neptune & d'Apollon, qui ont servi à Laomedon & à Admète? je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges, & qu'on vous fond souvent au creuset, qui n'est pas un petit supplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empêcher de nous dire des injures; mais pren garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces; Tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné; & combien voit-on après tout, de sacrileges impunis?

JUPITER. Ne disois je pas bien que tu estois de ces Filósofes qui nient le Providence?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les appréhendes, je ne sçay pourquoy; mais je voudrois bien sçavoir ce que c'est que vôtre Providence, & si elle est maîtresse ou esclave du Destin?

JUPITER. Je t'ay déjà dit que tu ne pouvois tout sçavoir. Mais pour une question tu en fais une douzaine, & toute ta Filofofie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choses du monde, ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-même qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques, si ce n'est que tu t'en repentes à cette-heure, & que tu veuilles établir ton Empire au préjudice du leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. On seroit donc mieux de s'adresser à elles qu'à vous, quoi que cela soit inutile aussi, puis qu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné, & que c'est une fatalité inévitable.

JUPITER. C'est-là une doctrine capable de bouleverser tout le monde, & de metrel'Univers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre chose, nous meritions bien qu'on nous remercie de ce que nous prédisons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçavoir ce qu'on ne peut éviter? Car ce que vous dites au pere d'Edipe, est ridicule, *Garde-toy de marier, parce que ton fils te tuera*, puis qu'il estoit aussi-bien destiné à se marier, qu'à estre tué par son fils; Et le fils de Crésus ne pouvoit éviter la mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi-bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer, outre que la plupart de vos Oracles sont trompeurs
ou

ou ambigus, & qu'on ne sçait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celui des Perses, que Crésus renversera en passant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lors qu'Apollon rendit cét Oracle, il estoit en colere contre ce Prince, pour la supercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuvent ils métre en colere, veu qu'estans sans corps ils sont exempts de passion ? Dy plutô qu'il estoit ordonné que Crésus seroit trompé par l'Oracle, & ramene tout au Destin, jusques à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. A ton conte nous sommes moins que rien ; mais tu as raison de nous mépriser voyant que je t'épargne, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me sçauois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné ; & quand tu me fraperois, je ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques ? Dy-moy, toutefois ; D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer des chênes & des rochers, & quelques-fois des innocens ? * Tu ne répons rien, est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoy Focion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pòvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomfent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate est-il contraint d'avalier du Poison ? Pourquoy les Tyrans malfacent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy le vice est-il triomfant, & la vertu opprimée ?

JUPITER. Tu ne sçais pas ce qui est préparé là bas après la mort.

LE CYNIQUE. Nous le sçaurons quand nous y serons. Mais si dès ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien recompensez, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns & de la recompense des autres, après cette vie ?

LE CYNIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais dy-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense, ou qu'on les punit ?

JUPITER.

* Voy
l'argu-
ment du
dialogue
qui suit.

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont-elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sofiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pôvres vieilles se peuvent mêler de tant de choses. Je les trouve bien misérables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais ne te veus pas importuner davantage; car je ne suis pas peut-être destiné à être plus sçavant.

JUPITER LE TRAGIQUE.

DIALOGUE DES DIEUX,

Où quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la Providence; mais le plus fort argument qu'il ait, est tiré des desordres qu'on voit arriver dans le monde; ce qui en a embarrassé d'autres aussi-bien que luy, & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des récompenses éternelles, on peut dire, que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie servent aux uns d'épreuve ou d'instruction, & aux autres de châtiment. Que l'adversité contribue plus que la prospérité à former l'homme spirituel, qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu, & que la félicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses, comme s' imagine le peuple ignorant, mais dans la satisfaction de l'esprit.

Du

Dureste, on voit arriver des choses si à point nommé dans la conduite du monde, sans pour la punition des mechans, que pour la justification des gens de bien, qu'on ne peut douter que ce ne soit un effet de la Providence, quoy que ses ressorts nous soient souvent inconnus.

MERCURE.

QU'as-tu, Jupiter, d'estre ainsi triste & reveur comme un Philosophe? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire; ne nous le cele point.

MINERVE. Je t'en prie, pere des Dieux & des hommes; Dy-nous ton mal, nous y trouverons peut-estre quelque remede.

JUPITER. *Il n'y a rien de si funeste & de si tragique, dont la nature des Dieux ne soit capable.*

MERCURE. Grands Dieux! quel commencement?

JUPITER. *Orace maudite, que tu me fais de mal! Ah le méchant animal que tu as fait, Prometée!*

MINERVE. Qui a-t-il? Dy-le hardiment; Il n'y a icy que de tes amis.

JUPITER. *Ah! mon foudroyant tonnerre, vain épouvantail de chenevrière.*

MINERVE. Modere ta fureur, & parle un langage plus humain; nous ne sçavons pas assez bien nôtre Euripide pour te respondre.

JUNON. Je sçay bien ce que c'est, sans qu'il le die.

JUPITER. Nullement; Tu en parlois plus touchée.

JUNON. Je suis si acoutumée à recevoir de tes affronts, qu'ils ne me touchent tantôt plus. Mais je gagerois à te voir ainsi pâle & melancolique, que tu as quelque amour dans la tête; car ce sont les marques de cette passion, aussi-bien que les sanglots & les larmes.

JUPITER. Tu es plaisante, de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

JUNON. Je ne cōnois que cela qui t'en puisse donner.

JUPITER. Nos affaires, mes amis, sont sur le point de perir ; & comme on dit, les fers en sont au feu.

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre, ou si les Titans ont brisé leurs chaînes, & veulent recommencer la guerre ?

JUPITER. Nullement ; Tout va bien dans les Enfers, & il n'y a rien à craindre de ce côté-là

JUNON. Pourquoi viens tu donc faire icy le Comedien, & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

JUPITER. Un Philosophe Stôique & un Epicurien eurent hier une dispute, touchant la Providence, en presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier, qu'il y eût des Dieux ; & quand il y en auroit, qu'ils se mêlassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nôtre party ; mais à cause de la foule, on ne pût rien conclure, & l'on remit la partie au lendemain, qui est aujourd'huy ; Cependant, chacun est en suspens de l'issue de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatèles, & que jamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre, ni dans le Ciel ; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez, ou si nous passerons pour des fables & des fictions Poétiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta réverie, ni des termes tragiques dont tu t'es servy pour exprimer ta douleur ; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant, tu croyois que c'estoit quelque amourette ; mais sans perdre le tems en des plaintes inutiles, songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée, puisqu'il s'agit de l'interêt de toute la Communauté ; il ne faut quelquefois qu'un sot pour donner un bon avis.

JUNON. Je suis de même sentiment.

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se refout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées ; car l'un se plaît à défaire ce qu'a fait l'autre, & ce-

la ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse, je serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier, que le Stoïcien remportât la victoire, & que l'afront en demeurât à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école, ni de faire une supercherie en une dispute publique. D'ailleurs, si Jupiter decide tout seul une affaire de cette importance, on dira que c'est un Tyran, qui fait tout de sa tête, sans prendre avis de personne.

JUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, que le Conseil se tiendra dans une heure; Qu'on ne manque pas de s'y trouver, parce qu'il s'agit d'affaires de consequence, où chacun a intérêt.

JUPITER. Ce style n'est pas assez élevé pour une aventure si tragique. Il faut parler en Poète, en cette rencontre, & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poésie; & si je m'en veus mêler, je cours fortune de me faire moquer de moy, comme Apollon dans ses Oracles, quoy que pour sauver son honneur il y entremêle tousjours quelque obscurité.

JUPITER. Ne te souvient-il point de quelque endroit d'Homère à ce propos?

MERCURE. Il ne m'en souvient pastrop bien; mais je tâcheray de m'exprimer à sa façon; Que tous les Dieux, grands & petits, mâles & femelles, jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves, ayent à se trouver promptement au Conseil des Dieux, pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste!

JUPITER. Bon, les voilà qui arrivent en foule. Que chacun se place selon son merite ou son rang, ceux d'or les premiers, & en-suite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre même, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

M E R -

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lors qu'il y aura contestation ? Preferera-t-on la statue d'or d'un vil artisan, à celles de Myron & de Fidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre ?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fût mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on prefere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, * passer ^{* Bendis,} après ceux des Barbares ? Car les premiers n'ont tout ^{Artin,} au plus qu'une feuille d'or, ou quelque filet sur l'i- ^{Mitrés,} voire, & sont de bois au dedans, plein de mou- ^{Anubis.} ches & d'araignées ; au lieu que les autres sont d'or massif.

JUPITER. N'importe, je le veus.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à visage de chien ! †

† Anubis.

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi ; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est d'or, & que tu n'es que de cuivre ? Car lors que Lyssippe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des statues si precieuses.

VENUS. C'est donc à moy de passer la premiere ; Car Homere m'appelle toujours *Dorée*.

MERCURE. Ce n'est qu'un epítete, m'amie, qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits, comme quand il appelle Apollon *pe-
re des tresors*, luy qui a esté contraint de mandier, & que tu verras tantôt au bas bout, jouant au Roy dé-
pouillé, ‡ parce que les voleurs luy ont dérobé la cou-
ronne, & ses ornemens. Ce fera beaucoup si tu n'es <sup>‡ Les che-
villes de sa
lyre.</sup> pas toute la derniere.

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer devant ; car si je ne l'emporte par la qualité, je l'emporte du moins par la quantité ; & quoy que

je ne sois que de cuivre, on en pourroit faire de moy plusieurs d'or, si l'on vouloit; outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art, & veritablement l'unique, comme le Soleil, que je represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous Jupiter?

JUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse, pour nous faire tous passer pour des Pygmées? Qu'il se retire; car le plancher de la sale n'est pas assez haut pour le faire entrer, ou qu'il se mette sur ses genous en quelque coin vers la porte, s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée, pour servir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté, de sçavoir qui passera le premier d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Jupiter, tous deux de la main de Lyssippe, tous deux de même metal, sans qu'on puisse reconnoître qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra, sans prejudice à la qualité, une autre fois on reglerá les seances. Mais quel bruit est-ce que j'entens?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chere; Dy leur que la chole presse, & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens? Il vaut mieux faire signe de la main, tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu rassis. Parle, tout le monde a les yeux schez sur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coutume de tonner dans les Assemblées; maintenant, soit que la grandeur du peril m'effraye, ou cette foule nombreuse, je ne sçay plus où j'en suis, & j'ay oublié mon exorde.

M E R -

MERCURE. Tout est perdu ; car ton silence est suspect , & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne sçay par où commencer. Si je deutois par ce vers d'Homere, *Eoutez moy, grands Dieux, & vous grandes Déeses*, & ce qui suit.

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des oraisons de Demostène, en y changeant quelque chose pour l'accommoder au sujet, comme font les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raison ; c'est un grand soulagement. Je croy, Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vôte attention, ni vôte courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importante , & quand je me taisois , la chose parle d'elle même, & vous reproche vôte negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit , puisque Demostène me manque, je vous diray sans préambule, Que j'assistay hier avec quelques autres , au sacrifice que fit Mnesitée , pour estre échapé du naufrage. Lors que la ceremonie fut achevée , chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard ; j'alay faire un tour au Ceramique, rêvant à la misere de nôtre condition, & à la mauvaîse chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions, Mnesitée ne donna qu'un vieux Coq tout catterreux , & trois ou quatre grains d'encens pourry , après nous avoir promis pendant le peril des Hecatombes. Dans cette pensée, estant arrivé au Pecile , je vis une grande foule de peuple assemblé , tant sous les portiques qu'à decouvert , autour de quelques personnes, qui crioient à pleine tête , & me doutay aussi-tôt que c'estoit une dispute de Filosofes. Je m'approchay donc pour l'entendre après m'estre envelopé d'un nuage , pour n'estre pas reconnu , & coudoay les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant que c'estoit l'Epicurien Damis, qui disputoit de la Providence , contre le Stôicien.

Timoclés, & l'avoit reduit à tel point, par la force ou la subtilité de ses raisons, qu'il ne sçavoit plus où il en estoit; dequoy Damis ne faiſoit que rire, & pour le piquer davantage, il le railloit incessamment. Alors, cōnoissant le peril; & voyant que Damis avoit les rieurs de son côté, j'étendis la nûe qui me couvroit, sur le reste de l'Assemblée, qui se separa aussi-tôt, croyant qu'il fût nuit, & remit la partie au lendemain. Cependant, j'en oyois plusieurs au retour, qui donnoient gain de cause à l'Epicurien, quoy que d'autres fussent d'avis, avant que de rien resoudre, d'atandre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle, pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire; & que si Damis l'emporte il ne faut plus esperer d'ôfrandes ni de sacrifices; si bien qu'il faut donner ordre, s'il se peut, que Timoclés gagne la victoire, & que l'afront en demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aler aux opinions.

M E R C U R E. Paix, Ecoutez! Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée, le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy! personne ne bouge? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus, comme s'ils avoient esté frapez de la foudre. Puissiez-vous devenir muets comme des statues, & retourner dans vôtre premier neant?

M O M U S. Pour moy, je ne trahiray point le public par mon silence, & diray mon avis librement, si l'on me le permet.

J U P I T E R. Parle, si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

M O M U S. Je m'estois toujours bien douté, Messieurs, du mal-heur qui nous est arrivé; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes, en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choses du monde? où le vice triomfe de la Vertu; où les innocens souffrent la peine des coupables; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs & des

querèles, des divisions & des amourettes des Dieux, & autres choses semblables que content les Poètes. Et vous trouvez étrange après cela, que quelques-uns en murmurent ? Je m'étonne bien plus qu'il y en ait encore d'assez sots pour nous sacrifier. Je te prie, Jupiter, de me dire, car on peut parler icy en toute liberté, si tu t'es jamais avisé de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien, pour punir les uns & récompenser les autres ? S'il n'avoit pris envie à Tésée de nettoyer les grands chemins de voleurs, feroit-il seur maintenant d'aler à Atènes ? Et si Hercule à la persuasion d'Eurystée, n'avoit purgé la terre de monstres, où en seroit-elle aujourd'huy ? Qui la délivreroit des Scirons, des Cercyons & des Pityocampes ? Et que feroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes, sans parler des Centaures & des chevaux de Diomède ? Nous sommes assis tout le jour, les bras croisez, à regarder de quel côté vient le vent de quelque sacrifice, sans donner ordre à rien, & laissons tout aler à l'avanture ; & s'il faut ainsi dire, comme il plaît à Dieu. Bien loin donc de trouver étrange ce qui est arrivé, je crains qu'il n'arrive pis, lors que les hommes commenceront à se deniaiser, & à reconnoître que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles, & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aler à la source du desordre, & ne pas tant songer à perdre nos ennemis, qu'à reformer les choses qu'ils trouvent à redire à nôtre conduite. Vous sçavez, Messieurs, que je parle sans passion & sans intérêt, puisque ma divinité n'est reconûe que de fort peu de personnes ; & que pour un Autel que j'ay, les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre, qui ne cesse de crier contre les desordres, sans y apporter aucun remède. Il est bien aisé de reprendre, mais mal aisé de faire mieux, comme dit fort bien Demostène.

NEPTUNE. Pour moy, Messieurs, qui n'ay pas grand commerce avec la terre, & ne me mêle que du salut de ceux qui navigent ; je suis d'avis de foudroyer

cét impie, qui nie nôtre Providence. Cela fera voir pour le moins, que nous ne laissons pas tous les crimes impunis, & empêchera que l'erreur ne triomfe presentement de la verité.

J U P I T E R. C'est bien chanté. Ne sçais tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien ni mal, si le Destin ne l'ordonne? Autrement, aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon temple d'Olympie, & toy le pefcheur qui t'a emporté ton trident à Gereffe? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nôtre gloire. Si nous faisons mourir celui-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en aprehendions l'évenement.

N E P T U N E. Pren un autre avis, si le mien ne te plaît pas.

A P O L L O N. S'il estoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe de parler parmy tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

M O M U S. La chose est si importante qu'il faut entendre tout le monde; sans s'atacher scrupuleusement aux loix, lors qu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, * *Du Senat de son tems.* joint qu'il a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse; si bien qu'il a interet de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

A P O L L O N. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

J U P I T E R. Je te la donne, Parle.

A P O L L O N. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il réussit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embrasse luy-même, & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs on dit que ses pensées sont si subtiles & si deli-

delicates que la pointe s'en émouffe, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy même! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis?

APOLLON. De donner à Timoclès un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela seroit bon, de le voir disputer par trucheman? Mais à propos, puis que tu es Profète, ne sçauois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instrumens nécessaires pour cela.

MOMUS. Tu sçais bien te sauver à propos.

JUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dependoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veus, quoy qu'il fût plus à propos de le faire à Delfes ou à Colosofone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en aquiter, puis que Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer.

* Car tu vois bien de quoy il s'agit; & ce n'est pas une
piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprou- ** Il fait allusion à la tromperie de Creusé.*
ver.

JUPITER. Arrête, le voilà qui entre en fureur. Voy comme sa couleur se change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se tremousse. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & profetise.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Fœbus, sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y

aura grand bruit de part & d'autre , & beaucoup de paroles perduës. Mais lors que le Vautour aux ongles crochües , aura empoigné la sauteréle , les corneilles anonce-pluyes jéteront les derniers cris , & les mulets remporteront la victoire , tandis que l'asne frapera de sa corne ses petits aux piez-legers.

JUPITER. Dieux , l'horrible perdition ! Mais que veut ce boufön , de s'étoûfer ainsi de rire ?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible ? Sçauroit-on dire plus nétement , qu'A-Pollon est un Charlatan , & nous des afnes bâtez , d'ajouter foy à ses impostures ?

HERCULE. Quoy qu'étranger dans le Ciel , je ne laisseray pas de dire mon sentiment , si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute ; & si l'on voit que Timoclés ait du pire , je renverferay le portique sous lequel ils sont , sur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme , de vouloir enveloper en même cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare , elle est sotte & impertinente. Car tu dois avoir appris depuis que tu-és dans le Ciel , que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques , & que ce sont elles qui font tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Neméc , & l'hydre de Lerne ?

MOMUS. Non , ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant , si un sacrilege a pillé mon Temple , ou renversé ma statue , je ne m'en pourray venger , si elles n'en veulent ? Si cela est , je vous diray librement , comme un grossier Beocien que je suis , qui dis les choses comme je les pense , que j'aime mieux quiter le Ciel , & descendre dans les Enfers , où je seray pour le moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile-homme , qui fournit des armes à son ennemy contre soy-même ? Mais qui est

est ce beau fils si poly, avec ses cheveux retrouffez à l'antique? * C'est ton frere, Mercure, qui se tient au ** Statue d'airain, de Mercure, au marché d'Athènes.* marché près du Pécile, & est tout luisant à force d'estre froissé d'huile, pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as-tu à courir, Hermagoras, y a-t-il quelque chose de nouveau?

HERMAGORAS. Oüy, & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accoutumoit & qu'on me frôtoit, pour l'usage que vous sçavez, j'ay veu arriver deux mornes & pâles Athlétas, qui se preparoient au combat, suivis d'une grande foule de peuple.

IUPITER. Nous sçavons ce que c'est, Parle; Le combat est-il commencé?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures; mais ils estoient prests d'en venir aux mains quand je suis party.

IUPITER. Il ne reste plus, Messieurs, que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veüe, & de les regarder faire. Que les heures tirent les rideaux du Ciel, & en ouvert toutes les portes. Dieux, la grande multitude! Mais Timoclés me paroît tout interdit, je crains bien qu'il ne succombe. Toutefois, il n'y a plus moyen d'y donner ordre, il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLES. Hé bien, impie! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux, & qu'ils ne se mêlent point des choses du monde?

DAMIS. Dy-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

TIMOCLES. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

IUPITER. Le nôtre fait mieux, en ce qu'il crie le plus fort; Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLES. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré; mais du

du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray réponse.

TIMOCLES. Dy-moy, méchant ; Croy-tu que les Dieux ne se mêlent point des choses du monde, & que tout se fait à l'avanture.

DAMIS. Oüy.

TIMOCLES. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine ?

DAMIS. Tu-as tort d'émouvoir contre moy le peuple ; Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devrois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLES. Ils t'en feront, méchant ; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puis qu'ils se mêlent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis ; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faisant perir. Mais peut-estre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souvent dîner, & même sans qu'on les en prie.

TIMOCLES. Que faut-il répondre à un si impudent Sôliste ?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu as, pour prouver une providence, sans te mettre en colere ; car il y a long-tems que je les atans.

TIMOCLES. Les voicy. Premièrement le bel ordre du Monde ; le cours réglé des Astres & des Saisons ; la composition admirable des plantes & des animaux ; leur production encore plus merveilleuse ; la façon de conôître, de voir, de se mouvoir, de se nourrir.

DAMIS. Tu poses ce qui est en dispute ; car je ne nie point tout cela, mais je nie que ce soient des effets & de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur Nature, sans que personne s'en mêle ; mais
tu

tu appelles ordre, ce qui n'est qu'une necessité, & pen-
ses que s'est assez, pour prouver ta providence, de dire
comme les choses sont; mais c'est un foible Argu-
ment, apportes-en un autre.

TIMOCLES. Je ne croy pas qu'il soit besoin d'au-
tres preuves, outre le consentement general des hom-
mes, qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en sçauoit tirer de consequence
bien forte, parce qu'ils adorent tous des Dieux diffé-
rens. Les Scythes un Cimeterre, les Thraces un fugi-
tif de * Samos, les Phrygiens la Lune, les Erhiopiens * Zamol-
le jour, les Cylleniens Falés, les Assyriens une Colom-
be, les Perses le Feu, les Egyptiens l'Eau; Car ils ado-
rent tous en commun cet Element, quoy qu'en parti-
culier chacun ait son Dieu separé; les uns un Taureau
ou un Singe, les autres une Cigogne ou un Crocodile;
Ceux-cy des Oignons, ceux-là un Chat ou un monstre
à tête de Chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite,
les autres la gauche, ou la moitié de la tête. Quelques-
uns, un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de
plus divers & de plus ridicule ?

TIMOCLES. Mais ils s'accordent pour le moins
tous en ce point, qu'ils adorent une Divinité, quoy-
qu'ils ne la cōnoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien, Messieurs, qu'on
examineroit un jour toutes ces fadaïses, & qu'on s'en
riroit ?

JUPITER. Tu as raison, j'y donneray ordre, des
que le peril sera passé.

TIMOCLES. Venons aux Oracles & aux Predi-
ctions qui sont de nouvèles preuves de la Providence
& de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double
visage, comme les portraits de Janus ou de Mercure,
ou bien je te demanderay duquel tu te veus servir, si
ce sera de celuy de Cresus qui luy coûta si cher, ou de
quelqu'autre ?

MOMUS. Il touche les choses que je craignois le
plus; où est nôtre Profète, qu'il vienne défendre sa cau-
se ?

JUPI-

J U P I T E R. Ah! que tu-és importun , Momus avec tes bouffonneries hors de saison !

T I M O C L E S. Ne vois-tu pas que tu renverfes les Temples & les Autels, par ces maximes ?

D A M I S. Nullement. Il ne m'importe quel'on brûle des parfums qui sentent bon , ni qu'on égorge des victimes, dont on fait après bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes, sur lequel on immole des hommes.

J U P I T E R. Que voilà un insolent maraut , qui parle indifferemment de tout , sans reverer ce qu'il n'entend point, ni distinguer l'innocent d'avec le coupable.

M O M U S. Il n'en trouvera gueres parmy nous, où il n'y ait quelque chose à dire; & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-même.

T I M O C L E S. N'entens-tu pas tonner Iupiter?

D A M I S. J'entens bien tonner; mais si c'est Iupiter ou non , je m'en raporte à ceux qui viennent de Candie, qui disent qu'il est mort , il y a long-tems, & qu'on y montre encore son sepulchre.

M O M U S. Voilà ce que j'atendois. Quoy! tu pâlis, Iupiter. Faut-il craindre un pòvre Philosofe?

J U P I T E R. Ne vois-tu pas que le peuple luy applaudit?

M O M U S. Où est donc maintenant ton pouvoir? Toy qui enleves d'un seul coup, les hommes & les éléments.

T I M O C L E S. Dy-moy, impie, n'as-tu jamais esté sur mer?

D A M I S. Oüy, fort souvent.

T I M O C L E S. N'as-tu pas pris garde qu'outre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau, il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit, sans quoy il se fût égaré?

D A M I S. Il est vray.

T I M O C L E S. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur , lors que le moindre petit navire ne se peut passer de Pilote?

DAMIS. Je te veux convaincre toy-même, par ton exemple. Dy-moy, protecteur des Dieux, As-tu veu un Pilote, qui ne donne ordre que son vaisseau aille bien? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. * Il se sert pour la conduite de son navire, de gens qui n'y entendent rien. Tel commandeur qui doit obéir; & les plus sots sont souvent les maîtres. Considere ces Grands hommes, qui estoient capables, s'il faut ainsi dire, de conduire tous seuls la Barque; & bien loin d'y avoir quelque part, ils n'avoient pas seulement place au fonds du Navire, tandis que des méchans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit, fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote, † il donneroit les emplois toujours aux plus dignes, & occuperoit chacun à ce dont il est capable, châtieroit les méchans, récompenseroit les bons, & rendroit l'Univers florissant. Si tu m'en crois donc, tu prendras une autre comparaison; car celle-cy cloche.

* L'ordre des hommes n'est pas celui de Dieu.

† Il ne fait pas naufrage, mais ceux qui le conduisent.

MOMUS. Voilà notre ennemy qui triomfe, & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray, Momus; car notre Avocat n'est qu'une beste, & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire, nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLES. Qui quite la partie la perd, il faut donc que tu confesses que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras, pourveu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLES. Tu ris, fils de putain, qui as égorgé ton frere, & couché avec ta sœur, sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échapperas pas, si tu échapes à la vengeance Divine; car je t'assommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux! l'un s'en va tout riant, & l'autre le suit tout furieux; Que ferons-nous en cette extrémité?

Mo-

MOMUS. Le plus court, à mon avis, est de ne faire semblant de rien, & de croire le Poëte, qui dit, *Qu'on n'a de mal, que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion, pourveu que la foule soit de nôtre côté.

IUPITER. Ha ! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la sorte, qu'un milion d'autres.

LE SONGE OU LE COQ.

DIALOGUE.

DU SAVETIER MICYLE ET DE
SON COQ.

Sous la metempsychose de Pythagore, il décrit les incommoditez des richesses, & les avantages de la pôvreté.

MICYLE. Que le Diable emporte le Coq, qui m'a éveillé comme j'estois dans la plus haute felicité que puisse posseder un mortel, & n'a pas souffert que je donnasse quelque relâche à ma pôvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure ? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour, outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or, ou les Pommes Hesperides, tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin ; car je luy tordray le cou dès qu'il sera jour, pour recompense de m'avoir éveillé si matin.

LE COQ. Je pensois te faire plaisir mon maître, de t'éveiller de bonne heure, pour gagner dequoy subvenir à ta pôvreté ; & si tu m'avois creu, tu aurois déjà remis un bout à un soulier, ou refait quelque pantoufle. Mais une autrefois je me tairay, puis que cela te déplaît, quand tu devrois mourir de faim.

Pren

Pren garde seulement qu'en dormant la grasse matinee, tu ne sois heureux qu'en songe, & mal-heureux en effet.

MICYLE. Quel prodige est-cecy, grands Dieux, mon Coq parle comme un homme ?

LE COQ. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les livres ; Car tu aurois veu dans Homere le cheval d'Achille s'arrêter au milieu du combat pour haranguer, & predire l'avenir, qui est encore plus étrange, sans que ceux qui l'écoutoient priaissent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu, si tu avois oüy parler le vaisseau des Argonautes *, ou * *Un ha-* quelque chêne de la forêt de Dodone, & veu des *fre.* peaux de bœuf se traîner, & leur chair mugir à la broche ? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure, qui est le Dieu de l'Eloquence, & qui ay coûtume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veus promettre de n'en rien dire, je t'apprendray la cause de cette merveille.

MICYLE. Quand je le dirois, on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy, & suis je bien éveillé ?

LE COQ. Je te diray une chose bien plus étrange, c'est que j'ay esté homme autrefois, moy qui suis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien oüy dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours ; & qu'estant alé coucher avec Vénus, il le laissa à la porte, pour l'éveiller quand le jour viendroit. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere, de sorte que Vulcain envelopa les deux amans dans ses filets ; dequoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la crête & l'armet & les esperons, qu'il avoit lorsqu'il fut changé. Et ses descendans depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du jour.

LE COQ. J'ay oüy conter cette fable aussi-bien
F que

que toy ; mais ce n'est pas le sujet de mon changement.

M I C Y L E. Qu'est-ce donc ? J'ay grande envie de le sçavoir.

L E C O Q. As-tu jamais ouïy parler de Pytagore ?

M I C Y L E. Qui ? ce Philosophe qui défendoit les viandes ?

L E C O Q. Luy-même ; qui avoit esté Euforbe auparavant.

M I C Y L E. Il est vray qu'on dit que c'estoit un grand Magicien.

L E C O Q. Ne luy dis point d'injures ; car c'est moy-même.

M I C Y L E. Dieu ! l'étrange metamorfose ; d'un Coq en un Philosophe , ou plutôt d'un Philosophe en un Coq ! Mais comment cela s'est-il fait ? car il me semble que tu-as deux choses toutes contraires à Pytagore ; l'une , de manger des fèves , & l'autre , d'estre grand causeur.

L E C O Q. Lors que j'estois Pytagore , je n'en mangeois point , & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples , & non pas à moy. D'ailleurs , j'ay passé depuis par beaucoup de conditions , qui seroient longues à raconter.

M I C Y L E. Conte-les moy , je te prie ; car si l'on me donnoit le choix de reprendre mon songe , quoy qu'il fût tres-agreable , ou d'entendre tes aventures , je ne sçay lequel je prendrois , tant je trouve de ressemblance entre un Songe & ton Histoïre.

L E C O Q. Penles-tu encore à ton Songe , qui n'estant qu'un trompeur agreable , ne te pouvoit donner qu'une fausse felicité ?

M I C Y L E. J'en ay l'esprit si plein , que je ne m'en puis défaire , & je crois que j'y songerai toute ma vie.

L E C O Q. Cela est bien contraire à la Nature du Songe , qui est de s'envoler en un instant ; c'est pourquoy on luy peint des aïles. Mais celui-cy est comme demeuré pris à la gluë sur tes paupieres. Que pouvoit-

voit-ce estre encore, pour te charmer si fort que tu ne le puisses oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire, que tu n'en as del'entendre. Car le souvenir seul des plaisirs, donne du plaisir ; mais conte-moy auparavant ton aventure.

LE C O Q. Quand tu auras achevé ton Songe Commence : Que je voye s'il est sorti par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troisiéme.

LE C O Q. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'est un réveur, qui n'y cōnoissoit rien. Cela estoit bon pour les siens, qui sentoient la gueuserie ; encore le pòvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien est sorti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richesses.

LE C O Q. Comme les Songes se forment d'ordinaire des pensées qu'on a eües le jour, c'est sans doute que tu ne songes à autre chose ; car on met toujours la felicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement, j'ay possédé en songe de grands trefors. Que cet or estoit brillant, & qu'il se raportoit bien à la description qu'en fait Pindare, quand il dit, Que l'eau est veritablement excellente ; mais quel'or est comme un feu étincelant qui éclâte dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage, tu sçais que je ne soupay pas hier au logis.

LE C O Q. Il m'en souvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq feves que tu me donnas le soir en arrivant, qui est un assez méchant festin pour un Athlète comme moy, qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas plutôt donné à manger, que je me couchay, parce-que j'avois un peu beu, & en dormant j'eus un songe qu'on pourroit nommer divin, & cette nuit-là ambrosienne, comme fait Homere.

LE COQ. Conte-moy ton festin auparavant, pour contenter mon appetit; car je n'ay rien dans le jabot, & tu sçais que le souvenir d'un bon repas, n'est pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur, puisque tu le desires. Je rencontray par hazard le bon homme Eucrate qui est si riche, & comme je l'eus salué à mon ordinaire, je me retirois tout court, pour ne luy point faire de honte, parce que je n'avois pas mes beaux habits, lors qu'il me dit que je vinssse souper chez luy, & qu'il celebroit le jour de la naissance de sa fille. Comme je m'excusois par respect, Non, dit-il, tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. Alors, je pris congé de luy, tout joyeux priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goûre, si ce n'estoit assez de la fievre pour l'empêcher de venir. Tout le tems qui se passa depuis, jusqu'au souper, me parut un siecle, tant j'avois besoin, il y avoit long-tems, d'une bonne carrelure de ventre. * Je me promenois donc devant l'horloge, en attendant que l'heure sonnât, & n'en vis jamais de plus longue, non pas même celles où je travaille à credit. L'heure venue; je doublay le pas vers le logis, tournant mon manteau du beau côté, & trouvay plusieurs des conviez à la porte, & entr'autres le malade, qui s'estoit fait porter en chaise.

* *L'expri-
me la chose
à notre fa-
çon; C'est
un Savetier
qui parle.*

LE COQ. Qui estoit-ce?

† *Thef-
mopolin.*

MICYLE. Ce vieux † Pedant*, à la barbe sale & touffue, qui n'enseigne que des sôtises à la jeunesse. Il estoit tout pâle & défait, & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomach, après avoir bien touffé. Comme il fut entré, le Medecin du logis luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat, & qu'on luy eût envoyé à souper chez luy; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Eucrate, & qu'il fût venu quand il eût eu la mort entre les dents, de peur qu'on ne l'eût imputé à orgueil où a dédain. Alors je ne pus m'empêcher de dire tout bas en grondant, qu'il eût mieux fait

fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'allegresse du festin, par sa mauvaise mine, & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fût chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre, & là-dessus le maître du logis le vint recevoir, & luy donnant la main par honneur, quoy que ses valets l'aïdassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je meditois déjà ma retraite, lors qu'Eucrate m'apercevant; Demeure, dit il, Micycle, tu ne laisseras pas d'avoir place; car j'enverray mon fils souper avec sa Mere, dans l'appartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoy qu'il me fâchât de priver le fils de la maison de cet honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nôtre Pedant, & le mirent en sa place, qu'ils remparèrent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empêcher, de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremêlée de bouffons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin, ma felicité eût esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la tête des discours de la Vertu, & des impertinences du College, & je disois en moy-même, faisant reflexion là-dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'avoit fait son heritier; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de pierreries; Que j'estois servy par une foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul, trainé sur un char étendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cet estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de traiter mes amis, qui furent aussi-tôt assembles, ainsi qu'il arrive ordinairement en songe: Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que je beuvois à leur santé dans une coupe

d'or, toute ma felicité s'en est envolée par ton cry, & je suis redevenu aussi gueux que j'estois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me mête en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemy de ma joye.

L E C O Q. Es-tu si fou de croire, que la felicité consiste en ces choses ?

M I C Y L E. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lors que tu estois Euforbe, que tu aymoies la magnificence, & alois au combat avec des tresses d'or, dont tes cheveux estoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux graces ; car je ne voy rien de si agréable que l'or, dont Jupiter même se sert pour gagner les bonnes graces de ses maîtresses. En effet, ce metal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux ; mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas ; Témoin mon voisin Simon, qui faisoit le même métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales d'un plat de tripes.

L E C O Q. Qui ! ce petit camus, qui nous emporta une écuële de terre sous son manteau, & juroit qu'il ne l'avoit pas veüe ; mais je l'avois decouvert, & je jétay un cry pour t'en avertir ; toutefois tu n'y pris pas garde.

M I C Y L E. C'est luy-même. Ce galant s'estant enrichy depuis peu, par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet, que je l'ay esté en songe, les Dames sont devenues amoureuses de luy ; ce qui l'a fait si glorieux, que l'autre jour que je le saluois par son nom, il cria qu'il ne s'apelloit pas Simon ; mais Simonide, & que je ne retranchasse rien de ce mot, si je ne voulois qu'il me retranchât les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beau & galant ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire ?

L E C O Q. Je ris de voir que son éclat t'ébloüit comme les autres ; mais je te veux montrer que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus

plus misérables ; car j'ay passé par toute sorte de conditions.

MICYLE. A propos, il est temps que tu contes tes aventures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sçache premièrement que tu es plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICYLE. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoyent ma félicité. Mais conte moy un peu comme d'Euforbe tu devins Pytagore, & en suite coq, après plusieurs revolutions ? Car il n'est pas, qu'il ne te soit arrivé beaucoup de choses memorables en tant de metempsychoses.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le tems que nos ames descendües d'Apollon, prirent un corps pour punition de quelque crime ; il n'est permis ni à moy de reveler ces mysteres, ni à toy de les entendre ; mais depuis que je fus Euforbe.

MICYLE. Dy moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Micyle.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui tirent l'or.

MICYLE. Misérable que je suis, que je n'en ay gardé quelque peu pour m'ayder dans ma necessité : Mais que deviendray-je après cecy ? car si quelque bonne fortune m'atandoit, je serois homme à me pendre tout à cette heure à ta perche, tant je m'ennuie d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon Histoire, estant Euforbe, je fus tué au siege de Troye, & devins en suite Pytagore, après estre demeuré long-temps sans corps, jusqu'à ce qu'il plût à mon Pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger ?

LE COQ. Qui en doute, puisque je n'avois point de corps ?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit ?

LE COQ. Comment l'auroit-il sceu, qu'il estoit alors

alors Dromadaire dans la Bactriane? Sçache qu'Ajæx ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle; car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de grue, ou si tu veus de Cygne, puisque son Pere l'estoit, & par la même raison elle estoit assez blanche; mais presque aussi vieille qu'Hecube; car Thésée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye * long-tems auparavant qu'Agamemnon fut au monde.

* Lors
qu'Hercule
la prit.

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie?

LE COQ. Je ne sçauois rien dire; car je n'eus jamais affaire à luy, & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Ménélaus. Mais c'est assez de ces choses. Dy maintenant ce que tu fis, étant Pythagore.

LE COQ. J'ay trouvé les sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, après avoir esté instruit dans les Sciences humaines, & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois resuscité, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dy-moy, quelle fantaisie te prit de défendre les viandes & les fèves?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire à son maître; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu, après avoir esté Pythagore?

LE COQ. Aspasie, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha! maître Coq, je ne croyois pas que tu

tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pytagore a tendu des pieges à la jeunesse ? Pytagore s'est fardé & ajusté pour plaire aux hommes ? Pytagore a eu des enfans de Periclès ?

LE COQ. Tu ne me peus dire d'injures, qui ne retombent sur Cenée & sur Tiréfiás, qui de femmes ont esté changez en hommes.

MICYLE. Mais dy-moy quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme ?

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est, * car il n'est pas que tu ne deviènes femme plusieurs fois dans cette grande revolution des siecles.

** Il l'a expliqué en un autre Dialogue.*

MICYLE. Tu crois que tous les hommes sont voluptueux comme les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu après avoir esté Aspasie ?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Cratés.

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorfose, d'une Courtisane en Cynique.

LE COQ. Après, je fus Roy, puis mandiant, ensuite Satrape, cheval, geay, grenouille, & enfin coq. après diverses metamorfoses. Et je ne l'ay pas esté une seule fois, mais plusieurs ; car j'aime cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pòvreté. Car comme j'ay passé par les grandeurs & les richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Donques, Euforbe, Pytagore, Cratés, Aspasie, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu feras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. Dy-moy donc, illustre Coq, puisque tu as passé par toute sorte de condition, quelle est la meilleure ; celle des pòvres, ou celle des riches ?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pòvreté. Les bruits de la guerre ne te touchent point, parce que tu n'as rien à perdre, & quand on dit

que les ennemis aprochent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trousses bagage, & te sauves où il te plaît, si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en seureté par tout ; Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles desoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maisons, saccager leur bien. En quel estat penses-tu qu'ils soient lors ? & ne crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne un coup de poignard dans le cœur ? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toi. Si la ville est prise, ce n'est pas toi qu'on tourmente ; car on sçait bien que tu n'as point d'argent caché ; mais on gêne les riches, pour découvrir leurs trésors. S'il faut marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux premiers rangs, où est le danger, car tu n'es pas digne de cet honneur ; mais à la queue, où tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant point arrêté par la pesanteur de tes armes, ni par l'honneur, qui est un fardeau encore plus pesant ; & si l'on a du bon, on te traite magnifiquement après la victoire. Dans la paix aussi, on te cajole, & on te fait des largesses, pour monter aux dignitez. On te donne des spectacles, & on te construit des Bains & autres édifices publics, pour la nécessité ou pour le plaisir. Ajoute à cela que les Riches sont exposez à mille calomnies, à cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre compte de leur administration, quand vous voulez, & confisquez leur bien, si la fantaisie vous en prend. Quelque-fois, non contents de crier contr'eux dans les assemblées, vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous les jetez dans la riviere. Mais pour toi, tu n'aprehendes ni les délateurs, ni les émotions populaires, ni les menaces d'un Tyran, & ne trembles point quand on crie au feu ou aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point travaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point en peine de faire rendre conte à des valets

valets malicieux ou negligens, ni de te faire payer de ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès, pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un Avocat. Enfin, pour le faire court, les richesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font de mal. Car on est tourmenté, & de l'acquisition, & de la conservation, & du chagrin de la dépense, au lieu que si tu as gagné cinq sols, tu les vas boire au cabaret avec tes camarades, où vous parlez indifferemment de tout, sans craindre qu'on vous jete le chat aux jambes. Si tu es malade, ce qui arrive rarement, parce que tu ne fais point d'excès, & n'as point de soucy qui te ronge, ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins, s'en va aisément; mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes, & sujets à une infinité de maladies, dont tu ne cõnois pas seulement le nom. Enfin, si jet'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent, je t'épouvanterois du nombre, sans parler de la mort, dont ils sont en apprehension perpétuelle, & qu'ils considèrent comme un supplice, au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot, ceux qui volent trop-haut, courent fortune de se precipiter comme des Icares, au lieu que ceux qui rasent la terre, sont hors de danger.

M I C Y L E. Ils sont sages.

L E C O Q. Veus-tu que je te conte les divers naufrages des Grands? Voy Crésus sur un échafaut, en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denis le Tyran qui tient un fouët au lieu d'un sceptre; & de Roy de Syracuse est devenu maître d'École à Corinte. Voy

M I C Y L E. Arrête. Dy-moy un peu quelle est la felicité des Rois; car je suis bien aise de l'apprendre.

L E C O Q. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux, Micyle; & peu s'en faut, que je ne te die des injures de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand pãys, riche & florissant. J'ay eu tout l'apareil de la Royauté, meubles, suite, équipage,

page, trefors, gardes, flotes, armées. J'estois respecté & adoré, comme un Dieu. Lors que je sortois en public, on se pressoit pour me voir; on me suivoit en foule par les rues; on couroit devant, pour me voir passer; on montoit sur le toit des maisons, pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cet état, j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adornoient, & me comparois à ces statues superbes d'art & de matiere, qui sont aussi sales au dedans, qu'éclatantes au dehors; & pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que des fouris ou des mouches.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur défaut; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statue.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte, de leurs soupçons, de leurs défiances, de leurs ennemis tant cachez que découverts, des embûches qu'on leur dresse, de la haine des uns, du dégoût des autres, de l'envie de tous? Ne pouvoir dormir, estre effrayé de mauvais songes, tourmenté de soucis cuisans, agité de vaines ou ridicules esperances, mais toujours criminéles, importuné de plaintes, de demandes, d'expéditions, de jugemens, de traitez: acablé de conseils & d'alliances; embarrassé de mille fâcheuses intrigues. L'un a en tête son fils, qui est indigne de luy succeder: l'autre son frere, qui leve secretement des troupes, & fait sous main des creatures. On apprehende également les méchans & les gens de bien, étant jaloux de la reputation des uns, & en peine de la malice des autres. Ajoûtez à cela le dépit d'une maîtresse, qui ne nous aime point, & en aime un autre: la jalousie d'un favori qu'on a trop élevé: la crainte d'une sedition du peuple, ou d'une conjuration des Grands; les exemples funestes des Princes détronés, assassinez, empoisonnez, & autres histoires tragiques, qui retentissent sur les théâtres.

MICYLE. N'en dy pas davantage, car cela me fait horreur; & j'aime mieux encore demeurer comme

me je suis, que d'être empoisonné dans une coupe d'or en un festin, puisque toutes les réjouissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon métier, que de me couper de mon tranchet; au lieu que la vie de ces gens-là est pleine de continuées inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont que des Comédiens, qui sous un manteau royal cachent une ame de faquin, & qui font paroître la petitesse de leur pié dans la grandeur de leur coturne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux; Que te semble de leur condition?

LE C O Q. Cela seroit long à conter, & n'est pas de nôtre sujet. Je te diray seulement qu'elle est plus tranquile que la nôtre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmi eux de flateurs, d'usuriers, ni de maltotiers, comme parmi nous, & autre telle racaille.

M I C Y L E. Il est vray. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la passion que j'avois pour les richesses, que j'ay succée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me revient toujours dans l'esprit.

LE C O Q. Je te veux guerir de cette maladie, tout à cette heure; & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle est leur félicité.

M I C Y L E. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t-il percer la paroy?

LE C O Q. Non. Car des deux grandes plumes que j'ay à la queue, la droite rend invisible, & ouvre toutes les portes fermées, qui est une grace que j'ay reçue de Mercure, à qui je suis consacré.

M I C Y L E. Si ce que tu dis est véritable, je vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le reduire à faire le métier qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut, car Mercure m'a obligé de découvrir ceux qui abuseront de ce secret.

MICYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larrons te veuille contraindre à révéler ceux qui dérobent ? mais ne laissons pas d'aler ; je m'en empêcherai si je puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma queue. Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICYLE. C'est afin d'estre plus assuré, outre que cela ne sera pas si difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premierement ? sera-ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom assez beau, depuis qu'il est devenu riche ?

MICYLE. Oüy, Nous voilà à la porte ; que faut-il faire ?

LE COQ. Mètre le bout de la plume dans la serrure, & elle s'ouvrira.

MICYLE. La voilà ouverte. Le beau secret ! la clef n'en eût pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier, le vois-tu qui veille, tandis que tout le monde dort ?

MICYLE. Je le vois à la clarté d'une lampe fort obscure, qui est pâle & défait. Il faut que quelque foucy le ronge ; car je n'ay point oüy dire qu'il fût malade.

LE COQ. Ecoutons ce qu'il murmure entre ses dents, nous en apprendrons peut-estre la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre, sous mon liât. On ne me les dérobera pas, comme ceux que j'avois mis dans mon écurie, sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce mairaut de palefrenier qui ait fait le coup ; car on dit qu'il se traite bien, & qu'il a acheté un colier d'or à sa femme. Pour ma vaisselle d'argent, je crains bien qu'on ne l'emporte, car j'en ay quantité ; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis, assez forte ; Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dormir, & je la feray refaire de main. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux, & principalement ce coqui
de

de Savetier, qui est jaloux de ma fortune, à cause que j'ay esté de même métier que luy.

MICYLE. Oüy, infame ! Mais je ne vole pas les plats comme toy, pour jurer après que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy, que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par tout, & que je fasse le tour du logis, de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger ; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entends du bruit. Qui va là ? je le tien. Non, c'est un pilier de la galerie. Je tremble, & suis tout transi ; il me semble toujours de voir quelqu'un. Il faut raconter mon argent, je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes, de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà, Micyle, la felicité de ton voisin, à laquelle tu portois envie ; Passons chez Eucrate, tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux, la miserable vie ! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir, je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs, on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier, & pâlir, comme son argent.

MICYLE. Voilà la porte d'Eucrate entr'ouverte. Quelque valet fait la débauche, où il y a quelque rendu-vous amoureux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses interêts avec ses doigts crochus, sans songer à la mort, qui le doit bien-tôt changer en fourmy ou en corbeau, qui est le destin d'un usurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! je possédois tantôt toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empêcher de les admirer, quoy que tu en voyes les défauts ! Mais la plaisante rencontre ! Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & sa fille d'un autre côté entre les bras d'un

d'un galant ? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouverte. Quel créve-cœur ce luy sera, quand il viendra à le sçavoir ! Hé bien ! voudrois-tu estre riche à ce prix-là ?

M I C Y L E. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses ! je leur dis désormais Adieu.

L E C O Q. Sortons, voilà le jour qui point. Une autre fois tu verras le reste.

I C A R O M E N I P E.

D I A L O G U E.

DE MENIPPE ET DE SON AMY.

*Ce Dialogue à quelque chose du CONTEMPLA-
TEUR, & de LA NECROMANCIE, & taxe
l'incertitude des Philosophes, & leur vaines & curieuses re-
cherches; Mais il se moque en passant, des Dieux, & de
la vanité des hommes,*

* Les stades
ont cent
vingt cinq
pas, à cinq
pieds pour
pas, & les
parasanges
sont de tren-
te stades.

M E N I P P E. D E P U I S la terre jusqu'à la Lu-
ne, il y a trois mille stades ; *
d'où jusqu'au globe du Soleil,
on conte cinq cens parasanges ; & de là au ciel Em-
pyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

L' A M Y. Qu'est-ce que tu murmures entre tes
dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges ?

M E N I P P E. C'est que je fais le calcul de mon
voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L' A M Y. Je pensois que c'estoit quelque naviga-
tion lointaine, où tu reglois ton cours par celui du
Ciel & des Astres, comme les Pilotes de Fenicie.

M E N I P P E. Nullement ; c'est dans le Ciel que
j'ay voyagé.

L' A M Y. Il faut que ton songe ait duré long-tems,
pour avoir couru tant de stades & de parasanges.

MENIPPE. Ce n'est pas un songe ; mais une vérité.

L'AMY. Quoy ! tu arrives tout fraîchement du Ciel !

MENIPPE. Oüy , où j'ay appris des choses incroyables ; & c'est ce qui fait partie de ma félicité , qu'elles soient si grandes , qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMY. Il faut baisser la tête , sans s'enquerir des choses si hautes , & fermer les yeux devant une si grande lumière. Mais dy-moy , où as-tu pû trouver une échelle assez grande , pour monter là-haut ; Car tu n'as pas esté enlevé dans le Ciel pour ta beauté , comme Ganymede

MENIPPE. Je n'avois pas besoin d'échelle , ayant des aîles assez fortes pour me guinder jusques-là.

L'AMY. Mais n'as-tu point craint de tomber , comme fit Icare , & de rendre quelque mer fameuse par ta cheute ?

MENIPPE. Non ; car je n'avois pas des aîles de cire , comme luy.

L'AMY. Où en as-tu pû recouvrer d'autres ? car à force de l'asseurer , tu commences à me le faire croire.

MENIPPE. Un chasseur m'en a fait présent de deux , l'une de Vautour , & l'autre d'Aigle , que j'ay accommodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre , puis prenant mon vol plus haut & plus loin , je me suis guindé dans le Ciel à l'ayde d'un grand vent.

L'AMY. Il faut que tu sois bien hardy & bien curieux , d'avoir tenté une entreprise si difficile.

MENIPPE. Je t'en diray la raison. Après avoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines , je commençay à mépriser les grandeurs , les richesses , & les voluptez , & à m'adonner à la contemplation , & à la recherche de la vérité ; en quoy consiste le souverain bien. Je considéray d'abord le Ciel , & les Astres , qui semblent semer par l'air à

G

l'avant-

l'avanture ; le Soleil qui brille de tant de lumière ; la Lune si diverse en ses changemens ; les foudres, les éclairs, & les tonnerres, qui font tant d'horreur & tant de bruit ; la grêle, la neige & les vents, d'une origine si admirable & si incônue, & le reste des merveilles de la Nature, où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine, & qu'on ne peut deviner quel est l'Autel de cét Univers, ni comment il a esté fait, & s'il a eu un commencement ; Je trouvay à propos de consulter les Philosophes, qui ont employé toute leur vie à le rechercher, & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus-haute, & la vertu la plus-austere. Ils s'ôfrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent, dont je donnay la moitié comptant, & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne sçay comment ils me jeterent dans une plus grande incertitude, & ne m'apprentent que des termes barbares & incônus. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'estant d'avis si contraire, chacun assure pourtant qu'il a trouvé la verité, comme si elles s'estoit revelée à luy.

L'AMY. C'est une chose étrange, que des gens si sages & si sçavans, ne se puissent acorder en des matieres si importantes.

MENIPPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance. Car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres, & que la plûpart radotent même de vieillesse, ils croyent penetrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux, & mesurent le Soleil & les Astres, comme ils feroient leur cour ou leur jardin. Ils te diront hardiment la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre, la hauteur du Ciel, la profondeur de la Mer, & la rondeur de la Terre, quoy qu'ils ne sçachent pas le chemin qu'il y a d'Atènes à Mégare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarrez, & décrivent plusieurs Spheres là haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement, & sans vouloir rien affirmer ; mais à peine que les uns ne jurent que le
Soleil

Soleil est un fer chaud ; les autres que la Lune est habitée , & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer , que le Soleil attire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel , les autres qu'il doit finir , & décrivent sa fin comme son commencement. Mais je m'étonne que faisant un Dieu pere de l'Univers, ils ne disent pas qui est le sien , & où il estoit auparavant ? car il n'y a rien hors de là.

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPPE. Si tu sçavois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporées ; de la forme & de la matiere ; du vuide & de l'infiny ; de la fin & des principes ; tu en serois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy , les autres non ; les uns en content plusieurs , les autres n'en admèrent qu'un : Il y en a qui veulent que le principe de * tout soit la discor. * *Les Ele-*
 de , comme s'ils estoient ennemis de la paix. Pour *mens qui se*
 les Dieux , combien y a-t-il de diversité. L'un dit *font perpe-*
 que la divinité est un nombre ; l'autre jure par le *tuélement*
 chien , l'oye & le platane ; ceux-cy posent plusieurs *la guerre.*
 Dieux de divers pouvoir ; ceux-là n'en font qu'un , tant la disette en est grande. Les uns veulent que la divinité soit incorporée , les autres non. Ceux-cy , qu'elle se mêle des choses du monde ; ceux-là qu'elle ne fasse rien du tout , comme ces personnages de Comedie , qu'on ne produit que pour la montre , ou ces vieillards , qui donnent leur bien à leurs enfans pour ne se plus mêler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire , & donnent tout au hazard. Cependant , cette contrariété me métoit en extrême peine. Car je n'avois pas la hardiesse de contredire à des gens qui font tant les venerables , & d'autre côté je ne me pouvois résoudre à croire pour certain , ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution , desespérant de trouver icy bas ce que je cherchois , je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel , & y montay

par l'invention que j'ay dite. Je fus ébloüï d'abord par la grandeur de sa lumiere ; mais comme je fus près du globe de la Lune , sentant une de mes ailes s'affoiblir , je m'y alay reposer , & contemplay de là toute la terre , j'étant les yeux tantôt d'un côté , tantôt d'un autre , comme le Jupiter d'Homere.

L'AM Y. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué , afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes aperceu plusieurs belles choses , qui sont dignes d'estre scéües.

MENIPPE. Tu as raison ; mais il faut que jete die premierement que la terre paroît beaucoup plus petite de là-haut , que le globe de la Lune , & que j'eusse eu de la peine à la reconnoître , sans la tour du Fare & le Colosse de Rhodes. Il est vray que l'Ocean jéte quelque clarté aux rayons du Soleil , qui me la fit discerner peu à peu , & je contemplay en suite le particulier de la vie des hommes.

L'AM Y. Cela se contredit , Que tu ne l'ayes pû remarquer d'abord à cause de sa petitesse , & que tu ayes observé en suite jusqu'aux moindres particularitez.

MENIPPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet , Empedocle m'apparut , noir comme un charbonnier , à cause des flammes du mont Etna. Je me retiray d'abord , croyant que ce fût un fantôme , ou quelque démon du globe de la Lune ; mais il me rassura en se nommant , & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante , l'avoit porté jusques-là , où il habitoit maintenant , & voltigeoit deçà & delà , se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois , & qu'il m'en vouloit tirer ; Qu'en remuant l'aile de l'Aigle , qui est le plus clairvoyant de tous les oiseaux , je verrois clairement de ce côté là , pourveu que je ne remuasse point l'autre ; Et que je ne pouvois pas le trouver étrange , veu que les artisans , pour mieux voir , avoient acoustumé de fermer un
œil.

œil. Cela dit, il s'évanoüit, après que je luy eus promis de luy faire à mon retour des effusions sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune; dequoy il me remercia, & me répondit en bon Philosophe, Qu'il ne l'avoit pas fait pour la recompense; mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas remué plutôt l'aile droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle jeta une grande lumière, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'aperceu le Roy Ptolomée couché avec sa sœur; Antigonus avec sa belle-fille; Antiochus fils de Seleucus, qui faisoit signe des yeux à sa belle mere. * D'autre côté je vis Attalus empoisonné par son fils, le fils de *Stratonice*. Lyfimachus, qui dressoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Féres tué par sa femme, Arsacés égorgeant la siéne, † puis massacré per Arbacés l'un † *Spartina* de ses Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la tête *nus.* cassée d'une coupe d'or en un festin, & estoit traîné par les piez hors de la sale. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la force de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien qui se parjuroit pour de l'argent; Agatoclés le Stöicien, qui plaidoit ses écoliers pour estre payé de sa doctrine; Herofile le Cynique, entre les bras d'une Courtisane; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mille autres galanteries d'une diversité tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

MENIPPE. Il seroit difficile de tout conter, puisqu'il est même difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le Bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des festins & des réjouissances, & en l'autre des procès & des funérailles. Icy les Gétes font la guerre, là les Scytes vont en chariot. D'un côté, les Egyptiens labourent, les Féniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent. De l'autre, les Até-

** Ils fôient leurs enfans devant l'autel de Diane, pour les accoutumer à la douleur.* niens haranguent, les Lacedemoniens se donnent la discipline; enfin, c'est comme un mélange & un concert de plusieurs voix discordantes, qui font un assez plaisant charivary. Car ils ne sont pas seulement différens d'habits & de visage; mais de mœurs & de religion; jusqu'à ce que la mort vienne, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui se batent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posséder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroît pas plus grande de là haut, qu'elle est dans la carte, & le plus riche ne possède pas un atome d'Epicure. De là jétant la veüe sur le Peloponese, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroïssoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus, le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela, aillent vanter leurs tresors, qui n'en sont qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaisante chose, Menippe, & que je t'envie un si agréable spectacle! Mais les villes, comment te paroïssent-elles?

MENIPPE. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de bled, les autres un morceau de cosse de fève; celles-cy une ordure; ces autres leur compagnon qui est mort. Je croy même, comme ils composent une petite Republique, qu'il y a parmy eux des Avocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cet exemple te semble trop bas, Considere que les Myrmidons, qui est une nation très-belliqueuse, sont venus de fourmis. Après avoir bien considéré tout cela, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & féminine, & me pria de représenter à Jupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent sçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses divers changemens.

mens. L'un dit qu'elle est habitée comme la terre ; l'autre , qu'elle est suspendue en l'air , comme un miroir. Celui cy , que toute sa lumiere est empruntée du Soleil ; Cét autre que non , comme s'ils avoient envie de les métre mal ensemble ; quoy qu'elle se teût , disoit-elle , par respect , de leurs débauches , & qu'elle se couvrit quelquefois la nuit d'un voile , pour ne les point voir. S'ils ne cessioient donc de contrôler ses actions , qu'elle seroit contrainte de déloger , & d'aler habiter en un autre endroit. Mais qu'elle prioit Jupiter , pour la venger , de confondre leur doctrine , & de foudroyer ces mécréans , qui ne la peuvent laisser en repos , & ne cessent de prendre sa mesure , comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ses remontrances , & continuay mon chemin , tant qu'elle commença à me paroître fort petite , & à me dérober la veüe de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite , & volant à travers les étoiles , j'arrivay le troisième jour au ciel Empyrée , où je pensois d'abord entrer sans rien dire , & passer pour Ganymede , porté sur l'aîle d'une Aigle ; mais je craignis que celle de Vautour me fit reconoître , & trouvay plus à propos de fraper à la porte. Mercure ayant appris qui j'estois , me fit entrer tout tremblant , après l'avoir esté dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans une grande sale , fort surpris de ma venue , craignans que les hommes ne vinssent à la fin à découvrir le chemin du Ciel , comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers , me dit brusquement : *D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ?* * ce qui m'étonna de telle sorte , que je faillis à tomber à la renverse. A la fin & Vers
& Homera.
revenu à moy , je luy dis le sujet de mon voyage , & l'incertitude des choses humaines ; à quoy j'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune ; Mais Jupiter se sou-
riant , Hé bien , dit-il , Messieurs ! on s'étonne de l'entreprise des Geans , qui vouloient escalader les Cieux , & voicy Menippe , qui est monté. Ne crain point , pour-
suivit-il , tu demeureras icy aujourd'huy , & je te dé-
pêche-

pécheray dès demain. Après avoir dit cela, il se leva, & je le suivis vers l'endroit du Ciel, où il avoit accoutumé d'entendre les vœux & les prières des hommes, parce qu'il estoit temps qu'il vaquât aux choses du monde. En allant il me fit diverses demandes; Combien valoit le bled à Atènes? Si les chous avoient besoin de pluye ou de gelée? Combien le dernier hyver avoit fait mourir de personnes? S'il restoit quelqu'un de la race de Fidias? Pourquoi les Aténiens avoient cessé si long-temps de solenniser la feste? S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone? & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment: Or ça, dit-il, Menippe; Quel sentiment les hommes ont-ils de moy, ne me le cele point? Quel autre, luy dis-je, sinon que tu es l'arbitre du monde, & le souverain des Dieux? A d'autres, répondit-il; je sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout-haut. Car autrefois j'estois leur tout, & comme dit Homère, toutes les rües & les places publiques estoient pleines de Jupiter, & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis qu'Apollon a établi un Bureau de prophetie à Delfes, & Esculape une boutique d'Apoticaire à Pergame; Que Diane s'est mise en crédit à Efese, Bendis en Thrace, & Anubis en Egypte; on ne parle non plus de moy que d'un trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Syllogismes de Chrysippe. En disant cela nous arrivâmes aux lieux où il dépêche les affaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenêtres, où il y avoit à chacune une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prières des hommes, & n'eut pas plutôt levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix; l'un demandoit un royaume, l'autre la santé :

santé: celuy-cy la mort de son frere ou de sa femme;
 celuy là de gagner son procès, ou de remporter le
 prix aux jeux Olympiques; le Jardinier vouloit de
 la pluye, le Vigneron du Soleil. Mais la plus grande
 contrariété estoit entre ceux qui navigent, dont les
 uns demandoient un vent, & les autres un autre; de
 sorte qu'il ne sçavoit lequel accorder. Je le vis une
 fois bien empêché, à cause que deux personnes vou-
 loient avoir une même chose, où ils n'avoient pas
 plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de
 mêmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyr-
 rhonien, & ne voulut point se déterminer. De là il
 passa à la seconde trape, pour entendre les sermens,
 & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'estoit par-
 juré. A la troisième il vauqua aux divinations, & aux
 augures, d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fu-
 mée montoit avec grand bruit, rapportant le nom de
 tous ceux qui sacrifioient, afin qu'on sceût à qui cha-
 que sacrifice appartenoit. En-suite il alla ordonner
 des vens & des saisons, & envoya la bise souffler en
 Lydie, & zéphyre sur la mer Adriatique, où il eut
 charge d'émouvoir une tempête; mais les vens de
 midy se reposèrent ce jour-là. D'autre côté il fit
 tomber dix mille muids de grêle en Capadoce, pleu-
 voir en Scythie, neiger en Grece, tonner en Lybie;
 & cela executé que bien que mal, il s'achemina vers
 la sale du festin, parce qu'il estoit tems de souper.
 Cérés fournit le pain, * Bacchus le vin, Hercule la * *C'est*
 viande, Neptune le poisson, Venus les épices, & *qu'elle est*
 ainsi du reste. Mercure me fit asseoir auprès de Pan, *Déesse de*
 & autres Dieux de Nature mixte, où Ganymede me *l'Arabie.*
 versoit quelquefois du Nectar, quand Jupiter tour-
 noit la tête de l'autre côté. Car il ne vouloit pas
 souffrir qu'on m'en donnât, parce que c'est le breu-
 vage des Dieux, comme leur manger est l'Ambrosie.
 Mais cela n'empêche pas qu'ils ne boivent le sang
 des victimes, & ne hument la fumée des sacrifices. † *Comme*
 Pendant le soupé, Apollon joua de la Lyre, Silene *qui diroit*
 dança le Cordace, les Muses chanterent la Theogonie *une panta-*
 d'Hé. *lonade.*

* Vers
d'Homere.

d'Héfiode, & le premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere, chacun s'ala coucher. *Mais tandis que les Dieux & les hommes dormoient*, * je révois tout seul aux choses que j'avois veües, & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-tems n'eût point de barbe, & qu'il fit nuit au Ciel, où de Soleil luit toûjours, & autres choses semblables; après quoy je dormis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin, & representa, qu'il avoit toûjours differé à parler des Filofofes; mais que la venüe de Menippe & les plaintes de la Lune, avoient achevé de le resoudre. Que c'estoit une nation oisive, queréleuse, & arrogante, pour ne point dire ses autres defauts, qui s'estoit introduite depuis peu, & n'estoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à un Filofofe, que fais tu? & quel service rens-tu à la Republique? Il répondroit, s'il vouloit dire la verité, qu'il ne fait rien, que crier & aboyer tout le monde, & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant, dit-il, ce sont les plus glorieux de tous les hommes, qui font profession de tout sçavoir, & ne sçavent rien; & ayans attiré la jeunesse, sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres, ne lui enseignent que des sôtises. Qu'ils estoient partagez en diverses sectes, selon les diverses faces de la raison, & se couvroient tous du masque de la Vertu, louïans en public la sobriété & la temperance, tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere, & passaient leur tems. Voilà, dit-il, quels sont ces Messieurs, qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est, que les Epicuriens nient la Providence; & que si cette opinion vient une fois à s'établir, personne ne nous voudra plus faire d'ôfrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune, Vous les avez ouïes de la propre bouche de Menippe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution, qui vous soit ensemble & utile & glorieuse. Ils s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée, qu'il les falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans; à quoy Jupiter répondit que c'estoit là son dessein; mais qu'il en falloit

LA DOUBLE ACCUSATION, OU LA, &c. 107
faloit différer l'exécution à cause de la feste. Cependant, il donna ordre à Mercure de me couper les ailes, pour m'empêcher une autre fois de voler si haut, & luy commanda de me remettre en terre; ce qu'il fit, en me prenant par l'oreille, & me posant dans le Ceramique. Voila tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel, dont je vay faire la relation aux Philosophes, qui se promènent dans le Pécile.

LA DOUBLE ACCUSATION, OU LA CHICANE.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

Il excuse sa façon d'écrire, & blâme ceux qui embrassent la Philosophie, par de mauvais Principes.

JUPITER. QUE veulent dire les Philosophes, de tant vanter la félicité des Dieux? S'ils sçavoient la peine que nous donnent les mortels, ils ne tiendroient pas ce langage, & ne nous estimeroient pas heureux, pour avoir tout nôtre saoul de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moy, d'où leur peut venir cette erreur, si ce n'est de cet aveugle d'Homere, qui parle de tout à tors & à travers, & veut discourir des choses du Ciel, luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement, le Soleil court tout le jour, sans se reposer; & s'il s'arrêtoit un moment, il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir, à éclairer les debauchez & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne cess-

* Oracle
des Milo-
siens ainsi
nommé de
Brancus
qui y a le
premier
présidé.

† Crésus.

cesse de rendre des Oracles, & n'a pas plutôt fait à Delfes, à Claros & à Colofone, qu'il faut courir à Xanthe, à Delos, & chez les Branquides; * Enfin, par tout où la Prêtresse l'appelle, après avoir beu de l'eau sacrée, maché du laurier, & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardât à rendre réponse, on le planteroit là, & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourbes que l'on luy fait, pour l'éprouver ou pour le surprendre; Témoin celuy qui méla de la chair de tortue avec celle de mouton, † pour voir s'il les scauroit discerner; & il l'eût surpris s'il n'eût eu bon nez. Considérez la peine qu'a Esculape après les malades toujours chagrins & mélancoliques, & le dégoût qu'il y a à converser avec des gens qui ont l'haleine mauvaise. Que diray-je des vens, sans cesse occupez à balayer l'air & à souffler, qui est un assez maigre divertissement? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit, pour le repos des misérables accompagné du songe, qui est comme son trucheman. Mais tous les autres ont du relâche, hormis moy, qui devrois vivre à mon aise, sans rien faire, comme estant leur souverain. Bien loin de cela, il faut que j'aye toujours l'œil sur eux, pour prendre garde si chacun fait bien son devoir, & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs, il faut pleuvoir, gréler, venter, neiger, tonner, selon les diverses Saisons, entendre les vœux & les prières de tout le monde, & particulièrement des malades, & de ceux qui navigent; Assister aux jugemens, pour purger ceux qui se parjurent, & aux augures, pour prédire l'avenir. Enfin, par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Estre en même tems à Olympie à goûter d'un hécatombe, & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le sort d'une bataille près de Babylone, & quelqu'autre affaire chez les Gètes. En un mot, donner ordre à tout; Encore avêque cela, on a bien de la peine à éviter la calomnie; & pour peu qu'on se relâche, Epicure dira qu'on n'a soin de rien, ce qui n'est pas pourtant de petite conséquence; car si les hommes venoient une
fois

fois à se le persuader, adieu toutes leurs prières & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toujours attaché au gouvernail, comme un Pilote, & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes, qui me croient si heureux, quand ils pensent que j'aye le tems de goûter ma félicité ? Car j'ay tant d'affaires sur les bras, que je n'ay pas le loisir seulement de vuider des differens qu'ils ont ensemble, ni même quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-tems que je les entens murmurer ; & ne l'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice, & qu'on ne fait point droit sur ses demandes.

JUPITER. Que t'en semble, Mercure ? Veus-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy, ou que nous les remetions à une autre fois ?

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépêche promptement.

JUPITER. Va donc crier, que tous ceux qui ont quelque affaire de cette Nature, se trouvent présentement à l'Arcopage, où la Justice distribuera au sort les Juges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement, il en pourra appeller à mon Tribunal, où l'on reverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aille asseoir auprès des venerables Déeses, * pour assister à l'audience, afin que tout aille bien.

LA JUSTICE. Quoy mon Pere ! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale ?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulièrement Socrate, qui a tant loué la Justice, jusqu'à y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condamnée luy-même, sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape, comme il en avoit fait vœu.

* *Enment-
des, dont
l'Autel
estoit au
lieu où l'on
rendoit la
Justice.*

Ju:

** C'est qu'il
y en avoit
grande
quantité
sous Marc-
Aurèle.*

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela soit arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on préche tout-haut la vertu, & que toutes les rues & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi-bien que de Jupiter, * il n'y a point de danger pour toy. Ne les vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite? Jamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil, pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croître en une nuit les Philosophes, comme les champignons; & il y en a plus que le Printems n'a de fleurs, l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins; pour parler avec les Poètes.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela; & je sçay bien que plusieurs me fermeront la porte, parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toujours quelques gens de bien; & cela lûfit. Mais hâtez-vous de partir, pour vuider quelques affaires dès aujourd'huy.

*† Ou, ces
deux poin-
tes d'ara-
cher.*

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au dessous d'Hymète, à la gauche du mont Parnés, où se voyent ces deux fortresses. † Il semble que tu ne sçaches plus le chemin. Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crain rien. Il n'y a plus de Falaris ni de Bufires, de Scirons, ni de Pitjocampes; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Academie; où l'on ne parle plus que de toy, & l'on n'attend que ton retour.

LA JUSTICE. Tu le peus mieux sçavoir que personne, si tu le veus dire; car tu es tous les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toy que je voudrois déguiser la vérité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée; je ne sçay pas s'ils
sont

sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquez comme des Leopars. Mais tout en devisant, nous voyez arrivez près d'Atènes. Atan-moy là, & regarde vers le Pnycé, * tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant qui est cet homme qui s'avance avec une flûte à la main, & des cornes à la tête.

MERCURE. C'est Pan, cet illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autrefois sur le mont Parténien; mais depuis le service qu'il a rendu aux Aténiens à la bataille de Maraton, ils luy ont donné une grôte sous leur forteresse.

PAN. Bon jour, Mercure, & la Justice.

MERCURE. Bon jour, le bon Danseur & le bon Musicien, qui a ajouté depuis peu à ces titres, celui de vaillant.

PAN. Qui vous amène en ces quartiers?

MERCURE. La Justice te le dira; car je suis pressé d'aller là-haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoie terminer quelques differens, qu'il y a long-tems qui durent entre les Philosophes. Mais, dy-moy, comment l'on te traite icy?

PAN. Assez mal, contre mon atante. Car pour récompense d'avoir chassé les Barbares du pays, on se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant; qu'on mange en suite devant moy avec des réjouissances publiques qui servent à me divertir, car je n'ay point de part au festin?

LA JUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils pas maintenant réformé le monde?

PAN. Qui! ces fous mélancoliques, qui ont une grande barbe de bouc, & sont toujours en querèle, pour des choses où ils n'entendent rien,
ni

112 LA DOUBLE ACCUSATION,
ni moy aussi ; car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en Arcadie , & pour moy , je me contente de sçavoir dancer & jouer de la flûte , & quelquefois des couteaux , lors que l'occasion s'en presente. Mais je les entens crier tous les jours , & parler d'idées & d'incorporalité , & autres choses semblables , où je n'entens rien , parce que je n'ay pas frequenté les Ecoles. Ils commencent assez paisiblement d'abord ; mais la dispute venant à s'échaûfer , c'est à qui le prendra d'un ton plus-haut. Car les plus grands criars y ont le plus d'avantage , parce que ceux qui n'y entendent rien , qui sont toujours le plus-grand nombre , jugent des choses par l'exterieur , & donnent cause gagnée au plus resolu. A la fin de la dispute , comme ils ne sçavent plus que dire , ils se retirent avec force injures , & essuyent la sueur de leur front , après avoir paru au combat , le visage enflammé , la gorge enflée , & les yeux presque hors de la tête , comme un Trompète qui sonne de toute sa force. Du reste , je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criailleries ; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs , j'en sçay quelque chose ; car comme je suis perché sur le haut d'un roc , je les vois quelquefois sur la brune.

LA JUSTICE. Arrête. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix ! Ecoutez. On fait à sçavoir de la part de Jupiter , qu'on tiendra les plaids aujourd'huy , qui est le septième de Fevrier ; Quiconque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un , qu'il se trouve à l'Areopage , où la Justice tirera elle-même au sort des Juges , d'entre tous les Aténiens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause , & il y aura apel de leur jugement à Jupiter , qui a déjà ordonné là bas qu'on renvoyât tous ceux qui sont morts , avant que d'avoir pu poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux ! quelle foule & quel bruit ils font en montant , comme ils s'entraînent l'un l'autre

en Justice! * Voilà Mercure de retour ; Alez vous ^{* à P. A.} acquiter de vôtre charge, tandis que je me retireraï ^{reopage.} vers ma grôte, en chantant quelque air champêtre, pour provoquer l'Echo babillarde à me répondre ; Car je suis las d'entendre plaider & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage, la Justice, commençons.

LA JUSTICE. Tu as raison, car les voilà déjà en haut qui bourdonnent comme un essain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens, méchant.

UN AUTRE. Tu es un imposteur.

UN AUTRE. Enfin, tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause la première.

UN AUTRE. Marche devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangle pas.

LA JUSTICE. Sais-tu ce que nous ferons, Mercure ; ne faisons appeler que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art, de quelque secte, ou de quelque profession, & remétons le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demande-ressé contre l'Académie, pour luy avoir enlevé Polemon.

LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté, † ^{† Philosophie Stoïque.}

LA JUSTICE. La cause n'est pas si importante, ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristippe.

LA JUSTICE. Tirez en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogène, pour avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, comme deserteur.

114 LA DOUBLE ACCUSATION

LA JUSTICE. Tirez-en neuf.

MERCURE. Veus-tu que nous apellions ces deux
* *Lusion.* causes contre ce * Rhéteur de Syrie ?

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un tems ; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veus.

MERCURE. La Rhétorique contre le Rhéteur de Syrie, pour cause d'injures. Le Dialogue contre le même, pour le même sujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom ?

MERCURE. Il sera assez connu par là.

LA JUSTICE. Il eût esté plus à propos de vuidér ces differens en son pàys. Mais puisque tu le veus, nous les jugerons icy, sans tirer à consequence. Pren onze Juges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, il faut épargner la bource des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Polemon, après que ses Juges auront pris place ; Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t-elle, de chanceler ? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yvre, & ne scauroit plaider elle-même.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour fix blancs sont prests de trahir leur foy & leur conscience.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa défense publiquement ; mais elle dit une chose qui me semble bien raisonnable ; Que l'Academie, qui a coûtume de parler pour & contre, parle pour elle, avant que de parler pour soy.

L'ACADEMIE. Je le veus ; quoy qu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. † L'Academie, Messieurs,

† Pour la
Débauche.

m'a

m'a enlevé un de mes disciples, qui métoit toute sa gloire à me posséder, & retournoit tous les jours d'auprès de moy, couronné de chapeaux de fleurs, chantant & dansant par les rues avec des Musiciennes, & passant le tems à boire & à se réjouir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy; car personne ne l'a jamais vu qu'en cet estat. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien prêcher, qu'il fit banqueroute aux plaisirs, & s'enfermant avec elle, devint un pilier de College, & quitta là toutes mes réjouissances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé sur un livre, toujours pâle & défait, au lieu qu'il avoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient d'être des injures, à la sollicitation de ma Rivale; & n'a autre but que de débaucher mes sujets, & de me deshonor. Voilà à peu près, Messieurs, ce que peut dire la Débauche, à quoy je répons.

LA JUSTICE. Que dira-t-elle? Verse-luy autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoy que ces raisons, Messieurs, aient quelque vray-semblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclave, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnaître les défauts; il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenue ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veus que ce qu'elle dit qu'il aloit par les rues couronné de chapeaux de fleurs, dansant & folâtrant avec des femmes. En ce triste estat, qu'il estoit en opprobre à son pays & à sa famille, il ne m'eut pas plutôt ouï discourir publiquement de la vertu, & louer la modestie & la temperance, qu'après avoir tâché vainement de m'interrompre & d'exciter une risée dans mon Ecole; comme il vit qu'on se moquoit de luy, il

116 LA DOUBLE ACCUSATION,
fit reflexion sur l'estat honteux où il estoit, & se ré-
veilla comme d'un profond assoupissement. Alors,
la rougeur de la honte prenant la place de celle de
l'yvrongnerie, il fut touché d'un tres-cuissant repen-
tir, & se vint jéter entre mes bras, sans y estre contraint
que par la force de la raison. Si vous prenez la peine de
jéter les yeux sur luy, vous verrez comme il est chan-
gé, & si mes conseils luy ont esté pernicieux ou salu-
taires. Vous voyez tous ses parens & luy aussi, qui me
remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré
du gouffre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray
pas davantage, pour ne point abuser de vòtre audien-
ce; outre que cela sùnt pour me justifier. C'est à vous
à juger qui doit triomfer dans l'Arcopage, ou le Vice
ou la Vertu.

MER CURE. Hâtez-vous, Messieurs; car le tems
presse.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout
d'une voix; il n'y en a qu'une seule pour la Débau-
che.

MERCURE. Il n'est pas étrange qu'il y ait
quelque débauché; Que les Juges du Portique
& de la Volupté prennent place. Voilà l'eau ver-
rée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Messieurs,
combien ma partie est puissante, & je crains bien
que ses charmes n'ayent déjà fait quelque impres-
sion sur vòtre esprit; car j'en voy plusieurs qui la
regardent de bon œil; & qui apprehendent mon
naturel farouche & ma mine refrongnée. Mais je
me promets que la Raison sera la plus forte, pour-
veu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à
vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un
de mes disciples, & l'Arrest que vous venez de ren-
dre contre sa compagne, est un grand prejugué con-
tr'elle. Car il est question de sçavoir si nous vi-
vrons toujourns courbez contre terre comme les be-
stes, & plongeons dans les souilleures du monde, ou
si nous leverons la tête vers le Ciel, qui est le lieu
de

de nôtre origine , preferans l'honneur & la vertu aux delices , & n'ayans que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous toujourns la douleur comme nôtre mortéle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu ; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs , pour métre nôtre felicité en des douceurs cuisantes , & sujétes au repentir ? Car c'est par là que cette forcieri a enchanté les esprits , en leur faisant peur de la peine & du travail , comme d'un fantôme. C'est par là qu'elle a corrompu Dionysius , de quoy il ne faut pas s'étonner , puis qu'elle s'âtaque même aux Dieux , & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc Justice, Messieurs, vous luy ferez porter la peine de son impieté. Mais considerez sa mollesse , comme si elle ne pouvoit parler elle-même ; elle a choisi pour Avocat Epicure , parce qu'elle ne croit point de plus-grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thesée , qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux , & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage ; car la verité n'a qu'à se montrer pour triomfer de son ennemie ; & la Vertu toute nue , est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc , Messieurs , de juger selon les loix comme vous en avez fait le serment , sans ajoûter foy à un voluptueux , qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

EPICURE. La Volupté , Messieurs , n'a que faire d'Avocat , parce qu'elle est si naturelé à l'homme qu'elle le persuade , sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy ait débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortileges , puis-que pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-même. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius estant né libre & ayant reconnu les defauts de sa Rivale , qui se propose une felicité imaginaire , l'ait quitée pour se jéter entre les bras de la Volupté ; & renonçant à des argumens captieux , comme

à autant de pièges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit réconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, luy a-t-elle dû fermer la porte, lors qu'il a eu recours à elle, comme à une porte de salut, contre les bourrasques & les tempêtes de son ennemie, & seroit-il juste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre malheureux toute sa vie, sous prétexte de le rendre heureux après sa mort? Mais, Messieurs, qui peut-être meilleur Juge de ce différent, que celui qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs défauts, a choisi après une meure délibération? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contente de louer en public la Vertu, & en particulier s'abandonne à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point decouvert. Car s'il avoit l'anneau de Gygès, ou le casque de Pluton, pour se rendre invisible, il seroit bien-tôt banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grands ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouvant résister plus long-tems à des choses qui détruisoient sa Nature, au lieu de la perfectionner, & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur, & que son Corps suivoit d'autres maximes que le Portique, il a eu recours à la Volupté, comme à l'Autel de la miséricorde, d'où l'on le veut maintenant tirer, pour le livrer à son ennemy. Mais, Messieurs, vous avez intérêt d'empêcher cette cruauté, par cette même bonté par laquelle vous avez toujours protégé les misérables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté, contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce différent.

LE PORTIQUE. Qu'on me permète auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle, j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal?

EPICURE. Oüi.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien.

EPICURE. Pourquoi non ?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifferentes, & d'autres qui ne le sont pas, comme il y en a d'essentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges disent qu'ils n'entendent point ces termes, & qu'ils veulent prononcer ; Qu'on se taife.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant de faire un argument en la troisiéme figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte, de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure, qu'on appelle un autre cause.

MERCURE. La Mollesse contre la Vertu, touchant Aristippe.

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polémon. En tout cas il faut atandre que Jupiter ait prononcé sur le different du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Mollesse n'oseroit paroître, & quand il la perdra, la Vertu a encore beaucoup de choses à dire contr'elle. Que les Juges se lèvent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour neant.

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne se taît, je luy vai rompre la tête, & au lieu d'un procès d'injures, j'en feray un de coups de bâtons.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voilà qui s'enfuit, & il la poursuit le bâton levé ; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu presenter.

LA JUSTICE. Pourquoi ?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

* *Lucien.* LA JUSTICE. Il sera condamné par contumace ? Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de Syrie, * & premièrement celle qu'a intenté la Rhétorique. Quel-
 le foule s'est assemblée pour l'entendre !

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhétorique parle.

† *Exorde
 de Demo-
 sthene.*

LA RHETORIQUE. Je prie les † Dieux & les Déeses que je reçoive de vous en cette audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toujours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que je vous deduiray mes raisons, & que je travailleray à vous faire conoître la vérité. Et pour commencer, je vous diray, Que ses actions ne s'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la même chose que moy ; mais elle ne fait pas de même, & j'ay grand sujet de craindre, qu'après avoir commencé à me mal-traiter, elle ne continue toujours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le tems en des paroles inutiles, après avoir trouvé celui-cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & étranger de langage aussi bien que de naissance, je pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy ; & je me donnay à luy, sans avoir honte de sa poyreté, quoy que les plus Grands me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre ; & non contente de cela, je le fis citoyen de la Grèce, honneur qui faillit à faire crever de rage ses rivaux. En suite, comme il luy eut pris envie de se faire conoître en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il aquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs ; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueilly d'un

si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, qui est un coquin qui n'a pas du pain à manger quoy qu'il se die fils de la Philosophie. Il me quita donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se renfermer avec luy, qui l'a rendu sec & énervé. Car au lieu de mon embon-point & de mon stile magnifique, qui estoit suivy d'acclamations & de louanges, il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelque souris & de quelque branlement de tête. Mais il ne s'est pas contenté de se métre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t-il pas bien de l'injustice & du défaut de jugement, de quitter sa légitime épouse, après en avoir reçu tant de faveurs & de caresses, & encore en un tems où elle est adorée de tout le monde? Cependant, mal-heureuse que je suis, j'ay méprisé la recherche des plus grands, pour courre après un ingrat & un incônu. Voilà, Messieurs, une grande partie de ce que j'avois à dire, que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles, pour ne point abuser de vôtre audience. Je n'ay qu'une chose à ajoûter, qu'il n'est pas juste qu'il se serve de mes armes contre moy-même; & s'il a envie de me répondre, qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue, sans entreprendre sur les miénes.

MERCURE. Cela ne se peut; car qui a jamais ouï parler en Justice par Dialogue?

LUCIEN. Pour montrer, Messieurs, que je n'en veus pas à cette belle ennemie, qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs, je feray ce qu'elle m'ordonne, & répondray nuëment à tous les chefs de son accusation, sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit, que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis; mais comme j'ay veü qu'elle quitoit sa premiere modestie, pour prendre les parures & les afféteries d'une Courtisane, & qu'elle aimoit à estre cajolée, j'ay perdu peu à peu

l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte, Messieurs, de la voir galantifiée des plus débauchez de la ville, qui viennent chanter la nuit sous les fenêtres, * à qui elle ouvre quelquefois la porte, & dont elle se laisse caresser ? Je n'ay donc pû souffrir plus long-tems cette liberté, ou plutôt cette licence, & ne luy voulant pas faire d'afront, ni la repudier publiquement, après l'avoir tant aimée, je me suis contenté de faire cōnoissance avec le Dialogue son voisin, pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait ; mais je soutiens que quand je n'aurois reçu d'elle aucune injure, je serois excusable à mon âge † de quitter le tumulte du Barreau, & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie, & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire, c'est à vous à prononcer sur ce différent.

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix, excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance, & que les mêmes Juges demeurent, ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoy qu'il me sîe mal, Messieurs, de paroître dans un Barreau, & que je n'aye point acoûtumé de faire des harangues continües, je tâcheray néanmoins de m'en acquiter, pour ne point enfreindre vos coûtumes, & vous représenteray mes intérêts en peu de mots & sans artifice. Considérez, je vous prie, si je n'ay pas sujet de me plaindre de celui-cy, qui de grave & sérieux que j'estois, qui ne parlois que de Dieu & des principes, m'a habillé en ridicule, & me dépouillant de toute ma gloire, m'a donné une marôte au lieu d'un sceptre, & pour comble de mépris, m'a alié à la Satyre & à la Comedie, après m'avoir coupé les aîles dont je volois jusques dans le Ciel. Car au lieu de Platon & d'Esquins, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristofane, qui ont ataqué de leur tems, tout ce qu'il y avoit d'illustre. Non content de
cela,

* C'est
qu'ils ai-
ment l'élo-
quence.

† Prés de
40. ans.

cela, pour avoir quelqu'un qui l'ayde à médire, il a déterré un vieux Cynique, acoutumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Décheu donc de ma première grandeur, je suis devenu l'objet de la risée publique, & je pense estre quelque Centaure composé de deux natures, l'une grave & sérieuse, & l'autre gaye & folâtre, comme je parois dans ses ouvrages.

LA JUSTICE. Que répons-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte si injuste. Lors que je le pris, Messieurs, c'estoit un mélancolique, sec & décharné, qui faisoit horreur par ses fréquentes découpures, quoy qu'il s' imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ôtay donc d'abord cette mine grave & sévère, pour le polir & l'ajuster à la mode ; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay ensuite à la Comédie ; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple, à qui il estoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande severité. Cependant, il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel, & ne s'enquiert plus, combien Dieu méla de substance pure & celeste, parmy la masse terrestre & corruptible, lors qu'il fabriqua le monde ? Si la Rétorique est un mélange de politique & de flaterie, & autres semblables fadaïses ? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sôtisies, & curieux de sçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre, & veut parler des choses du Ciel. Du reste, il ne peut m'accuser de l'avoir dépâisé, puisque je l'ay habillé à la Greque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification, il n'est plus question que de donner vôtre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy, qui est sans doute celle de cet envieux, qui a contredit les jugemens précédens, & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain, Messieurs, on jugera le reste.

LE PARASITE OU L'ECORNIFLEUR.

DIALOGUE

DE SIMON ET DE TYQUIADE.

C'est un jeu de l'Auteur , pour montrer que l'écorniflerie est un art , & des plus illustres ; ce qu'il prouve par comparaison avec les autres.

TYQUIADE. D'Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves, apprenent quelque métier, ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres & à eux mêmes, & que tu ne fais rien ? Car tu n'es ni Medecin, ni Avocat, ni Musicien, & Philosophe encore moins.

SIMON. Il est vray ; & je ne me pique pas de l'estre.

TYQUIADE. Tu as raison ; Mais peut-estre que tu n'as pas appris les Sciences, à cause de la peine qu'il y avoit, & de la dépense qu'il y faloit faire. Mais qui t'empéchoit d'apprendre quelque métier ; car tu n'es pas assez riche, pour pouvoir vivre de tes rentes ?

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel ?

SIMON. C'est un métier qu'on peut mieux faire que dire ; car le nom n'en est pas autrement honête ; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en art.

TYQUIADE. Ne le scaurois tu faire conoître par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le scauras une autre-fois.

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange, quand tu l'entendras nommer.

TY-

TYQUIADE. Je desiré d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le métier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou, pour appeller cela un métier.

SIMON. Je le suis donc, & ne me pique point de cette injure; car la folie a cela de propre, qu'elle excuse tout, qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy! Tu es un Parasite.

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. Pourquoy, puis-je que je t'appelle par ton nom?

SIMON. Parce que tu crois m'en faire, & penses me dire un injure. Car pour moy, bien loin d'en avoir honte, j'en fais gloire; & trouve ce nom plus beau que celui de Philosophe; en un mot, j'en fais plus d'estat, que Fidas ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose, qui t'adresseroit une lître à *Simon le Parasite*. Cela seroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot, & qu'il n'est pas capable de conoitre la juste valeur des choses. Mais moy, je ne le trouve pas plus étrange, que de mettre à *Dion le Philosophe*, & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu aimes; mais la verité. Car il n'auroit encore une autre difficulté de sçavoir où l'on rangeroit cet Art; si ce seroit entre les Arts liberaux, ou entre les mechaniques.

SIMON. Pour moy, je soutiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire; & je te le prouveray si tu veus, quoy que je n'y aye jamais rêvé.

TYQUIADE. Que penses tu premierement que soit un Art?

SIMON. Un recueil de preceptes mis en pratique, pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIA-

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition lui convient, que diras-tu ?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premièrement, c'est un amas de préceptes & de connoissances, sans quoy l'on ne peut réussir. Car il faut d'abord jeter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir, en quoy il ne faut pas peu d'adresse, pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour connoître les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloi, il y en a un de même pour connoître les hommes; quoy qu'Euripide die, Qu'il n'y a point d'Art, pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroît l'excellence de celui-cy, & ce qui fait voir qu'il a quelque chose de divin, de penetrer en des choses si obscures. Après avoir trouvé un homme qui soit capable de nous nourrir, il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sçavoir cajoler, & gagner ses bonnes grâces. En suite, il faut connoître toutes les viandes, pour posséder cet Art en perfection; sçavoir quelles sont les meilleures; le tems & la saison où elles se doivent manger; le pays d'où elles viennent, & où elles sont les plus excellentes; car telle est bonne en un lieu, qui ne l'est pas en un autre; L'endroit qui est le meilleur en chacune, qui n'est pas une connoissance inutile & superflue, comme plusieurs autres; car c'est le moyen de bien vivre, & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cet Art ne donne pas des preceptes en l'air, & ne consiste pas seulement en connoissance; mais en pratique; c'est qu'on peut demeurer long tems sans exercer les autres; mais faute de pratiquer celui-cy, on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi nécessaire que le boire & le manger. Ce n'est donc pas une faculté naturelle, comme de
voir

voir & d'oûir; car si cela estoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables; car il s'acquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'est pas une ignorance; car l'ignorance ne sauve point, & cecy sauve souvent. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse; mais un Parasite se trouve toujours sur ses piez. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturele, ni ignorance, il s'ensuit que c'est un Art.

TYQUIADE. Il le semble; Mais en pourrois tu donner la définition?

SIMON. C'est l'art de vivre aux dépens d'autrui, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQUIADE. La définition est fort bonne; Mais pren garde que quelque Sofiste ne te conteste la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouver. Premièrement, Homere, qui comme tu sçais estoit un tres-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse, & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chère, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple; mais à celui qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Ulysse eût voulu louer la beatitude des Strôiques, il l'eût fait, ou lors qu'il tira Philoctete de l'Isle de Lemnos, ou lors qu'il arrêta la fuite des Grecs, ou lors qu'il prit Troye, ou lors qu'il y entra couvert de haillons, comme un Philosophe, après s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien aussi de semblable, lors qu'il vivoit en Epicurien chez Calypso, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes; mais lors qu'il est à la table d'autrui, chez le Roy de Féaques, comme la souveraine felicité consistant en la vie du Parasite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'ôter à cet Art la volupté qui luy est propre, pour l'attribuer à sa secte. Car s'il est vray que la felicité

con-

consiste dans une parfaite tranquillité, tant du corps que de l'esprit, comme tombent d'accord tous les Philosophes, le moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'ils s'embarrasse de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut sçavoir s'il est infini, & de quoy il est composé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils se mêlent de ce qui se fait icy bas? & autres curiositez semblables. Mais le Parasite, sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mêler du gouvernement du monde, & croyant que tout va bien, & qu'il ne sçau-roit mieux aler; boit, mange, & se réjouit, goûtant en repos les delices de la vie, sans estre seulement travaillé de mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour monter que la souveraine felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage a de quoy vivre, où il n'en a point; S'il n'en a point il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui; Si c'est par autrui, c'est nôtre Parasite; Si par soy même, il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquiétude. Il faut prendre garde que son bien ne depérissè; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantôt d'un valet de chambre mal-adroit, tantôt d'un maître d'Hôtel, ou d'un Intendant qui vous dérobe; tantôt d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuélement sujet de crier, & si l'on est pòvre, c'est encore pis; car on ne sçau-roit goûter aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouve toujours la nape mise, sans se métre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pòvreté, ni celles des richesses; & ainsi il vit dans une parfaite tranquillité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. A peine que tu ne me le persuades.

SIMON.

SIMON. Dy plutôt, à peine que tu ne te rendes à la vérité. Après avoir montré que la Parasitique est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur; quoy que ce que je viens de dire le fasse assez voir, puisqu'il possède la souveraine félicité, à quoy les autres aspirent. Premièrement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut s'uer & travailler pour les apprendre; au lieu que celui-cy s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite s'en aller triste au festin, comme un écolier va à l'école. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à apprendre; mais à exercer; au lieu que celui cy s'exerce sans peine; il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de métier qui ne coûte beaucoup à apprendre; mais celui-cy ne coûte rien; & s'il coûte quelque chose, ce n'est pas à celui qui l'apprend; mais à celui qui l'enseigne; car il s'apprend toujours aux dépens d'autrui. La plupart se sachent de leur métier; quand ils l'ont appris, & sont souvent en colère, lors qu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aisé que quand il exerce le sien; car il n'est pas plus fâché à exercer qu'à apprendre. Aux autres, il faut mille outils; à un Docte, une quantité de livres; à celui-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne coûtent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Matématique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'après avoir travaillé, encore souvent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'avoir. Celui-cy trouve son salaire dans son travail, & sa fin dans son operation, qui est la dernière perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer; mais pour vivre, & ne se soucie du labourage, que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son art pour son art même, & pour le plaisir, qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjouissance; mais pour celui-cy il est

I

toti-

toûjours fefte, & les autres fe délaſſent dans fon travail, comme dans la fin du leur; de ſorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres eſt enfermée dans la ſienne. Les gens de métier font leurs chef-d'œuvres à jeun; mais le Paraſite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ſes chef-d'œuvres à table. La plûpart des autres ne ſçauroient travailler qu'en leur boutique; celui-cy s'exerce par tout, auſſi-bien aux champs qu'à la ville, eſtant de repos, comme voyageant, & toûjours fort à ſon aife. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font injure. Icy l'on ne fait injure à perſonne en mangeant ſon bien; & au lieu de ſ'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts eſt bas & abjet, auſſi-bien que leur exercice; celui-cy eſt illuſtre, & commence par l'amitié, qui eſt tant vantée des Philoſofes; auſſi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition, comme je feray tantôt voir, & jamais par un ſot ni par un faquin. Mais la plûpart des artiſans ſont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'eſprit; & ſans cela ne s'amuſeroient pas à ſi peu de choſe. Il y a des Maîtres pour apprendre les autres Arts; mais-icy il n'y en a point, & c'eſt comme un préſent du Ciel auſſi-bien que la Poëſie. Pour comble de biens, le Paraſite ne ſeme ni ne moisſonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au ſiècle d'or.

TYQUIADE. Grands Dieux! comme tu m'acables de la force & de la multitude de tes raiſons, je regréte de ne l'avoir pas eſté, & il me prend envie de le devenir.

SIMON. Après avoir montré en general les avantages qu'à cét Art ſur les autres Arts, conſiderons en particulier ceux qu'il a ſur les plus illuſtres. Car ce ſeroit trop ravalier ſa gloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord que la Philoſophie & l'Eloquence, ſoit qu'on les nomme Sciences ou Arts, excellent par deſſus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a ſur elles, les autres luy cede-

font aisément. C'est une maxime en Philosophie, que tout ce qui subsiste dans la Nature, est un; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimérique; car il y a plusieurs Rétoriques & plusieurs Philosophies toutes différentes, & c'est un miracle d'en trouver deux semblables; veû que ce qui est approuvé par les uns, est condamné par les autres. Mais l'écornifierie est une par tout le monde, & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie ou chez les Barbares; car les Parasites suivent par tout de mêmes maximes, & ne sont pas comme les Epicuriens & les Stoïciens, qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes, qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote, qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà assez de raisons; n'as-tu point d'autoritez & d'exemples, pour prouver une si admirable doctrine?

SIMON. Oüy, & en grand nombre. Premièrement, il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe, au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

TYQUIADE. Comment cela?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais leu la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquins le disciple de Socrate qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en sont pas moins agréables; les ayant portez un jour à Denis le Tyran, ce Prince le retint à sa table; si bien que de Philosophe il devint Parasite. Aristippe qui vivoit au même tems, n'alla-t-il pas en Sicile pour le même sujet? où il se montra si excellent en cet Art, que les cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les recevoit point, sans son atache. Le divin Platon même s'en est mêlé; mais comme les talens sont divers, il n'y réussit pas bien, & se fit moquer de luy; Et quoy qu'il retournât une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quel-

que chose de celle de Nicias; car ils ont échoué tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulièrement Aristoxène le Musicien, qui a esté luy-même le Parasite de Nelée; comme Euripide le fut d'Archelaüs, jusqu'à la mort; & Anaxarque, d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. Je pourrois alleguer plusieurs exemples semblables; mais pour venir au but, si la felicité consiste à n'avoir ni chaud ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philosophes; le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, comme plusieurs d'entr'eux, qui en sont morts misérablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avantages qu'a cet Art par dessus la Rétorique & la Philosophie.

SIMON. Il y a deux tems où les habiles gens se font paroître, la paix & la guerre; considérons premierement celui-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite, & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes.

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Province, & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes, ont ordre de marcher pour leur faire tête. Tout le monde y acourt, Poètes, Orateurs, Philosophes, Parasites. Dépouillons les pour les mieux considerer, puis qu'aussi bien il leur faut vêtir leurs armes. Les uns paroissent secs & décharnez, sans aucune force ni vigueur. Quelle aparance de les mener au combat, que pour vivre ils ont besoin de Medecin? Comment pourroient-ils supporter les durs travaux de la guerre? Le parasite au contraire, se presente avec un visage vermeil, un œil vif, un teint frais, un regard furieux: En un mot, robuste de corps & d'esprit: & tout prest à donner des coups plutôt qu'à en recevoir. Mais pourquoy se métre en
peine

peine d'alleguer des marques de la valeur des uns & des autres ? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre , qu'il ne s'en soit repenty. Isocrate n'avoit garde d'y aler , puisqu'il n'avoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres, Philippe n'eut pas plutôt déclaré la guerre aux Aténiens, que Demadés, Esquinés & Filocrate, qui trembloient de peur, luy livrerent leur Patrie. Pour Lycurgue, Demostène, & Hyperide, qui parloient si haut, & qui paroissoient si resolués dans leurs harangues, quel exploit de guerre ont-ils jamais fait ? Le premier & le dernier n'osèrent sortir hors des portes de leur ville, & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre, qui faisoit plus le fanfaron, & qui disoit des injures à Philippe, ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Beocie, comme il en falut venir aux mains, le cœur luy manqua, il s'enfuit lâchement, & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques & cōnues de tout le monde.

TYQUIADE. Je le sçay ; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler, & non pas à faire, comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres, quoy qu'ils ne cessent de parler de courage & de résolution. Premièrement, tu ne me sçaurois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car, ou ils n'ont jamais esté à la guerre, comme Antistène, Diogene, Cratés, Zenon, Platon, Esquinés, Aristote, & toute leur suite ; ou ils ont tourné le dos, comme Socrate, qui ayant eu l'audace de marcher contre les Lacedemoniens, perdit cœur à la premiere rencontre, & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Atènes, que d'avoir à faire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que je l'ay leu dans de bons Auteurs, & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si j'en ay ? Tous ceux qui ont feu Homere sçavent que ses plus braves Heros se méloient de ce métier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent , estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admire personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles, d'Ajax , ni de Diomedes, mais de Nestors ; c'est à dire de Parasites ; & qu'avec cela il auroit bien-tôt pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi , au rapport du même Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamemnon luy crie , Que son verre est toujours plein auprès du sien , pour boire lors que le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par là qu'Idomenée bût nuit & jour, mais bien qu'il avoit toujours place à sa table , qui est le propre du Parasite ; au lieu que les autres ne s'y osoient mettre si l'on ne les en prioit , comme on fit Ajax , lors qu'il eut combattu contre Hector. Mais il y avoit long-tems que Nestor faisoit ce métier à la table de Cénée & d'Exadius , & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples ? Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille ; quoy qu'il ne le cedât à pas un des Grecs , tant pour les avantages du corps , que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas même à Achille , quand je le voy chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé , & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires , à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite , & parmy eux Sarpedon , qui estoit fils de Jupiter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul , comme Hector de la main d'Achille , & Achille de celle de Pâris : Mais pour le tuer , il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant , il ne fait pas de lâches supplications , comme le premier , qu'il

prie Achille de rendre son corps à son pere; mais il dit des choses grandes & dignes de sa profession, *Que s'il s'en fût présenté à luy auparavant une vintaine de semblables, il les auroit tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille, & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-même le contraire, lorsqu'il luy a fait la cour dès son enfance, qui est le propre du Parasite, & non de l'amy; Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi son valet, il le prie qu'après avoir toujours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en même tombeau, en quoy il le traite de compagnon, comme il paroît par tout ailleurs. Aussi Merioné estoit le courtisan d'Idomenée; car c'est ainsi qu'on apelloit alors les Parasites; & Homere le compare à Mars, qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idomenée luy-même qui estoit fils de Jupiter. Quoy! Aristogiton, cet illustre Libérateur des Aténniens, n'estoit-il pas le Parasite d'Harmodius, à cause de sa pôvreté? Et n'a-t-il pas une statue d'airain comme luy, pour recompense de sa vertu? Enfin, les Dieux mêmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes, que d'en faire leurs parasites, comme ils firent Minos & Tantale. Voyons maintenant nôtre Heros à la guerre. Premièrement, il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table, suivant le conseil d'Ulysse, pour aquerir de nouvelles forces; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes il est déjà tout prest à bien faire. Lors qu'on vient aux mains, il combat aux premiers rangs, & couvre de son corps celuy qui le traite, comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille, on n'a point de honte de l'avoir pour sien; car il a bonne mine, même dans la mort. Et certes, il feroit beau voir auprès de luy, le corps maigre & défait d'un Philosophe, qui ressemble plutôt à un criminel qu'on mene au supplice, qu'à un soldat; Un Estat ne seroit-il pas menacé de sa ruine, qui n'auroit que de tels défenseurs? Voilà

quels sont les Parasites à la guerre, à comparaison des Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix, en quoy ils les surpassent, autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement, ils n'ont point de procès pour leurs usures, & l'on ne les entend point crier dans un barreau où ils n'ont que faire, car ils haïssent la tromperie & la chicane; mais dans les exercices du corps, un homme de Lettres, qui se viendroit présenter contre eux, se feroit moquer de luy. Dans la chasse aussi ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier; car si l'un aiguise ses dents contre eux, aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins, qui sont un des principaux exercices de la paix, qui sçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à un homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere, tant il est triste & mélancolique. Comparons-les maintenant, dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire, & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy; au lieu que les Philosophes & les Orateurs en sont éperdûment amoureux, quoy qu'ils prêchent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice, un Orateur ne vend pas seulement sa voix; mais sa conscience, & le Philosophe pour amasser des richesses, met la Vertu à l'encan, & devient souvent un lâche flatteur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir, & se rendent esclaves des Grands pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez? la crainte, l'envie, la colere, où nôtre Parasite est si peu sujet, que s'il vient quelquefois à se fâcher, ce qui arrive rarement, il fait rire la compagnie, tant il est agréable même dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse, elle ne trouve point de place chez luy, parce qu'il n'a point les choses qui la font naître, & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pôvreté ne l'afflige-t-elle point?

SIMON. Non, car il ne manque de rien, & vit
aux

aux dépens d'autrui, sans quoy il ne seroit pas Parasite ; comme on n'appelle point un homme sage ou vaillant, qui manque de sagesse ou de valeur. Il ne porte point de bâton pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, estant à couvert par sa pôvreté ; & il n'a point besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenêtres, si ce n'est pour s'exempter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies ; au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'est point en cette qualité ; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultere, voleur, assassin, ou quelqu'autre chose semblable.

TYQUIADE. Si sa vie est meilleure que celles des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire ?

SIMON. Nullement. Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des suplices ou des maladies ; mais l'autre meurt tout en riant, & l'on n'en voit point de bany, ou contraint d'avaler du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par dessus les Orateurs & les Philosophes. Il reste de faire voir que la profession en est honête.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce métier, comme je l'ay montré amplement ? Et qu'on ne die point qu'ils sont à charge aux Grands ; car les Grands ne se scauroient passer d'eux, & seroient plus misérables que tu n'imagines les Parasites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie & pour admirer leur felicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien ; mais de défense. Car il n'est pas aisé de les âtaquer, veû qu'ils ne les abandonnent jamais ; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toujours les premiers, & font l'essay des viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux qui les font vivre. D'ail-

leurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoy qu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une persone qui est au-dessus de luy.

TYQUIADE. J'ay peine à croire que cét Art ne soit arrivé à sa perfection, & que perlonne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoüeras toujourns que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. Je t'ay déjà dit que le peuple ne sçait pas la juste valeur des choses. D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes, & les Rois sont apellez par les Poëtes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUIADE. Je me rends, & suis entierement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art, & je meurs d'envie de l'apprendre dès aujourd'huy, tant je suis convaincu par tes raisons. Je ne doute point que comme ton premier disciple tu ne prennes plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent toujourns davantage leurs premiers enfans.

DES EXERCICES DU CORPS.

DIALOGUE.

D'ANACARSIS ET DE SOLON.

Anacarsis parle contre la lûte & autres semblables exercices, & Solon les défend.

ANACARSIS.

A Qui en veulent ces jeunes gens, de se côleter ainsi, & se donner le croc-en-jambe,

be, ou se veautrer dans la boïe cõme des pourceaux, & tâcher à se suffoquer & à s'empêcher la respiration. Ilss'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord; mais tout à coup baissans la tête, ils se font entréchoqué comme des Beliers; puis l'un levant en l'air son compagnon, l'a laissé retomber à terre par une secousse violente; & se jetant sur luy il l'empêche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'étreignant avec les jambes; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étoûse, quoyque l'autre luy frape sur l'épaule pour le prier de le lâcher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils devroient craindre de s'enduire ainsi de bouë, après s'estre huilez, & ils me font rire en les voyant échaper des mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse; en voilà qui font la même chose à découvert, horsmis que c'est dans le sable qu'ils se veautrent, comme des poules, avantque d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur. Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebatent à coups de pié & de poing, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la machoire sans que cet homme vêtu de pourpre, qui preside comme je croy à ces exercices, se mête en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, * comme ** Sauteurs.* ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir à quoy tendent toutes ces choses; & s'il n'y a pas de la fureur. ou pour le moins de l'extravagance à les pratiquer?

SOLON. Tu trouves ces coûtumes étranges, parce que ce ne sont pas celles de ton pays, comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires, parce qu'elles ne se raportent pas aux nôtres; mais si tu demeures plus long tems icy, je te verray lûter

lûter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux, & tous ces coups se donnent & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; & qui se viendrait jouer à moy de la sorte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée, mais explique moy un peu tous ces jeux, puisque tu les nommes ainsi ?

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statue paroît sur cette colonne en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la tête appuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois veautrez dans la bouë ou dans le poussiere combattent à la lûte; les autres qui se frappent à coups de pié
 * Combat à coups de pié. & de poin, * au Pancrace. Il y a encore d'autres exercices, comme le saut, le palay, le Pugilat; & par tout le vainqueur est couronné.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte ?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemée; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Atènes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier consacré à la Déesse. Qu'as tu à rire, est ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines ?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loué pour sa magnificence; quoy qu'à dire vray, on peut avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie
 du

du suplice de recevoir des coups devant tout le monde ; & je ne voy pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honêtement parmi les Scythes ; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné à l'amende. Pour moy, j'avoüe franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poin.

SOLON. Si c'estoit le tems des spectacles, & que tu visses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage ; car la veüe touche beaucoup plus que l'ouïe ; & tu serois le premier à bâtre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la resolution des combatans, sans parler du zèle & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dy plutôt que je serois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la recompense ; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combatent, sont ils couronnez ?

SOLON. Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis, de tant souffrir pour une recompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui jouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais veü de Republique bien ordonnée ; autrement, tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour, de l'honneur, & de la vertu, outre que cela exerce le corps ; car l'utilité est icy jointe au travail, quoi que cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitté mon pays, & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches, que je ne sçay point ; c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié ; si tu voulois m'en entretenir, tu ne sçaurois prendre tant
de

142 DES EXERCICES
de peine à le conter, que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile te dire tout en peu de paroles; mais tu apprendras une autre fois nos coutumes, touchant le service des dieux, & le reste du gouvernement politique. Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices, pour accoutumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande, mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles.

SOLON. L'un suit de l'autre; mais nous avons perverti l'ordre, & parlé premièrement des choses qui se faisoient aux jeux, avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit. Toutefois, puis que nous sommes de loisir, il sera facile de contenter ta curiosité, & de reprendre la chose dès son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison, & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais alons prendre le frais sous ces arbres, car je ne me plais pas comme vous à estre la tête nue au Soleil, quoy que j'aye quitte mon chapeau pour m'accommoder à vos coutumes. D'ailleurs, nous en serons moins interrompus du bruit des acclamations; mais dy-moy, comment peus-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta tête, pendant les ardeurs de la canicule, sans en estre incommodé, & tout trempé de sueur comme moy?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car après avoir lûté tout le jour au Soleil, dans du sable ardent, le chaud ne nous incommode plus. Mais alons nous asseoir où tu dis, je t'apprendray ce que tu desires-sçavoir, à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles; mais que tu feras tes difficultez par tout, pour t'instruire & moy aussi. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement, si elles sont les meilleures.

ANACARSIS.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment un étranger comme moy, qui n'a jamais demeuré dans des Estats polissez, pourroit-il faire des leçons au plus grand Legislatteur de la Grece? je ne refuse pas neantmoins, de faire mes difficultez, pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy déjà à couvert, alons nous asseoir sur ces pierres, pour estre plus à nôtre aise; & dy moy premierement pourquoy tu as établi ces exercices, & à quoy servent à la Vertu tous ces sauts & toutes ces culbutes? Je sçauray le reste une autre fois; mais souvien toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veus que j'y comprenne quelque chose; autrement, j'auray oublié le commencement, avant que tu fois à la fin.

SOLOON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si je m'étens hors de sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Arcopage où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lors qu'ils demeurent renfermez dans leur matiere, mais quand ilstâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empêcher que la Justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le tems. Je te donne le même droit, pourveu que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puis qu'au si bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & je t'ay obligation de m'avoir appris en passant une coutume de ton pays, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge de l'Arcopage mis de ta main.

SOLOON. Il faut auparavant que je te die quelque chose de l'estat d'une bonne Republique; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans; c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur éducation
que

que des bâtimens & des fortifications; car en leur aprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre; nous les rendons invincibles, & la cité imprenable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aîle de leurs Meres, & qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nôtre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos défauts, & pour acroître nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soutient avec des bâtons, & couvre contre les injures de l'air jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid, & résister aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redresse; on coupe les branches superflües, pour leur faire porter plus de fruit; on ôte les bâtons & les couvertures, pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de la Geometrie, après leur avoir appris à lire & écrire, & nous l'adoucissons par la Musique. En-suite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poètes, où ils voyent les paroles & les actions des Grands personnages, qui font naître en eux le desir de leur ressembler. Car la Poésie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la memoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors Mais je ne m'aperçoy pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-même, sans âtandre la voix de l'huissier, qui sans doute baïsoit la veüe de honte, voyant que le m'estois égaré.

ANACARSIS. N'y a-t-il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui passent sous silence les choses les plus considerables, pour s'attacher à d'autres moins importantes?

S o-

SOLON. Pourquoi dis-tu cela ?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui sont beaucoup moins.

SOLON. Mais c'est le but que je me suis proposé d'abord, que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours, ny embarrasser ta mémoire. Toutefois, si tu veux, je diray quelque chose en passant, de ce que tu desires sçavoir ; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lors que les jeunes gens donc sont capables de l'administration des affaires, nous leur aprenons les loix du pays, qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres, afin que tout le monde les puisse lire ; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoutons à cela la conversation des Philosophes, qui leur aprennent à bien vivre, & à ne faire tort à personne, & en suite à régler leurs desirs & à modérer leurs passions ; enfin, à parler & à se taire. Nous leurs imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu ; par des Tragedies & des Comedies, permetans en celles-cy de taxer les defauts de quelques particuliers, tant pour les corriger, que pour instruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay vû jouer aux Bacchanales, où l'on voit les uns monter sur des échasses, & vêtus en Rois & en Princes, qui baillent avec de grands masques, & prononcent des mots graves & empoulez ; Mais les autres qui jouent des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & sont chauffez & vêtus à l'ordinaire ; quoy que leurs masques soient encore plus ridicules. Comme ces hauts montez donc émeuvent la compassion, lors qu'on leur voit trainer leurs cothurnes, qui sont comme des entraves ; les autres excitent la risée du peuple, si-tôt qu'ils paroissent sur le théâtre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié, mais les choses tragiques qu'ils représentent.

d'un ton lamentable, & avec des paroles de même, aidées de la Musique, qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nôtre sujet, si tôt que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste, nous les faisons depouiller à l'air, pour les acoûtumer au chaud & au froid & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples, à l'exemple des Couroyeurs, qui preparent le cuir de la sorte, pour le faire plus durer. En suite, nous les exerçons comme tu as veû, en presence des vieillars qui prennent garde que tout aille bien; ce qui, avec la force & l'adresse, leur apprend à mépriser les coups & les blessures, & est comme un prelude de la guerre. Que ne feront-ils point estans armez, que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis? car on ne leur voit point des corps pâles & défaits; ni chargez d'une graisse inutile; mais ils sont robustes & vigoureux, capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats, ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere, & qui pâlissent, en voyant couler leur sang, à demy vaincus, par la seule veüe des Ennemis? D'ailleurs, ces exercices consomment les humeurs superflües, qui causent les fièvres & les maladies, & contribüent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé, où il n'y a point d'ordure; & les travaux qu'il souffre ne le tourmentent pas tant, comme ils l'exercent. Nous les acoûtons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre, où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heure, & les faisons courir dans des sables, afin qu'ils soient plus vites en un lieu fermé & uny. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux, pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter, pour pouvoir franchir un fossé lors qu'il en fera besoin, ou quelque autre obstacle qu'on aura jeté sur leur passage; & pour estre après plus agiles, ils s'exercent d'abord avec des bales de plomb à la main. Ils s'acoûtument pour se fortifier, à

lancer

lancer un javelot, où à jeter le plus loin qu'ils peuvent un palay, qui est comme une petite rondache d'airain poly, où il n'y a point de prise; de sorte qu'il est même difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te moques, qui sont dans les lieux où l'on lûte, outre que cela empêche qu'on ne fasse mal en tombant, cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans, & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à côleter un adversaire en cet endroit, sur tout lors que l'huile & la sueur sont glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouve après plus de peine à emporter un blessé du combat, ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frôte, c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise; outre que cela sert à arrêter la sueur, & fait qu'on dure plus long tems au travail, & que les esprits ne se dissipent pas si-tôt. D'ailleurs, en fermant les pores qui sont ouverts par la chaleur, cela ôte l'entrée à l'air qui est froid, & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à netoyer les ordures comme on écure la vaisselle. Je te demanderois volontiers, si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé; comme ceux qui ne sont pas acoutumés au travail, que de l'avoir brun & vigoureux, comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs, ces exercices servent à bannir l'oisiveté, qui relâche les forces du corps & de l'esprit, & rend les hommes paresseux & mutins; si bien qu'ils sont necessaires en tems de paix, & en tems de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent, marchez vous au combat ainsi poudreux & huilez? Et apprehendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe, pour les faire tomber dans la bouë? Vos corps ainsi noircis au Soleil, sont-ils à l'épreuve de leurs armes? & prenez vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur, ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement? Prenez garde que ces exercices

ne consomment en vain vôtre force & vôtre vigueur, & que ce ne soient plutôt des passe-tems de gens oisifs, que des écoles de vertu. Vous feriez mieux, à mon avis, de tâcher à vous aguerrir par l'exercice des armes, non pas en lançant quelque javelot sans pointe; mais en combattant tout de bon, avec l'épée & le bouclier, couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy, vous subsistez plutôt par quelque faveur divine, qu'autrement, puisque je n'ay qu'à mettre l'épée à la main, pour faire fuir tous vos Athlètes derrière les pilliers & les statues qui embellissent ces portiques, & pour faire pâlir leur rougeur. En un mot, une longue paix vous a rendu incapables de soutenir le visage de votre ennemy.

SOLON. Demande-le aux Thraces, qui nous sont venus âtaquer sous la conduite d'Eumolpe, & à vos Amazones avec leur Reine Hippolite. Car quoyque nous nous exercions tout nuds, nous n'alons pas tout nuds à la guerre, & passons de ces exercices, à celui des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y exerce icy, & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras, si tu y demeures plus long tems, & je te montreray tout nôtre appareil de guerre avec nôtre Cavalerie, qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu, pour ne point dire barbare & ridicule, d'aler armé en tems de paix; c'est pour quoy il n'est pas permis de porter une épée, cela est bon pour vous, qui estes toujours errans & vagabons, exposez aux courses & aux embûches de vos ennemis, & qui n'estes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens, comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice.

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vaines forces, au lieu de les employer à la guerre?

SOLON. Le corps n'est pas comme un vaisseau sujet à tarir; au contraire, ses forces s'augmentent par le

par le travail, & lors qu'il est exercé, il en devient plus robuste, car il languit dans l'oïveté, comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez; mais je voudrois pour le moins, que ces exercices fussent des images de la guerre, & qu'on se batit tout de bon l'épée à la main, au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer, seulement pour l'exercice, & de priver l'Estat de braves hommes, qui pourroient rendre de bons services dans l'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur, je ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en présence de ses citoyens, & de recevoir des loüanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penses-tu que ces acclamations excitent le courage de la jeunesse, & alument dans leur cœur le désir d'honneur & de gloire? Que ne feront point pour la défense de leur Patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier. D'ailleurs, à se montrer ainsi nud aux yeux des autres, on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur. Que dirois-tu, si tu voyois jouter publiquement des * coqs & des cailles, avec ^{* Coqs} ordre aux jeunes gens des'y trouver, pour redoubler ^{contre} leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui ^{coqs, &} combattent pour la gloire jusques au dernier soupir; ^{cailles} ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple bel- ^{contre} ^{cailles.} liqueux, courir apres une balle, qu'on jète au milieu de l'Amphithéâtre, ou se partager en deux bandes dans un lieu qui est enfermé d'eau, & s'entrepousser jusqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon soit enfoncé ou recogné jusques-là? Mais tu seras bien plus étonné lors que tu verras fouïeter les jeunes garçons jusqu'au sang sur l'autel de Diane, en la présence de leurs Peres & de leurs Meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur; afin que s'ils venoient jamais

à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fit rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foïet pour ne point trahir leur gloire; & on leur a dressé des statues publiques pour récompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il fouêter comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu; ou s'il a introduit ces coûtumes en un âge qui le mettoit hors de danger?

SOLON. Il est vray qu'il estoit déjà vieux, lors qu'il les a établies. Car ce ne fut qu'après avoir demeuré long-tems en Crète, pour apprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coûtumes estoient bonnes, que ne les as tu donc suivies?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pàys,

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empêcher d'en avoir; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux presens & certains, que le plus cruel Tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'assure que j'en riray tout mon saoul & que je diray bien des injures à ces bourreaux qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislatteur à mon avis, avoit besoin d'un peu d'ellebore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Nedy pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte on ne manquera pas de te satisfaire là dessus. Mais après t'avoir appris nos coutumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est tems de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse?

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne; mais il faudroit plus de tems pour t'entretenir de ces choses; & j'ay besoin même de quelque loisir pour m'y preparer. Remétons la Partie à demain, puis qu'aussi bien il est déjà tard.

DU DEUIL.

*Il se moque des extravagances qu'on fait dans
le Deuil , plutôt par coutume qu'au-
trement.*

QU'il y a de plaisir à considérer ce que les hommes font & disent dans le Deuil. Car ils trouvent toujours ce qui leur est arrivé insupportable tant à eux qu'à ceux qui pleurent ; & ceux qui les consolent , tachent à montrer le contraire , quoy qu'ils flatent quelquefois leur passion , pour les contenter & gagner créance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affligent , après avoir exposé leur opinion touchant les morts , car cela fait partie de la comédie. Le peuple abusé par les Poètes , & particulièrement par Hesiodé & Homère , s'est persuadé qu'il y avoit là bas un lieu souterrain , fort profond & tenebreux , quoy qu'il pense bien sçavoir ce qui s'y passe , où les morts sont retenus par des liens éternels & invisibles , sans que personne en ait jamais pu sortir , que quelques-uns , dans toute l'étendue des siècles , encore a-ce esté par une grace particuliere , & pour des raisons tres-importantes. Car tout le pays est environné de grands fleuves , dont le nom même fait horreur Le Styx , * * Hor-
le Flegeton , le Cocyte , sans parler d'Acheron , *reur , seu ,*
qui est un grand marais tout à l'entrée , qui exhale *plaintes ,*
une vapeur si grossiere , que les ames mêmes *&c.*
des oiseaux ne sçauroient voler par dessus. On trouve d'abord à la descente , une porte de diamant gardée par Eaque , le cousin germain de Pluton , en la compagnie de Cerbère , qui est un chien à trois têtes , qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent , mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au delà du marais est un grand pré d'Assodèle , à travers lequel passe le fleuve d'oubly qui est le mortel ennemy de la memoire , si l'on en veut croire

croire ceux qui en sont revenus, quoy qu'il soit assez étrange, comme ils ont pû s'en souvenir, après en avoir beu, & conter toutes ces choses qu'on ne sçait que par leur raport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine; l'une fille de Cérés, qui a esté enlevée, & emmenée là par force; & l'autre frere de Jupiter, qui a eu cet Empire pour son partage; & se nomme Pluton, qui signifie Richesse, à cause qu'il est riche en morts, comme m'a dit un homme qui le pensoit bien sçavoir. Il a pour ministres les Peines, les Terreurs & les Furies, sans parler de Minos & de Rhadamante, tous deux Candiots qui rendent la Justice très-sévèrement. Pour Mercure, il n'est là que comme un oiseau de passage. Les gens de bien sont envoyez aux Champs Elisées, qui est un lieu de delices; & les méchans, en des cachots éternels; où ils sont gênez & tourmentez; les uns dans le feu, les autres sur des gibets ou sur des roües. Celuy-cy pour son supplice, traîne un rocher, ou puise de l'eau dans une cruche percée; cet autre est rongé d'un Vautour, où meurt de soif, sans pouvoir se defalterer, quoy qu'il soit dans l'eau jusqu'au col. Le reste qui n'a fait ni bien ni mal, se promène dans le pré que j'ay dit, où il est nourry des viandes qu'on porte aux morts, & des effusions que l'on fait sur leurs sepulcres; quoy-qu'après tout, ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps, & qui s'en vont en fumée, lors qu'on les touche. Cependant les pòvres gens qui n'ont ni parens, ni amis courent fortune là-bas de mourir de faim; parce que personne ne les assiste. Ces choses & autres semblables, ont rélement pris creance parmy le peuple, qu'on met une piece d'argent * en la bouche de ceux qui meurent, pour payer le Batelier? sans considérer si c'est une monnoye qui ait cours dans le pays; joint qu'on feroit mieux, à mon avis, de ne rien donner, afin qu'on fut contraint de les renvoyer icy. Après cette ceremonie, on lave le corps du défunt; comme s'il n'y avoit point d'eau là-bas, ou qu'il deût

* Obole,
qui est un
souverain.

assister à quelque festin en arrivant ; Car outre cela on le parfume , on le couronne de fleurs , on l'habille de ses plus beaux habits , soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin , ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets , de larmes & de sanglots , pour répondre à un maitre de ceremonie qui preside à l'action , & qui raporte d'un ton lugubre , les anciennes calamitez , pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie . Les uns donc s'arachent les cheveux , les autres se frapent l'estomac , ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits , & qui mêtent de la poussiere sur leurs têtes , ou qui se couchent par terre , & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bandé ; Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent , il est placé en quelque lieu eminent , lavé , netoyé , parfumé & couronné , comme s'il vouloit aler en compagnie. En-suite, son Pere ou sa Mere s'il en a , sortent de la troupe & le viennent embrasser , avec des lamentations si ridicules , que cela seroit capable de le faire crever de rire , s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront , par exemple , d'une voix dolente & d'un ton lugubre ; Ha ! mon cher fils , pourquoy és-tu mort ? c'estoit à moy d'aler le premier ; Tu as esté bien pris sur le vert , & cueilly en la fleur de ton âge , sans avoir goûté des plaisirs du monde , & des douceurs du mariage , & sans avoir laissé des enfans qui te ressembtent. On ne te verra plus jouër avec tes petits camarades , ni boire & manger avec eux ; c'est ainsi qu'il parle , & comme si l'on avoit besoin de vivres là-bas , & qu'on deût mourir de faim , faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens , égorgent leurs chevaux & leurs esclaves , pour les aler servir en l'autre monde , & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus precieux , comme si cela leur devoit estre fort utile. Cependant , tout ce que ces gens-là disent , ce n'est , ni pour les morts , qui ne les scauroient entendre , quand ils crie-

roient dix fois plus-haut ; ni pour eux mêmes ; car il suffiroit de parler tout bas ou de le penser sans le dire , si bien qu'il ne reste , sinon que ce soit par coûtume , ou pour les autres , de peur qu'on ne les croye sans amitié , & sans sentiment pour leurs proches . Car du reste , ils ne savent ni où le défunt est allé , ni s'il a perdu ou gagné à la mort . Au contraire , tout bien considéré , ils trouveroient peut-estre qu'il luy estoit avantageux de mourir . S'il les entendoit donc , voicy ce qu'il pouroit dire . Qu'avez-vous tant à pleurer , pòvres gens , & à vous tourmenter pour moy qui suis plus-heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eusse vécu jusqu'à un âge décrepit , pour estre à charge à mes amis & à ma famille , & en risée aux autres , après avoir perdu tous les sens , & souffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrétez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire , mais n'est il pas plus avantageux de n'avoir plus besoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier ; Ha ! mon fils , Tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie ! Tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud , de soif ni de faim ! Tu n'aprehendras plus les menaces d'un Tyran , ni les embuches d'un ennemy ! Tu ne seras plus tyrannisé des passions , ni travaillé des débauches de la jeunesse , & ne craindras plus les douleurs ni les tourmens de la vieillesse ! Ces plaintes , à vôtre avis , ne seroient-elles pas plus justes , & moins ridicules ? Il pourroit encore ajoûter : Est-ce que les tenebres où je suis vous font peur , & que vous aprehendez que je sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre ? * Mais un mort n'a rien à craindre , puisqu'il ne scauroit plus mourir ; & mes yeux pourris ou brûlez n'ont plus besoin de voir la lumiere . D'ailleurs , quand je serois misérable , à quoy me serviroient toutes vos plaintes & tous ces coups donnez contre l'estomac , à la cadence des instrumens , & cette tombe couronnée , & ces effusions & ces lamentations de femmes ; Croyez-vous que ce vin que vous répandez , descende jusqu'aux enfers , & soit encore bon

* On
étouffé
dedans.

bon à boire en l'autre monde ? Car pour les bestes que vous brûlez en sacrifice, une partie s'en va en fumée, & le reste n'est que cendres, qui seroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-téms qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites ; mais ce linge dont vous m'avez embeguiné, m'en empêche. Si le mort ressuscitoit à vôtre avis, n'auroit-il pas plus de raison de dire cela, que les parens qui le pleurent n'en ont de dire ce qu'ils disent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts, qui sont semblables par tout ; mais les sepultures sont différentes, selon les diverses nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent, les autres les enbaument ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte, où l'on les place au bout de la table, & quelque fois un homme par nécessité, presse la carcasse * de son Pere ou de sa Mere, * *Squeléte* pour servir à cet usage. Pour les monumens, les co- *corps séché.* lonnes, les inscriptions, & les pyramides, y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du défunt, & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre, comme si cela luy devoit servir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Aprés tout cela, on traite l'assemblée, où les amis vous consolent & vous convient à manger. Jusques à quand, disent-ils, voulez-vous pleurer un mort ? Vous ne le rapellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour desesperer vos amis, & laisser vos enfans orfelins ? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vôtre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre après beaucoup de resistance, quoy que vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. Voilà une partie des choses qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaise coûtume, que par une fausse opinion que la mort est mal.

L'ORATEUR RIDI- CULE.

C'est proprement une Satyre contre quelque particulier qui l'avoit offensé, qu'il traite de ridicule, prenant le contrepied de la véritable Eloquence pour décrire la sienne.

JE te loüe, mon fils, d'avoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus divin, que de sçavoir gouverner les hommes, les regir par le discours, & se faire obeir sans garde ni sentinèle ? Mais pour en venir là, il faut beaucoup de tems & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entreprise ; au contraire, il faut réveiller tes forces, pour vaincre les difficultés qui se presentent ; & considerer combien de gens se sont rendus illustres par là, qui n'estoient rien auparavant. D'ailleurs, je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agréables valons ; où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des precipices. Ces promesses sont grandes, mais veritables, car si Hésiode pour avoir mâché quelques fueilles de laurier sur la montagne d'Hélicon, de simple berger, devint grand poëte ; pourquoy l'Eloquence coûtera t-elle plus à aquerir ? veu qu'elle le cede beaucoup à la Poësie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté de l'expression. Il faut que je te conte à ce propos ce qui arriva à Alexandre, lors qu'après la journée d'Arbelles, il se vit maître de l'Asie. Car comme il vouloit établir des Couriers par tout pour envoyer ses ordres plus promptement, & estre averty plutôt de ce qui se passoit dans son Empire ; un marchand Fénicien luy proposa de percer quelques montagnes, * pour faciliter le chemin de Perse en Egypte, qui estoit fort long, & où l'on ne pouvoit aler qu'avec beaucoup de

* Ou, traverser.

de tems & de peine, à cause des grands détours qu'il falloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui, ne le sont pas en effet Alexandre ne goûta pas cet avis; quoy qu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Egypte; mais l'experience a fait voir depuis qu'il estoit tres-bon. Ne réjete donc pas le mien, & sage aux dépens d'Alexandre; croy que je te puis faire traverser sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de tems grand Orateur. Mais je te veux décrire premierement le pays ou tu dois aler, & t'en dresser la figure. l'Eloquence habite sur une haute montagne, dans une pompe & une majesté extraordinaire; car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses, sans parler des louanges & des applaudissemens, qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se jouent autour du Nil, si jamais tu l'as vu comme on le peint monté sur un crocodile ou sur un cheval marin. Imagine-toy que tu es l'un des courtisans de cete Belle, ou plutôt l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour jouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu aprocheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la veüe du rocher d'Aorne; car elle est teinte tout autour de roches affreuses. Mais enfin; après avoir bien tournoyé, tu trouveras deux chemins, l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couvert de ronces & d'épines; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si mal heureux que de prendre le premier, pour n'avoir decouvert l'autre que fort tard; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car je croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux, & que les roses se cueillent sur des épines; mais j'ay trouvé au contraire, que
plusieurs

plusieurs ont aquis beaucoup d'estime & de reputation, sans jamais avoir travaillé, & qu'ils triomfent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour avoir Iceu bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de resolution pour quitter la trace des anciens, & estant charmé d'autre côté, par l'invention des autres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort & robuste; mais d'une mine grave & severe, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux; où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demostène, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abîmes & des precipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez, & tu diras que tu ne peux réussir autrement, ni arriver où tu pretens, qu'après beaucoup de tems & de peine; ce qui te desesperera d'abord; car il ne parlera que de lustres & d'Olympiades; & non de mois ni d'années, & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux rêveur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes; sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous jouissons maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs tems. Si tu me veus croire, tu quitteras ce bon-homme & son chemin raboteux, par où tu n'arriverois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a decouvert depuis peu, qui est plus aisé & plus batu. Tu trouveras à l'entrée un homme de bonne mine, vêtu à la mode, avec une contenance lascive, & un port effeminé, qui te conviera à le suivre, en se gratant la tête du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Pren garde de ne le pas rebuter, car c'est un tresor qui s'offre à toy, & le favori d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je, il n'aura pas

plutôt

plutôt ouvert sa bouche de roses, que tu seras charmé de la douceur de son Eloquence; & jureras qu'il n'a esté nourry que de Nectar & d'Ambrosie. Si tu le suis, tu deviendras en moins de rien tres-celebre, & comme luy, tu regneras dans les assemblées. Tu ne manqueras donc point d'ajouter foy à ses preceptes; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche, de peur que je ne les puisse rapporter si bien que luy. Il te dira d'abord avec un souris, en passant la main sur ton front, & radoucissant sa voix, Est-ce l'Oracle d'Apollon, mon fils, qui vous a envoyé vers le plus grand des Orateurs, comme il envoya autre-fois Céréson vers le plus grand des Philosophes; * ou si vous y avez esté conduit par la foule & porté sur l'aile de la Renommée. Mais quoy qu'il en soit, je vous feray voir que j'ay le même avantage sur les autres, que la trompète a sur la flûte, & la cigale sur les abeilles, car il parle de soy avec grande modestie. Pour devenir donc Orateur, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à suivre mes pas, & à faire ce que je vous diray. Premièrement, je me moque du sçavoir & de l'étude; l'Eloquence est quelque chose au delà, & il n'est pas si nécessaire d'estre sçavant que d'estre hardy, & bânir cette sôte pudeur qui donne mauvaise opinion de soy. En un mot, pour estre bon Avocat, aussi bien que bon Courtisan, il faut estre un peu effronté, & se souvenir que la resolution n'est guere plus nécessaire à la Guerre qu'au barreau. Car pourveu que vous parliez d'un ton de commandement, & que vous ayez la démarche fiere, l'habit magnifique, la suite de même, il faut croire que tout ira bien. Après avoir eu soin de son habit & de sa mine, il faut toujours tenir à la main un livre, comme si l'on étudioit quelque chose, quoy qu'on ne fasse rien moins que cela; Avoir à commandement de beaux mots, & des frases à la mode, pour se faire admirer: En faire même de nouvelles; sans se soucier de celui, qui dit à l'Empereur qu'il n'avoit pas droit de faire un mot. Que si on les rebûte, ou quelqu'autre chose semblable

* Socrates.

blable que vous voudrez introduire, ne manque pas d'avoir tout prêt le nom de quelque ancien Poète ou Orateur pour l'autoriser, quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste, ne vous amusez point à l'Éloquence froide & surannée de Platon, d'Isocrate & de Demosthène, mais ayez toujours devant les yeux celle des modernes, qui est plus mignarde & plus polie; & lors qu'il vous faudra haranguer, ne soyez point en peine de traiter vôtres sujet, mais parlez indifferemment de tout, sans avoir égard à l'ordre ni à la matière. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout ne manquez pas dans Atènes d'aller guer les coutumes des Indes ou d'Egbatane; car c'est le moyen de se faire admirer. * Ayez toujours à la bouche Marathon & Cynégire: Percez le mont Athos, enchaînez l'Helléspont, obscurcissez le Soleil des flèches des Perses, tarissez les fleuves de leur multitude, poursuivez Xerxés, soutenez Leonidas, lisez les caractères sanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine, d'Artemise & de Platées. Enchassez par tout ces beaux mots & ces belles frases dont j'ay parlé, comme autant de pierreries. Ne vous expliquez que par figure, avec quelque sermient ou quelque exclamation. Repetez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frappez-vous sur la cuisse, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez vous la tête & aux autres à force de crier. Que si l'on vous sifle, ou qu'on ne vous vueille pas écouter, sabroüez les auditeurs; & arrêtez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujours les choses dès leur origine, & remontez, s'il se peut, jusqu'à la guerre de Troye, & au déluge de Deucalion. Car peu de gens apercevront vos défauts, ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie & vous aurez toujours l'approbation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point; & qui croit qu'on dit des merveilles, lors qu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne l'admiration, ou sert d'excu-

*Choses
illustrées
de l'His-
toire
Grecque.*

d'excuse ; au lieu qu'on atand quelque chose de grand d'un homme qui est préparé. C'est pourquoy je vous déconseille la meditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou fassent quelque'autre chose, pour avoir le tems de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une cabale, qui rabille nos defauts & celebre nos avantages, & qui nous applaudisse à la fin, pour servir d'exemple aux autres, & nous acompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous meme de celebrer vos louanges, & quand vous aurez harangué, raportez les plus beaux endroits de vôtre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuera le plus à vôtre gloire, c'est de n'estimer que soy-même ; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toujourns le dernier dans une assemblée, parce que cela sert à se faire remarquer ; & tandis que chacun est en atante, dites quelque chose qui fasse dresser l'oreille aux assistans ; & perdre créance à celuy qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes, car cela est bas ; ni se lever qu'une ou deux fois, pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut toujours moquer de ce que les autres disent ; car il y a mille occasions de médire, pourveu que la calomnie soit delicate, & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la debiter. Voilà ce qu'on doit faire en public, tandis qu'en particulier on passe le tems dans les jeux & la débauche, en feignant toujourns d'avoir quelque bonne fortune, & tâchant de se métre bien avec les Dames ; car cela sert à donner de la reputation. Si vous vous appliquez de bonne-heure à toutes ces choses, vous réussirez parfaitement ; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous sçavez ce que j'estois, & ce que je suis devenu ; Comme je suis nai de bas lieu, & que j'eus bien de la peine, à me faire valoir

d'abord par quelque agrément que j'avois, & ensuite par les bonnes grâces d'une vieille dont la faim me faisoit trouver les caresses agréables, quoy qu'elle n'eût plus que quatre dents, encore estoient-elles ratachées avec des filets d'or. Cependant, j'aurois esté son heritier, sans un coquin de valet qui m'accusa d'avoir acheté du poison, pour m'en défaire plutôt. Elle me chassa donc honteusement, & me reduisit à faire le métier d'Avocat, par le moyen duquel je subsiste, en faisant semblant d'avoir cōnoissance avec les Juges, & trahissant mes parties. Car quoy que cela me fasse passer pour un méchant homme cela sert toujours à me faire craindre, & empêche qu'on ne s'ose ataqer à moy. Du reste, bien que je ne remporte pas souvent la victoire, je ne laisse pas de couronner ma porte de festons pour entretenir ma reputation, & tromper ceux qui n'en savent rien. Voilà l'Eloquence que je vous propose, dont je suis un vivant exemple, comme étant parvenu par là. Ce sont-là à peu près les paroles que te dira ce galant-homme; & si tu le crois, tu réussiras comme luy, sans avoir besoin pour subsister, de faire la cour aux vieilles; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence, & seras porté sur le char ailé de Platon; si bien qu'il te siéra mieux de parler de toy, qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy, qui suis trop timide & trop retenu, je ne scaurois me rendre illustre par cette voye; & je te céderay cét honneur, aussi bien qu'à ton maitre. Que dis-je, j'y renonce déjà, & je t'abandonne le prix de la course, pourveu que tu avoies, que ce n'est pas pour avoir esté plus vite que moy, que tu m'auras devancé; mais pour avoir pris le plus court chemin.

LE MENTEUR, OU L'INCREDULE.

DIALOGUE.

DE FILOCLES ET DE TYQUIADE.

Il se moque des contes que l'on fait des apparitions & des esprits, & accuse la Magie de fausseté & d'imposture.

TYQUIADE. **D**'Où vient, Filoclés, que la plupart des hommes aiment à mentir, & ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre; & triomfent, quand on les entretient de fornêtes, ou qu'ils en content eux-mêmes?

FILOCLES. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là, & j'excuse même ceux qui mentent pour éviter quelque danger, comme fit Ulysse, ou pour faire quelque fortune; sans parler des mensonges louables qui se font pour tromper son ennemy. Mon étonnement est d'en voir, qui aiment le mensonge pour luy-même; & sans qu'il leur en revienne ni profit ni honneur.

FILOCLES. Ya-t-il des gens assez extravagans pour cela?

TYQUIADE. Plusieurs, & de tres-grands personnages, qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres, mais à se tromper eux mêmes; ce qui me donne de l'étonnement, mêlé de quelque indignation. Car, pour ne rien dire des Poètes, n'avons-nous pas des Historiens, comme Ctésias & Herodote, qui non contents d'abuser ceux de leur siècle, ont voulu consigner leurs Fables à la posterité? Mais je ne puis souffrir dans les Poètes mêmes, de voir que Saturne châtre son pere; que Prometée est attaché

* *Le Ciel.*

en croix, que les Geans font la guerre aux Dieux ; * fans parler de la Tragedie des enfers, & des diverses metamorfoses de Jupiter, & une infinité d'autres semblables. Ajoûtez à cela les Chimeres, les Gorgones, les Cyclopes, & autres pareilles rêveries, pour faire peur aux petits enfans. Encore passe pour les Poètes, & les anciens Historiens, qui n'avoient rien de meilleur à nous debiter ; mais que dirois-tu de voir mentir des nations toutes entieres, comme les Candiots lors qu'ils montrent le sepulcre de Jupiter, & les Aténiens quand ils disent qu'Eriçon & leurs predecesseurs nâquirent de la terre, comme si c'estoient des chous, encore les faudroit-il semer ; Les Tébains sont encore plus extravagans, qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant, ceux qui ne croient pas ces choses & autres semblables, passent pour impies, comme s'ils s'ataquoient aux Dieux, & qu'ils doutassent de leur pouvoir, tant le mensonge a trouvé de creance parmy les hommes. Pour moy, je le pardonne aux villes qui le font pour rendre leur origine plus Auguste ; mais de voir des Philosophes qui travaillent à la recherche de la verité, se plaie à conter & à entendre des fables, comme si c'estoient des veritez infailibles, c'est ce que je ne puis comprendre, & que je trouve tout à fait ridicule & insupportable. Car je viens tout presentement de chez Eucrate, où j'ay ouy dire tant de fadaïses, que j'ay esté contraint de sortir, parce que cela me faisoit mal au cœur.

FILOCLES. Tu m'étonnes ; car je l'ay toujours pris pour un homme sage, qui ne voudroit pour rien du monde mentir, ni souffrir qu'on mentît en sa présence.

TYQUIADE. Si tu sçavois les sôteses qu'il a dites, & comme il les a assurées, jusqu'à prendre ses enfans à témoin, tu perdrois bien la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy, je le regardois entre deux yeux, comme s'il fût devenu sot ; & quelquefois je le prenois pour un imposteur, & m'étonnois qu'il

qu'il nous eût imposé si long-tems avec sa mine grave & severe.

FILOCLES. Mais encore, que disoit-il ? car je voudrois bien sçavoir les impostures qu'il cachoit sous une si grande barbe ?

TYQUIADE. J'avois coûtume de l'aler voir de tems en tems, lors que j'estois de loisir ; & ayant appris qu'il estoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois quelque affaire, estoit chez luy, j'y suis alé pour les voir tous deux ; & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le Philosophe Péripatéticien Cleodème y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seul avoir pénétré dans les secrets de son maître ; Tous chefs de secte, & autant de lumieres de vertu & de doctrine, dont la présence seule devoit écarter le mensonge, Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes ; & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coûtume. Après l'avoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plutôt, sur ce que je ne faisois que d'apprendre son indisposition. Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit, ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec grande action ; & comme je luy eus obey, prenant bien garde à ne point toucher à ses jambes, Cleodème poursuivant son discours ; En levant, dit-il, de la main gauche la dent d'une bête qui ait esté tuée de la sorte que je viens de dire ; & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apassera aussi-tôt. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche ; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal, quoy que le lion ait plusieurs autres perfections. Car sa graisse, jointe à son pié droit & aux poils de son menton, a de grandes vertus, pourveu qu'on sçache les

paroles qu'il faut dire ; mais cela ne sert de rien à la goutte. J'ay crû autre-fois comme vous, repartit Cleodème, quela biche estoit plus propre à cela que le lion ; mais un Afriquain me dit une raison qui me fit rendre : c'est que les lions préneut les cerfs ; qui est une marque qu'ils sont plus vîtes qu'eux , & la compagnie aplaudit à cette raison. Estes-vous si fous , leur dis-je , que de croire qu'on puisse guérir un mal de paroles , ce n'est un mal d'esprit , & que des remèdes si extravagans ayent esté destinez par la Nature qui est si sage , à la guérison des maladies ? Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance , bien que

* *Antigonus* le Médecin * qui estoit présent , témoigné d'estre de mon avis pour se venger , à ce que je croy , de ce qu'ils condamnoient le sien , qui estoit de diminuer les forces du malade en luy ôtant le vin , & ne le nourrissans que d'herbages. En-suite, Cleodème me dit en sôûriant ; Quoy Tyquiade ! tu ne crois pas que le remede que nous avons dit , puisse guerir la goutte ? Non, dis-je, quand on enfermeroit une douzaine de beletes dans la peau d'un lion , fut-ce celui de Némée , veu que le lion même est tourmenté de ce mal , & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne sçais donc pas, reprit Dinomaque , qu'on charme tous les jours la fièvre , qu'on enchante les serpens, & qu'on guerit les maladies avec des paroles que les vieilles sçavent. L'un est aussi incertain que l'autre , repliquay-je ; & jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit , je prendray cela pour des contes de vieille. Il semble à t'ouïr parler, ajoûta Dinomaque , que tu ne crois pas seulement qu'il y ait des Dieux , ou que tu doutes de leur puissance. Nullement , luy dis-je , il se peut bien faire qu'il y en ait , & que tout cela ne soit que fables. Pour moy , je révere leur pouvoir , & admire tous les jours les merveilles qu'ils operent dans la Nature , par le'moyen des remedes qui sont destinez pour cela. Mais Esculape & ses descendans ne guerissoient pas les maladies avec la peau d'un lion &

les dents d'une beléte, ni en murmurant des paroles, mais en apliquant des remedes salutaires. Laissez là cet incrédule, dit Ion, pour ouïr ce que j'ay veu en ma jeunesse. On vint dire un jour à mon Pere, que son vigneron se mouroit de la morsure d'une vipere; & là dessus on vit entrer ses camarades qui le portoient à demy-mort sur un petit liét, ayant le corps tout enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit de le voir en cet estat, un de ses amis qui estoit present; Ne crain rien, dit-il, je te vay querir un Caldéen qui le guerira. Pour le faire court, le Caldéen vint, qui le guerit; avec des paroles, en pendant à son pié une pierre tirée du sepulcre d'une vierge. Aussitôt le malade chargea son petit liét sur ses épaules, & s'en retourna travailler à la vigne, où il avoit esté mordu. Pour comble de merveilles, ce Magicien alant le matin à la campagne, fit un grand cerne qu'il purifia avec une torche & du soufre; puis faisant trois tours, & prononçant sept noms d'un vieux livre, il y fit venir tous les serpens de la contrée, à la reserve d'un vieux dragon, qui ne se pouvoit presque plus trainer de vieillesse, ce qui l'empéchoit d'obéir. Alors le Magicien en colere commanda au plus jeune de l'aler querir, ce qu'il fit; & lors qu'ils furent tous arrivez, il ne fit que souffler dessus, & les consuma en un instant, ce qui nous remplit tous d'admiration. Le jeune serpent, luy répondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'appuyoit sur un bâton, parce qu'il ne se pouvoit plus soutenir. Tu te moques, reprit Cleodème, & j'ay esté quelque tems comme toy que je ne voulois rien croire, jusqu'à ce que je vis ce Magicien du Septentrion, voler & marcher sur les eaux, ou bien à travers le feu, avec de Garbatines, qui est la chauffure du päys. * Je ne parle point de chasser les démons, ressusciter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais je vous di-

* Peaux
de bestes
nouvelles
ment
écorchées.

homme après la mort de son pere, devint extrêmement amoureux de Chrysis, la fille de Déménét; & comme il estoit mon disciple; il me découvrit sa passion. J'en fus bien fâché, car il étudioit fort bien & à l'âge de dix-huit ans sçavoit une grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que je ne le pouvois détourner de cet amour, je luy amenay ce Magicien, à qui je donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant; si Glaucias pouvoit jouir de sa maîtresse. Au croissant donc de la Lune, qui est le tems le plus propre pour cela, il fit une fosse sur le minuit, dans le logis de Glaucias, où après avoir prononcé quelques paroles, apparut premièrement le pere, qui estoit mort, il y avoit sept mois, & qui se mit fort en colère contre son fils: mais à la fin il se rendit à sa passion. En-suite, vint Proserpine qui menoit Cerbère en lessé: puis la Lune, qui est un monstre à plusieurs formes, & qui n'est jamais en même estat. Après cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envole aussi-tôt; & au bout de quelque tems on ouït Chrysis fraper à la porte, vaincûe par la violence de son amour, & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy jusques au jour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu avois veu cela, ajouta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray; luy dis-je, que je le croirois, si je l'avois veu; mais jusques-là vous me permettez d'en douter; outre que je cõnois Chrysis pour une Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose, sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remonter Proserpine; car elle acourt au son de l'argent, comme les démons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais je m'étonne qu'avec un si beau secret, ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde, sans avoir besoin de chercher sa vie. Tu es insupportable, dit lon, de ne vouloir rien croire; mais

mais que répondrois-tu à ceux qui chassent les diables, & qui guerissent les démoniaques avec des paroles? Tout le monde conoit ce Syrien de la Palestine, qui pour de l'argent délivre les lunatiques & les possédez. Car tandis qu'ils sont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, sans que le patient remüe les lèvres, tant que le démon est contraint de sortir par la force de ses conjurations & de ses menaces, & j'en ay veu sortir un qui estoit tout noir & enfumé. Je n'en tonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choses, veu que tu aperçois les idées, * qui sont d'une nature bien plus spirituelle & plus invisible. Comme s'il estoit seul qui eût veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontrât pas à toute heure de jour & de nuit. J'en ay veu cent fois en ma vie, & du commencement j'en avois peur; mais maintenant, j'y suis tout acoûtumé; Sur tout, depuis qu'un Arabe m'a donné un anneau du fer d'une croix, & qu'il m'a appris une oraison où il entre plusieurs noms, mais tu ne croiras pas cela, non plus que le reste. Je n'ay garde de démentir, luy dis-je, un si venerable vieillard, & particulièrement chez luy, ou chacun a la liberté de dire ce qui luy plaît. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, comme une de mes statües s'aparoit à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je? Cette belle répondit-il, qui est de la main de Démétrius: & qu'on voit sous le porche en entrant. Est-ce le Discobole, luy repartis-je, qui se panche pour jeter le palay, & se tourne un peu vers celuy qui le porte, pour le prendre de sa main, tandis que l'autre se baisse pour le luy donner, & semble n'atandre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait jété? Celuy là est un chef-d'œuvre de Myron, dit-il, & ce n'est pas celuy dont je veus parler, ni cét autre de Polyclète avec ses tressés entortillées, ni pas un de ceux de la main droite, où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas veu

* Il raille
les Platoniciens.

une statue près de la fontaine, où les veines paroissent comme sur un corps véritable? Elle est chauve, à demi-nüe, avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Je croy que c'est la statue de Pelicus Général des Corinthiens. Oui, dis-je, je la connois, elle est à la main droite de Saturne, & a des bandelètes, des guirlandes seiches sur la tête, & l'estomac couvert de lames d'or. C'est moy, dit-il, qui les ay fait dorer, pour m'avoir guéry d'une fièvre, qui me tourmenta l'espace de trois jours. Comment, luy dis-je, ce Général des Corinthiens estoit aussi Medecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se jete sur toy, ou qu'il ne t'envoye quelque maladie; car puis qu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'être favorable, repliquay-je, puis qu'il a tant de pouvoir; mais que fait-il encore la nuit par la maison? Il se leve, dit-il, de dessus son pié d'estal, & court par tout, sans faire tort à personne, pourveu qu'on le laisse passer. Il chante même quelque fois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grande bruit. Peut-être, luy dis-je, que ce n'est pas la statue du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedale, *qui couroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celui-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuivre, je croirois que ce fut quelque machine de son oncle qui se remuât par ressorts. Pren garde, répondit Eucrate, qu'il ne se ressente de cette raillerie, comme il fit contre un de mes palefreniers qui luy avoit fait un vol. On avoit coûtume de luy faire quelque offrande à toutes les nouvelles Lunes, & il avoit à ses piez plusieurs pieces de monnoye, & quelques-unes d'argent tachées sur sa cuisse avec de la cire; outre des lames de même métal qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit guéris de la fièvre. Ce coquin ala dérober tout cela la nuit, comme la statue couroit par la maison; mais au retour, ayant découvert le larcin, elle l'étourdit de sorte, qu'il ne pût sortir du porche toute la nuit, non plus

* Tale,
Intendant de
Minos,
qui faisoit
la reveüe
du pays
avec des
tables
d'airain.

plus que d'un labyrinthe, & il y fut trouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouïeter sur l'heure, mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & battu toutes les nuits, jusques-là qu'il nous montrait le marin les marques des coups qu'il avoit receus; si bien qu'il ne vécut pas long tems après. Va te moquer maintenant, & dire que je suis un réveur. Tant que cete statue sera d'airain, luy dis-je, & l'ouvrage de Démetrius, je ne la craindray point, parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier, ni même l'original, quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole; J'ay; dit-il, chez moy une petite statue d'airain d'Hipocrate, de la hauteur d'environ une coudée, qui court aussi toute la nuit, si-tot que la lampe est éteinte, & renverse toutes mes boëtes, brouille * Les toutes mes drogues, * ouvre les portes avec *Mede-* grand bruit, sur tout lors qu'on a manqué à luy sa- *cins alors* crifier, comme de coûtume. Quoy! dis je, Hipo- *faisoient* crate veut maintenant qu'on luy sacrifie? il n'estoit *les reme-* pas si glorieux de son vivant. Il se devoit bien con- *des eux-* tenter, à mon avis, de quelque chapeau de fleurs, ou *mêmes.* de quelque legere effusion. Ecoute, incredule, reprit Eucrate, une chose qui m'est arivée depuis cinq ans, & que je prouveray par de bons temoins. Comme j'estois aux chams pendant la vendange, & que je, me promenois seul en un pois sur le midy dans une profonde réverie, j'entendis premièrement japer des chiens, & crû que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coûtume. Mais quelque tems après, j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy un spectre de la hauteur des Cédres, avec une torche en une main, & une épée en l'autre de quelque vingt coudées de haut. C'estoit une femme coëffée de serpens, comme on peint Méduse, dont les uns estoient entortillez autour de son cou en forme de carquans; & les autres estoient épars sur ses épaules; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme un dragon.

Enfin,

Enfin, c'estoit le plus éfroyable monstre qu'on vît jamais, & tout le poil me dresse encore de souvenir; & là dessus il nous montra celuy de ses bras tout hérissé. Cependant, les autres demeuroient transis de peur, & je riois en moy-même de voir des Philosophes s'épouvanter de chimères, & ne differer en rien des enfans que de la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole, De quelle taille, dit-il, estoient les chiens, puisque le Veneur estoit si grand? Plus grans que des Eléfans, répondit Eucrate; mais noirs, sales, velus, & tout hérisséz. Ce spectacle m'arrêta tout court, ajouta-t-il; mais comme j'eus retourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donné, le fantôme disparut, & s'abîma dans les enfers, après avoir frappé la terre du pié. Je m'approchay tout curieux, pour regarder par cette ouverture; & m'apuyant contre un arbre de peur de tomber, je découvris clairement l'Acheron, le Flégeton & le Cerbère, & reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon Pere même; en l'estat où nous l'avions ensevely. Que faisoient-ils la bas, dit Ion? Ils estoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré d'Asfodéle. Qu'après cela, ajoute l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'immortalité. Mais ne vis tu point Platon? Non, pour ne t'en point mentir, dit Eucrate; mais je crus reconnoître Socrate à sa tête chauve & à son gros ventre. L'abîme en suite se referma; & lors que mes gens qui estoient alez en vendange, arriverent, il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray, Pyrrhias, dit-il à l'un de ses gens? Oüi par les Dieux, répondit-il; & j'ouïs encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoutoit encore du sien au mensonge de son maître. Cette vision né m'étonne point, dit Cleodème; car l'autre jour que j'avois une fièvre ardente, & qu'on m'eût laissé seul par l'ordre du Medecin, pour voir si je pourrois reposer, estant aussi éveillé que je suis, il s'aparut à moy un beau
jeune-

jeune-homme vêtu de blanc, qui me prit par la main, & me mena dans les enfers, où je vis ces célèbres criminels des Fables, avec les Parques, les Furies, & Pluton luy-même qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là dessus, mon guide s'avança, & me presenta à luy, mais il le rabroua, & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener, mais un de mes voisins qui estoit malade. Je tournay donc tout joyeux, ayant recouvré la santé; & mon voisin mourut aussitôt, comme je le predis à ceux qui me vindrent voir. Je ne trouve pas cela étrange, reprit le Medecin qui estoit present; car j'ay veu un homme qui avoit esté mort vingt jours, & l'ay traité devant & après sa resurrection. Mais comment, luy dis-je ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce tems-là; si ce n'estoit quelque Epimenide? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eucrate qui revenoient des exercices, & s'affirent sur le liêt de leur Pere, après qu'on m'eut donné un siege. Alors ce bon-homme, comme si cela l'eut fait souvenir de quelque chose; Je te jure, dit-il, par l'amour que je porte à ces enfans, que je ne te diray rien que de veritable. Tout le monde sçait combien j'ay aimé leur Mere, & je l'ay temoigné à sa mort. Car je brûlay sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais sept jours après, comme j'estois en ce meme liêt, où me voilà, & que je lisois le Dialogue de Platon del'Immortalité del'ame, pour me consoler de sa perte, elles'aparut à moy, & s'affist où est cet enfant, montrant le plus jeune de ses fils, ce qui le fit tressaillir, car il pâlissoit déjà à ce recit. Mais son Pere continuant, Je commençay, dit-il, à pleurer lors que je la vis, & à l'embrasser; mais elle me consola, & me dit que parmy tant de témoignages que je luy avois rendus de mon affection, elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoit doré. A ces mots, un petit chien qui estoit sous mon liêt aboya, & elle disparut; mais je fis rechercher ce patin, qui fut trouvé

sous

sous un cōfre, & le fis brûler. Hé bien, incredulés me dit-il, ne croiras-tu point des choses toutes publiques? Non, dis-je, j'é meriterois d'estre fessé de ce patin, sit j'en doutois tant soit peu. Sur ces entrefaites arriva un Philosophe Pythagoricien aux cheveux longs, qu'on surnommoit le Divin, à cause de son éminent sçavoir, qui se faisoit renommer par tout; ce qui me rejoüit, croyant que c'estoit un Dieu qui acouroit à ma défense & à celle de la verité, & que son autorité fermeroit la bouche à l'imposture. Cleodème donc lui ayant fait place auprès de lui, il demanda au malade des nouvelles de sa santé, & luy témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que je n'interrompe point, dit-il, vōtre entretien; car j'ay bien ouï en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions, dit Eucrate en me montrant, d'amolir ce cœur de roche, qui ne veut pas croire qu'il y ait des démons, ni qu'il revienne des esprits. A ces mots, je baissay la veüe de honte: & le Pythagoricien prenant la parole, S'il n'entend parler, dit-il, que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle, je ne le condamne point. Il entend parler de tout, repart Dinomaque. Quoy, dit-il, en me regardant de travers, tu nies des choses toutes visibles; & que tout le monde sçait? Je ne trouve pas étrange; luy dis-je que ceux qui les sçavent & qui les voyent, y ayōtent foy; mais pour moy qui ne voy rien, il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas jamais à Corinthe, reprit le Pythagoricien, demande le logis d'Ebatide, qui est près du Cranée, & en y entrant, prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le démon que je chassay. Dy-nous ce que c'est, interrompit Eucrate. Ce logis, poursuivit-il, estoit abandonné, à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient; de sorte qu'il s'en aloit toute en ruïne, & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvelles je pris quelques livres Egyptiens, dont j'ay grand nombre qui traitent de ces choses, & y alay sur la minuit, quoy que mon

hôte fit tout ce qu'il pût pour m'en détourner. J'y entray seul avec une lampe à la main ; que je pendis dans un grand vestibule, puis je me couchay auprès, & m'amusay à lire. Sur ces entrefaites le démon s'aparut à moy en plusieurs formes toutes hideuses, pour tâcher à m'épouvanter. Mais je n'eus pas plutot achevé de lire une conjuration éfroyable, qui estoit dans mon livre, qu'il s'ala cacher en un coin, où je le suivis, & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on croyoit me trouver mort, j'alay dire au maître du logis qu'il pouvoit maintenant y aler demeurer sans crainte ; & le prenant par la main, je l'y menay sur l'heure, suivy d'une grande foule de peuple ? & ayant fait creuser à l'endroit que je montray, on trouva une carcasse de mort que je fis enter- rer ailleurs, & depuis on ne vit plus rien. Après que le Philosofe eut achevé ce recit, il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condannât mon opiniâ- treté, si je n'ajoutois foy à un personnage si véné- rable, & d'une si profonde doctrine. Mais sans crain- dre ni sa mine ni sa reputation ; Qu'est cecy, dis-je, Arignote, je pensois avoir trouvé un trésor, comme dit le Proverbe, & ce ne sont que des charbons ? Tu trahis ainsi la verité, dont je te prenois pour le defen- seur. Je ne sçay pas qui tu croiras, répondit-il, puis que tu ne crois pas ceux-cy, non plus que moy. Je croiray Democrite, luy dis-je, qui s'estant renfermé dans un sepulcre, * qui estoit hors de la ville, pour * *C'est* estre moins interrompu dans ses études, quelques-*toient* jeunes gens vindrent la nuit sauter & dancer autour *des lieux* de luy, après s'estre déguisez en fantômes, pour luy *où l'on* faire peur. Mais sans lever seulement les yeux de *pouvoit* dessus son livre, tant il estoit bien persuadé que tout *demeurer.* cela n'estoit que chimere : Ne cesserez-vous point, dit-il, de faire les fous ? Il en estoit un luy-même ; dit Eucrate, s'il estoit de ton opinion ; mais je te veus dire encore une chose à laquelle peut-estre tu te rendra ; car j'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut envoyé jeune étudiant en Egypte, il me prit envie

envie de voir les raretez du päys, & entr'autres la statue de Memnon, qui fait du bruit au lever du Soleil. J'y alay donc, & n'oüis päs seulement quelque son comme les autres; mais elle me prononça un Oracle, que je raporterois, si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moy un scribe de Memfis, qui avoit demeuré dans une grôte fousterre, l'espace de vingt-trois ans, où l'on dit que la Déesse Isis luy avoit apristous ses mysteres; de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Pancrate mon Precepteur, dit le Pythagoricien, qui est un grand homme camus, vêtu de lin, qui a les jambes grêles, les levres grosses, la tête rase, & parle bon Grec. Luy-même, reprit Eucrate, & je ne le connoissois pas d'abord, mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles, & aprivoisoit des bestes farouches, je reconnus que c'estoit un homme divin, & tachay de gagner ses bonnes graces, pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre, & de laisser tous mes gens à Memfis, sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet, comme nous estions arrivez à l'hôtellerie, il coeffoit un bâton ou quelque manche de balay, & l'habilloit en homme; & après avoir prononcé dessus quelques paroles; on voyoit trôter ce baton par le logis, & faire tout ce qu'il falloit; & quand c'estoit fait, il luy rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret, quoy qu'il m'eût enseigné tous les autres, je me cachay en un coin, tandis qu'il faisoit ces mysteres, & je l'oüis prononcer un mot à trois syllabes, que je retins; & si-tôt qu'il fut fort, je le prononçay sur un pilon qui fut aussitôt animé, & commença à tirer de l'eau dont j'avois besoin. Mais comme il en eut apporté un seau, & que je luy eus commandé de s'arrêter; il n'en voulut rien faire, & se mit toujours à en tirer jusques à ce qu'irrité de sa desobeïssance, & craignant qu'il ne nous noyât, je le coupay en deux d'un coup de coignée; mais chaque pièce commença à puiser séparément;

ment; ce qui me mit fort en peine, tant que le Magicien arriva qui defit l'enchantement, & puis après disparut. Sçais-tu encore ce mot, qui pût faire un si grand miracle, interrompit Dinomaque? Oui, dit Eucrate; mais si le fantôme se metoit à tirer de l'eau, il faudroit abandonner la maison; car je ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte, leur dis-je, à vôtre âge, & dans l'estime où vous estes, de venir conter ces fadaïses, quand ce ne seroit que pour le respect de ces jeunes gens dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie. Je voudrois bien sçavoir, dit Eucrate, ce que tu crois des Oracles & des Profeties; car j'ay un anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien, lequel m'entretient quelquefois; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité, je me contenteray de rapporter ce que j'ay veu & ouï, à Malles, à Pergame, & à Patare? Comme je revins d'Égypte, ayant appris la renommée de l'Oracle d'Amfioque; qui répondoit clairement & ponctuélement sur tout ce qu'on desiroit sçavoir, pourveu qu'on le donnât par écrit à son Profete; j'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me levay là dessus, voyant qu'il aloit commencer un long discours, & pris congé de la compagnie, sous pretexte d'aler trouver cét amy à qui j'avois à faire, outre que je voyois bien que je leur estois à charge; mais je leur dis en partant, que puis qu'ils n'estoient pas satisfaits des choses humaines, ils apellassent les Dieux à leur secours, pour les aider à conter des fables. Cependant, je t'ay rencontré tout à propos, pour me décharger le cœur; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes, & il m'est avis que je ne voy que des fantômes.

FILOCLES. Tu m'as presque communiqué ton mal; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé, donnent la rage aussi bien que le chien même.

TYQUIADE. Il ne faut que la vérité pour se défendre contre ces mensonges; pourveu que tu la
M venis-

178 HIPPIAS, OU LE BAIN.
veuilles écouter ; car elle dissipera tous ces nuages
avec le flambeau de la raison.

HIPPIAS, OU LE BAIN.

*C'est la description d'un lieu pour les bains & les
études , fait par un excellent
Architecte.*

ON ne sçauroit trop louer les Philosophes qui
ont confirmé par leurs exemples les règles
de bien vivre qu'ils nous ont laissées ; & ceux
qui ne l'ont pas fait , méritent plutôt le nom de
Sofistes que de Philosophes. Car on n'appelle pas dans
les maladies ceux qui discourent le mieux du mal ,
mais ceux qui sçavent donner les meilleurs reme-
des ; & le Musicien qui joint la pratique à l'art , est
bien plus excellent que celui qui n'a que l'art sans la
pratique. Les Generaux d'armée qui combattent à
la tête de leurs troupes , tels que la Fable nous dépeint
Agamemnon & Achille , & l'Histoire , Pyrrhus & A-
lexandre , sont bien plus estimez que ceux qui n'ont
que la theorie d'une science si perilleuse. Aussi , à
mon avis , Archimede & Sostrate dont le premier
brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse ,
par un artifice admirable , & l'autre défit Ptolomée ,
& prit la ville de Memphis sans combat , apres avoir
détourné le cours du Nil , sont bien plus admirables
que ceux qui n'ont que de vaines speculations qu'ils
n'ont jamais mises en pratique. C'est ainsi que
Thalés , qui estoit d'un esprit vif & adroit , ayant
promis à Crésus de faire passer le fleuve de la Lydie
à pié sec à toute son Armée , en détourna aussi le
cours , quoy qu'il ne fût ni ingenieur , ni Mathémati-
cien. Mais pour venir aux excellens Artisans de nô-
tre siècle , Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens ,
tant pour ce qui concerne l'invention , que l'expli-
cation

cation & l'exécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté inventées par les anciens ; mais il ajoûtoit encore à leur invention, & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'estoit-il pas seulement versé dans la Mécanique, mais il sçavoit toutes les parties de la Mathématique tres-parfaitement ; & réussissoit si bien en chacune, qu'on eût dit qu'il ne sçavoit que celle-là. Car c'estoit le premier homme de son tems, tant dans la Geometrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il monroit que les anciens n'avoient rien entendu au pris de luy. Mais le dernier ouvrage que j'ay veu de sa façon, m'a remply d'étonnement, quoy que ce ne fût que l'édifice d'un Bain, qui est une chose toute commune, mais ce qu'il y a fait n'est pas commun. Il est bâti sur une pente assez roide, qu'il a égalée par le moyen d'une base soutenüe par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice, qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas, pour durer à perpetuité. Le bâtiment n'excede pas l'étendue du lieu, & s'accorde fort bien avec le plan dans toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule, où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez, lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon, où tous les valets & les officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir, accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairés, ce qui est de grande commodité pour un bain. En-suite est l'appartement pour les personnes de condition, qui a sur les aîles des garderobes pour se deshabiller. Au milieu est un autre, fort haut & fort bien percé, où il y a trois bains d'eau froide : il est revêtu par dedans de pierre Laconique, & orné de deux Antiques de marbre, dont l'un represente la santé, & l'autre Esculape. De là on entre dans un appartement en ovale, où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu ?

* Toutes
ces pier-
res sont
espèces de
marbre.

d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair ; pour s'huiler , qui a des entrées de part & d'autre revêtues de pierre Frygienne , pour recevoir ceux qui viennent des exercices. plus loin , est un autre appartement , le plus beau de tous , & le plus com- mode , tant pour se tenir debout , que pour se veau- trer & s'asseoir ; enfin , où l'on peut demeurer tres-sai- nement , & qui est revêtu de la même pierre , depuis le haut jusqu'en bas. En suite est un passage chaud , revêtu de pierre de Numidie , * qui donne entrée au dernier appartement , lequel brille d'une clarté ver- méille comme de pourpre. Il y a trois bains d'eau chaude , d'où l'on se peut retirer après , dans ceux d'eau froide , par une étuve , sans passer par les mê- mes lieux par l'on est entré. Tout l'édifice , com- me j'ay dit , est tres-bien percé , & les appartemens dans une juste proportion , de longueur , de largeur , & de hauteur. Enfin , tout rit à l'abord , comme Pin- dare veut que soient les entrées des ouvrages ; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion , des lieux qui ont besoin de froid , quoy que pour la liberté de l'air & de la veüe , il ait laissé quelques ouvertures du côté du Midy. Les autres aparte- mens sont exposez au Soleil. Ajoutez à cela les lieux pour les exercices , & pour ceux qui gardent les ha- bits , qui sont tout proches des autres , tant pour la santé , que pour la commodité. Du reste , que per- sonne ne s'imagine que j'encherisse sur la verité , pour vouloir faire l'Orateur ; car tous ceux qui ont veu ce chef-d'œuvre , tomberont d'accord de ce que j'ay dit ; avoueront avec moy , qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux pour joindre l'utile au delecta- ble. Chaque appartement a double entrée , & double issue , sans parler des autres portes pour communi- quer en divers lieux ; & deux horologes , l'une au Soleil ; & l'autre à l'eau. Enfin , ne pas louer cette merveille après l'avoir veüe , ce n'est pas seule- ment manquer d'esprit , mais de reconnoissance ; c'est pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours
à sa

à sa gloire. Que si je m'y baigne jamais, je ne manqueray pas d'entendre les loüanges des autres, après vous avoir dit les beautés que j'y ay remarquées.

B A C C H U S.

Cette piece & les deux suivantes sont des especes de prefaces & d'avant propos, dont l'Auteur s'est servy comme de petits discours Académiques, particulièrement des deux premières, car l'autre n'est qu'un exorde.

BACCHUS fit l'entreprise des Indes, parmi la raillerie des uns & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût esté écrasé par les Elefans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes éprises d'une fureur divine, qui au lieu de bouclier portoient des tambours * & des cymbales; pour lances ou javelots, des bâtons entortillez de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du même arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Panthieres. Elles estoient suivies d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & dancer comme de jeunes chevreaux, dont ils avoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu, mais sans barbe, vêtu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raisins, entrelassez parmy ses tresses. Il estoit monté sur un Char traîné par des Tygres, qui est tout ce qu'il y avoit d'effroyable. Ses deux Lieutenans estoient, l'un un petit vieillard camus tout tremblant, vêtu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté la plupart du tems sur un asne, ou à son défaut appuyé sur un bâton; mais du reste, grand Capitaine. L'autre, un Satyre cornu, avec des cuisses velues, & la barbe, & les piez de bouc, qui tenoit de sa main gauche une flûte, & de l'autre un bâton courbé, & couroit par

* Tambours de Basque.

tout le camp en sautant & dansant, & faisant grand peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere, & lors qu'il s'aprochoit, elles couroient toutes échelées, criant *Evohé*, comme le reconnoissans pour maître. Cependant, ces enragées entre leurs autres exploits, métoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair crüe. Les Indiens voyans un si grotesque équipage, plus propre à un balet qu'à un apareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent envoyer leurs femmes pour le combatre, de peur de souiller leur valeur par une indigne victoire. Mais lors qu'ils eurent appris que cette Armée, quoy que ridicule, métoit le feu par tout; car le feu est le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de son Pere; ils s'armerent en hâte, & montans sur leurs Eléfans, vindrent pleins de rage & de dépit rencontrer ces bouteux. Comme ils furent en presence, ils se rangerent en bataille, couvrans le front de leurs troupes d'Elefans. Bacchus rangea aussi son armée, & mit Silène à la droite, qui est ce gros camus dont j'ay parlé, Pan à la gauche, & pour lui il se plaça au milieu, apres avoir repandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot, *Evohé*. Aussi-tôt les Baccantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & un Satyre ayant entonné un cor, l'âne de Silène commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Baccantes, qui découvrirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elefans prirent la fuite, avant que d'estre à la portée du javelot. Ils furent donc défaits & assujetis, ayant appris à leurs dépens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemy. Si l'on demande à quel propos j'ay allegué cette fable, je diray qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il m'est arrivé presque la même chose qu'à lui. Car la plupart persuadez que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimeres, s'en moquent

quent & les dédaignent; mais ceux qui s'en approchent, découvrent le fer, qui est caché sous les feuilles de lierre, & une redoutable valeur sous un appareil ridicule. Ils sont plus, car s'apriivoisans petit à petit à leurs charmes, ils se méten à la fin à sauter & à gambader avec moy. Chacun peut faire ce qu'il lui plaira; car je ne veus contraindre personne à m'entendre; mais tandis que je suis aux Indes, je vous veus encore regaler d'une merveille du pays, qui fait à nôtre sujet. On dit que chez les Machiens, qui s'étendent le long du fleuve Indus jusqu'à la mer, du côté de main gauche en descendant, il y a un petit bois sacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage tres-agreable. Dans ce bois sont trois fontaines d'une eau claire & argentée, l'une consacrée à Pan, l'autre à Silene, & la troisième aux Satyres. Les jeunes gens boivent de la première, les vieillars de la seconde, & les enfans de la troisième; car on s'y assemble à certain jour tous les ans, pour ce sujet. De dire maintenant ce qui leur arrive à tous, après avoir bû, cela ne fait rien à mon dessein; mais les vieillars demeurent alors comme stupides & hébétés, sans pouvoir prononcer une parole; & quelque tems après ils se débordent en un si grand torrent d'Eloquence, qu'on le peut comparer aux tempêtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Home; & cete fureur leur dure jusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant entamé un discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'achever, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continuent jusqu'à la fin. * Il n'est pas necessaire d'ajuster davantage cette comparaison; car vous voyez bien que c'est une raillerie que je fais contre moy-même; mais si ce que j'ay dit vous plait, il le faut atribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire; sinon, c'est un effet du breuvage, qui a coûtume de troubler les sens & la raison.

* C'est sans doute qu'il avoit recommencé sa harangue par où il avoit finy l'année precedente, &c.

L'HERCULE GAULOIS.

LEs Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent tout blanc, chauve, ridé, basané ; semblable à ces vieux Nautonniers, ou plutôt à Caron lui-même, ou à Japet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoy qu'il ait comme luy la peau de lion & la massue, avec un arc tendu à la main gauche, & un carquois sur l'épaule. Je crus d'abord qu'ils le faisoient pour se moquer des Grecs, ou pour se venger des courses qu'il fit en leur pays, en son voyage d'Espagne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admirable, c'est qu'il tient enchaînez par l'oreille une infinité de peuples, qui sont attachez à sa langue par des filets d'or fort deliez, comme par autant de chaînes, & le suivent volontairement sans se débatre ; tant on diroit qu'ils se plaisent en leur captivité. Comme je m'étonnois de ce spectacle, avec quelque indignation, un des Docteurs du pays qui parloit fort bon Grec, me dit qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit contenu sous cette énigme, & commença ainsi : Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que Mercure soit le Symbole, ou plutôt le Dieu de l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plutôt Hercule, qui est beaucoup plus puissant. Et nôtre opinion est qu'il a fait tout ce que nous admirons, non par la force de son bras, mais par celle de sa raison. Nous le peignons donc sous la figure d'un vieillard, parce que la raison n'est accomplie qu'à cet âge ; c'est pourquoy Homere fait découler un fleuve de miel de la bouche de Nestor qui avoit vécu trois âgée d'homme, & compare à un parterre de fleurs ; les discours des vieillards de Troye. Ce Dieu tient tout le monde araché par les oreilles, qui est l'effet du raisonnement, & sa langue où ils sont pris est l'instrument de leur captivité. Ses dards

dards sont la force de ses raisons qui sont empennez, à cause que les paroles sont ailées comme Homere les appelle. Pour apliquer cecy à mon sujet, je vous diray que le souvenir de cette figure m'a donné courage, comme je doutois si je me devois remétre à mon âge, aux exercices de la jeunesse, * de peur qu'on ne * *Declamations.* crût que je retournasse en enfance. Mais je dis Adieu de bon cœur aux avantages du corps, qui sont propres aux jeunes gens. Que ton petit Dieu, Anacréon s'enfuye bien loin de moy avec ses ailes dorées, c'est le moindre de mes soucis, pourveu que je rajeunisse en Eloquence, & que je captive tout le monde par la douceur & la force de mon discours, sans craindre que mon carquois soit jamais dégarny de flèches. Voilà ce qui me console dans mon arriere-saison, & qui me donne la hardiesse de me remétre sur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourveu que vôtres faveurs enflent mes voiles. afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vicillard ; Dieux ! quelle force il cachoit sous de vieux baillons, ou plutôt, sous une contenance décrépite.

DE L'AMBRE OU DES CYGNES.

LORS que j'oyois dire en ma jeunesse que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cet ambre estoit les larmes des sœurs de Faëton, qui avoient esté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore son infortune ; je m'imaginois que si je passois jamais par là, j'étendrois mon manteau dessous, pour recevoir cette precieuse liqueur. Mais comme je navigeois depuis peu sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Faëton n'est pas seulement connu, je demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui sont si fameux chez

M s les

les Poëtes. Ils se prirent à rire de mon ignorance, & s'étonnerent qu'il y eût des gens assez insolens pour debiter ces impostures. Ils ajoutèrent que s'il y avoit des arbres en leur pays, qui produisissent un si grand trezor, ils ne s'amuleroient pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & je regrétois ces choses, comme si je les eusse perduës. Je croyois aussi ouïr chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnons d'Apollon y avoient esté changez en oiseaux, * qui conser-voient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouva pas plus veritable que le reste; & comme je m'en enquerois aux mêmes gens, ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plutôt leur cry n'estoit pas plus agréable que celui des autres oiseaux de riviere. C'est ainsi qu'il s'est trouvé de tout tems des hommes qui se sont plu à en faire accroire aux autres. Cependant, je crains qu'il ne vous soit arrivé la même chose qu'à moy, & que vous ne trouviez pas que je réponde à l'opinion que vous aviez conceüe de mon éloquence, sur le raport de la renommée. Mais je vous puis bien assurer, pour le moins, que je ne suis pas cause de cette erreur, & que je n'ay jamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celui des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & n'y a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroît plus grand, & qui s'étonnent après, lors qu'ils le voyent plus petit, c'est ce que vous jugerez tantôt de mon éloquence, à comparaison de ce que l'on en publie.

* Cygnes.

L O U A N G E D E L A M O U C H E.

LA mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucheron, & autres semblables insectes, qu'elle est petite à comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la délicatesse de son aile surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre, que la soye surpasse le fil ou la laine. Elle n'est pas comme eux couverte de plumes, mais d'un crêpe fin comme les Cygales; & lors qu'on la regarde au Soleil; elle brille de diverses couleurs, ainsi que la queue du Paon, ou le cou de la Colombe. Son vol n'est pas à tire d'aile comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles; mais flexible & qui tourne en un instant; & le bruit qu'elle fait en volant, n'est pas si rude que celui des cousins des guêpes, mais ressemble au son des flûtes comparé aux haubois ou aux trompètes. Elle a un gros œil à fleur de tête, qui est dur & luisant comme de la corne, & sa tête n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles; mais y tient par le moyen du cou, & se remue de tous côtez. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes, son ventre couvert de lames luisantes, de même qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un aiguillon, comme les abeilles, mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche; & qui a au bout une espèce de dent, dont elle mord, & suce le sang & le lait, mais sans faire beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les deux de devant luy servent comme de mains; car elle s'en débarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naît de corruption; & de ver devient peu à peu oiseau, poussant dehors des pieds & des ailes; puis elle engendre un autre ver, qui se change

change après en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & goûte de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est un poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agréable. Il est vray qu'il y en a qui vivent long-tems, qu'on appelle mouches canines ou militaires, qui sont vîtes & bruyantes, & se conservent dans les maisons tout l'Hyver, sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour éviter les pieges de l'araignée, qui luy tend partout des embûches. où sa hardiesse quelque-fois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ni de sa valeur qu'Homere, qui luy compare le plus vaillant de tous ses Heros; plutôt qu'aux lions ou aux tygres; & qui dit que ce n'est pas temerité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu; c'est pourquoy il ne se peut lasser de la louer, & a embelly de ses comparaisons divers endroits de son Poëme. Tantôt il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plain de lait, ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantôt il se sert de son exemple, lors qu'il parle de l'assiduité & de la vigilance avec laquelle Minerve défend Menelaüs; en un autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon, & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles des guêpes & des abeilles, & nomme ses effains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en scauroient défendre. Son amour est libre & celeste, car elle vole en l'air acomplée avec son mâle; & l'on dit même qu'elle a les deux sexes comme les hermaphrodites, & qu'elle se sert tantôt de l'un & tantôt de l'autre. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'elle vit, ayant la tête séparée du corps: & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec un peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme l'ame d'Hermotime Clazomenien, qui s'aloit

loit promener, à ce que content les Fables; & je m'étonne que Platon n'ait allegué cecy pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cet avantage, qu'ayant peu à vivre, elle trouve toujours la nape mise; & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'assied la premiere à la table des Rois, & fait l'essay de toutes leurs viandes. Elle n'a point de retraite-asseurée, mais vagabonde à la façon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend; car elle ayme la lumiere, & ne fait rien dans les tenebres, Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois une Musiciëne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop souvent chanter & solâtrer autour de luy, lors qu'il estoit endormy, la Lune envieuse la changea en mouche par jalousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les jeunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre sur eux des baisers qui mordent un petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'allegueray point à sa louange qu'il y a eu autrefois une Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & une Courtisane illustre à Atènes, à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ses Amans jusqu'au sang. Je ne parleray point aussi de la mouche de Pytagore puis qu'elle n'est que trop cõüe; outre que si je m'étendois plus avant dans ses louanges, on pourroit m'accuser de vouloir faire d'une mouche un Elefant.

CONTRE UN IGNORANT QUI FAISOIT UNE BIBLIOTHEQUE.

*C'est une invective contre quelqu'un qui
l'avoit offensé.*

TU penses passer pour habile-homme, en achetant beaucoup de livres, mais cela ne sert qu'à faire paroître ton ignorance, car comme tu n'y cõnois rien, il faut que tu t'en fies au raport d'autrui, qui est bien souvent trompeur; de sorte que tu es le jouiet des Sçavans & des Libraires. Dy-moy, je te prie, à quoy peus-tu discerner les bons livres d'avec les mauvais, si ce n'est que tu juges de leur bonté par leur vieillesse, & que tu en fasses plus de cas lors que tu les vois rongez des vers. Mais quand tu les pourrois conoître, quel avantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne peux juger des beaux endroits, non plus qu'un aveugle des couleurs? Je te vois ouvrir de grands yeux à l'ouverture d'un livre, & le courir d'un bout à l'autre; mais cela n'est rien, si tu n'en peus remarquer les beautés ni les défauts. Car ou l'aurois-tu appris, si ce n'est que les Muses t'ayent inspiré comme Hésiode? mais tu ne sçais pas seulement où est l'Helicon; & si tu y voulois monter, au lieu de te présenter une branche de laurier, comme à cét illustre Pasteur, elles t'en chasseroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinsses troubler leur fontaine; outre que la vie est trop infame, pour avoir commerce avec des vierges. Encore que tu sois bien effronté, tu n'oserois dire que tu ayes appris leurs mysteres en ta jeunesse, ou que la conversation des Doctes te les ait rendu familiers; mais tu crois reparer ce défaut, en faisant une grande Bibliothèque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois tous les manuscrits de Demostène, qui avoit écrit

huit

huit fois de sa main l'histoire de Thucydide; & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Atenes, cela ne te serviroit de rien, non pas même quand tu les atacherois à ta ceinture, & que tu les ferois suivre par tout, ou que tu dormirois dessus. Un Singe est toujours Singe, comme dit le Proverbe, fût-il tout couvert d'or & de pourpre. Il est vray que tu as toujours un livre à la main, mais tu ne l'entens pas mieux qu'un âne fait la Musique. S'il suffisoit pour estre docte, d'avoir beaucoup de volumes, les Libraires seroient les plus sçavans de tous les hommes; car pour un livre ou deux qu'un autre manie par jour, ils en manient cent; mais leur boutique, sur tout, qui en contient une infinité, seroit tres-sçavante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Biblioteque, pour marque de ta doctrine. Parle, ou si tu ne le peux, fay moy signe au moins de la tête. Quand quelqu'un qui ne sçauroit pas jouer de la flûte, auroit celle de Timotée, ou cette autre qu'Ismenias acheta si cher, * en 7 Te- seroit-il plus sçavant? Non; quand il auroit outre *lens.* cela celles d'Olympe & de Marfyas. On n'est pas Hercule pour avoir son arc ou sa massue; & pour se servir de ses flèches, il faut estre un Filoctete. Celuy qui n'est pas Pilote, ne sçauroit conduire un vaisseau, ni un mauvais Ecuyer monter un cheval de manège. Avoue-moy donc franchement que tout ce que tu fais, ne sert qu'à te faire moquer de toy. Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit en Asie un homme riche, qui avoit perdu les pieds pour avoir traversé de grandes neiges pendant la rigueur de l'Hyver; mais pour couvrir son défaut, il aloit toujours chaussé fort proprement, quoy qu'il ne pût marcher, qu'à l'aide de deux grands valets, qui le soutenoient par dessous les bras. Ses souliers avoient beau estre bien faits, ils ne luy servoient que d'entraves, comme font les livres à un ignorant, qui sont autant de pieges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres tu a'ayes Homere, fais toy expliquer l'endroit où Theriste est décrit haranguant; car tu n'as que faire du reste.

reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait ; quand il eût pris les armes d'Achille , eût retardé le cours du Scamandre par des monceaux de corps morts , & tué Hector de sa main , avec plusieurs autres des Princes Grecs ? Je m'assure que tu diras que non ; & qu'il se fût fait moquer de luy , lors qu'on l'eût veü courbé sous le faix de son bouclier , & broncher à chaque pas ; ou guigner à travers son casqué avec ses mauvais yeux ; & sa bosse faire lever sa cuirasse sur ses épaules. En un mot, il eût deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes , & le Dieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la même chose de toy , quand tu lis quelque beau livre , dont tu corromps le sens & la frase ? car encore que tes flatteurs t'applaudissent , ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que je te conte à ce propos ; ce qui arriva un jour aux jeux Pytiques. Il prit envie à un riche Tarentin , nommé Evangelus , d'y vouloir remporter le prix ; & parce qu'il n'avoit pas assez de force ni de vitesse pour disputer celui de la course ou de la lute , il se vouloit hasarder dans la Musique. Il arriva donc à Delfes à la persuasion de ses flatteurs , & se présenta aux jeux avec une robe de toile d'or , & une couronne de laurier , dont les feuilles estoient d'or massif , & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or , garnie de pierreries , avec des figures d'Orfée , d'Apollon , & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le Théâtre en admiration , & fit naître l'espérance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il sçavoit , & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens , au lieu des miracles qu'on en atendoit , on ouït un misérable fausset qui n'estoit pas d'accord avec sa lyre ; & pour comble de mal-heur , lors qu'il la voulut toucher plus fortement , il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde , d'autant plus qu'il avoit paru sur le Théâtre , après un autre qui avoit assez bien fait : puis l'indignation succédant à la risée , les présidens des jeux piqués de son insolence , le firent chas-

fer du Theatre à coups de fouet , si bien qu'il traversa la Scene tout sanglant , ramassant les ornemens de sa lyre , que l'on fouïetoit avecque luy. Ensuite parut un excellent Musicien de l'Elide nommé Eumele, qui ravit chacun en admiration ; de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoy qu'il fut fort mal vêtu, & qu'il n'eut qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se moqua assez plaisamment du Tarantin , qui avoit si mal réussi. Tu avois, dit-il, une couronne d'or, & de pierreries, parce que tu estois riche, & moy une de laurier, parce que je suis pòvre, mais tout pòvre que je suis, j'ay esté couronné, & tes richesses n'ont servy qu'à faire éclater ta honte, & empescher qu'on n'eut compassion de toy. Je trouve que cet exemple te vient fort bien, car tu ne fais non plus de cas que ce Tarantin de la risée des spectateurs. Mais pour t'acabler, je veus ajouter à ce conte, une autre Histoire. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orfée, on dit que sa teste qu'elles avoient jetée dans la riviere, flota long temps sur la lyre, poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cet estat elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pays luy dresserent un sepulchre, à l'endroit ou est bāty maintenant le Temple de Bāchus. Mais ils pendirent sa lyre en celuy d'Apollon, où elle fut gardée long temps, jusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouy dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers, le voulut avoir, & l'acheta à grand prix du Sacrifain. Mais ne croyant pas en pouvoir joier seulement dans la ville, il se retira la nuit aux Fauxbourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y accoururent & le déchirerent, qui fut la seule chose qu'il eut commune avec Orfée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher

* 750. li-
vres.

† 500. cens.

d'anciens exemples, puisqu'ils s'est trouvé un homme en nos jours qui a acheté trois mille dragmes * la lampe de terre du Philosophe Epictete, comme s'il eut acheté avec elle son sçavoir ? Un autre depuis donna un talent † du bâton du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la massue d'Hercule, ou comme les Tegeates, montrans la peau du sanglier Calydonien, les Tébains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Deesse Isis. Celuy-cy te surpasse, à mon avis, en impertinence ; & ce bâton met à couvert ta Bibliothèque. On dit aussi que Denis le Tyran ayant fait une Tragedie ridicule, & puny tres-cruellement Filoxene pour s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschyle, où il écrivoit ses belles pieces de Théâtre, s'imaginant peut estre que cela serviroit à rendre les siennes meilleures ; mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait auparavant. Peut-estre aussi que tes livres te gastent la cervelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les avois point. A quel propos donc les acheter si cherement, & les faire relier avec tant de soin ? En es-tu plus éloquent pour cela, ou plutôt, n'es-tu pas plus mûet qu'un poisson ? Mais tes débauches parlent assez, & te rendent odieux à tout le monde ; Que si tes livres en sont cause, tu les devrois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches, puisqu'ils ne te sont utiles, ni à bien faire, ni à bien dire, & qu'ils ne peuvent servir que de pasture aux vers, d'exercice aux rats, & de supplice à tes gens, que tu chastes, pour n'en avoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte lors que quelque docte te rencontre avec un livre à la main, comme tu aimes à en porter, & qu'il vient à louer ou à blâmer quelque endroit, de ne sçavoir que répondre, & n'en rougirois-tu pas, s'il te restoit quelque pudeur ? On dit que le Philosophe Cynique Demetrius, ayant trouvé un jour à Corinte les Bacchantes d'Euripide entre les mains d'un ignorant, les déchira, & dit qu'il valoit mieux que Pentée fut déchiré par luy une fois, que de souffrir tous les jours

mille

mille affronts de la main d'un sot. Pour moy, je n'ay pû trouver la raison pourquoy tu achetes tant de livres, quoy que je l'aye recherchée avec grand soin ; car c'est comme si un pelé achetoit un peigne, ou un aveugle un miroir, & un sourd quelque instrument de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superflües ? Mais je sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche, il t'eut fallu mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne reste donc maintenant, sinon que tu en achetes pour entretenir ta reputation, & confirmer les loüanges de tes flatteurs, qui disent que tu es non seulement beau & aimable, mais Philosophe, Orateur, & Historien. On dit même que tu lis tes harangues à table, & qu'ils ne boivent point, qu'ils ne se soient alterez à force de les louer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit ; jusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Filippes. Et il n'est pas étrange que tu l'ayes creu, estant sot comme tu es, veu que Pyrrus se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, jusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy eut montré les portraits de Philippe, de Cassander, d'Alexandre & de Perdicas, & qu'il luy eut demandé à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuisinier *le Grenouillere*, comme en effet il y en avoit un à Larisse de ce nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit pas peut-estre à ton avantage : mais je sçais bien que tout le monde te prend pour un fou, de croire ressembler à l'Empereur, & de tâcher à le contrefaire par l'habit, le regard, & la démarche. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme qui se conoit si mal en ressemblance, croye ressembler à un Docte, quoy qu'il n'en ait aucun trait. Mais j'ay découvert à la fin où est l'encloüestre ; c'est que tu t'imagines que ta fortune

seroit faite , si le Prince qui aime les Lettres , & ceux qui en font profession , venoit à te prendre pour un sçavant. Toutefois , crois-tu , sot que tu es , qu'il ne sçache pas bien la vie que tu menes , & que tu employes plus de temps à la débauche qu'à l'estude ? Ne sçais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles , par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire ? outre que ton infamie est si publique , qu'elle est connue de tout le monde. Dymoy , si quelqu'un de ces débauchez que tu hantes & qui t'apprennent à tout faire & à tout souffrir , étoit habillé en Hercule , le prendroit-on jamais pour luy ? & quand il auroit sa peau de lion & sa massue , ne le reconnoitroit-on pas à sa démarche lascive , & à ses parures deshonnêtes , suivant le Proverbe qui dit , qu'on cacheroit plutôt un Elefant sous sa robe , * qu'un effeminé. Ne pense donc pas te couvrir sous la peau d'un lion , puis qu'on reconnoitra toujours à ton cry que tu n'es qu'un âne. Enfin ce n'est pas des Libraires , qui te metront en pourpoint si tu n'y donnes ordre , que tu dois atandre la reputation de sçavant ; mais des personnes qui s'y connoissent , & de la verité. Tu devrois vendre plutôt ta Bibliothèque , pour payer ta fôle depense , & les frais que tu fais en esclaves ; car ce sont là tes deux passions , dont une seule est capable de te ruiner. Suy donc mon conseil , & au lieu de tant de gens inutiles , aye quelque honête homme auprès de toy qui te détrompe , & qui n'aille pas divulguer tes débauches , comme ils font. Car j'en vis un l'autre jour sortir de chez toi de grand matin , qui les publioit tout haut , jusqu'à en montrer des marques , & prendre des gens à témoin pour le confirmer. Mais j'atteste les Dieux & ceux qui estoient presens , que je faillis à le battre , tant j'en estois indigné pour toy. En tout cas , s'il est difficile de quitter un métier où l'on est acoutumé , garde plutôt ton argent pour tes débauches , que pour tes livres. Car à quoy sert d'entasser volumes sur volumes ? tu es assez sçavant pour ce que tu fais ; outre que tu n'as pas seulement en la bouche toute

* Il y a au
Gres sept.

l'Antiquité ; mais tu connois tous les Poètes, les Orateurs, & les Historiens, & sçais tous les défauts & toutes les vertus de la langue ; car rien n'empêche que nous n'insistions davantage sur ces choses. Mais je te demanderois volontiers, quels livres tu lis principalement ? Est-ce Platon, Antistene, Archiloque, Hipponax ; ou si tu quites les Philosophes & les Satyriques pour les Orateurs ? As-tu veu la harangue d'Eschinés contre Timarque ? mais tu sçais peut-estre tout cela, & aimes la Comedie ? As-tu leu les Baptes, * ou plutoſt * *C'eſt qu'on y traitoit des vices où il eſtoit ſujet.* les as-tu pû lire ſans rougir ? Dy nous, quel livre t'eſt familier ? car quoy que tu en portes toujours, on ne t'en voit jamais lire. Est-ce de jour ou de nuit, devant ou après tes débauches, que tu t'apliques à la lecture ? Quite, quite toutes ces choses, pour vivre comme tu as fait, quoy que ta vie ſoit encore plus honteuse que ta doctrine, & que tu deusses apprehender les reproches que la † Fedre d'Euripide fait aux femmes, & † *Quelles ne craignent point les tenebres complices de leur débauche.* prendre garde que les murailles ne divulgent ton infamie. Que si tu as resolu de mourir, comme tu as vécu, & d'acheter toujours des livres, laisse-les là pour le moins ſans les lire, ni toucher aux paroles & aux actions des Anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Je ſçay que tout ce que je dis, ne te ſervira de rien, & que tu ne laisseras pas de continuer à ſe faire moquer de toy par les habiles gens, qui ne prennent pas garde à tes livres, mais à ta doctrine. Tu penſes toutefois, couvrir par là ton impertinence, comme ces mauvais Chirurgiens qui ont des étuis dorez, dont ils ne ſçauroient ſervir ; au lieu qu'un excellent Artisan ſe fait admirer avec des outils ordinaires. Encore ceux-là les preſtent ils quelquefois à ceux qui les peuvent mettre en œuvre : mais tu reſſembles à ce chien des Fables, qui eſtoit attaché au ratelier, & ne pouvoit manger du foin, ny ſouffrir que le cheval en mangeât. Voilà ce que j'avois à dire de ta doctrine ; Je parleray une autrefois plus amplement de tes débauches.

DE LA CALOMNIE.

*Qu'il ne faut pas ajouter foy temerairement au
raport d'autrui.*

C'EST un mauvaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs piez, & n'apprehendent pas un danger present, tandis qu'ils en craignent quelquefois un qui est bien éloigné. C'est elle qui fait la plupart des Tragedies dont on oit retentir les Teatres, & qui excite des divisions dans les Estats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux aiguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau d'Appelles. Car ayant esté accusé par un Peintre jaloux de sa gloire, d'avoir conjuré contre le Roy Ptolemée, & causé la revolte de Tyr & la prise de Peluse; Ce Prince qui avoit esté nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là-dessus, que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de même profession, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un Peintre eut entrepris un si grand dessein, & un Peintre qui luy devoit sa fortune, il s'emporta contre luy comme contre un traître & un assassin; & il luy eut fait trancher la teste, si l'un des complices ne l'eut déchargé à la question. Mais lors qu'il eut appris son innocence, il fut touché d'un tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelés donc pour se vanger de la Calomnie qui luy avoit fait un si mauvais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas assis sur un Thrône, environné du Soupçon & de l'ignorance. En cet estat il tend de loin la main à la Calomnie, qui s'avance vers luy le

village

visage tout en feu, avec des attraits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au ciel, & implore son assistance. Devant elle marche l'Envie au visage hâve & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'artifice, qui parent & ajustent la Calomnie, pour la rendre plus agreable. Après vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vêtue de deuil avec ses habits déchirez, qui tourne la teste vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblème de la Calomnie, dont je te veux faire en suite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ses couleurs; Pour commencer par sa définition, c'est un faux rapport que l'on fait d'autrui en son absence, auquel d'ordinaire on ajoûte foy, sans donner les moyens à l'accusé de se justifier. On doit donc considerer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, la Calomnié, & celui à qui l'on s'adresse pour médire, qui est comme le Juge, & les autres les Parties. Commençons par le Calomniateur, puisqu'il joue le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un méchant homme; car les gens de bien ne se mêlent point de ce métier, & tâchent plutôt à reconcilier les ennemis, qu'à semer de la division parmy les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement méchant, il est injuste; car il ne se contente pas d'accuser à faux, il empêche qu'on n'oye l'accusé en sa defense contre l'ordre de la Justice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celui qui fait autrement, commet une injustice, quand il rendroit un Jugement juste, & offense même les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement injuste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celui à qui il parle, pour l'empescher d'entendre les raisons de l'accusé; ce qui ajoûte encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien, quand il accuse, veut que la defense soit publique, aussi bien que l'accusation,

parce qu'il a intérêt que la vérité soit connue; comme celui qui peut vaincre son ennemy à force ouverte, n'ule point de trahison ni de ruse. Le thrône de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Envie & la Haine, & où se presentent à toute heure mille occasions de mentir & de flater. Car où l'on voit croître à tous momens l'esperance & l'ambition, là sont les envies les plus cruelles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Un Courtisan est toujours en garde, comme un Gladiateur, pour porter le coup de la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise, de sorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en un instant supplanté, quoy que celui qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long temps que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient envelopez souvent dans une même ruine. Car comme il ne s'agit pas de peu de chose, & qu'il y va de la faveur du Prince, on est perpetuellement aux écoutes pour l'obtenir; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le métier d'un sot, & il faut estre tres-habile pour y réussir. Car si ses traits ne sont trempés dans la vray-semblance, ils sont sans effet, parce que la vérité ne peut estre vaincûe que par un ennemy qui luy ressemble. Or la calomnie, comme fille de l'envie, s'attache toujours à ceux qui sont les plus élevez par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere, chacun tâche de devancer son compagnon, soit par art ou par vitesse; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu, pour arriver à la gloire, où les autres ne peuvent parvenir que par surprise. Cependant celui qui est le premier, est toujours en bûte aux autres, & l'objet de l'envie & de la haine, si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement que l'on peut; car s'ils viennent à estre découverts, ils sont inutiles. Ordinairement la calomnie prend pour fondement la profession de celui qu'elle veut calomnier. On accuse un Medecin d'em-

poison-

poisonnement, un Ministre de trahison, un Grand de faire des entreprises; mais la passion du Prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme; à celui qui se pique d'esprit, qu'on se moque de ses ouvrages, comme on accusa Filoxene auprès de Denis le Tyran, de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux, on calomnie un homme auprès de luy d'impieté ou de libertinage. Car chacun s'emporte dans sa passion, & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses. Voilà ce que font les calomniateurs, pour irriter davantage celui à qui ilss'adressent, de peur que s'il n'estoit pas assez animé, il ne donnât du tems à la recherche de la verité, & à l'examen de leur calomnie; quoy qu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empêche qu'on n'en veuille ouïr la defense. On accusa le Philosophe Demetrius devant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu déguiser aux Bacchanales, & de n'y avoir beu que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fût travestý & n'eût beu du vin en la presence du Roy, & dancé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconnoître Efestion pour un Dieu: Car non content de luy faire une pompe funebre, qui coûta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'envy des Temples & des Autels; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de jurer par son nom, & un crime capital de s'en moquer. Car les Courtisans pour flater la passion du Prince, luy contoiént des chimeres & des visions; Qu'Efestion leur estoit apparu en songe; Qu'il guerissoit ceux qui l'invoquoient; raportans de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur; * si bien qu'Alexandre qui * Comme
avoit toujours les oreilles bâties de ces discours, *qui diroit*
les creût à la fin, & se glorifia de pouvoir faire un *Ange-gar-*
Dieu qui estoit encore plus que de l'estre. *dien.* Com-
bien pensez-vous qu'il y eut alors d'honêtes gens

disgraciez, pour avoir résisté à la passion du Prince, ou témoigné de l'aversion pour ses frénésies. Le Capitaine Agathoclez qu'il estimoit, aloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Efestion, comme s'il l'eût creû mortel, si Perdicas n'eût juré ses grands Dieux, & particulièrement Efestion, que ce nouveau Dieu luy estoit aparû à la chasse; & luy avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonât à Agathoclez, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son amy, & qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. Alexandre estant donc de cette humeur, ouvroit une large porte à la calomnie. Car, comme on attaque toujours une place par l'endroit qui est le plus foible, le Calomniateur prend toujours celuy qui l'écoute par la partie qui est la plus ouverte à la médisance; parce que c'est le lieu le moins défendu. Voilà les forces de la Calomnie au dehors: mais au dedans elle a pour ministres, le dégoût du present, & l'amour de la nouveauté, avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables; outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant, que les faux rapports. Il est donc aisé d'attaquer un cœur exposé de tous costez, à la bâterie, & de perdre un innocent qui ne se défend point; car l'accusé en cette rencontre meurt comme un homme endormy qu'on tue dans une prise de ville. Ce qui est de plus déplorable, c'est qu'on va trouver son amy, comme auparavant, sans sçavoir rien de ce qui se passé; & qu'on donne soy-même dans le piège. Mais un homme d'honneur ne condamne point son amy sans l'oïr, sans luy donner les moyens de se justifier; au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écoutent pas, ou font semblant de recevoir ses excuses, en attendant l'occasion de s'en vanger; sur tout, quand le Calomniateur est leur amy, ou qu'il feint de l'estre de celuy qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empêcher d'ajouter foy à son rapport;

raport ; fans considerer qu'il arrive tous les jours mille sujets de rompre , même entre les plus grands amis. D'ailleurs, la Colomnie n'attaque jamais un ennemy découvert, parce qu'elle perdrait creance ; mais souvent son propre amy, ou pour le moins celui qu'on feint estre tel, pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux interests de celui à qui l'on parle. Quelques uns honteux d'avoir ajoûté foy à de faux rapports, & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur amy offensé, rompent avec luy, comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois déplorer la misere de nôtre vie, dont la calomnie est un des principaux fleaux. Il faut que tu meures, s'écrie Antia, à son mary, ou que tu tues Bellerophon, qui a attenté à ma pudicité ; quoy que ce fût elle même qui l'eût sollicité au mal. Il s'en falut peu pourtant qu'il ne portast la peine de sa chasteté, & de la luxure de son hôtesse, & qu'il ne perît au premier combat qu'il eut contre la Chimere ; car pour un semblable sujet, Fedre perdit Hippolite. Mais, dira quelqu'un, il faut ajoûter foy aux rapports, lors qu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t-il quelqu'un de plus juste qu'Aristide ; il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle, par la jalousie de sa gloire, comme les plus gens de bien ont leurs défauts & leurs passions. Le plus sage & le plus vertueux d'entre les Grecs. * ne dressa-t-il pas des embûches à son parent, son amy, & son compagnon d'armes ? Socrate fut accusé d'impiété, Miltiade, & Themistocle de trahison, après avoir rendu de tres-grands services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage ? Il fermera les oreilles à la Colomnie, comme Ulysse au chant des Sirenes, & n'ajoutera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection, mais demeurera sur la défiance. Il est ridicule de metre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celle de nôtre ame dégarnie. Quand on nous fera donc quel-

* Ulysse
à Pala-
mede.

que

que rapport, il faut examiner la chose en soy-même, sans avoir égard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune-homme? & c'est l'une des plus grandes injustices qu'on puisse commettre. Il ne faut déferer ni au jugement, ni à la passion d'autrui : ni considérer pas davantage l'accusateur que l'accusé, & se défier toujours de celui qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car si l'on pouvoit pénétrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses ténèbres par sa lumière.

L' A P O F R A D E , O U L E M A U - V A I S G R A M M A I R I E N .

C'est une invective contre un homme qui avoit condamné le mot d' Apofrade , qui signifie proprement, un jour malencontreux.

ON voit bien que tu ne sçais ce que signifie le mot d' *Apofrade*; autrement tu ne m'aurois pas accusé de barbarie pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantôt de sa signification; je me contenteray de te dire pour cette heure, que tu as pris par l'aile la Cygale, comme dit le Poëte Archiloque. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-même, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la Satyre, laissoit à juger ce qu'il feroit, étant offensé. C'est dequoy je t'avertis maintenant, non pas pour me comparer à un si grand personnage, mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il associeroit avecque luy Hipponax & Simonide, * car tous

ceux

* Anciens
Satyri-
ques.

ceux qu'ils ont âtaquez, n'estoient rien au prix de
 toy. Cependant, il semble que quelque Dieu t'ait
 mis dans la fantaisie, de reprendre ce mot, pour dé-
 couvrir ton ignorance, qui ne sçait pas les choses les
 plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres de-
 fauts. Car outre que j'ay quelque talent dans la Sa-
 tyre, je cōnois tes vices dès l'enfance, & ne man-
 que ni de capacité ni de hardiesse pour les publier.
 Je parle de la sorte, parce qu'il ne serviroit de rien
 de t'en avertir en particulier, pour tâcher de t'en
 corriger; puis que tu ne peux non plus changer de
 Nature, que ces sales animaux qui vivent dans l'or-
 dure & dans le fumier; outre que tes crimes ne sont
 gueres plus secrets que ceux de ces celebres crimi-
 nels des Fables, & que ton ignorance est si publi-
 que, qu'il n'est point besoin que personne t'ôte la
 peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne.
 Mais je les veus métre icy, de peur qu'on ne croye
 que je sois le seul qui les ignore. Qui appellerons-
 nous à nôtre secours pour cela? Sera ce quelque
 Dieu des Comedies de Menandre, tel qu'Elencus,
 Dieu de liberté & de verité, * qui est ton plus grand * Comme
 ennemy, puis qu'il sçait tout ce que tu fais, & ce qui diroit
 que tu souffrestous les jours, & qu'il le veut publier. la Raison.
 Il fera donc icy le prologue de ma Satyre, comme il
 fait quelquefois chez cét Auteur; afin d'apprendre
 à tout le monde, que nous n'entreprenons pas cecy
 en vain, ni par une inimitié particuliere, mais pour
 vanger le public. Et quand il aura parlé, il se pourra
 retirer à la bonne heure, & nous laisser faire le re-
 ste, parce que nous sommes assez capables pour te
 confondre, & qu'il n'est pas seant à un Dieu de par-
 ler de si grandes abominations. Voicy dont ce qu'il
 dira par forme d'avertissement. Ce Sofiste qui
 contrefaisoit le Philosofe, c'est de toy qu'il parle,
 vint un jour aux jeux Olympiques pour y reciter
 une harangue, qu'il avoit composée sur le sujet de
 Pytagore, lors qu'on le voulut empêcher de parti-
 ciper aux mysteres d'Eleusine, à cause qu'il estoit
 étran-

étranger , & qu'il avoit esté Euforbe durant la guerre de Troye. Sa harangue , comme la Corneille d'Esope, estoit toute parée des plumes d'autrui , & bâtie de pieces raportées. D'ailleurs, elle estoit premeditée de long tems : mais pour faire croire qu'il l'avoit faite sur le champ, il fit tant par l'un de ses amis, que lors qu'il demanda un sujet tout haut , on luy donna celui-cy. Cependant , comme il ne jouïoit pas bien son personnage , & qu'il raportoit des choses tirées de loin & étudiées, personne ne se pouvoit empêcher de rire , & de faire signe à cet amy qu'on reconnoissoit bien la fourbe ; quoy que nôtre Sosiste tâchât de suppléer à tout par son impudence. Quelques uns donc à mesure qu'il parloit, ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il avoit dérobez des Anciens. Celui qui a fait ce Discours & qui m'a introduit icy estoit de ceux-là : car il ne se pouvoit tenir de rire , non plus que les autres. Et pourquoy n'eût-il pas ry d'une si grande & si publique effronterie ? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empêcher d'éclater une fois tout haut , entendant cet âne qui vouloit comme on dit jouïr de la lyre, ce que ce galant-homme aperçut en se retournant , & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année, ou plutôt le troisieme jour de la grande nouvelle Lune, * où les Romains suivant une coûtume ancienne, font des vœus & des sacrifices, pour tout le reste de l'an ; sur la creance que les Dieux écoutent alors plus âtentivement nos prieres. En cette grande feste donc , & ces Calendes sacrées, celui cy voyant nôtre imposteur qui étaloit ses larcins sous le nom de Pytagore, comme il le connoissoit parfaitement , & qu'il sçavoit ce qu'il faisoit , & ce qu'il souffroit tous les jours, où il avoit esté même surpris ; il dit à un de ses amis qui estoit près de luy , Sortons d'icy , que cet infâme par ses abominations ne nous change ce jour heureux en un funeste, il se servit pour cela du mot d'*Aposrade*. Cependant , nôtre imposteur ne

* Du mois
de Jan-
vier.

l'eut

l'eut pas plutôt ouï, que pour se vanger de cette raillerie, il s'écria; Quelle beste est ce qu'*Apostrate*? Est-elle mâle ou femelle, terrestre, ou aquatique? car pour moy, je ne la cõnois point. Mais en pensant exposer l'autre en risée, il s'y exposa lui-même, & fit voir son ignorance. C'est là le sujet dont on va vous entretenir, pour vous faire voir que ce grand Orateur, qui fait des harangues à l'improvisiste, ignore les choses les plus vulgaires, & que les artisans de la Grece sçavent. Voilà ce qu'avoit à dire le Prologue; c'est à moy d'achever le reste, & de représenter icy ce que tu as fait en diverses parties du monde, & ce que tu fais presentement à Esèse, qui est le comble de ta doctrine, & le chef d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Apostrate*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choque-t-il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille delicate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Atènes? Tu prouveras plutôt à un Aténien, que Cecrops & Erectée estoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont communs, avec le reste des Grecs; mais celui-cy leur est propre & ils s'en servent pour exprimer un jour mal-heureux, ou l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, soit pour quelque grande défaite qui est arrivée ce jour-là, ou pour quelqu'autre calamité. Mais il n'est pas peut-estre seant d'apprendre ces choses à ton âge; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne sçais point qui sont beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où es-tu, de ne le pas sçavoir? car encore qu'on te deût permètre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, appeler un jour malencontreux, d'un autre nom, si tu veus parler comme l'on a fait à Atènes. Mais tu diras peut-estre qu'il n'est plus en usage, & qu'il ne se faut pas servir de mots que l'on n'entend point. Il est vray que j'ay failly de m'en servir en ta presence; car je devois parler Capadocien

cien, Paflagonien, ou Baëtrien, pour faire que tu m'entendisses; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot est de ceux qui se sont conservez en usage dans cette grande revolution qui arrive tous les jours dans les Langues; & je rapporterois le nom de ceux qui en ont usé, si je ne craignois de troubler ta memoire, par tant de Poëtes, d'Orateurs, & d'Historiens qui te sont inconnus. J'aurois plutôt fait de dire ceux qui nes'en sont pas fery; quoy que pour te dire la verité, je n'en sçache point, & t'offre quelque bonête present, si tu peus nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la chose qu'on veut signifier par là. Car celuy qui ignore ce mot, peut ignorer ou sont situées les villes d'Atènes, de Sparte, & de Corinthe. Mais tu diras peut-estre qu'il est bon, mais non pas au sens que je l'ay pris, ou bien que je l'ay allegué hors de propos. Je te satisferay encore là dessus, si tu es capable de raison. Car les Anciens se sont servis de plusieurs pareilles metafores, contre ceux qui te ressembloient; ils ont apellé un * Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Cothurne*, pour marquer son instabilité, à cause de la peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Un autre, † *Lypaë*: qui avoit accoustumé de troubler les Assemblées. Un autre, ‡ *Hebdomas*, qui railloit & folâtroit avec le peuple, comme les écoliers font aux jours de congé. ‡ Pour quoy donc ne pourra-t-on pas nommer *Aposrade*, un mal-encontreux personnage comme toy; Car il est certain que lors que nous rencontrons quelque chose de mauvais augure, & particulièrement le matin, comme un châtré, un boiteux, ou un singe, nous avons coûtume de rentrer aussi-tôt, comme si ce jour-là nous devoit estre funeste. Si le premier jour de l'an donc, on trouve un homme comme toy, qui passe pour un infame, un méchant, un imposteur, un parjure, un monstre, une peste, ne le fuira-t-on pas comme un oiseau de mauvais augure, capable de troubler le plus beau jour, & de le ren-

* Ou, un homme dont la vie estoit instable.
† Trouble.
‡ C'est qu'ils avoient congé une fois la semaine.

ren-

rendre mal-encontreux ? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose, outre que tu aurois bien de la peine à prouver le contraire à tes citoyens, qui sçavent comme tu as vécu dès ton enfance, & comme tu te mis au service d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, jusqu'à ce qu'il te quita, comme on fait un habit lors qu'il est usé. Tu servis depuis au Théâtre, & fus avec une compagnie de farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prologue, & entrois paré avec des brodequins dorez, & un habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audience. Mais maintenant tu es devenu Orateur ; c'est pourquoy quand on le sçaura en ton país, on croira voir deux Thèbes & deux Soleils, comme cet Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aller, quoy que ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Fenicie, & un tres-agreable séjour. Mais tu as honte de ton premier métier, & craindrois d'ouïr en allant par les rues. Voilà celuy que nous avons vu Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses ; car quelle impudence égale la tienne ; & qu'as tu jamais trouvé de honteux ? J'apprens que tu possèdes dans la ville de ta naissance un grand Palais, à comparaison duquel le tonneau de Diogene pourroit passer pour le thrône de Jupiter. Tu ne pourrois donc empêcher que ces citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de même sentiment. Tout Antioche a vu comme tu débauches ce jeune garçon qui venoit de Tarse. Mais il n'est pas honneste de remuer ces ordures, & tu sçais comme on vous surprit tous deux, si ce n'est que tu l'ayes oublié, à cause que tu n'as point de memoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte, où tu fus reçu fugitif après ces beaux exploits de Syrie, lors que tu estois talonné par les Fripiers, qui t'avoient presté les habits, avec lesquels tu trouvois à diner, & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'est-elle pas témoin de tes débauches,

aussi bien que celle d'Antioche? Ouy sans doute, puis qu'elles y ont esté plus grandes & plus celebres. Tu ne rentras qu'un homme dans toute la ville, à qui tu pûsses persuader ton innocence, & qui te servit de support, & te donnaist à vivre. Tu me permettras de taire son nom, puisqu'il est connu de tout le monde, & des principaux de l'Empire. Te souvient-il quand il te surprit entre les genoux de ce jeune Echançon? Quelle opinion penfes-tu qu'il eut alors de ta preud'homme, s'il n'avoit perdu les yeux? Aussi te chassa-t-il honteusement, & purifia sa maison après ton départ. Toute la Grece & l'Italie furent remplies en suite de ta renommée & de ta gloire; & je m'étonne qu'il y en ait maintenant qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Efése, s'ils n'ont perdu la memoire aussi-bien que toy. Il est vray que tu y as ajouté à tes autres débauches, celles des femmes; & après cela tu trouves étrange que pour exprimer l'horreur de tes vices, on se serve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'alât baiser pour recompense? Il vaudroit mieux baiser un aspic ou une vipere; car encore pourroit-on guerir de leur morsure, à l'aide de quelque contrepoison; mais après s'estre souillé de tes baisers, on n'oseroit aprocher des Autels; & c'est un crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Cependant tu railles de paroles des autres, sans prendre garde à tes actions. Pour moy, j'aurois honte d'ignorer le mot que tu condamnes, bien loin de me repentir de l'avoir dit. Ce sont les barbarismes & les solecismes que tu prononces tous les jours, dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Ou l'aurois tu aussi aprise? si ce n'est dans quelque vieux bouquin, ou dans les livres de Filénis, que tu as toujours entre les mains, & qui sont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puis que j'en suis venu jusques-là; Que dirois-tu, je te prie, si ta langue t'appelloit en Justice, & qu'elle te fit ces reproches? Quoy ingrat! après t'avoir retiré de la necessité; & t'avoir rendu celebre sur les Theatres, en te faisant jouier le

per-

personnage tantost d'un Heros, & tantost d'un Dieu; Après t'avoir nourry maître d'Ecole; Après t'avoir fait passer pour Orateur, & reciter ces belles Harangues empruntées qui t'ont aquis tant de gloire; estoit-il juste pour recompense, de me faire servir à tes saletez? N'est-ce pas assez des mensonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les jours, sans parler de tes sottises & de tes impertinences? Me falloit-il occuper la nuit à un infame ministère, & me faire souffrir mille opprobres? Il y a d'autres membres qui sont destinez à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eut coupée, comme on fit celle de Filomèle. Car les langues de ceux qui ont dévoré leurs enfans, ont moins eu à souffrir que moy. Dy-moy, par les Dieux, si ta langue parloit de la sorte, & qu'elle prit ta barbe à témoin, que luy répondrois tu? ce que tu fis n'a gueres à celuy qui te reprenoit d'un crime que tu venois de commettre? Que c'estoit par là que tu t'estois mis en credit. Car d'où vient, à ton avis, la grandeur de ta reputation? Crois-tu que ce soit de tes Harangues? Il suffit, me diras-tu, que je sois illustre par quelque biais que ce soit. Veus tu que je raporte tous les sobriquets qu'on t'a donné en divers lieux où tu as esté? C'est une chose étrange, que tu n'ayes pû souffrir un mot, après avoir souffert tant d'infamies. On t'apelloit en Syrie, Rhododafné. * Pour quel sujet? j'ay honte de le dire, & * *Laurier* il ne tiendra pas à moy qu'on ne l'entende point. En *rose*. Palestine on t'apelloit, la Ronce, à cause que ta barbe piquoit tes beaux amoureux; car tu te rasois alors. En Egypte on te nommoit l'Esquinancie, parce que tu faillis à estre suffoqué par un matelot, qui te l'enfonça jusqu'au gosier. Pour les Atheniens, sans tant de mystere, ils ne firent qu'ajouter une lettre à ton nom, & te nommer † Atimarque; car tu devois avoir quelque chose de plus que celuy contre lequel ‡ Esquinés a fait *neur*. cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le † *Timar*. nom heroïque de Cyclope, pour avoir contrefait celui *que*. d'Homere dans une débauche, afin d'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à

demi yvre, qui attandois l'attaque de ton Ulyffe, c'est à dire d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te crever l'œil; mais il gauchit un peu, & t'enfonça la machoire, ou plustost comme un autre Carrybde, tu ouvris la gueule pour l'engloutir luy & son navire. Cependant, d'une débauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yvrognerie. Et après cela tu trouves étrange que l'on te nomme Apofrade? Et que dis-tu quand on t'appelle Lesbien? N'entens-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louer? ou si tu l'entens mieux, parce que la chose t'est plus familiere. Tes vices sont connus maintenant, jusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher une en mariage à Cyzique: Je ne veux point, dit-elle, d'un homme qui a besoin d'un autre homme. Et après cela, tu te cabres pour des paroles? Mais certes tu as raison; car tout le monde ne peut pas inventer de belles frases comme les tiennes; Qui seroit si insolent que de demander un trident, au lieu d'une épée, pour venger trois adulteres, & de dire que Theopompe parlant sur trois chefs, * avoit défait les principales forces de la Grece avec une arme à trois pointes, & qu'il estoit le chien à trois têtes? Il y a cent autres choses dans tes Harangues, dont il ne se faut pas souvenir, non plus que des fautes, que la pôvreté te contraint de faire, comme de dénier un dépost en Jugement, dérober en demandant l'aumône, & plusieurs autres friponneries. Il faut pardonner à un homme qui meurt de faim, s'il tâche à subsister du mieux qu'il peut; mais ce qui est insupportable, c'est que tes débauches absorbent, ce que tes crimes ont aquis. Il est vray que tu as fait depuis peu un trait qui merite d'estre loué; c'est que sçachant le métier de Tisias, tu as joué le personnage de Discorax, en déroband trente pieces d'or à ce vieux fou, qui à cause de Tisias a donné par surprise sept cens cinquante dragmes d'un livre. Je pourrois dire bien d'autres choses, mais je n'en ajouteray qu'une. Fay ce que tu voudras, & ne cesse de pe-

* On, pour
le Tricaran-
gas.

cher

cher contre toy-mesme ; mais ne fais plus cecy , car il n'est pas juste que ceux qui vivent de la sorte , & qui trahissent leurs amis , comme tu fais , soient sous un même couvert , ni boivent & mangent avec les autres. N'ajoute point aussi les baisers aux complimens , & particulièrement quand tu salueras ceux qui t'ont rendu la bouche malencontreuse. Enfin puisque j'ay commencé à t'avertir en amy , ne t'amuse plus à parfumer une teste blanche , ni à te faire arracher le poil * où tu sçais. Car si c'est pour la propreté , tu en devrois faire autant par tout ; mais pourquoy te t parer en des lieux qu'il n'est pas honnête de montrer ? Il ne te reste que les cheveux blancs , pour paroître sage ; † On met-
tre du de-
pilatoire.
† On, pour
la santé.
épargne les donc , & particulièrement ta barbe ; & si tu peux , ne fay tes saletez que de nuit , afin que la lumie-
re n'en soit point souillée. Tu vois qu'il ne falloit pas reveiller , comme on dit , le chat qui dort , ni condam-
ner le mot de malencontreux , qui rendra toute ta vie malencontreuse. En veus tu davantage , car je t'en diray tant que tu voudras , bien assuré que je ne manqueray jamais de matiere. Un infâme comme toy devoit craindre d'offenser un homme d'honneur. Tu diras peut-estre que je t'ay attaqué par des Enigmes que tu n'entens point ; Comme si tu ne sçavois pas le nom des crimes que tu commets ? Mais je te permets d'en rire , si je ne suis vengé au double. Pren garde seulement à l'avenir comment tu vivras , & ne te prens qu'à toy de cette Satyre , puisque selon le dire d'Euripide , *l'inélicité est la fin d'une bouche sans retenue , aussi bien que de la folie & de la mechanceté.*

LOUANGE D'UNE MAISON.

O N dit qu'Alexandre fut si transporté , en voiant la beauté de la riviere du Cygne , avec la clarté & la fraîcheur de ses eaux , qu'il ne pût s'empêcher de s'y baigner , parce qu'elle n'estoit pas trop

profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de même épris d'amour, à la vue d'un Palais si beau & si magnifique, & touché du desir d'en connoître toutes les perfections, & d'en célébrer les loüanges. Car je ne croy pas qu'il y ait une plus grande marque de stupidité & de barbarie, que de s'estimer indigne de posséder ce qui est beau, & comme s'en bânir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres; mais ils aiment à se repandre en loüanges, pour payer en quelque sorte leur hôte, & faire voir qu'ils savent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faveurs que l'on leur fait. Or de le louer simplement, cela peut être bon pour ceux qui ne peuvent rien davantage, comme ce jeune Insulaire * qui contemploit le Palais de Menelaüs, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre; Mais de faire une harangue à sa loüange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoutez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un si auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'Echo se plaît à redire les chansons des Bergers, & à exprimer le son rustiqué de leurs musettes, dans le creux de quelque rocher; Que ne fera-t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere? D'ailleurs, il semble, que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & plus belles expressions, & reveille les forces de l'esprit, pour essayer de l'égalier, comme le courage d'Achille se sentit ému par la vue des armes, & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit à entretenir Fédre sous l'ombrage frais d'un Platane, & sur les bords verdoyans d'une fontaine, & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses, quoy que vierges, pour entendre des discours d'amour: Et ne croirons-nous pas qu'elles accourront volontairement, pour inspirer celui qui vient chanter les loüanges d'un séjour si agrea-

* *Telemaque.*

agreable.

agréable ? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres, ni dans un Palais qui n'ait rien de recommandable que son opulence, comme celuy du Roi de Perse ; mais dans un chef d'œuvre d'Architecture, où l'art surpasse la matiere, toute precieuse qu'elle est, & qui ne demande pas un spectateur rustique, mais sçavant. Pour commencer donc sa description, il est tourné au Soleil levant, à l'exemple des anciens Temples. Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées. Les vens le peuvent rafraîchir en toute saison ; & comme il est percé de tous côtez, la liberté de la veüe ne contribue pas peu à son embellissement. Les ornemens n'y sont pas entassez les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout ; mais comme une honête femme, il n'en a qu'autant qu'il en faut pour l'agrément, & non pas pour le luxe ; à l'exemple du Ciel, qui n'est pastout fermé de feux, car autrement, au lieu d'estre agréable, il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries, pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens ; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus, & aimeroient mieux estre sans parure, que d'en trop avoir. L'or est donc icy menagé, comme dans les beaux ouvrages, où on le mêle parmy la pourpre & l'yvoire, pour en rehausser l'éclat, & non pas pour l'étouffer ; & il semble ajoûter à la lumiere du jour, une lumiere plus precieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes, on pourroit comparer les platons de ce superbe édifice, au plancher des Cieux ; & les beautez des peintures & des tapisseries, aux fleurs d'un parterre, si ce n'est que celles-cy flétrissent, & que les autres sont immortelles, comme n'estant jamais souillées par l'âtouchement d'une main grossiere, & ne souffrant quel'aproche de la veüe. D'ailleurs, il y a icy un Printems perpetuel, au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles, & piqué de les décrire, quand on devroit estre surmonté par la grandeur de sa matiere ? Car la beauté a des charmes inexplicables

bles, pour nous attirer à foy, & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans une belle carriere, où l'on imprime doucement ses pas, & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Pâon à l'entrée du Printems, lors qu'il voit naître les premieres fleurs, qui sont non seulement plus belles, mais s'il faut aussi dire, plus fleurs que les autres, étale avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses ailes; & dispute avec le Printems, à qui produira de plus belles choses. Il fait la rouë; Il se tourne & se mire dans ses plumes dont l'éclat est redoublé par celui de la lumière; qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais les multiplie. Cela arrive particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses ailes, & ressemblent chacun à un arc en ciel, qui change de couleur selon les divers aspects de la lumière. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à foy, quand sa surface est unie comme la glace d'un miroüer, & qu'on la peut appeller à bon droit, le miroüer des Cieux. Les plus grands ennemis des eaux desirent alors de s'embarquer & des'éloigner du rivage; sur tout lors qu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler légèrement sur les ondes. Il en est de mesme de ce Palais, dont la beauté m'enchanté & me ravit, jusqu'à me perdre dans ses louanges. Et je m'imaginois que quand je serois sans éloquence, elle suppléeroit à mon défaut. Mais ne me trompe-je point aussi dans ce ravissement; & les merveilles qui sont icy, ne nuisent elles point plutôt à mon dessein. Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes, & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour les jeter sur leurs pierrieres; Celuy qui harangue dans un lieu remply de tant de beautez diverses, à ce malheur que les yeux des auditeurs sont plus occupez que leurs oreilles; & que la lumière de son discours est obscurcie, comme celle d'un flambeau par une plus grande lumière. Ajoutez à cela, que la voix retentit trop en des lieux si élevez, & qu'on ne l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle fait com-

comme un Echo qui la trouble, ou parce qu'elle est absorbée dans ces voutes, comme le son de la flûte, par celui de la Trompète, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempête. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu, excite celui qui parle, qu'elle l'étonne plutôt, & l'intimide, par une juste crainte, de n'avoir rien qui soit digne d'un Palais si admirable, & d'un auditoire si celebre. Car, comme l'éclat des armes de celuy qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante, la beauté du lieu ne sert qu'à decouvrir davantage les défauts de l'Orateur, & à faire paroître sa foiblesse. C'est ce que celui-là dans Homere semble avoir bien reconnu, lors qu'il s'excuse sur son ignorance, pour faire que sa Harangue soit plus admirée, parce que ce qui est beau, ne tire pas son lustre de ce qui l'égale ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que luy. Joignez à cela; que la veüe de celui qui parle, aussi bien que l'oreille de celui qui entend, est divertie par la beauté des objets qui l'empêchent de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il die de belles choses, pour détourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont devenus spectateurs. Si tôt qu'on est entré icy, on se trouve ébloüy de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'usage des yeux, pour conserver celui des oreilles; ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Aréopage. Les Fables des Gorgones & des Sirenes enseignent assez les avantages de la veüe sur l'ouïe, puisque les unes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant vite on s'exemptoit du charme des autres. L'exemple même du Pâon fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne feroient pas capables de nous divertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploye ses aïles au Printems, & qu'il étale toute sa pompe & sa magnificence. Herodote dit que l'ouïe est plus infidele que la veüe, & par là il donne l'avantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des aïles, & s'envolent à même tems qu'on les prononce; mais le plaisir de

la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublés, & par ce moyen inévitables. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puisque tandis que nous parlons, je vous voy jeter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures; dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciènes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veus décrire, pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à celui de l'ouïe, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre, & qu'il faut que je vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Greque, jointe à celle d'Etiopie. Voilà Persée qui tue un monstre marin, & qui enleve Andromede. Confiderez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle, qui toute nue regarde le combat, du haut d'un rocher. Confiderez l'épouvantable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir, & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier, qui le petrifie par la force des regards de Meduse tandis qu'il luy décharge un coup d'estramacon sur la tête. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre, son vol vers les Gorgones; d'où il remporte ce fameux bouclier, sans lequel il ne pouvoit metre fin à l'aventure. Après vient un exemple illustre d'amitié, qui semble estre tiré de Sofocle ou d'Euripide. Pylade & Oreste, qu'on croit morts, sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon, où entrant à la dérobee,

ilstüent Egypthe, car Clytemnestre est déjà morte, & étendue sur ce list à demy nue. Voyez comme toute sa Cour est étonnée de cet assassinat; les uns pleurent, les autres crient, ou semblent crier; ceux-cy cherchent à se sauver, ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel, & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere, parce que cela eût fait trop d'horreur; mais il le dépeint tuant l'adultere de sa famille, & le meurtrier de son pere. En cet autre tableau est un passe-tems amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ce roc, avec un lièvre à la main, qu'il montre aux chiens qui veulent sauter après. Apollon, qui aime ce beau fils, est tout proche, qui sourit de cette action. En-suite est encore Persée, qui execute l'entreprise des Gorgones, & coupe la tête à Meduse, estant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'aventure, & n'a pas vu la tête de la Gorgone placée dans le bouclier; car il sçait bien que la veüe en est mortelle. Vis à vis de la porte * est en relief sur la paroy, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Déesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroît en un autre estat au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour; & de la violence de sa passion, naît un monstre demi-dragon & demi-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui luy montre le chemin qu'il † doit tenir, pour recouvrer la lumière; & le Soleil qui paroît guerir son aveuglement; ce que Vulcain contemple de l'isle de Lemnos. Après, est Ulysse qui contrefait le fou, pour ne point aler au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemmon, qui l'y convient de la part de leur Maître. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa fureur, tant en son visage effaré, qu'en sa charrière atelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le rivage. Palamède pour opposer une feinte à une autre, fait

* On au
dessus,
vers le mi-
lieu de
la sale.

† On qui
meine à,
&c.

sem-

semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le coucher sur le sillon, afin que le coutre de la charrue le tue en passant. Le pere a ce danger s'arrête; & en ce faisant découvre sa fourbe. La dernière histoire est celle de Médée, qui, transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de travers, & medite déjà un sanglant dessein. La voyez vous avec une épée nue à la main, toute prête à l'exécuter. Ces petits innocens luy sourient, ne sçachans rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs, que toutes ces choses arrêtent vôtre veüe, & la détournent sur des objets étrangers; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant, de ce que j'ay dit à son avantage; mais j'ay esté bien aise de vous faire voir cette difficulté, pour redoubler vôtre attention, & pour vous représenter les merveilles de ce chef-d'œuvre, dont j'avois entrepris la louange.

DE CEUX, QUI ONT LONG-TEMPS VÉCU.

VOICI la liste de ceux qui ont long-tems vécu, que je te presente, illustre Quintile, après l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe, le jour que tu donnas le nom à ton second fils, comme je le dis alors à quelques uns. Mais ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure, je me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-tems en vie avec toute ta famille, tant pour l'intérêt de tous les honêtes gens, que pour le mien particulier. Depuis, comme je révois là-dessus, parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon, je crus que c'estoit de toy qu'il vouloit parler; & j'ay atandu le jour de ta naissance, comme le plus propre à te faire ce present, & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie, les moyens d'y arriver, en vivant comme

comme ceux dont je te conteray l'histoire. Et pour commencer, Homere qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de l'antiquité, dit que Nestor, qu'il propose pour un exemple de prudence & de sagesse, avoit vécu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit; car je ne parleray que de ceux-là; & les Poëtes tragiques en donnent une fois autant à Tiresias; ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de vivre. Il y a des professions où l'on vit long-tems, Témoin les Prêtres d'Egypte, * & les Interprètes des mysteres parmy les Assyriens & les Arabes, sans parler des Mages de Perse & des Gymnosofistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a même des Nations toutes entieres qui mènent une longue vie comme les Seres, soit à cause de la bonté du pais & du climat; ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent jusqu'à trois cens ans; les Athotes cent trente; & les Caldéens un peu moins, en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veüe & rend les sens plus vigoureux. Venons maintenant aux particuliers, qui ont long-tems vécu pour avoir mené une forme de vie convenable à leur nature, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous ayons, est celuy de nôtre Prince †, de qui l'heureuse & longue vie, comble de toutes sortes de felicitez cét Empire. † *Marc-Aurele.* Numa Pompilius plein de pieté & de respect envers les Dieux, & dont le regne a esté tres-florissant, vécut plus de quatre-vingts ans, comme fit aussi Servius Tullius, tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe vécut plus de quatre-vingts & dix ans, dans une parfaite santé, s'estant retiré à Cumes depuis son exil. J'ajouteray à ces exemples, celuy des autres Rois qui ont aussi vécu long-tems, & à la fin je te donneray la liste des Romains qui sont parvenus à une longue vieillesse, tant à Rome qu'en Italie; ce qui nous donne l'esperance de conserver encore l'Empereur plusieurs années, pour le bien general du monde; & refute ceux qui

qui condamnent ce climat. Argantonius Roy des Tartesiens, vécut cent cinquante ans si l'on en veut croire Anacréon & Herodote ; car les autres n'en sont pas d'accord ; & Agatoclés Roy de Sicile, quatre-vingts quinze, au raport des Historiens Démocares & Timée. Hieron Roy de Syracuse, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts douze ans, après en avoir regné soixante & dix, comme disent Demetrius Callitianus, & plusieurs autres. Antreas Roy de Scytie, mourut en une bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingts dix ans ; & Bardylis Roy des Illyriens aussi environ le même âge, en combattant à cheval, dans une guerre qu'il eut contre ce même Prince. Terés Roy des Odrysiens, ala jusqu'à quatre-vingts douze ans, à ce que dit Téopompe ; & Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, mourut à quatre-vingts un, dans un combat contre Seleucus & Lyfimacus en Frygie, au raport d'Hieronyme, qui y estoit ; qui dit presque la même chose de Lyfimacus aussi Roy de Macedoine. Antigonus fils de Démétrius, & petit-fils de ce premier Antigonus, regna quarante quatre ans en Macedoine, & en vécut quatre-vingts, au raport de Medie, & des autres Historiens ; & Antipater fils d'Iolas, qui gouverna la Macedoine sous plusieurs Rois, en vécut autant & un peu davantage. Ptolomée fils de Lagus, le plus heureux de tous les Princes de son siècle, vécut quatre-vingts ans, après en avoir regné quarante deux ; & avant sa mort, laissa l'Empire au plus jeune de ses fils ; surnommé Filadelfe. Fileteré le premier Roy de Pergame, qui estoit Eunuque, mourut à quatre-vingts ans ; & Attalus, l'un de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Filadelfe, vers qui Scipion fut envoyé, en a vécu quatre-vingts deux. Mitridate Roy de Pont, surnommé, le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingts quatre ans, poursuivy par Antigonus le borgne ; à ce que dit Hieronime, & les autres Historiens. Ariarats Roy de Capadoce, vécut quatre-vingts deux ans, au raport du même Auteur, & ne mourut pas de mort

mort naturelle, mais fut attaché à un gibet par Perdicas, après avoir esté pris en un combat. Le vieux Cyrus, premier Roy de Perse, mourut âgé de cent ans, comme il est gravé sur les colonnes qui servent de bornes à la Perse & à l'Assyrie, à quoy semble s'accorder Onésicrite; encore ne mourut-il pas de mort naturelle, mais de dépit; ayant appris que la plupart de ceux qu'il aimoit avoient esté tuez par son fils Cambyfès, sous un faux ordre. Artaxerxès Mnémon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingts six ans; encore Dinon dit il quatre-vingts quatorze. Un autre Roy de Perse de même nom, qu'Isidore Caracénien dit avoir regné un peu avant son tems, fut tué en trahison à quatre-vingts treize ans par son frere Gositrès. Sinartocle Roy des Partes, estant de * retour de Scytie, commença à regner à l'âge de quatre-vingts ans, & en regna sept. Tigranés Roy d'Arménie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingts cinq ans. Hyspafine, Roy des Carasiens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à même âge; & Tirée le troisiéme d'après luy, à quatre-vingts douze. Artabaze, le septieme après Terée commença à regner à quatre-vingts six ans, à son retour des Partes. Mnasirès Roy des Partes, vécut quatre-vingt seize ans; & Massinissa Roy de Numidie, quatre-vingts dix, après en avoir regné soixante, & eut un fils à quatre-vingts six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roy du Bosphore, combattit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingts dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingts treize, ayant appris qu'Auguste avoit donné l'intendance de la † guerre à Scribonius. Isidore Caracénien dit que Goëse, qui de son tems estoit Roy des Omaniens, en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vécu aussi fort long-tems, par un grand soin de leur santé, nous en rapporterons aussi les

* Ou, ramené par les Scythes.

† Ou, que ses Soldats s'essoyent mis du party de Scribonius.

* C'est
qu'il pre-
noit cela
pour un
avertisse-
ment de
Dieu.

les exemples, & premierement ceux des Philosophes. Democrite si celebre, mourut d'abstinence à cent quatre ans. Xenophile le Musicien qui faisoit profession de la Philosophie de Pytagore, mourut à cent cinq ans & plus, dans Atènes, où il avoit éably sa demeure, au rapport d'Aristoxene. Trois des sept Sages, Solon, Thalés, & Pittacus, vécutrent chacun cent ans; & Zenon chef de la secte Stoïque, quatre-vingts dix-huit. On dit qu'ayant bronché à l'entrée de son Ecole, il s'écria; Que me veus-tu? & estant de retour chez luy, il s'abstint de manger, & mourut. * Cleanthé son successeur & son disciple, eut une apostume à la levre à l'âge de quatre-vingts dix-neuf ans, & se laissa mourir de même façon, avec cette particularité, qu'ayant receu l'étre dans cet intervalle, de quelques-uns de ses amis qui le prioient de diverses choses, il se fit apporter à manger pour y donner ordre; & l'ayant fait, poursuivit son dessein, & mourut. Xenofanes fils de Dexine, & disciple du Philosophe Archelaüs, vécut quatre-vingts onze ans; & Xenocrate disciple de Platon, quatre-vingts quatre. Carneadés chef de la nouvelle Académie, en vécut quatre-vingts cinq; Chrysippe le Stoïcien quatre-vingts un, & Diogène Seleucien de la même secte, quatre-vingts huit. Posidonius Philosophe & Historien natif d'Apamée, ville de Syrie, & depuis citoyen de Rhodes, mourut à quatre-vingts quatre ans; Critolaüs le Peripateticien à plus de quatre-vingts deux, & le divin Platon à quatre-vingts un. Aténodore de Tharse Philosophe Stoïque, qui fut precepteur d'Auguste, & obtint de luy un droit d'exemption pour son pays, c'est pourquoy on luy sacrifie tous les ans, comme à un Heros, mourut à quatre-vingts deux ans. Nestor precepteur de Tybere, du même pays, & de la même secte, en vécut quatre-vingts douze; Xenofon plus de quatre-vingts dix. Voilà la liste des Philosophes. Pour les Historiens, Ctésibius mourut en se promenant à l'âge de six vingts-quatre ans, selon la Cronique d'Apollodore. Hieronyme dont j'ay déjà fait mention après avoir souffert toute

toute sa vie beaucoup de blessures & de fatigues à la guerre, mourut à cent quatre ans, au raport d'Agatarchydés au neuvième livre de l'Histoire d'Asie. Helanicus de l'Isle de Lesbos, & Férécidés l'Historien, ont vécu chacun quatre-vingts cinq ans; Timée Tauroménire quatre-vingts seize; & Aristobule de la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingts dix, après avoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingts quatre, comme il dit luy même en sa Preface. Polybe Mégalopolitain, fils de Lycortas mourut à 82. d'une cheute de cheval, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisenien homme de grande erudition, à quatre-vingts douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Reteur Gorgias mourut faute de manger, à cent huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arrivé à un si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatre-vingts seize ans, & mourut à quatre-vingts dix-neuf, sur la nouvèle de la bataille de Chéronée, après avoir préveu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quitant un jour la ville de Sidon.* Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en éloquence, comme Aténodore en Philosophie, vécut quatre-vingts deux ans, & Potamon Orateur assez illustre, quatre-vingts dix. Pour les Poètes, Sofocle fut étranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingt quinze ans; & un peu avant sa mort, estant accusé par son fils de n'estre plus capable du gouvernement de son bien, il leut aux Juges la Tragédie d'Edipe, qu'il venoit de composer, & fut renvoyé absous, & son fils déclaré fou par Arrêt. Le Poète Comique Cratinus vécut quatre-vingts dix-sept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix de jeux, pour une Comedie qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poète Comique mourut au même âge à force de rire, pour avoir veu un âne manger des figues qu'on avoit servies sur la table. Epicarme

de même profession en vécut autant, & Anacréon Poëte Lyrique, quatre-vingts cinq; Stesicore de même; Simonide de Cée plus de quatre-vingts dix. Pour les Grammairiens, Eratostène le Cyrenien, qui a esté aussi Poëte, Matématicien & Philosophe, mourut à quatre-vingts deux ans; & Lycurgue le Legislateur, à quatre-vingts cinq. Voilà la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Létres de longue vie, dont l'Histoire fait mention. Je feray, s'il plaît aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je l'ay promis.

L O U A N G E D E L A P A T R I E.

IL y a long-tems qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajoûter ni de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puisque c'est à elle que nous devons nôtre naissance & nôtre education. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pàys Etrangers, on en revient toujours là, où l-on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy qui fait donc vanité d'avoir une illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance, puisqu'il témoigne par là qu'il l'estimerait moins si elle estoit moins illustre, au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nôtre Patrie. Lors que l-on compare ensemble les pàys, on fait cas de l'un pour le commerce; de l'autre pour l'abondance; mais on a une passion pour le sien, qui ne considere point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fût plus riche ou plus agréable; mais tel qu'il est on l'estime, ou du moins on s'en contente. Comme un honnête homme ne changeroit pour rien du monde son pere

pere ni ses enfans, jusques-là qu'il couvre leurs défauts, & qu'il fait valoir leurs avantages; Il en est de même de la Patrie, qui a encore quelque chose de plus tendre. Et véritablement elle nous doit estre en plus grande consideration, puis qu'elle nous est plus proche, & que la Loy ni la Nature ne content le devoir envers les parens, qu'après celui-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie, comme dans le centre où toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mêmes semblent aimer leur Patrie, & n'ont soin du monde que comme estant leur pays, puisqu'ils sont comme tous Citoyens de l'Univers; mais ils considerent particulièrement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est toujours plus agréable, & les Isles où ils sont nais, plus saintes; jusques-là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance, sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux mêmes qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel, comment ne le sera-t-il point des hommes; C'est là qu'ils contemplent premierement la lumiere du Soleil, lequel encore que commun à tous, est estimé neantmoins particulier à chacun, à l'endroit où il le voit. C'est là qu'ils commencent à former les premiers mots, & à avoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a une Patrie si desavantageuse, qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honnête homme doit sçavoir, il ne laisse pas de luy avoir toujours de l'obligation, puisque c'est elle qui le rend capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre, s'il faut ainsi dire, plus utile à sa Patrie, & l'on ne possède du bien que pour l'employer à la servir dans la necessité. Que si l'on fait autrement, on manque non seulement de reconnaissance, mais de raison, puis qu'elle enferme tout ce que nous avons de plus cher, & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous sommes obligés aux particuliers qui nous font du bien, nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que

les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les par-
ricides, regardent particulièrement la Patrie comme
la mere commune, & comme nôtre bien-faitrice.
Aussi personne n'est si peu amoureux de son pàys,
qu'il ne s'en souviène quelquefois, & n'en demande
des nouvelles, lors qu'il est absent; & la plupart s'é-
crient dans les pàys étrangers, qu'ils ne goûtent au-
cun plaisir. C'est pourquoy quelque fortune que
nous fassions hors de là, nous croyons qu'il manque
tôujours quelque chose à nôtre felicité. Ceux qui
se sont rendus illustres parmy les autres Nations, soit
pour leur sçavoir, ou pour leurs richesses, meurent
d'envie de revenir là, pour y faire montre de leurs
avantages, d'autant plus qu'ils ont aquis plus de biens
ou plus de reputation. Les jeunes gens sont portez de
l'amour de la Patrie, & à plus forte raison les vieil-
lars, qui ont plus de cōnoissance des choses; c'est
pourquoy ils veulent venir mourir aux lieux où ils
ont pris naissance. Chacun craint d'en estre bāny
même après sa mort, & desire d'estre ensevely dans le
sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des
Pàys étrangers, sont estimez comme des bâtards, ne
se soucient point de ce qui peut arriver, pourveu
qu' ils ayent dequoy vivre comme les bestes. Les au-
tres l'aiment, quoy que sterile; & ne la pouvens
louier par la fertilité, la loient par le nom de Patrie.
Encore qu'ils sçachent qu'il y en a de plus heureuses,
ils ne la quittent pas pour cela, & aiment mieux voir
monter la fumée de leur toit, comme dit le Poète,
que de goûter hors de là tous les plaisirs imaginables.
Mais il n'y a rien qui montre tant l'avantage de la
Patrie, que ce que le bānissement est conté entre les
plus grands suplices. Les Legislatteurs n'ont pas esté
seuls de ce sentiment, car les grands Capitaines n'ont
point de plus bel aiguillon à la Vertu, que de dire aux
Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie, pour la-
quelle il est même glorieux de mourir. Cela réveille
le courage des plus lâches, & fait qu'on ne considère
plus le peril.

DES DIPSADES.

C'est une espece d'avant-propos, ou plutôt un petit discours Academique, comme celui de Bâchus & de l'Hercule Gaulois.

LE côté Meridional de la Lybie, n'est qu'une vaste plaine de sablons ardens, sans aucune plante ni verdure; & si l'on trouve par hazard de l'eau, dans le creux de quelque rocher, c'est de l'eau puante & bourbeuse, reste de quelque torrent dont le plus alteré ne sçauroit boire. Il ne faut donc pas s'étonner si c'est un pays inhabité; car qui voudroit habiter des lieux si secs & si steriles & dont l'air est comme de feu? Les seuls Garamantes, Nation sauvage & vagabonde, & qui se plaît à la chasse, y font quelque fois des courses vers le Solstice d'Hyver, lors que l'air est rafraîchy, & le sable affermy par les pluies; & leur chasse est d'Anes sauvages, & d'Austrûches: mais particulièrement de Singes, & quelquefois d'Elefans: car ce sont-là les animaux qui endurent mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si-tôt qu'ils ont consumé leurs provisions, & que le Soleil revient, de peur que les sables venans à secher, ne rendent leur retour impossible, car on y enfonce comme dans de la neige. Mais tout ce que je viens de dire, n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre, ou qui sont cachez dans ces sablons, & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics, Vipères, Cerastes, Bouprestes, Fysales, Javelots, Dragons, Amfisbenes, & autres monstres effroyables pour leur forme, leur grandeur, ou leur multitude, mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes, les uns terrestres, qui ont l'épine du dos fort souple, avec quantité de vertebres; les autres aériens & plus petits, qui ont des ailes de crêpe comme les chauve-souris, les cygales & les fauterêles, & qui volent & rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous

les serpens qui habitent dans ces solitudes, le plus cruel est la Dipsade, qui n'est pas plus grande que la Vipere ; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables jusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle, altere & pourrit ; & ceux qui en sont affligez, crient comme s'ils estoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus, c'est qu'ils souffrent une soif extrême, sans se pouvoir desalterer ; car plus ils boivent, & plus ils ont envie de boire. Cela même les altere d'avantage, comme si le breuvage servoit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps, & qu'on versât de l'huile sur du feu ; ce que les Medecins atribuent à la qualité du venin, qui est un poison grossier, lequel estant detrempé par l'eau, augmente ses forces & s'épand par tout. Je n'ay jamais voyagé en des pays si deserts & reculez, ni n'ay veü personne qui ait esté mordu de ce serpent ; mais j'ay ouï dire à un de mes amis, qu'il avoit leü l'Epitafe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syrte ; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est bâti des flots de la mer & qu'on voit au dessus la statue d'un homme, comme on peint Tantale dans un marais, qui puise de l'eau pour boire, & a une Dipsade entortillée autour de son pied. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses côtez a des œufs d'Austruches, qu'il aloit querir aparamment quand il fut piqué. Car les peuples voisins recueillent ces œufs avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases ; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est sablonneuse ; outre qu'il y en a de si grands, que chaque moitié peut couvrir la tête d'un homme. * Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable pour piquer ceux qui en approchent. J'ay raporté cette merveille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature ; car c'est plutôt aux Medecins de s'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede ; ni pour le disputer

* On, leur sert de chapeau.

DIALOGUE DE LUCIEN ET D'HESIODE. 231
puter au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce
qu'il me semble qu'il m'est arrivé quelque chose de
semblable; & je vous prie de ne pas condamner ma
comparaison, pour estre un peu hardie. Car depuis
que j'ay eu l'honneur de vôtre conversation, je ne
m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes; car
où pourroit-on trouver ailleurs des esprits mieux
faits & plus raisonnables? Pardonnez moy donc si
je recherche de nouveau vôtre entretien, comme
ceux qui sont mordus des Dipsades ont recours à
l'eau, & si je me plonge dans la source, Dieu veuille
qu'elle ne tarisse jamais, & que je ne demeure pas
bâillant après, comme un Tantale. Car pour ma
soif, elle sera éternelle, puisque comme dit Platon,
on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.

D I A L O G U E
DE LUCIEN ET D'HESIODE.

*C'est une raillerie contre Hesiodé, qui s'est vanté d'avoir
eu commerce avec les Muses*

LUCIEN. **T**Es vers témoignent assez que tu
es grand Poëte, car tu ne dis rien
de commun, & l'on voit bien que
tu as reçu une branche de laurier de la main des Mu-
ses. Mais je voudrois bien sçavoir pourquoy ayant
dit que ce divin present t'apprendroit le passé & l'ave-
nir, tu as parlé de l'un, sans nous rien dire de l'au-
tre? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à
commencer depuis le Ciel & la Terre, le Cahos &
l'Amour; tu as donné en suite des preceptes de l'A-
strologie, pour le pilote & le laboureur; tu as parlé
de la vie rustique, des vertus des femmes, & autres
choses semblables; mais tu n'as pas dit un seul mot
de l'avenir, ce qui eût mieux marqué ton inspiration,
& eût esté plus avantageux aux hommes. Est-ce que
tu nous en as fait acroire, ou que tu as voulu cacher

ton secret, ou bien que tes propheties ne sont pas venues jusqu'à nous? Car il n'y a pas d'apparence que les Muses n'aient tenu qu'une partie de leur promesse, & qu'elles aient oublié à t'apprendre l'avenir, qui estoit le principal. Dy nous hardiment ce qui en est, car personne ne le sçait mieux que toy; & il est juste que vous autres favoris des Dieux les imitez, en faisant comme eux du bien aux hommes, & par vos lumieres, dissipant les tenebres dont ils sont envelopez.

HESIODE. Il est aisé de te répondre, que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses, c'est à elles à te rendre compte de leurs actions; mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon métier, je te diray ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se revelent qu'à qui il leur plaît, ils ne revelent aussi que ce qu'il leur plaît, & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs, il ne faut pas attendre des Poètes une verité historique, ni leur demander raison de toutes leurs fictions; outre qu'ils ont coutume d'ajouter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers, ou pour causer plus d'admiration; & si tu leur retranchois cette licence, tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautés de l'invention & de l'expression, qui sont leurs principaux talens, tu t'amuses à chicaner leurs paroles, comme tu ferois celles d'un contract, qui est la marque d'un esprit pointilleux à l'exemple de ces Critiques, qui censurent les vers d'Homere. Je laisse à part ce que tu trouveras dans mon Poëme, qui s'intitule *les Oeuvres & les Jours*, diverses predictions, que je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ.

LUCIEN. Tu parles veritablement en Berger, ou plutôt en Entouffiafte, de ne pouvoir rendre raison de ce que tu as dit, ni dire pourquoy tu l'as dit. Car du reste, nous n'atandons pas des Muses des preceptes de l'Agriculture, qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles: Mais des secrets où l'esprit de l'homme ne peut arriver. Ce n'est pas pronostiquer l'avenir, que de predire à un homme qui marche pieds nuds, qu'il

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS. 233
qu'il s'enrhumera, ou qu'il se piquera à quelque épine, & autres choses semblables que l'expérience nous apprend mieux que tous les Poètes. Laisant donc là toute ces excuses frivoles, dy que tu ne sçavois ce que tu disois, ou que tu parlois par inspiration; ce qui n'est pas encore bien assuré, puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.

LE NAVIRE, OU LES SOUHAITS.

DIALOGUE

DE LYCINUS, DE TIMOLAÛS, DE
SAMIPE, ET D'ADIMANTE

*Il prend occasion d'un Navire qui estoit arrivé au port
de Pyrée, pour se vire des souhaits que l'on
fait, & de leur extravagance.*

LYCINUS. **N**E disois je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa Maîtresse, que Timolais ne perdrait son humeur curieuse, & que pour voir quelque chose de nouveau il iroit plutôt tout courant d'Atènes à Corinthe?

TIMOLAÛS. J'estois allé voir ce grand vaisseau nouvellement arrivé au port de Pirée, qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans d'Egypte en Italie; & je croy que ni toy ni Samipe n'estiez sortis de la ville à autre dessein.

LYCINUS. Il est vray, pour net'en point mentir; & Adimante venoit avecque nous, mais il s'est égaré dans la foule.

SAMIPE. Sçais tu en quel endroit c'a esté? C'est lors que nous avons veu sortir en chemise * ce beau * *Ou vê-*
garçon, qui avoit ses cheveux retrouffez & nouëz par *tu de lin.*

derriere. Car si je le cōnois bien, il s'est arrêté à ce spectacle, & en a esté touché.

LYCINUS. Je ne le trouve pas si beau que tu dis, avec ses grosses levres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, & qu'il ne fait que bredouiller, & a un mauvais accent. D'ailleurs ses cheveux noïez par derriere montrent que c'est un esclave; & tu sçais qu'il y a tant d'autres beautés à Atènes pour qui il est plus honête de soupirer.

TIMOLAÛS. Ne te trompe pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheveux de la sorte, & c'est une marque de noblesse en ce Pâys-là. Nos ancêtres même de Pallene nourrissoient leur chevelure, & la portoient retroussée avec un crochet d'or,

SAMIPE. Tu me remets en memorie ce que Thucydide dit de nôtre ancien luxe, en sa Preface, lors que nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

TIMOLAÛS. Il me souvient maintenant où nous avons laissé Adimante; ç'a esté dans ce navire lors que nous nous sommes arrêtez pres du mât, à compter la multitude de ces cuirs entassés les uns sur les autres, & à admirer l'assurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & couroit au haut de l'antenne, en empoignant les deux bouts.

SAMIPE. Tu as raison, l'âterons-nous icy, ou si je l'iray querir?

TIMOLAÛS. Continuons plutôt nôtre chemin; car il ya aparance qu'il aura passé outre, & qu'il s'en fera retourné à la Ville; après nous avoir cherchez en vain. En tout cas il sçait trop bien le chemin pour s'égarer.

LYCINUS. Alons, si Samipe le trouve bon, quoy qu'il ne soit pas trop honête de quitter sa compagnie.

SAMIPE. Alons, peut-estre que nous trouverons encore le lieu des exercices ouvert. Mais tout en allant, faisons reflexion, je vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau, qui a six vingts coudées de long, vingt-neuf de

de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mât, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur de la corde qui sert à la remüer. Avez-vous remarqué comme d'un côté la poupe s'élève peu à peu en rond, & porte au sommet un oiseau d'or qui a les ailes étendues; & de l'autre, la proue avance un long bec, & a de part & d'autre la Déesse Isis, qui est le nom du Navire. Parleray-je du reste des ornemens? des peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau, des apartemens de la poupe? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & charge épouvantable qu'il porte, capable de nourrir tout un an, à ce qu'on dit, la ville d'Atènes, & tout le päys. Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remüe le Gouvernail, qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard qui estoit chauve & crépu, nommé, s'il m'en souvient bien, Heron.

TIMOLAÛS. On dit qu'il est admirable en son art, & plus sçavant qu'un Protée dans la Marine: car vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin.

LYCINUS. Nullement; nous serons bien aises de l'apprendre.

TIMOLAÛS. Il me l'a conté luy-même, car il est bon homme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau-tems, & virent le septième jour le Promontoire d'Acamas: mais qu'il se leva tout à coup un vent d'aval qui les repoussa sur la côte de Fenicie. Que de là ils furent portez par la tempête jusqu'aux Isles Quelidoniennes où ils faillirent le dixième jour d'estre submergez. J'ay passé par là, & sçay comme les vagues y sont enflées par les vents de Sudouëst. Car c'est là qu'est la separation de la mer de Lycie & de Pamfylie, où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence, qu'il les élève quelquefois aussi haut que luy. Il ajoütoit que sur le point de perir, il avoit paru
des

des feux sur la côte, à la lueur desquels ils s'estoient reconnus la nuit, & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mât avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer; comme il aloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée, après avoir perdu leur route, ils avoient esté contrains de naviger à la bouline, parce que le vent estoit contraire; si bien qu'au lieu, de laisser l'Isle de Candie à main droite, & de prendre au dessus du Promontoire de Malée, ils estoient abordez en ce port, sans tirer en Italie où ils devoient estre déjà arivez.

LYCINUS. Ce bon homme s'est bien égaré, mais ne voy-je pas Adimante?

TIMOLAÛS. C'est luy même, apellons le; Adimante, Adimante.

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd, ou en colere, qu'il ne nous répond point; Car je le reconnois à son habit & à sa démarche; sans parler de ses cheveux courts; doublons le pas pour l'âtrer. Demeure là. Quoy! tu ne t'arretteras pas si l'on ne te prend par le manteau? ou tu rêves profondement, ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que j'entreténois mes pensées.

LYCINUS. Dy nous à quoy tu pensois, si ce n'est un trop grand secret, mais nous sommes initiez dans les mysteres, & sçavons bien ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINUS. Est-ce quelque pensée amoureuse? Nous ne sommes pas ignorans non plus, dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour mais à celuy des richesses, & m'ageois dans l'opulence, lors que vous estes venus interrompre ma rêverie.

LYCINUS. Fay nous part de tes thresors; puisque nous sommes tes amis.

ADI-

A D I M A N T E. Vous n'en seriez pas plus riche, ni moy plus p^ovre, quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoy je révois puisque vous le voulez sçavoir. Je vous ay perdus en entrant dans le navire, comme je m'amusois à mesurer l'Anchre, après avoir mis en seureté Lycinus. Quand j'eus donc bien considéré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaisseau pouvoit rapporter par an à son maître, & il me dit douze talens; Si bien que ne sçachant que faire, je me métois en sa place, & songeois ce que je feroiss'il estoit à moy. Je bâtissois donc un Palais au dessus du Pecile; dresseois mon train & mon equipage; & navigeois déjà avec les acclamations de tout le monde, aimé des uns, respecté des autres, & envié de tous; lors que vous estes venus troubler ma felicité, & submerger mon navire au sortir du port, comme il voguoit à pleines voiles.

L Y C I N U S. Je suis d'avis que tu nous fasses un procès comme à des Pirates qui t'ont enlevé ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper un autre sur l'heure, ou plutôt cinq ou six; car cela ne te coûtera pas davantage. Mais toutefois tu serois trop insupportable; Car si n'ayant qu'un Navire, tu ne faisois pas semblant de nous écouter, que ferois tu dans une si grande opulence? Continue donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvelles à ceux qui viendront d'Égypte, ou bien d'Italie.

A D I M A N T E. N'avois-je pas raison de ne vous pas dire, à quoy que je pensois, étant bien assuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer? Adieu, je me vai rembarquer tout présentement: car j'aime mieux encore entretenir mes matelots que des gens qui se moquent de moy.

L Y C I N U S. Tout beau, nous voulons estre de la partie.

A D I M A N T E. Je vous en empêcheray bien; car je tireray l'échelle lors que je seray monté.

L Y C I N U S. Nous te suivrons à la nage; car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire de souhaits.

hais. J'en feray un de nager plus vite que son Vaisseau. Tu sçais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane sans que tu te puisses plaindre de nous, & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis, & ne les veus pas souffrir en ton Navire. Tu te méconnois bien dans la fortune; Je ne m'étonne pas que tu ayes quitte la maison de ton Pere, pour en bâtir une près du Pecile, & dresser un si grand équipage. Aporte nous du moins au retour quelque salin d'Egypte, & des parfums de Canope; * Si tu n'aimes mieux charger l'une des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

* Ville
d'Egypte.

TIMOLAÛS. C'est trop Lycinus, après avoir ruiné Adimante, de se moquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin † jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous réveiller l'esprit. On verra pour le moins, qui sçait mieux faire des souhaits, & qui useroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

† 4. Stades.

SAMIPE. Je le veus, & je ne m'y épargneray pas, lors que ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

LYCINUS. Je ne m'opposeray jamais à votre félicité; mais qui commencera? Je suis d'avis que ce soit Adimante; car il doit avoir la préférence: Puis Samipe & Timolaüs: Je me garderay pour le dernier, & ne veus que le demy stade le plus proche de la Ville, encore le feray-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quitteray point mon premier souhait, si vous le trouvez à propos: mais j'y ajouteray encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez vous donc que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans, & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMI-

SAMIPÉ. Ce beau garçon que nous avons veü y est-il aussi ?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui sont, sont autant de grains d'or.

LYCINUS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton vaisseau, & te fera perir toy & ton souhait : car l'or est bien plus pesant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie; ne borne point mes souhaits, ni ne porte envie à ma fortune. S'il est besoin, je feray que cet or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour je te laisseray faire toutes tes extravagances sans te venir troubler hors de saison.

LYCINUS. Je le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à perir avec toutes tes richesses, & à entraîner dans ton malheur ce beau fils qui ne sçait pas peut-estre nager.

TIMOLAÛS. Ne crain point, les Daufins le chargeront plutôt sur leur dos comme ils firent A-rion, ou cet enfant mort qu'ils porterent à Corinthe. Crois tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un Mort ou un Mulicien ?

ADIMANTE. Quoy, tu te mêles aussi de me railler ? Nous verrons quand ce sera à toy si tu rêves plus regulierement.

LYCINUS. Veritablement il me semble qu'estant maître de ton souhait, tu le devois faire plus raisonnable; & même il eut esté plus commode de trouver ce thresor dans ton logis pour n'avoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison en ce point, je veus qu'il soit sous le Mercure de nôtre salle, & qu'il y en ait dequoy la remplir. J'achéteray d'abord une maison comme un commencement de ménage, ainsi que dit Hesiodé; mais je veus qu'elle soit grande & magnifique. En suite j'aquerray toutes les terres qui sont autour de la Ville; hormis ce qui est consacré aux Dieux, ou ce qui borde la Mer, & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux, s'il me prend
envie

envie d'y assister; Puis toute la pleine de Sicyone; & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Je veus que tout cela soit à moy, sans contrôleur: Et ne veus point d'autre vaisselle que d'or? non pas quelques coupes legeres comme celle d'E-
 quécrate; car les miennes peseront chacune deux ta-
 lens.*

* 120. li-
 vres.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les porter? il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades; car tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Jete prie laisse dormir ta raison, quand je feray des souhaits, je veus pour te faire enrager que ma table & mon lit soient d'or? & si tu me fâches, mes valets en seront aussi.

LYCINUS. Et ton boire & ton manger, si tu veus; quand tu devrois mourir de faim comme un autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables, quand ce sera à ton tour; pour moy je veus que les miens soient extravagans comme ils ont acoustumé d'estre. Après ces meubles, je veus des habits magnifiques, une table somptueuse & delicate, un doux sommeil, d'agreables songes; Que mes amis me fassent toujours quelque demande, que je leur accorde-
 ray. Que les plus grands me viennent faire la cour, & se promenant de grand matin devant ma porte, & parmi eux les Ministres de l'Empereur, & j'ordonne que lors qu'ils voudront entrer, on leur ferme la porte au nez comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand je jéteray les yeux de tous côtez, comme le Soleil fait ses rayons, je ne les veus pas seulement regarder, ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si je voy quelque honête homme qui soit pôvre, comme je l'estois avant mon souhait, je le prendray par la main & le menceray dîner chez moy. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que je feray d'eux, que par l'estime que je feray des autres; & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire.

gloire. Quand je porteray à quelqu'un une santé dans une coupe d'or, je veus lors qu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour montrer ma libéralité; car les plus riches ne seront que des coquins * * *Le Grec dit Bourgeois.* auprès de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chetive vaisselle d'argent que son Pere luy a laissée, voyant que ce sera le service de mes valets. Je donneray tous les mois cent dragmes par tête à chaque Pôvre de la Ville, & cinquante à ceux de dehors. Je construiray des bains publics, des amfitheatres & autres choses pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer jusqu'au Dipy-le par le moyen d'un grand canal, afin que mes richesses abordent de plus près. Mais non, il n'en sera plus de besoin; car j'ay trouvé tout ce qu'il falloit dans ma salle; Enfin pour conclure, puisque ce ne seroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, je vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remontrances. Voilà la vie que je veus mener, passant mon tems dans les divertissemens de la Ville & de la Campagne, & je prie Mercure qu'il accomplisse mon souhait:

LYCINUS. Quand je devrois perdre encore ma tonne d'or, je ne puis m'empêcher de te dire que ton souhait ne tient qu'à un filet, & s'il vient à rompre, adieu toute ta felicité.

ADIMANTE. Pourquoi?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le tems que tout cela devoit durer, & peut-estre que la mort te prendra au milieu de tous tes Thresors avant que d'en avoir jouï. Veus-tu que je t'allegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arrivé? Ne sçais-tu pas que Cresus & Polycrate, qui estoient plus riches que toy, furent dépouillez en un instant? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languissante, sans pouvoir

goûter aucun plaisir ? Je ne parle point des pièges qu'on leur dresse tous les jours, ni de la haine, & de l'envie qui s'attachent à eux, & qui ne les sçauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en es une bonne preuve ; car tu n'as cessé de me prescouter depuis un moment que j'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que je t'ay promise.

LYCINUS. Tu es déjà de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contredise, & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais je te quite de bon cœur de la tienne, aussi bien voilà l'étendue de ta felicité passée. C'est à Samipe à souhaiter à son tour.

SAMIPE. Pour moy, qui ne suis pas voisin de la Mer, je ne souhaiteray point de Navire ; car je veux que mon pays contemple ma gloire. Et je ne feray point de petits souhaits comme Adimante : Mais je veux estre Roy, & pour mieux goûter ma felicité, monter par degrez à l'Empire. Car je ne veux point devoir le Thrône au merite de mes Ancêtres, mais au mien ; il n'est rien de plus grand ni de plus divin que d'estre soy-même l'Auteur & l'Arbitre de sa fortune.

LYCINUS. Courage, c'est souhaiter que cela ; Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton pays ne croyoit pas avoir élevé un Empereur en ta personne. Mais regne, triomfe, équipe des Flôtes & des Armées ; Que feras-tu après tout dans une si haute condition ?

SAMIPE. Je feray la guerre ; Ecoute, suy-moy, car je te veux faire General de ma Cavalerie.

LYCINUS. Je vous remercie, grand Prince, & me prosterne à vos pieds, à la façon des Perses, pour vous rendre grace d'une si grande faveur. Mais que vôtre Majesté donne ce commandement à un autre : car je n'ay jamais esté à cheval, & je croy qu'il me faudroit attacher à la selle pour m'empêcher de tomber, particulièrement si j'estois sur quelque cheval

cheval de bataille qui vint à se cabrer au son des Trompées; outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportât au milieu des Ennemis. Mais dites moy, pourquoy voulez vous faire la guerre? Voilà un beau passe-tems d'aler tourmenter les autres, & soy même. Ne vaudroit-il pas mieux jouir en paix de vôtre Empire?

S A M I P E. Tu es un poltron, & ne sçais que c'est que d'estre Prince.

A D I M A N T E. Donnes-moy ce commandement; Sire, je m'en aquiteray mieux que luy; joint que je merite quelque faveur, pour vous avoir départy si liberalement mes thresors. Ce fera assez pour luy, de commander quelque corps d'Infanterie.

S A M I P E. Il faut sçavoir premierement, si ma Cavalerie te voudrà bien recevoir. Que tous ceux qui sont de cet avis, levent la main. Voilà qui va bien, tu seras mon General, & Lycinus commandera mon aile droite. Je donneray la gauche à Timolaüs; car pour moy je me placeray au milieu, suivant la coûtume des Rois de Perse, dont je ne veus point d'autre témoin que Xenofon. Mais commençons à marcher, voilà mon Armée en bataille; Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes, après avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes, & particulièrement celle de Jupiter, qui est le Protecteur des Rois. Quand j'auray subjugué toute la Grece, qui ne peut resister à ma puissance, j'embarqueray mes troupes & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'atand déjà à Cenchrées, où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane & laissé par tout des Gouverneurs, je passeray victorieux dans la Carie, la Lycie, & la Pamphilie, d'où j'entreray en Syrie, après avoir traversé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray jusqu'à l'Euphrate.

L Y C I N U S. Je supplie vôtre Majesté de donner le commandement de son aile droite à un autre; car

je voy bien que vôtre dessein est de marcher contre les Armeniens, & les Parthes, & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me passât sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de flèches. Laissez-moy, je vous prie, pour vôtre Antipater en Grece, afin de tenir le pàys en paix, & empêcher qu'il ne se revolte en vôtre absence.

S A M I P E. Tu recules, poltron ! Et ne sçais-tu pas qu'on punit de mort les deserteurs ? Mais puisque nous avons tout conquis jusqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de nous subjuguier l'Egypte, la Fénicie & la Palestine, passe le premier à la tête de l'aile droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest ; je te suivray avec la bataille, & Timolaüs aura soin de conduire l'arriere-garde. Avance toy, Adimante, avec la Cavalerie. Dieu soit loué, voilà toute la Mesopotamie sous nôtre pouvoir. Tout se rend, personne ne se presente ; Babylône ouvre les portes. Le Roy de Perse s'est retiré à Ctesifonte, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs rapportent qu'il a déjà un million de combatans, sans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arrivées. Il faut tenir un conseil de guerre pour sçavoir ce que l'on fera.

A D I M A N T E. Je suis d'avis que l'Infanterie tire droit à Ctesifonte qui est un pàys montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

S A M I P E. Quoy tu trembles aussi, Adimante, lors qu'il faut venir aux mains ! Quel est ton avis Timolaüs ?

T I M O L A Û S. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, avant que toutes les siennes soient assemblées.

S A M I P E. Et toi Lycinus ?

L Y C I N U S. Le mien, est de nous reposer sous ces Oliviers auprès de cette colombe : car c'est une assez grande traite, d'aler au porte de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois estre encore à Atènes, malheureux ! tandis que nous sommes rangez en bataille sous les murs de Babylône, & que nous deliberons par quel chemin nous ataquérons l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire souvenir, car je ne croyois pas rêver.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voilà les Ennemis qui se présentent ; Choquons brusquement, qu'ils ne nous accablent de leurs fleches. Bon, nous voilà aux mains, sans qu'elles nous aient fait beaucoup de mal. L'aille gauche triomfe déjà sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perses se defendent bravement à la bataille, animez par la presence de leur Roy. Courage Lycinus, ne trahis point ta gloire, ni ma fortune.

LYCINUS. Que voulez vous que je fasse ? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me seconrez en diligence, je me vai sauver tout courant dans le lieu des exercices, & abandonneray là toute la conquête de la Perse.

SAMIPE. Nullement, Te voilà dégagé. Timolaüs victorieux a pris les Ennemis en queue & en flanc, il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé defier au combat.

LYCINUS. Pren garde que tu n'y sois blessé ; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'éfleurer la peau ; mais je l'ay percé luy & son cheval, de mon javelot. Coupons luy la tête & la métons au bout d'une pique. A cet aspect tout se rend, ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy ; pour m'adorer à leur façon ; mais je ne veux pas le souffrir des Grecs, ni entreindre les loix de mon pays. Combien je m'en vai bâtir de Villes, & en détruire d'autres ? Toutefois il faut que je me vange auparavant de cet usurier, qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

LYCINUS. Tout beau, la clemence sied bien aux

Rois ; Puis il est tems de se reposer après une si grande victoire , & de festiner vos amis dans Babylone . Mais voilà ton tems achevé , c'est à Timolaüs à souhaiter à son tour.

SAMIPR. Hé bien , mentens-je à faire des souhaits ?

LYCINUS. Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car il bernoit les siens à des richesses , & à faire bonne chere à ses amis , qui est une chose assez douce. Maistu te vas exposer aux dangers par vaine gloire , & souhaiter une condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis , mais tes domestiques ; sans goûter jamais aucun repos , non pas même en songe. Car tu seras accablé de mille fâcheux soucis , & tourmenté de la crainte , tantôt d'une revolte de tes sujets , tantôt d'une invasion de tes ennemis. Tu t'es laissé éblouir , mon amy , à l'éclat d'une Couronne ; & pour une félicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui , tu en abandonnes une véritable. Quand il n'y auroit autre chose , ne seroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème , & que tu seras malade comme les autres ? Que dis-je ? pour une maladie que les autres ont , tu en auras cent ; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté , que quelque vain tombeau , ou des statües qui seront ruinées par le tems ; & quand tout cela subsisteroit , il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta félicité durant ta vie ; des craintes , des soupçons , des défiances , des soins , des veilles , des inquietudes ; & après ta mort , ou l'oubli , ou le mépris , ou l'exécration , ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est tems que Timolaüs entre en lice. Prends garde de n'aller point faire des souhaits extravagans , comme les autres.

TIMOLAÛS. Considere Lycinus , si l'on peut condamner celui-cy. Je ne demande ni les trefors , ni les grandeurs : mais premierement la santé , & une santé vigoureuse qui ne puisse estre ébranlée par

par aucun accident ; puis la force , la beauté , la vitesse , & par dessus tout l'invifibilité ; Eftre aimable à toutes les Dames , ouvrir toutes les portes fermées , voler , eftre invulnérable ; Et tous ces avantages , non pas pour un ficle ni pour deux , mais pour fept ou huit cens ans ; toujours à la fleur de fon âge & fans vieillir , ni rien perdre de fa vigueur. Confidere ce fouhait , ne te femble-t-il pas raifonnable ? Car par ce moyen tous les threfors me feront ouverts ; je feray à couvert contre tous dangers ; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde , fans avoir befoin de le faire venir avec beaucoup de tems & de dépenfe. J'auray avec la fcience des chofes cachées , la jouïffance de tous les biens qui font répandus en divers lieux ; outre le plaifir qu'il y auroit , par exemple de dîner à Atenes , & de coucher en Babylone ; Sçavoir en un instant des nouvées de tout le monde , jufqu'à celles des Antipodes , s'il y en a ; En un mot tout ce qui fe paffe fur la terre & dans le Ciel ; car l'élément du feu ne me pourroit nuire. D'ailleurs je pourrois en cet eftat faire tout le bien & le mal que je voudrois , à mes amis & à mes ennemis ; & châtier tous les tirans qui font au monde , fans courre fortune , par le moyen de mon invifibilité. Coucher avec les plus belles Dames , fans crainte des maris ni des Meres : affifter fans peril à tous les combats , & donner à qui il me plairoit la victoire , par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire , mais au plus-haut point , qu'on les puiſſe imaginer. Que peus tu reprendre en ce fouhait ?

L Y C I N U S. Rien , car il ne fait pas feur de contredire un homme qui a de fi grands avantages. Mais je te demande par les Dieux , toy qui as veû tant de pays fur l'aîle de tes fouhairs , fi tu as veû quelque part un petit bon homme , camus & pelé comme toy , qui fût aimé de toutes les Dames , & qui triomfât des Armées , eftant fi foible ! Tu n'as oublié qu'une chofe dans ton fouhait , c'eſt d'eſtre ſage , car

cela seul eût suffi sans tout le reste, & t'eût empêché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAÛS. J'atans le tien pour voir ce que tu diras; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est point de besoin, car nous voilà arrivez au Dipyle où se doivent terminer tous nos souhaits; & vous avez consumé le mien par la longueur des vôtres, Mais je ne m'en plains pas: car je n'aime point les felicitéz en peinture, ni à faire bonne chere en songe, pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop, lors que je viendrois chez moy, de ne trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité; Comme ces Comediens qui viennent de faire le personnage d'Alexandre, & qui sont contrains chez eux de jouer celuy de faquin. En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre vôtre condition plus insupportable; & particulièrement à Timolaüs, de qui les ailes seront tantôt fonduës comme celles d'Icare. Pour moy je ne veus de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire. Car qui eût jamais pensé que de telles chimeres fussent entrées dans l'esprit de trois Filosofes?

DIALOGUES

DES

COURTISANES.

Il décrit icy les mœurs des Courtisanes, & découvre leurs défauts & leurs artifices, à l'imitation de Menandre, & des anciens Comiques.

DIALOGUE

DE GLYCERA ET DE THAÏS.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Capitaine étranger qui est toujours si magnifique, & qui a entre-

tre tenu l'une de mes compagnes, avant que de me faire l'amour?

THAIS. Il m'en souvient fort bien, c'est celui qui fit la débauche avec nous, l'année dernière, à la Feste de Cérés; mais qu'a-t-il fait? car il semble que tu en veuilles dire quelque chose.

GLYCERA. Isante qui fait profession d'amitié avêque moy, me l'a débauché.

THAIS. Et cela te pique?

GLYCERA. Quien doute? Je ne te cele point, que cela me touche sensiblement.

THAIS. Je ne l'approuve pas non plus que toy; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes des'enlever ainsi leurs Galans; de sorte que si j'estois que de toy, je ne romprois pas avec elle pour cela, non plus que Filis ne rompit pas avêque toy, pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a peu quitter pour elle, s'il n'est tout à fait aveugle; Quel charme a-t-il trouvé en des lèvres mortes & des jouës pendantes? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise, ou pour sa tête chauve, & son grand col éfilé? En un mot je ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le souris.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a pris? C'est que sa mere est une sorciere qui se change la nuit en hibou, & va criant par le cimetières. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses sortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux, & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAIS. Commetu l'as plumé, & en plumeras un autre; mais pour celui-cy: je te conseille de le laisser en paix, & de songer à d'autres conquêtes.

DIALOGUE

DE MYRTIUM, DE PAMFILE ET
DE DORIS.

MYRTIUM.

QUoy Pamfile ! tu te maries à la fille du pilote Hieron ! Et que sont devenus tant de pleurs & de soupirs, & tous ces sermens, de ne m'abandonner jamais ? As-tu oublié que je suis grosse de toy & toute prête d'accoucher, qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane ? mais ne crain point que j'expose l'enfant ; je veus l'élever pour me consoler, particulièrement si c'est un fils, afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore, si tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moy ? mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Cérés, & je n'avois garde alors de croire qu'elle me deût faire un si mauvais tour. Epluche bien, je te prie, tous ses défauts avant que de t'y engager. Considere ses yeux éteins, & ses regards de travers ; Enfin elle est toute faite comme son pere, qui n'est pas fort beau comme tu sçais.

PAMFILE. Je ne puis plus long tems t'ouïr parler d'une fille, que je ne sçay si elle est belle ou laide, Je ne sçay pas seulement si celui dont tu parles a une fille ; outre qu'il est mal avec mon pere, qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit ; & je croy qu'il luy en est deu encore quelque chose. Que si je me voulois marier j'épouserois bien plutôt la fille de Demea, dont le pere a commandé l'année dernière les Armées de la Republique, & qui m'est aliée du côté de ma mere. Dymoy si c'est tout de bon que tu dis cela, ou seulement pour m'éprouver.

MYRTIUM. Quoy ! il n'est pas vray ?

PAMFILE. Que tu es sote ! Je croy que tu te sens

Je sens encore de la débauche d'hier ; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme ; car estant allée acheter quelque chose pour mes couches , & faire des vœux pour moy à Diane , elle rencontra Lesbia qui luy dit. Mais qu'elle te le conte elle-même , si elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puisse mourir si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en riant , & me dit : Hé bien Doris , vôtre Galant se marie ! Et comme je faisois l'étonnée ; Tu n'as qu'à passer par la rue , dit-elle , tu verras la porte couronnée de chapeaux de fleurs , & entendras la musique.

PAMFILE. Et tu y as passé ?

DORIS. Ouy , & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit , véritable.

PAMFILE. Je voy bien ce que c'est , tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir , Hé bien Pamfile quand veus tu quitter tes débauches ? Voilà le fils de nôtre voisin qui se marie , qui est beaucoup plus jeune que toy , & tu t'amuses encore à entretenir des femmes ? Je m'endormis à ce discours , & suis sorty aujourd'huy de grand matin ; de sorte que je ne sçay ce qui s'est passé : mais ce que dit Doris , pourroit bien estre , hormis qu'elle a pris un logis pour l'autre ; Que si tu ne me veus croire , envoie l'y une seconde fois , & tu trouveras ce que je dis véritable.

MYRTIUM. Ha Pamfile ! tu me rens la vie , car je fusse morte de déplaisir.

PAMFILE. Ne crain pas que je te quite jamais , & encore en l'estat où je te voy maintenant.

DIALOGUE

DE FILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. **E** S-TU fôle ma fille, ou si tu estois yvre hier, car Difile m'est venu voir ce matin en pleurant, & se plaignant que quoy qu'il te pût dire, tu te levais de table pour dancer, & comme tu vis que cela le piquoit pour le faire enrager davantage, tu t'alas assoir auprès de Lamprias & te mis à le caresser. Il dit même que tu te derobas la nuit, & alas coucher sur un petit lit toute seule, où tu ne fis que chanter, quoy que tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quittée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias, avant qu'il fut arrivé; & qu'il commença à la caresser, quoy que je luy fisse signe qu'il s'arrêtât. Pour me faire plus de dépit il la prit par le col & la baisa si amoureuxment qu'il ne pouvoit retirer ses levres de dessus sa bouche. En-suite il luy parla à l'oreille, & je vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de tems en tems en souriant; Et comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Après qu'ils furent bien las de s'entretenir, & de se baiser, Lamprias estant arrivé, je ne laissay pas de m'aler mettre à table auprès de mon infidèle Amant, afin qu'il n'eut point d'excuse. Alors Thaïs se levant commença à dancer, troussant sa robe pour montrer sa belle jambe; Et mon galand de sa louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Difile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections, & disoit qu'elle avoit le pied, & l'oreille excellente, & que jamais il n'avoit veû mieux dancer. Cependant vous la connoissez; car vous l'avez veüe aux bains avêque moy. Si vous sçaviez alors comme elle fit la coquète. Elle me dit que je n'osois dancer de peur de montrer mes longues flutes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs

fiours autres choses, qui me piquent si fort, que je sauray en place, & me mis à dancer aussi bien qu'elle. Cependant Disile regardoit en haut & ne baissa jamais la veüe, quoy que Lamprias fit tout ce qu'il peut pour me louer. Voudriez vous que j'eusse souffert tout cela, & que j'eusse laissé regner Thaïs en ma présence?

LA MERE. Mais il n'estoit pas nécessaire d'aler caresser en-suite Lamprias.

LA FILLE. Disile avoit bien caressé Thaïs, pourquoy n'aurois-je pas eu mon tour?

LA MERE. Mais après, ne vouloir pas coucher avecque luy, & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit; c'en est trop ma fille; Que fussions nous devenues cét hyver sans luy?

LA FILLE. Et pour cela je souffriray qu'il me méprise?

LA MERE. Non, mais je ne le mépriserois pas aussi: car tu sçais que le mépris fait perdre l'amour; D'ailleurs tu ne luy as jamais témoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche le plus un Amant. Pren garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gâtes tout.

DIALOGUE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. JE te prie Bacchis, si tu conois quelque Magiciéne qui donne des breuvages pour faire aimer, de me l'amener; car je donneroie tout ce que j'ay au monde, pour r'avoir Charmide, & pour faire qu'il eût autant d'averfion pour Cloris, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy! Charmide te quitte pour elle, après avoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur party de la Ville?

Me-

MELISSE. Il est vray Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle, chez un de ses amis.

BACCHIS. Je te plains Melisse mais encore d'où vient sa froideur ?

MELISSE. De jalousie. Comme il revenoit l'autre jour du port de Pirée demander quelque argent que l'on devoit à son pere, il entra chez moy, sans me saluer. Et lors que je courus l'embrasser selon ma coutume, il me repoussa, & me dit que j'alasse caresser Hermotime, & que nôtre amour estoit si public que les murailles en parloient. Alors il se coucha sans me répondre, & ne voulut point souper ; Et comme je fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que je luy peusse dire, jusqu'à me menacer de se lever, & des'en aler en plein mynuît, si je l'importunois davantage.

BACCHIS. Mais est-il vray que tu vois Hermotime ?

MELISSE. Je ne sçay pas seulement qui il est : mais comme Charmide fut party ; j'envoyay dès le point du jour ma servante au Ceramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Melisse aime Hermotime, & Hermotime Melisse.*

BACCHIS. C'est une piece qu'on luy à faite, pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoît de cette humeur. Si je le voy, je me moqueray bien de luy, & l'apelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre aux petites finesses de la jeunesse.

MELISSE. Où le trouveras-tu ? maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez un de ses amis tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouvois trouver quelque femme de Thessalie qui me le ramenât par ses charmes.

BACCHIS. Je cõnois une Syriène qui sera bien ton fait : car elle fit revenir Fanius après une absence de quatre mois, comme je desespérois de le revoir.

MELIS-

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilège selon leur coûtume, après que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut beu toute seule dans une coupe; mais il faut avoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Comme quoy ?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatèle.

MELISSE. J'ay ses meules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une chéville, & fera dessus quelques suffumigations, * *Avec m.* puis elle jétera du sel dans le feu, en prononçant *ne torche* ton nom & le sien. Alors tirant de son sein un miroir *alunée,* magique, elle le tournera de tous côtez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voilà ce qu'elle fit pour moy, & Fanias revint aussi-tot malgré les remontrances de ses amis, & les pleurs de sa nouvelle maîtresse. Elle m'aprit aussi le moyen de faire häyr, en marchant sur les pas de quelqu'un, métant le pié gauche où il a mis le droit, & le droit où il a mis le gauche; puis disant, *Je te surmonte,* & *sus plus fort que toy;* je l'ay éprouvé, & il m'a réussi.

MELISSE. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme, & toy, Filine, * *Servante de Melisse.* prepare ce

DIALOGUE

DE CLEONARIUM ET DE LEÆNA.

CLEONARIUM. ON dit d'étranges choses de toy, Leæna; Que Mégille cette riche Dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme; Qu'en est-il? Tu rougis; Cela est-il vray?

LEÆNA. Il en est quelque chose.

CLE-

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses, je ne le puis comprendre ; Tu ne m'aimes point ; car tu ne me le celerois pas.

LEENA. Jet'aime plus que personne, mais j'ay honte de le dire ; C'est une étrange feméle.

CLEONARIUM. Penséz que c'est quelque Tirbade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle, qui n'aiment pas les hommes, & qui caressent les femmes.

LEENA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIUM. Conte moy comment elle te declara sa passion, ce que tu luy répondis, & le reste de cette aventure.

LEENA. Elle faisoit la débauche avec Démônasse de Corinte, qui est de son humeur, & elles m'envoyèrent querir comme une Musiciéne, pour chanter & joüer des instrumens pendant leur repas. Après avoir fait bonne chere, elles me retinrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me métroient au milieu ; ce que je n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lors que nous fûmes au liét elles commencerent à folâtrer, & à métre la mein dans mon sein, non pas en riant comme font les filles, mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeuray toute interdite, ne pouvant deviner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur, ôta sa coiffure, & parut toute nue, & la tête rase comme un Athlete ; ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole, As-tu veu, dit-elle, un plus beau garçon ? Je ne vois point-là, luy dis-je, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle, je ne m'appelle pas Megille, mais Megil, & voilà ma femme, montrant Demonasse. Je me pris à rire à ce discours, & luy dis ; Quoy ! tu nous as trompées si long-tems, estant homme & passant pour femme, comme Achille parmy les filles. Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais j'en ay pas besoin ; & si tu veus l'éprouver, tu trouveras

veras qu'il ne manquera rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermafrodite, luy dis-je, comme on dit qu'il y en a plusieurs, ou comme ce Devin de Thébes, dont m'a parlé ma compagne Ismenodore, qui devint homme après avoir esté femme. Non, dit-elle, mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. Alors elle me fit présent d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau; & m'embrassant, me baisa, & satisfit à sa passion.

CLEONARIUM. Mais que fit elle, & comment? car c'est là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage; car il ne m'est pas honête de le dire, ni à toy de l'entendre.

DIALOGUE

DE CROBYLE ET DE CORINNE.

CROBYLE. **E**T bien, Corinne, est-ce une chose si fâcheuse, de perdre son pucelage? Tu y as plus gagné que perdu; car il te reste de l'argent dequoy avoir un colier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Silenis.

CROBYLE. Il sera tout semblable, mais il faut que tu aprènes maintenant à vivre avec les hommes; car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere, nous avons subsisté du mieux que nous avons pû, de ce qu'il nous avoit laissé; car de son vivant nous n'avions faute de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable; mais depuis sa mort, nous avons vécu comme tu sçais en grande misère, & vendu piece à piece toute sa

R

bou-

boutique, en atendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-je pour cela ?

CROBYLE. Comme tu viens de faire, & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une garce.

CROBYLE. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle, & auras de beaux Galans. Tu pleures, petite sôte ; Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des presens de tous côtez ? J'ay vu le tems qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vêtue comme une Princeffe.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait ?

CROBYLE. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toujourns propre & bien mise, témoignant beaucoup de douceur & de modestie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toujours la sôte. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ni à les reprendre ; & lors qu'on la métoit de quelque partie, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïssent tant ; mais elle mangeoit proprement & delicatement, & beuvoit à petits traits, & non pastout d'un coup.

CORINNE. Quoy ! elle n'osoit boire tout son saoul, quand elle avoit soif.

CROBYLE. C'est alors qu'elle estoit plus retenue, de peur de faire quelque chose de mauvaise grace. Après, elle n'entretenoit que celui qui la menoit, sans s'ire comme toy à tout le monde ; & lors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit si sôte ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la dépense pour elle, qui est ce que les hommes desirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuse & toy aussi ; car tu es plus belle & plus agreable qu'elle n'estoit : Songe seulement à conserver ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celui qui vient de partir ?

CROBYLE. Il y en aura de plus beaux, & de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t-il que je caresse ceux-cy, aussi bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours avoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu seras aise d'entendre en passant par la rue, Dieux ! qu'elle est brave & bien parée, & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne répons rien. Ne feras-tu pas ce que je dis ? Ouy, je le sçay bien ; car tu es bonne fille ; & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain, si par hazard ton Galant revenoit ce soir, comme il l'a promis.

DIALOGUE

DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. **N**OUS sommes trop heureuses, ma fille, si nous trouvons toujours un Galant comme celui-cy. Quoy ! depuis deux mois, qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles ? *Si mon pere meurt ! Si je suis jamais le maître ! Si je puis avoir du bien, tout sera à toy*, & autres choses semblables ; mais pour de l'argent ou des presens, point de nouvelles, il ne te donne pas seulement des parfums. Croit-il nous payer toujours d'excuses & de reverences. C'est faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois ; Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis

ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fût vendüe, & que l'argent fût dissipé. Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes, & tout cela, sans m'en parler !

LA FILLE. Comme il a le cœur généreux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais ; Et sitôt que son pere aura les yeux clos, il ne manquera pas de m'épouser. Vous sçavez que c'est le meilleur party de la ville ; Puis il est beau, jeune, galant, de bonne maison ; Que voulez-vous davantage ?

LA MERE. Mais ma fille, quand il faudra payer le loage de la chambre, ou le boulanger & le cordonnier, se contentera-t-on de cela ? & sera-ce assez de dire, atandez, s'il vous plaît, que le pere de Chærea soit mort ? N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy, de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni colier ni pendans-d'oreilles ?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non ; mais elles sont plus sages, & ne prennent pas pour argent contant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prêts à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres ; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, tu te piques de chasteté, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posséder une nuit, tu fus si sotte que de le refuser.

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que jeusse chassé Chærea, pour faire entrer un je ne sçay qui ?

LA MERE. Mais, ce je ne sçay qui, avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de nôtre voisin, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chærea jura de le tuer & moy aussi, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

LA MERE. Ha ! c'est trop, ma fille, d'estre à même tems gueux & jaloux ; Il faudra donc pour luy obéir, que tu vives comme une Prêtresse
de

de Cérés. Mais à propos, c'est aujourd'huy la feste de cette Déesse, t'a-t-il envoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez vous qu'il fasse, il n'a pas un sou ?

LA MERE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'invention ? N'en sçauroit il excroquer à son pere ? Que ne menace-t-il sa mere d'aler à la guerre ? Pleût à Dieu qu'il fût déjà si loin, qu'on ne le revît jamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours jeune, ou que sa passion dure toujours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera-là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MERE. C'est qu'il t'aime présentement, & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venue ; mais atan un peu. Dieu veuille que je m'abuse, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.

DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**UOY Ampélis ! si l-on n'est jaloux, & qu'on ne bâte & tempête, on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que de jeux d'enfant ; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivé à son periode. Sçache donc que ton Galant t'aime, puisqu'il te traite de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

CHRY SIS. Quoy ! qu'il me bâte toujours ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit , pourquoy s'en métroit-il en peine ?

CHRY SIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie ? Pour avoir loüé en sa presence le fils d'un Banquier , il a mal à la tête.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRY SIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Atan , il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veus-tu que je te die ce que je fis un jour à un Galant , dont la passion commençoit à se refroidir. Je luy fermy la porte , & en fis entrer un autre ; Alors il commença à faire l'enragé & le desespéré ; mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs , & à ne plus découcher d'avêque moy. Cependant sa femme crioit que je l'avois enforcélé , & que je luy avois donné un breuvage pour me faire aimer ; mais tout ce breuvage n'estoit qu'un peu de jalousie mêlée bien à propos. Use de cette recette , & tu t'en trouveras bien ; J'ay deux fois ton âge , & sçay mieux que toy comme il se faut gouverner.

D I A L O G U E

DE DORCAS, DE PANNYQUIS, DE
FILOSTRATE ET DE POLEMON.

DORCAS. **N**OUS sommes perdües , ma Maitresse, Nôtre Capitaine est de retour avec un équipage de Prince , & tout le monde le va voir , & luy fait la reverence ; J'ay trouvé Parmenon à qui j'en ay

luy demandé des nouvelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela? C'est bien débuté? Tu devois joindre les mains en le voyant, & rendre grâces aux Dieux de ce qu'il estoit revenu en bonne santé; luy dire que je ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maître, & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi; mais je voulois rapporter simplement ce qu'il m'avoit dit; car je commençay d'abord. Ah Dieux! Parmenon, je croy que les oreilles vous ont bien corné en vôtre absence; car nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Ma Maîtresse estoit si triste, qu'elle ne vouloit voir personne; & elle estoit plus morte que vive, lors qu'il arrivoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit bûtu.

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. En suite je luy dis ce que je vous viens de dire; & il me répondit, qu'il en estoit encore plus qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy! sans dire auparavant que son Maître pensoit toujours à moy; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'aprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour.

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable; mais le principal est, qu'ils sont revenus riches, & que Polemon a quantité d'argent & de belles nipes. Parmenon même avoit au petit doigt un gros rubis taillé à facettes, qui j'étoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter leurs prouesses, pour me hâter de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous avisiez à ce que vous avez à faire. Car Polemon viendra icy, si-tôt que la foule sera écoulée; & s'il y trouve Filostrate, je ne sçay ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention; car tu sçais que je ne le puis chasser, après ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il

m'a promis. De desobliger aussi Polemon dans une si haute fortune, il est daugéreux; car s'il vouloit tout tuer quand il n'avoit rien, que fera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voila Filostrate & luy, qui arrivent à même tems par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux! nous sommes perduës. Je voudrois estre cent piez sous terre; car je ne sçay que faire, ni que dire,

FILOSTRATE. Et bien Pannyquis ne ferons-nous pas la débauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Filostrate. Bonjour, Polemon, je suis ravi de vous revoir, après une si longue absence.

POLEMON. Qui est ce Galant-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! je voy bien ce que c'est; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence; J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour apprendre plutôt vôt're honte & la mienne. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'à ventr. Qui estes-vous, le beau fils?

FILOSTRATE. Qui és-tu, toy-même?

POLEMON. Le Colonel Polemon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a merité.

FILOSTRATE. Et moy, Filostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le merite; & qui la paye fort bien. Suivez moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLEMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'aparance de demeurer avec Polemon irrité, Rentrons.

POLEMON. Vous pouvez bien vous rejouir pour la dernière fois; car après avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuni. Moy qui vange les queréles des autres;

tres; ne vängerois-je pas les miennes? Parmenon, fay avancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en tête les mieux armez, & le reste sur les ailes, avec un gros de reserve à leurs épaules.

FILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron? croit-il nous épouvanter de paroles? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais veu la guerre qu'en peinture, & d'estre toujours demeuré renfermé dans quelque méchante garnison.

POLEMON. Tu le sçauras tantôt, lors que tu nous verras aux mains.

FILOSTRATE. Je ne veux que ce petit laquais pour me défendre, & pour t'empêcher à coups de pierre, d'entrer.

DIALOGUE

DE QUELIDONIUM ET DE DROCE.

QUELIDONIUM. **D**'Où vient, Drocé, qu'on ne voit plus icy Clinias?

DROCE. C'est son Maître qui l'empêche d'y venir.

QUELIDONIUM. Qui? Diotime. Il est de mes amis; si tu veux je luy en parleray.

DROCE. Non, c'est Aristenet, le plus débauché de tous les Filósofes.

QUELIDONIUM. Quoy! ce vieux Barbon, toujours pensif & melancolique, qu'on voit se promener avec ses Echoliers au Pœcile?

DROCE. Oui, ce glorieux Pedant, que je voudrois avoir veu trāsner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela?

DROCE. Je ne sçay; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy, & il y a dix jours qu'il n'y est

entré. Cependant, j'ay envoyé ma servante à sa découverte, qui m'a rapporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec son Maître; mais si-tôt qu'elle luy fit signe, il rougit & baissa la veüe, sans plus tourner la tête de son côté, de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel estat penfes-tu que je fus alors? Tantôt je m'imaginóis qu'il estoit amoureux d'une autre; Tantôt qu'il estoit piqué contre moy; Tantôt que son Pere luy avoit défendu de me voir: mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien; lis-le toy-même.

QUELIDONIUM. N'y a-t-il rien de secret?

DROCE. Non, que tu ne puisses voir.

QUELIDONIUM. Il est assez mal écrit, on voit bien qu'il l'a fait à la hâte. BILLET DE CLINIAS A DROCE. *Les Dieux me sont témoins, ma chere Drocé, que je t'ayme plus que moy même, mais Aristenet à qui mon Pere m'a donné pour apprendre la Philosophie, me suit par tous, & ne me préche que la Vertu, pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux, si je le veus croire: mais je ne trouve point de plus grande félicité, que de te posséder. Vis contente, & n'oublie jamais ton CLINIAS.*

DROCE. Que dis-tu de cette lître, Quelidonium?

QUELIDONIUM. Que la fin laisse quelque espérance.

DROCE. C'est ce qu'il me semble; mais cependant, je meurs de dépit & d'amour. Au reste, j'ay entretenu le laquais, qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons, & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes; jusque-là qu'il a menacé d'en donner avis au Pere de Clinias.

QUELIDONIUM. Il le falloit bien faire boire.

DROCE. Je l'ay fait aussi, & suis assurée de luy; car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Drocé, tout ira bien; Je feray écrire aux lieux où le Pere se pro-

promene, que le Philosophe Aristenet caresse son disciple; ce qui joint au raport du laquais, fera sans doute quelque effet.

DROGE. Mais comment pourras-tu écrire cela, sans estre aperceüe ?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les parois du Ceramique.

DROGE. C'est bien dit; joint tes forces aux miennes, pour me venger de ce Pedant.

DIALOGUE

DE TRYFENE ET DE CHARMIDE.

TRYFENE. COMMENT! après avoir donné de l'argent à une fille, pour coucher avec elle, luy tourner le dos & ne faire que soupirer; & outre cela, avoir révé pendant tout le repas? Pour qui soupirerez-vous, Charmide; Ne me le celez point, que j'apprenne le nom de cette Belle, pour récompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour, Tryfene, je le confesse.

TRYFENE. Je voy bien que ce n'est pas pour moy; car on diroit que vous avez peur de me toucher, tant vous vous estes bien envelopé de la couverture. Mais encore, quelle est cette crüe!e? peut-estre que je vous y pourray servir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYFENE. Son nom?

CHARMIDE. Filematium.

TRYFENE. Laquelle, car il y en a deux; celle qu'entretient le fils de nôtre General, qui est la plus jeune; & une autre déjà vicille, qu'on nomme le Trébuchet.

CHAR-

CHARMIDE. C'est ce Trébuchet qui m'a pris.

TRYFENE. Ya-t-il long-tems, ou si vôtre amour ne fait que de naître?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois, dès la première fois que je la vis.

TRYFENE. Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt deux ans!

TRYFENE. Mais à qui croirez-vous plutôt, à ses sermens ou à vos yeux? Voyez vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples? Que si vous l'aviez veüe toute nue.

CHARMIDE. Elle ne me l'a jamais voulu permettre.

TRYFENE. Avec raison; car elle a le corps marqué comme un Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez? Vous estes à plaindre, Charmide; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise?

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit; car tu sçais l'avarice de mon Pere, elle m'a fermé la porte, & a fait entrer mon rival; de sorte que je ne te cele point que c'est pour la faire enrager que je t'ay envoyé querir.

TRYFENE. Vrayement je vous ay bien de l'obligation. Si je l'eusse sceu. . . . Mais je me vai lever, aussi bien est-il déjà jour.

CHARMIDE. Non, mon cœur; car si cela est, je n'en veus point d'autre que toy.

TRYFENE. Demandez-le à vôtre Mere, qui peut l'avoir veüe au bain. Car pour son âge; vôtre grand mere vous le pourra apprendre, si elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chere mignonne, & pardonne à ma froideur; Otons tous ces obstacles qui nous empêchoient de nous toucher; Je dis Adieu pour jamais à Filematium.

DIALOGUE

DE JOESSE, DE PYTHIE, ET DE
LYSIAS.

JOESSE. **T**U te moques de moy, Lysias, & avec raison; parce que je ne t'ay jamais demandé d'argent, comme font les autres; ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ni ne t'ay obligé à dérober ton Pere ou ta mere, pour me faire quelque present; mais je t'ay receu d'abord, sans que tu m'ayes rien donné. Cependant, tu sçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. Premièrement Eteocle, qui est maintenant du corps du Senat, puis le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes camarades, * qui est nouvellement ^{* Ou, de son âge.} enrichi de la succession de son Pere; le tout, pour te posséder seul comme un Adonis. Car insensée que je suis, je croyois à tes sermens, & vivois en Penelope pour ton sujet, malgré les reproches de ma Mere. Cependant, comme tu me vis bien éprise de ton amour, † tantôt tu loüois en ma presence l'une de ^{† Avoir en un enfant de toy.} mes compagnes, tantôt tu faisois des caresses à une autre, pour me faire dépit; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient il de la débauche que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fites venir deux de mes plus grandes ennemies? Tu baisas cinq fois la plus laide en ma presence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy: mais combien fist tu de caresses müetes à l'autre? tantôt luy faisant signe des yeux que tu alois boire à sa santé, tantôt disant à l'oreille à ton laquais, qu'il ne donnât à boire à personne dans ton verre qu'à elle. Tantôt luy jectant des fleurs, tandis que son Galant regardoit d'un autre côté, & elle les métoit dans son sein, après les avoir baisées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais tu cela? t-ay-je offensé en quelque chose? ay je fait quel-

quelque faveur à d'autre qu'à toi ? Vis-je pour autre que pour toi seul ? Croy-moy, ce n'est pas une grande victoire, que de triompher d'une fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser une personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regréteras un jour, lors que je seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents ? & me regardes-tu de travers ? Dy ce que tu as sur le cœur, j'en feray juge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me répondre ; Regarde, ma Compagne ! comme il me traite.

PYTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare, pour n'estre pas touché des larmes d'une Maîtresse ! C'est toy Joësse qui l'as perdu, en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus fine & plus retenüe ; mais si tu m'en crois, tu cesseras de te plaindre, & le bâniras de ton logis & de ton cœur.

JOESSE. Ne m'en parle point, je ne le puis faire.

PYTHIE. Le voilà qui revient.

JOESSE. Ah tu m'as perdue ! sans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que je retourne, Joësse, n'en prens point de vanité. C'est pour ta Compagne, de peur qu'elle n'ait mauvaise opinion de moy ; car tu m'es trop indifferente, pour faire quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir ; car j'eusse publié par tout ton incivilité.

LYSIAS. Dy moy, Pythie, voudrois-tu que je souffrisse une infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, après l'avoir trouvé couchée avec un Galant ?

PYTHIE. Quand cela seroit, Lysias, tu sçais la fragilité du sexe, & ce que c'est d'une Courtisane ; Mais où fût-ce que cela arriva ?

LYSIAS. Chez elle-même. Car comme mon Pere ayant découvert mon amour, eut fermé la
porte

porte du logis, avant que de se coucher, & en eut emporté la clef, je montay par dessus la muraille, à l'aide de mon laquais; & me rendant chez elle, j'ouvris doucement sa porte, parce que je sçavois le secret, & entrant dans sa chambre, je la trouvay endormie entre les bras d'un jeune garçon. Alors, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon épée, je les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

J O E S S E. Voilà le beau fils entre les bras de qui je dormois.

P Y T H I E. Non, ne luy dis point.

J O E S S E. Pourquoy non, c'estoit elle-même que j'avois priée de coucher avecque moy en ton absence.

L Y S I A S. A d'autres, il n'avoit point de cheveux; Luy font-ils crus en un jour?

J O E S S E. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa dernière maladie. Je te prie, Pythie, souffre que je te décoife, pour luy faire voir son impertinence; Tien jaloux, voilà mon Galant.

L Y S I A S. Qui n'y eût esté trompé? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & je touchay seulement sa tête de la main.

J O E S S E. Hé bien! me crois-tu à présent? & ne crains-tu point que je te fasse enrager à mon tour?

L Y S I A S. Non; mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puis qu'elle a servy à nôtre reconciliation.

J O E S S E. Je le veus, quoy qu'elle ait esté cause de tout le mal.

P Y T H I E. Pren garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as veu.

DIALOGUE

DE LEONTIQUE, DE QUENIDAS,
ET D'HYMNIE.

LEONTIQUE. COnte-luy un peu , Quenidas , comme au combat contre les Galates , je m'avançay hors du front de la bataille , monté sur un superbe cheval , & mis tellement l'épouvante dans le cœur des ennemis , que jamais personne n'osa se présenter devant moy. Dy comme ensuite je tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie , & le perçay luy & son cheval ; Puis tournant sur l'Infanterie , qui s'estoit serrée en un gros bataillon pour me faire tête , je passay sur le ventre de sept des principaux Officiers ; & d'un revers fendis la tête avec l'armet à un Colonel , & fis une large voye à ceux qui marchoient sur les pas de ma victoire.

QUENIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape , que vous défites en Paphlagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison ; car outre son énorme grandeur , qui l'eût pû faire passer pour Geant , il défioit seul toute nôtre Armée , avec un courage invincible ; & cependant tu sçais comme je me presentay devant luy , quelque effort qu'on fît pour me retenir.

QUENIDAS. Je ne vous cele point que j'eus peur alors ; mais vôtre résolution me rassura , & le souvenir de vos Triomfes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cet estat glorieux , tout couvert d'armes brillantes ?

QUENIDAS. A Hector , ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape rompit sa lance sur mon écu , sans m'ébranler non plus qu'un rocher , mais je le perçay d'outre en outre avec la mienne ; Puis sautant légèrement en terre ,

terre, je luy separay la teste des épaules, d'un coup d'épée, & la raportay toute sanglante, & qui degoutoit sur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux ! vous me faites horreur, je n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crain point, ma mignonne, si je suis un Mars à la guerre, je suis un Adonis en amour.

HYMNIE. Il me semble que je vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc, si tu m'avois veu les armes à la main, tout couvert de sang & de poussiere ?

HYMNIE. Je m'enfuirois ; & je pense déjà voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tuez, & sur tout de ce miserable à qui vous fendîtes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible ! je ne dis ces choses que pour te rejouir.

HYMNIE. Cela seroit bon pour les Danaïdes, qui trempèrent leurs mains dans le sang de leurs maris ; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet, je frissonne au récit de vos exploits ; & tandis qu'il fait jour, je m'en retourne au logis. Suivez-moy, Lydé, Adieu Monsieur le Colonel, qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Arrête, arrête, Hymnie. Quoy ? elle s'en va, j'ay beau la prier.

QUENIDAS. A quoy pensez vous aussi, de luy aller conter ces extravagances ; je la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur par la défaite de ce Geant.

QUENIDAS. Je le faisois par complaisance, pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au récit de vos loüanges.

LEONTIQUE. Suy-là, Quenidas, & luy persuade de revenir.

QUENIDAS. Que voulez-vous que je luy die ?
 \$ Qu'il

Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit, & que c'étoit pour luy faire peur ?

LEONTIQUE. Non, cela seroit honteux.

QUENIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement ; Il vous faut résoudre à perdre vôte maîtresse, ou la gloire de vôte valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes extrémités. Dy luy ce que tu voudras, pourveu que tu la ramenes.

D I A L O G U E

DE DORION ET DE MYRTALE.

DORION. **T**U me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avêque toy ; mais lors que j'estois riche, j'estois ton tout & ton favory ; & depuis que ce Marchand de Bithynie est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considère plus.

MYRTALE. O les grands presens que tu m'as faits ! Veus-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? Premièrement, des escarpins de Sicyone, qui valent environ deux dragmes ; & pour cela tu couchas avêque moy deux nuits ; puis une boîte de parfums, lors que tu revins de Syrie. Que veus-tu que nous métions pour cela ?

DORION. Elle coûtoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE. Mais lors que tu partis, je te donnay aussi une petite casaque de Matelot, qu'un Pilote avoit laissé chez moy.

DORION. Il est vray ; mais il la reprit en Sicyone, après m'avoir bien froté, croyant que je la luy avois dérobée. Outre cela, je t'ay rapporté des oignons de Cypre, avec un cabas de figues, & un fromage de Gythie ; sans parler de huit pains de Navire que je t'ay donnez, & des pantoufles de Patarc, ingrate ?

MYR-

MYRTALE. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION. C'est toujours beaucoup pour un pauvre homme comme moy, qui en ma vie n'ay donné à ma propre mere, la valeur de la teste d'un oignon. Après, j'ay mis pour toy une dragme d'argent aux pieds de Venus, au jour de sa Feste; & en ay donné deux autres à ta mere, pour avoir des souliers, & de tems en tems quelques sous à ta servante; Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE. Quoy! tes oignons & tes figues.

DORION. Je ne serois pas Matelot, si j'estois riche, mais je voudrois bien sçavoir ce que ton usurier t'a donné.

MYRTALE. Premièrement la jupe & le còlier que tu vois.

DORION. Ha! je t'ay veu le còlier, ne ments point.

MYRTALE. Celuy que tu m'as veu, estoit plus petit, & n'avoit point d'émeraudes. Il m'a donné aussi des pendans d'oreilles, avec un tapis, & a payé le louage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents, quoy qu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un âne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galant, & te fasse la grace d'avoir de sa race; Pour moy, je trouveray une fille de ma condition, qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans d'oreilles & des còliers de pierres.

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera sera heureuse! quand tu luy rapporteras tes beaux presens. Adieu mes pantoufles de Patare, mes oignons de Cypre, & mes escarpins de Sicyone.

D I A L O G U E

DE COCHLYS ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. **Q**U'AS-TU à pleurer, Parthenice? Qui t'a ainsi maltraitée?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale, qui arriva hier pendant le souper, & renversa la table & les verres: puis me bailla un soufflet de rage, pour estre venuë chez elle à la prière de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy; car il le traina par les cheveux, & luy donna cent coups de pieds & de poin; de sorte que je ne sçay si le pòvre homme en pourra échapper.

COCHLYS. Estoit il fou ou yvre, de faire ces insolences?

PARTHENICE. C'estoit jalousie; car sa maistresse luy ayant demandé deux talens, comme il ne les pût donner, elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur, qui l'aimoit il y avoit long tems; & comme ils soupoient ensemble, ce malheur-là arriva.

COCHLYS. Conte-moy la chose plus particulièrement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer, & que ce laboureur se preparoit à danser au son de la flûte, on ouït tout à coup un grand bruit, & l'on vit entrer aussitost ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades, qui firent le desordre que je viens de dire. Crocale se sauva chez une de ses voisines, & ils me traitèrent de la sorte que tu vois, dequoy je me vai plaindre à mon maistre; & l'autre assemble ses amis, pour en tirer raison.

COCHLYS. Voilà ce qu'on gagne avec ces gens-là; ils font les Grands & les fanfarons: mais lors qu'il faut payer, ils n'ont pas un sou, & vous remettent

métent toujours à la montre & au quartier d'hy-ver : aussi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez moy ; & j'aimerois mieux un Matelot, ou un Courtaut de Boutique , que tous ces fendeurs de naseaux, qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.

LA MORT DE PEREGRINUS.

*C'est l'Histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe,
qui se brûla publiquement aux jeux
Olympiques.*

LUCIEN A CRONIUS.

CE malheureux Peregrinus a eu le même destin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car après s'estre changé en mille formes, à la fin il est devenu feu, & s'en est allé en fumée comme Empedocle ; avec cette différence, que ç'a esté à la vue de tout le monde, & dans la plus illustre Assemblée de la Grece ; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que je te voy éclater de rire à cette nouvelle, & t'écrier, Ah la grande folie ! & quel amour de la gloire nous fait faire d'extravagances ! J'en ay dit autant que toy, à la vue de ce spectacle ; mais tu ne cours point de danger pour cela, au lieu que j'ay failly à estre déchiré par les Cyniques, comme Acteon le fut par ses chiens, & Penthée par les Bacchantes. Voicy donc l'Histoire de cette Tragedie ; Tu en connois l'Auteur, & sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ni Sophocle. Lors que je fus arrivé à Elide, j'aperceus en passant par le lieu des exercices, un Philosophe Cynique, nommé Theagene, qui crioit contretout le monde, selon leur coutume, & prêchoit tout haut la vertu. Ensuite, il vint à tomber

sur nostre Protée , & s'emportant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire , il s'écria , ô Ciel ! ô Terre ! ô Mer ! ô Hercule , nostre Patron ! Quoy ! Peregrinus pour te vouloir imiter , est accusé d'ambition ! Mais s'il eut esté ambitieux , eut-il donné tout son bien , comme il a fait à sa Patrie , au lieu de l'employer à son agrandissement ? Eut-il abandonné deux ou trois millions d'or , pour disputer de la Vertu avec Jupiter ? Pour estre emprisonné en Syrie , chassé de Rome , & errer vagabond par le monde , comme le Soleil pour éclairer l'Univers ? Hercule ne s'est-il pas brûlé avant luy ? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté consumés du feu celeste ? Empedocle ne s'est-il pas jetté tout vif dans la fournaise du mont Ethna ? Comme il disoit cela avec de grands cris , je demanday à l'un de ceux qui estoient presens , qu'avoit cela de commun avec nostre Protée ? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé ? C'est , dit-il , qu'il se doit brûler publiquement aux jeux Olympiques. Comment , dis-je , & pourquoy ? Mais le Cynique faisoit tant de bruit , que je ne puis entendre la réponse. Il falut donc écouter le reste de sa Harangue , où il se répandit en de vaines & excessives louanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthene , de Diogene , & de Socrate , il le compara à Jupiter Olympien ; & dit que le monde voyoit deux grands chefs d'œuvres , le Jupiter de Fidias , & le Philosophe Peregrinus ; l'un l'ouvrage de l'art , & l'autre celuy de la raison : mais qu'enfin , le dernier alloit prendre place dans le Ciel , parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur , il fit semblant de s'arracher les cheveux , & commença à pleurer si ridiculement , qu'il faisoit rire les uns , & donnoit de la pitié aux autres , tant que ses camarades l'emportèrent , dans les transports de cette feinte douleur. Là-dessus un Philosophe * de

Secte contraire , prenant sa place , commença sa Harangue par une rîée ; & dit qu'il estoit bien juste de
faire

* Ou, simplement un autre homme.

faire succeder le ris de Democrite, aux pleurs d'Heraclite; Car qui pourroit s'empescher de rire, dit-il, en voyant un Philosophe Cynique, faire des tours de passe-passe, & sauter dans un brasier ardent, pour se faire admirer du genre humain. Mais afin que vous sçachiez quel est cet illustre Bâteleur, & ce grand chef-d'œuvre de la raison, comme son camarade l'appelle; Voicy ce que j'en ay veu moy-mesme, & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut devenu grand, car je ne veus point parler de son enfance, il fut surpris en adultere, & contraint de se jeter du haut en bas d'une maison, avec une rave dans le cul, * après avoir esté bien frôlé. Ensuite il débau- * *Ancien*
cha un jeune garçon; & pour se sauver des mains de *opprobre*
la Justice, donna sept cens cinquante livres au Pere *des adul-*
& à la Mere qui estoient pòvres. Mais je ne luy veus *tes.*
pas reprocher les fautes de sa jeunesse; car ce divin portrait n'estoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis, qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son Pere luy retenoit trop long tems son bien, par une longue vicillese, il l'étouffa comme vous avez pù entendre; & fut contraint de s'enfuir, changeant à tous momens d'air & de pays, tant qu'il se mêla parmy les Chrestiens en Judée, & aprit leur admirable doctrine. Mais il leur montra bientost qu'ils n'estoient que des novices auprès de luy; car il ne devint pas seulement Profete, mais chef de leur Congregation; Il interpretoit leurs écritures, & en composoit luy-même; si bien qu'ils le confideroient comme leur Legislatteur & leur Patron, & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy qu'ils adorent, a esté crucifié dans la Palestine, pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites, nostre Protée ayant esté arrêté à cause de sa nouvelle doctrine, cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire, & aida à le mettre en credit. Car sur cette nouvelle les Chrestiens, qui de son malheur particulier, faisoient leur calamité publique, commencèrent à remüer Ciel & Terre, pour

* Ou, luy
envoyoit
toute sorte
de rafraî-
chissemens.

tâcher à le tirer de là ; & comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout , ils luy rendirent tous les devoirs imaginables , pour tâcher d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du jour à la porte de la prison , une troupe de vieilles , de vèves , & d'orphelins ; & les principaux passoient la nuit avecque luy , * après avoir corrompu le Geolier. Ils y banquettoient même , & y celebroident leurs mysteres ; & il y vint des deputez de leurs Eglises d'Asie , pour luy témoigner leur déplaisir , & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable , du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres ; n'épargnans rien pour s'entresecourir au besoin ; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toute parts , sous ce pretexte ; & cela luy fut de grand revenu. En un mot , ces misérables méprisent toutes choses , & la mort même , sur l'esperance de l'immortalité , & s'offrent volontairement aux supplices. Car leur premier Legislateur leur a fait à croire qu'ils sont tous freres , depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religion ; & qu'adorans le Crucifié , ils vivent selon les loix ; de sorte qu'ils méprisent tout , & croient que tout est commun , recevans ses dogmes avec une obeïssance aveugle. S'il se trouve donc quelque imposteur parmy eux , qui soit adroit à prendre son tems , & à se servir de l'occasion , il s'enrichit en moins de rien , & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut élargy par le Gouverneur de Syrie , qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession , & qui avoit pitié de luy , sçachant que par vaine gloire il ne se soucioit pas de mourir. A son retour il trouva toute sa ville irritée , pour le meurtre de son Pere , & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipé en son absence , de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages , qui pouvoient monter à quinze talens , † & non pas à quinze mille , comme a dit cet imposteur ; veu que toute sa ville , avec cinq des meilleures des environs,

† 7500.
sols.

ne

ne vaut pas cela. * Comme le meurtre donc estoit ^{* Tania.} tout recent, on croyoit à toute heure qu'il se presenteroit un dénonciateur; car on murmuroit tout-haut pour le regret qu'on avoit de ce bon vieillard, qui avoit esté meurtry si indignement. Mais nôtre imposteur, pour esquiver ce danger, se presente à l'assemblée du peuple en équipage de Philosophe, avec le bâton à la main & la besace sur l'épaule, couvert d'un méchant manteau, & s'estant laissé croître le poil, car il commençoit déjà à contrefaire le Cynique, dit tout-haut, qu'il donnoit au public tout ce que son Pere luy avoit laissé. Cela fut receu avec des applaudissemens extraordinaires du peuple, qui bâille après les distributions; & l'on crioit qu'il n'y avoit que luy de veritable Philosophe, & qu'il estoit le digne successeur de Cratés & de Diogene, ce qui ferma la bouche à ses ennemis; & ceux qui en voulurent parler, faillirent à estre lapidez. Il sortit donc une seconde fois de son pays, ayant assez de revenu en la simplicité des Chrestiens, qui le suivoient par tout, & qui ne le laissoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque tems après, pour l'avoir surpris mangeant de quelques viandes défendües; si bien que n'ayant plus de quoy subsister, il presenta requête à l'Empereur, pour estre relevé de sa donation, & pour entrer dans son bien; mais sa ville s'y opposant, il n'en put venir à bout. Il sortit donc pour la troisiéme fois, & se transporta en Egypte vers Agatobulus, où il s'exerçoit d'une étrange sorte à la vertu. Car il aloit tout nud pas la rue, avec le visage barbouillé de bouë, & la moitié de la tête rase; & devant tout le monde faisoit ce dont on accuse Diogene, comme une chose indifferente, & cent autres extravagances; se donnant la discipline sur le derriere avec une ferule, & souffrant même d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le monde, & particulièrement contre l'Empereur, qui le souffrit avec sa modestie ordinaire, ne voulant pas

qu'on luy peût reprocher d'avoir puny un Philosophe pour des paroles, & particulièrement un Cynique, qui fait profession de dire des injures; ce que le Galland n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardy. Cependant, cela le mit en estime parmy le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la ville se passeroit bien de luy; ce qui contribua encore à sa reputation, comme ayant esté bany pour avoir dit la verité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Epictete, & autres semblables Philosophes qui avoient esté traitez de même. Il passa donc en Grece, où tantôt il injurioit ceux d'Elide, tantôt il sollicitoit les Grecs à la revolte; Et il fut si insolent, que de crier en public contre une personne de merite & de dignité, qui entr'autres services qu'il avoit rendus au pays, avoit fait venir de l'eau à grands frais, dans la ville d'Olympie, pour la commodité des jeux, où l'on mouroit de soif auparavant. Il s'emportoit contre luy, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoy qu'il ne laissât pas de se servir de cette eau, ainsi que les autres, & de jouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extravagance, s'il ne se fût réfugié à la statue de Jupiter Olympien; de sorte qu'aux jeux d'après, il se dédit tout haut, par une harangue premeditée, & loua celuy contre lequel il avoit tant declamé; quoy qu'il tâchat d'excuser ce qu'il avoit fait. Comme il se vit par là décrié, & qu'il n'avoit plus d'invention nouvelle pour rétablir sa reputation, ni pour jouir de la gloire dont il estoit si amoureux, il s'avisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par une extravagance; & fit courre le bruit qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il travaille maintenant à cela, & creuse une fosse, où il porte luy-même du bois pour son bucher, afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il devroit plutôt témoigner la force de son esprit, à atandre la mort en patience, sans sortir de la vie comme un fugitif, ou

s'il

s'il a resolu absolument de mourir, choisir une fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaît tant, que ne va-t-il se brûler, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la presence de Teagène, qui * luy servira de Filoctète. Mais de vouloir * *C'est le nom de* mourir sur un bucher aux jeux Olympiques, à la veüe *celuy qui* de toute la Grece, c'est une vanité insupportable; quoy *venoit de haranguer.* qu'il ait meritè le feu par ses crimes. Il faudroit seulement que ce fût dans le Taureau de Falaris, par une affreuse & longue mort, & non pas estre dévoré en un instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaît, & il fait gloire de mourir en un lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait souvenir de celuy qui brûia le Temple d'Efese, pour se rendre plus illustre. En effet, cela part d'une même vanité, quoy que celui-cy publie que c'est pour aprendre aux hommes à mépriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux méchans, qui en pourroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur devoir. Qu'es'il dit qu'il ne le fait que pour les autres; comment en pourra-t-il faire la distinction? D'ailleurs, je sçay bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suivît cet exemple; & son compaignon luy même, qui chante si haut ses loüanges, ne le veut pas suivre; En quoy il me semble qu'il est sans excuse; car puisqu'il le prend pour modele, il le devoit imiter en sa principale partie, & aler trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans les choses exterieures, que l'imposteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes; mais dans le dernier acte de leur vie; qui est toujours le principal. Il me semble aussi qu'il devoit dresser un bucher de bois vert, pour estre étoufé par la fumée, & que cela conviendrait mieux à sa vanité; & sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on

en dit , se brûla pour éviter les tourmens qu'il enduroit : Mais qui peut obliger à cela nôtre Protée , que son extravagance ? Il ne sert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes : Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes , aussi bien qu'ailleurs , & qu'on ne fût pas tourmenté par tout , de la mélancolie , & de l'amour de la gloire. Davantage ; s'il les veut imiter , que ne fait-il comme eux ? Car ils ne se jettent pas dans le feu , pour estre devorez en un instant ; mais au rapport d'Onésicrite , qui a veu mourir Calanus , ils se couchent doucement sur le bucher , sans changer de posture ni de contenance , tant que le feu les ait consummez entierement. Il y en a qui disent qu'il ne mourra pas , & qui content de certaines fables , comme si Jupiter ne devoit pas souffrir que l'on profanât un lieu qui luy est consacré. Mais qu'il soit en repos de ce côté-là ; car je ferois serment qu'il n'y a pas un Dieu qui ne soit bien-aïse de luy voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs , il ne luy sera pas aisé d'en échaper ; car outre que la fosse est profonde , il a des aboyeurs à ses côtez , qui l'empêchent de se dédire ; & il feroit un beau coup , s'il en pouvoit entraîner deux où trois après luy pour se venger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée , mais le Phénix ; comme s'il devoit renaître de ses cendres , ou parce qu'il dresse son bucher luy même , comme cet oiseau , qui se brûle à ce qu'on dit , en sa vieillesse. Il publie même des Oracles & d'anciénes Propheties , qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il médite déjà des Autels & des Statuës. Pour moy , je ne doute point que parmy tant de fous , ils ne s'en trouve quelqu'un qui jure qu'il aura esté guery par son moyen du mal des dents , ou de la fièvre quarte , & que ce Dieu de la nuit , luy sera apparu durant les tenebres. Il me semble que je voy déjà ses disciples dresser un Oracle sur son bûcher , où il predira l'avenir , comme le Protée des Fables , & établir des Prêtres qui se fouëteront , où se feront quelque brûlure à son intention. On ne manquera pas de ce-

lebrer

lebrer quelque ceremonie nocturne à sa memoire où l'on portera des torches à son bûcher. Theagene publie déjà un Oracle de la Sibille, qui dit, *Quand le meilleur de tous les Cyniques se brûlera près du Temple de Jupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais j'en sçay un autre de Bacis, tout contraire, *Quand le Cynique à plusieurs noms, piqué de l'eguillon de la gloire, se précipitera dans les flâmes, il faut que ses disciples suivent son exemple, s'ils ne veulent estre lapidez comme des lâches, qui prêchent la Vertu, & qui ne la veulent pas pratiquer.* Que vous en semble, Messieurs? Cét Oracle n'est-il pas aussi bon que l'autre? pour le moins, il est aussi veritable. Il ne reste plus à ses disciples, que de choisir un lieu comme luy pour s'en aler en fumée & s'évaporer; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alorstoutel'assistance s'écria qu'ils l'avoient bien merité; & celuy qui avoit harangué, se retira en souïrant. Mais Theagene ayant oui la huée, remonta en chaire, & commença à crier contre luy. Pour moy, je le laissay declamer tout son soui, & sortis pour voir les jeux; car on disoit que les Juges avoient déjà pris leur place. Voilà ce qui se passa à Elide. Depuis estant arrivé à Olympie, le derriere du Temple estoit plein de gens qui louoient ou blâmoient son dessein; & des injures on en vint aux coups, jusqu'à ce qu'il sortit suivy d'une foule de peuple; & discourut de sa vie passée, & des dangers qu'il avoit courus; raportant tout ce qu'il avoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais je n'en puis entendre qu'une partie à cause de la foule, & sortis de peur d'estre étoufé dans la presse; disant un long Adieu à nôtre imposteur, qui faisoit son Oraïson funèbre avant sa mort. J'ouïs seulement qu'il disoit, Qu'il vouloit couronner une illustre vie, par une mort encore plus illustre: & qu'ayant vécu comme Hercule, il vouloit mourir comme luy. Qu'il apren-droit du moins par là, à mépriser la vie, & qu'il vou-loit

loit que tous les hommes luy servissent de Filoçtète. Alors, le peuple commença à crier, qu'il se conservât à son pāys : mais les Sages l'encouragerent à poursuivre son dessein , ce qui l'étonna & le fit pālir, de sorte qu'il se retira tout tremblant , sans plus rien dire : car il s'estoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Je te laisse à penser , si je riois de toute ma force : car je ne pouvois avoir pitié de luy à cause de sa vanité : mais sa passion fut satisfaite , lorsqu'il vit tout le monde le suivre , sans considérer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin, les jeux Olympiques estant finis, qui furent les plus beaux que j'aye jamais veus ; je ne pus partir avec les autres , faute de voiture , & fus contraint de demeurer. Cependant , nôtre Philosophe après avoir toujours différé , choisit la nuit pour l'exécution de son dessein, afin que le spectacle fût plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc éveillé sur le minuit , j'alay avec luy où le bûcher estoit préparé , qui estoit à plus de demy lieüe de la ville du côté de l'Hippodrome, vers le Soleil levant. Lors que nous fûmes arrivez, nous trouvâmes que le bucher estoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une brasse , & composé de fagots & de branches de sapin , pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fût levée , car il falloit qu'elle fût de la Comedie , il sortit avec ses habits ordinaires, tenant une torche à la main , suivy d'une troupe de Cyniques , parmy lesquels estoit Téagène, qui jouïoit assez bien son personnage , & portoit aussi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bucher, l'un deçà l'autre delà , il s'aluma en un instant : mais il faut reveiller icy ton attention. Alors nôtre Hercule métant bas la peau de lion , & la massüe , c'est à dire son bâton & sa besace , avec son méchant manteau , demeura en chemise , & en chemise bien sâle. Aussi-tôt ayant jété quelques grains d'encens dans le feu , il se tourna du côté du Midy ; car cela estoit aussi de la farce , & commença à invoquer ses Dieux paternels & maternels, pour recevoir son

ame.

ame. Après cela il se lança dans le feu , où il fût en un instant envelopé de la flâme , & derobé à la vue. Il me semble que je te voy rir encore de cette Catastrophe , & avec raison. Pour moy , je ne trouvay pas étrange qu'il invoquât les Dieux de sa mere ; mais lors qu'il parla de son pere , me ressouvenant du crime qu'il avoit commis , je ne pûs m'empêcher de rire , & le pris pour une juste punition de son parricide. Cependant , les Cyniques environnans le bucher , témoignoiient leurs douleurs par un triste & morne silence , ayans toujours les yeux fichez dessus , sans verser des larmes ; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance , je m'écriay , Sortons d'icy , fous que nous sommes ! quel plaisir y a-t-il à voir rôtir un vieillard , & à estre suffoqué de la puanteur ? Atandons-nous que quelque Peintre viéne faire un tableau de nous , comme des amis de Socrate dans la prison ? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer ; & quelques-uns levoient le bâton , lors que je menaçay de jéter dans le feu le premier qui branleroît ; ce qui les arrêta. Je me retiray donc , rêvant en chemin à la vanité des hommes , dont les plus sages ont de la peine à se défendre ; & à plus forte raison celui cy , qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontray plusieurs qui acouroient au spectacle , sur le bruit qui avoit couru le jour auparavant , qu'il ne commenceroit qu'après le lever du Soleil , lors que ce Heros auroit salué cet astre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc plusieurs , à qui je contay par le chemin comme la chose s'estoit passée , sans rien ajouter ni diminuer , non plus que je fais maintenant , si non lors que je voyois que c'estoit des fots qui bâilloient après des miracles. A ceux là je disois que le Philosophe n'avoit pas plutôst esté dans le feu , qu'il s'estoit fait un tremblement de terre , avec des mugissemens effroyables , & qu'un vautour s'estoit envolé du milieu de la flâme , criant en voix humaine. Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre , pour gagner le Ciel.

Ils demeuroient comme immobiles à ces discours; & levans les yeux & les mains en haut, me demandoient si le vautour avoit tiré vers l'Orient ou vers l'Occident; & je leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme je fus arrivé au lieu des assemblées, je trouvay un venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé, & ajoûtoit que le defunt luy estoit apparu en habit blanc, couronné de branches d'olivier, & qu'il l'avoit laissé tout joyeux, qui se promenoit sous le portique des sept Echos. Il ajoûtoit la piece du vautour, que je venois d'inventer moy-même, & juroit qu'il avoit veu cet oiseau. Tu peux juger par là, de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouveront sur son sepulcre? Combien de Cygales? Combien de Corneilles? comme en celuy d'Hésiode, & autres fantaisies semblables. Il me semble que je voy déjà une infinité de statues dressées à son honneur, tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cet imposteur a envoyé des instructions à toutes les grandes villes, par forme de testament, & qu'il les a fait porter par les principaux amis, comme s'il dépéchoit des Couriers de l'autre monde. Voilà la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire, sans aucune amour de la verité; & qui s'est à la fin brûlé, pour aquerir de la reputation, lorsqu'il ne seroit plus capable d'en jouir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déjà dit à mon retour de Syrie, comme je navigeay avec luy depuis la Troade; & qu'entre ses autres débauches, il corrompit un beau garçon pour luy servir d'Alciade, sous prétexte de le faire de sa Secte; Qu'une tempête estant survenue en suite, il se mit à pleurer avec les femmes, luy qui faisoit semblant de mépriser tant la mort. Mais huit ou neuf jours avant sa fin, il eut un grand vomissement, pour avoir peut-estre trop mangé, qui fut suivy d'une fièvre violente. Le Medecin qui le traita m'a dit qu'il le trouva par terre, qui ne pouvoit souffrir l'ardeur de la fièvre, & qui demandoit de l'eau fraîche; mais il ne luy en voulut

voulut point donner, & luy dit que s'il souhaitoit la mort, il la faisoit prendre maintenant qu'elle se presentoit d'elle-même, & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bucher. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souvient que quelques jours auparavant, je le vis frôter d'un médicament si acre, qu'il le faisoit pleurer; qui est a peu près comme si un criminel se faisoit penser d'un mal de doigt, avant que d'aler au sùplice. Que penses-tu qu'eût fait Democrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il eût eu une assez grande source de ris, pour ne se point épuiser. Ry tout ton soul comme luy, car la chose lè merite bien; & sur tout, lors que tu verras des sots faire le paranymphe de cette mort.

LES FUGITIFS.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE JUPITER,
Où plusieurs autres parlent.

C'est une Satyre, contre trois coquins qui avoyent embrassé la Philosophie, pour s'exempter du travail & de la peine, & qui abusoient de ce nom en leurs debanches.

APOLLON. EST-IL vray, mon pere, qu'un Philosofe s'est brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoy qu'on die que c'estoit un Galant, qui avoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celui-là?

JUPITER. Il est vray, mon fils & je voudrois que cela ne fut pas arrivé.

APOLLON. Pourquoi? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon?

JUPITER. Ce n'est pas cela; mais c'est qu'il s'exhaloit une si mauvaise odeur du bucher, que je fus

contraint de me sauver parmy les parfums de l'Arabie; Et le souvenir seul me fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si crüe mort? Et quel avantage y a-t-il à se brûler tout vif?

JUPITER. Tu aurois la même demande à faire à Empedocle, qui se jéta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons?

JUPITER. Veus-tu que je te die ce qu'il allegua pour sa justification, dans l'assemblée de toute la Grece? Il dit, s'il m'en souvient bien.... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grand pas toute éplorée? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on luy a faite. Qu'as-tu à pleurer ma fille; & pourquoy quites-tu le monde? Le peuple te persecute-t-il encore comme autrefois; lors qu'il fit mourir Socrate?

LA PHILOSOPHIE. Non; à peine qu'il ne m'adore; quoy qu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui! les Philosophes?

LA PHILOSOPHIE. Non pas les veritables; mais quelques uns qui n'en ont que l'aparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vites le monde remply d'erreur & d'injustice, vous en eutes pitié, & vous m'envoyâtes, pour faire changer aux hommes, leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous me dites: Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice: Va les trouver car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

JUPITER.

JUPITER. Il me souvient bien que je dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy un peu comment ils te receurent d'abord ? & ce qu'ils t'ont fait depuis ?

LA PHILOSOPHIE. Je n'alay pas du commencement vers les Grecs, mais je commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, je creus en venir à bout aisément, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'alay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que je fis descendre de ses Elefans, pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nécréens & des Oxydraques, receut ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veus dire les Gymnosofistes de qui l'on dit entr'autres choses qu'ils se brûlent sur un bucher, sans témoigner la moindre apprehension ; & tu as pû voir depuis peu la même chose aux Olympiques.

LA PHILOSOPHIE. Je n'y alay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'alay en Etiope au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prêtres & à leurs Profetes. En-suite, je passay en Babylône, pour instruire les Caldéens & les Mages. Puis en Scytie ; d'où revenant par la Thrace, je conversay avec Eumolpe & Orfée, & les envoyay devant moy en Grece ; avec ordre au premier d'instruire les Grecs dans mes mysteres ; & à l'autre de leur apprendre la Musique. Je ne tarday point à les suivre ; mais à mon arrivée, on ne me reçut ni bien ni mal. Toutefois avec le tems, je gagnay les sept Sages ; l'un en un lieu & l'autre en un autre ; mais sur ces entrefaites s'éleverent les Sofistes, qui sont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent sçavoir la verité, sans quitter leurs vices, & particulièrement la presumption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'est d'eux qu'est venue cette Philosophie contentieuse, qui met tout en contro-

verse, & qui ne sçauoit rien résoudre; Ces réponses doubles, & trompeuses; Ces questions frivoles; Ces interrogations confuses & embrouillées. Cependant, lors qu'ils sont repris & convaincus par mes disciples, ils se mérent en colere, & les tirent en Justice, jusqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer delors, ne pouvant plus souffrir cette injure; mais Antisthene & Diogene, & en-suite Cratés & Menippe, m'arréterent; Pleut à Dieu que je ne les eusse pas creus! je n'aurois pas tant souffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Maistu t'emportes contr'eux, sans en dire le sujet.

LA PHILOSOPHIE. Le voici. Il y a une certaine sorte de gens sordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur jeunesse à la Philosophie, à cause de leur pôvreté, & qui ont esté contraints, pour gagner leur vie, de se metre au service des Grands, ou d'apprendre quelque métier; si bien qu'ils ne cōnoissent pas seulement mon nom. Mais lors qu'ils sont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes disciples, & le respect qu'on leur porte; qu'on se gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des oracles; ils ont creu cette profession tres-avantageuse, & approchante de la tyrannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas de quoy vivre, qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils ont eu recours à moy, comme à un dernier azile. Mais comme il leur eût esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer; ils se sont contentez de prendre l'habit & la mine de Philosophes, & ont appelé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont creu que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne reconnoitroit pas leurs défauts; & comme l'âne d'Esoppe, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais ils ont esté reconus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres; mais ils vivent dans la débauche, & ne travaillent qu'à amas-

amasser ; tirans tribut de leurs disciples, ce qu'ils appellent tondre leurs ouailles, outre que plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empêcher de crier. Car ils aboyent tout le monde ; & lors qu'on les attaque, ils se défendent par des injures, qui est une belle marque de vertu, dont le plus beau caractère est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes ; car la différence en est trop visible. Lors qu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jete les yeux sur leur vie ; & lors que l'on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant tout le monde en est rempli, & particulièrement de ceux qui se disent disciples de Cratès, d'Antisthène, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence ; Car ils n'ont ni la vigilance ni la fidélité du chien ; mais bien la luxure, la gourmandise, & la flatterie ; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçay pas ce qui en arrivera ; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez, à cause de la peine qu'il y a, & du peu de profit, tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence, demandans hardiment, prenans de même ; & disans des injures quand on les refuse, sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant, ils croient vivre comme des Dieux, & faire refleurir le siècle d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hôtes ; & quelques-uns en ont emmené une depuis peu, comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela la doctrine de Platon ; qui approuve la communauté des femmes, ne sçachans pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches, & comme ils se crevent dans les Festins, tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'yvrongnerie. En un mot, il n'y a rien de si contraire, que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flatterie, & en pourroient faire leçon aux courtisans ; ne prêchent que

la vérité, & débitent par tout le mensonge ; condamnent en public la volupté, & crient tous contre Epicure ; & en particulier, ils n'adorent qu'elle. Pour la colere, ils y sont plus sujets que les enfans ; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant, pour peu que l'on leur résiste. Car incontinent leur visage est tout en feu, leurs yeux renversez, leur bouche pleine d'écume ; ou plutôt de venin, contre ceux qui les reprérent. Cependant, ils font un fâle trafic de la Philosophie, & il n'y a point de métier qui rapporte tant à son maître ; & lors qu'ils ont bien amassé, ils quittent le bâton & la besace, & commencent à faire leur maison, & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela s'en prend à moy & me méprise ; de sorte, que je ne puis plus gagner personne ; & comme la toile de Pénélope, tout ce que je fais de jour, est défait par eux la nuit ; & par tout l'ignorance & l'injustice triomfent du sçavoir & de la vertu.

JUPITER. Dieux ! combien la Philosophie a souffert de ces fripons, mais il faut aviser aux moyens de les punir ; En tout cas, un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort ; & je vous conseille, mon pere, pour l'honneur des Muses, dont j'épouse les intérêts, d'y envoyer Mercure, qui discernera bien-tôt les véritables Philosophes, de ceux qui ne le sont pas ; & qui châtierà les uns, & recompensera les autres.

JUPITER. Qu'Hercule y aille aussi, pour accompagner la Philosophie, & la défaire de tous ces monstres.

HERCULE. J'aimerois mieux netoyer une seconde fois l'étable d'Augie, que d'avoir à faire à ces marauids qui m'iront dire quelque sottise ; mais je suis enfant d'obéissance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi, quoy que je n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Descendons tout à cette heure, afin d'en défaire une partie dès aujourd'huy. Où penses-tu que nous les devons trouver, ma sœur ? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece ?

LA FILOSOFIE. Nullément, le país est trop pòvre; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Alons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison, je vous y conduiray; car je cònois le país, pour l'avoir bien fréquenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes, dont l'une est le mont Hémus, & l'autre celui de Rhodope, pour descendre de là dans la plaine, qui est tres-fertille, & s'élève en petites colines qui servent comme de forteresse à la ville de Philippes, dont le fleuve Hébrus baigne les murailles. Nous voilà déjà au dessous des nùes; Métons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous, pour découvrir où sont ceux que nous cherchons?

HERCULE. C'est à toy, qui fais le metier de Sergent, de lestrompeter.

MERCURE. Mais je ne sçay pas leur nom.

HERCULE. Que la Philosophie te l'enseigne; car elle les doit bien cònoître.

LA FILOSOFIE. Je ne les cònois pas trop bien, car je n'ay pas grand commerce avec eux; mais comme ils aiment la gloire, les richesses, & les presens, je croy qu'on ne sçauroit faillir de les nommer Posidoniens, ou de quelqu'autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'aprochent de nous, il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire?

SERGENS. Ne sçavez vous point où nous trouverons trois imposteurs, avec une Dame rasée à la Laconique; d'une façon mâle & vigoureuse?

LA FILOSOFIE. Ils cherchent la même chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme, & nous les alons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinope, dont le nom signifie posséder, qui à la barbe longue, & les cheveux courts, avec un visage pâle & défait; la mine triste, la parole rude; le bâton, la besace, & le manteau de Philosofe; du reste colere; ignorant,

injurieux : Qu'il l'enseigne, & on luy donnera son vin.

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Je le cōnois : C'est mon valet l'Escarbot, qui a coupé ses cheveux & laissé croître sa barbe, depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel métier faisoit-il ?

LE MAÎTRE. Celuy de foulon, comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philosophe, tant il est changé.

LE MAÎTRE. Vrayement c'est bien à luy à faire ? Cependant on l'admire, & personne ne nous regarde. Mais je le reconnoîtrai bien.

LA PHILOSOPHIE. Qui est celuy-cy qui s'avance avec une lyre à la main ? il a bonne mine.

HERCULE. C'est Orfée, Dieu te gard, le Patron des Musiciens : Il me semble que je suis encore dans le vaisseau des Argonautes, & que tu nous y délaisses par la douceur de tes chansons. Ne cōnois-tu plus Hercule, ton ancien camarade ?

ORFEE. Si fais bien, & Mercure même avec la Philosophie : mais que me donnerez-vous, si je vous enseigne ce que vous cherchez ?

MERCURE. Les nourissons des Muses ne travaillent que pour la gloire, & ne font rien pour la récompense.

ORFEE. Tu as raison : Ceux dont je parle demeurent proche d'yci ; mais je ne veus pas qu'ils me voyent ; car ils ne cesseroient de m'aboyer, s'ils sçavoient que je vous eusse découvert leur gîte.

MERCURE. Montre le nous seulement.

ORFEE. Le voilà.

MERCURE. Arête : j'enten la voix d'une femme qui chante quelque chose d'Homere.

UNE FEMME. *Je ne häys pas moins que l'enfer celuy qui ayme l'or, & qui fait semblant de le häyr.*

MERCURE. Il faut donc häyr celuy que nous cherchons, qui de plus a débäuché la femme de son hôte.

LE MARY. C'est moy qui suis cét hôte, & à qui ce traître témoignoît tant d'amitié.

LA FEMME. *Yvrongne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf ; qui n'es bon ni pour le conseil, ni pour l'exécution,*

tion, & qui ne fais que crier comme un malencontreux cerbeu !

LE MAÎTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles lui viennent parfaitement.

LA FEMME. Cerbere à triple tête, monstre plus grand que la Chimère, qui as le devant d'un chien, le derrière d'un lion, & le milieu d'une chevre.

LE MARY. Dieux ! que ma femme a souffert de ces misérables Cyniques ? On dit même qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Geryon, ou quelque petit Cerbere ; mais les voilà qui sortent.

LE MAÎTRE. Je te tiens, méchant. Voyons un peu ce qui est dans ta besace ? Quelque bribe, sans doute, ou quelque lupins ? *

* Espece de

MERCURE. Non, par les Dieux ; mais une ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en étonne point ; Il estoit Cynique en Grece, & il est icy Chrylpe. † Mais je t'en voyeray bien tôt vers Cleanthe, méchant ; car tu seras pendu icy par la barbe.

† Or, &c.

UN AUTRE. Et voicy mon valet, La Bouteille ! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe !

MERCURE. Et ce troisieme-cy, n'a-t-il point de maître ?

LE MAÎTRE. Oüi ; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi ?

LE MAÎTRE. Parce qu'il put ; & lors qu'il estoit dans ma boutique, ses compagnons avoient accoutumé de l'appeler le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Philosophe ? Tien, mon amy, repren ta femme.

LE MARY. Je n'en veux point, qu'elle ne m'aile faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy, Mercure, de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary, de peur qu'elle n'engendre quelque nouvele

Secte. Pour ces deux fugitifs, ils seront remis entre les mains de leurs maîtres, pour faire leur premier métier, l'un de blanchisseur, & l'autre de ravaudeur; mais auparavant je veux qu'on lave bien celui-cy après luy avoir mis du dépilatoire, & qu'on le pendre sur le mont Hémus, pour l'éventer, jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel suplice!

LE MAITRE. C'est ce que tu veux crier, fuy-moy; mais quite auparavant ta peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne.

LES SATURNALES.

DIALOGUE

DE SATURNE ET DE SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette Feste, & ce qui s'y passe.

LE MINISTRE. PUISQUE nous sommes maintenant sous ton règne, ô père des Dieux, & que nous te faisons des vœux & des sacrifices; Dymoy, je te prie, que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin, pour sçavoir ce qu'il te faut? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires, je ne te refuseray rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-tems que j'y songe; mais je n'ay rien à demander, que ce que demandent tous les autres, les richesses, les honneurs, les dignitez, pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton Ministre.

SATURNE. Cela n'est pas encore en mon pouvoir, mon amy; Il te faut adresser à Jupiter, lors que ce sera son tour de regner, qui sera dans peu de jours;
Car

Car pendant tout mon regne, qui ne dure qu'une semaine, il ne m'est pas permis de faire aucune affaire, ni publique ni particuliere; mais seulement de boire, chanter, jouër, faire des Rois imaginaires; métre les valets à table avec leurs maîtres, & les barbouiller de fuye, ou les faire sauter dans l'eau la tête la premier, lors qu'ils ne font pas bien leur devoir. Le reste est de la juridiction de Jupiter, qui m'ôteroit mon petit Empire, si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de luy demander, & crains sa foudre & son Egide; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande, c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien; & souvent il prefere les fots & les méchans, aux gens de bien & d'esprit. Mais encore, ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatèles?

SATURNE. Non. Quoy tu te refrongnes? Penses-tu que ce soit si peu de chose, de gagner quand on jouë? Ne voy tu pas que plusieurs s'entretiennent du jeu, tandis que les autres y ruinent. D'ailleurs, ne contes tu pour rien, de sçavoir boire & chanter le mieux de la compagnie, remporter l'honneur du festin, estre élu Roy par le sort; commander en maître, & n'estre point obligé d'obeir à des commandemens ridicules; comme des s'injurier soy même; danser ou chanter tout nud, avec des postures & des contenance lascives; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules, & autres semblables extravagances. Que si cela te semble peu de chose, parce que je ne fais trembler personne comme Jupiter; adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Tirans, je n'ay que faire de tout cela; car je ne boy ni ne jouë. Dy moy seulement s'il est vray ce qu'on dit, que tu devorestes enfans, & que tu en eusses fait autant de Jupiter, si ta femme ne l'eût enlevé & n'eût mis une pierre en sa place, que tu avalas comme une pilule. Mais lors qu'il fut devenu grand, il te déposa

leda & te precipita dans les enfers, avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en un tems où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense; je vous apprendrois bien, maître sot, à me porter plus de respect, & à ne me pas venir dire des injures, sous pretexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Ce n'est pas moy qui le dis, grand Dieu; c'est la voix publique, après Hésiode & Homère.

SATURNE. Et penses-tu qu'un berger & un aveugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel? Considere toy-même, si tu as jamais veu de Pere assez méchant, pour devorer ses enfans? Tu sçais combien le crime de Thyeste fait d'horreur sur les Théâtres, encore fut-ce une supercherie. Mais quand j'aurois esté assez furieux pour cela, pourrois-je manger une pierre sans m'étrangler, ou me casser les dents? Jupiter aussi ne m'a point dépouillé, mais je luy ay cédé le trône volontairement; & je ne suis pas dans les enfers comme tu vois, si tu n'es plus aveugle qu'Homère.

LE MINISTRE. Mais quit't'a meu de te défaire de ton Empire?

SATURNE. C'est que j'estois vieil & goûteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux piez; de sorte que j'estois incapable de pourvoir à tout, & de punir les méchans, dont le nombre augmente tous les jours. Car il faut avoir incessamment la foudre en main; & je ne voy point de charge plus pénible, ni qui requiere plus de vigilance, lors qu'on s'en veut bien acquiter. D'ailleurs il me semble que c'est le fait d'un bon Pere, de partager son bien à ses enfans durant sa vie; pour éviter les queréles après sa mort; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Je voulois vivre en repos, sans avoir la tête rompüe de mille importunes demandes, qui se contredisent l'une l'autre, pour ne rien dire de la peine qu'il y a à toujours tonner, pleuvoir, venter & gréler.

gréer. Maintenant je vis à mon aise, & me soule de Nectar & d'Ambrosie, m'entretenant avec Japet & les autres vieillards de mon âge, sans m'embarasser des affaires du monde, dont Jupiter est accablé. Car il n'a point de relâche que pendant ma Feste, que je reprends l'Empire pour quelques jours, afin de n'être pas méprisé; & pour faire souvenir les hommes de la douceur de mon regne, où le blé venoit sans semer, & où il couloit des fleuves de lait, & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y avoit ni pòvre ni riche; on ne trompoit ni ne trahissoit personne; enfin c'estoit le siecle d'or; C'est pourquoy pendant les Saturnales qui en font l'image, il n'y a ni maître ni valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit, c'estoit pour réjouir les valets, & adoucir leur servitude, par le souvenir de la tienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dy-moy, jouïoit-on aux dez de ton tems, comme l'on fait à ta Feste.

SATURNE. Oüi; mais non pas des millions comme à present; on jouïoit des noix & autre chose semblable, ou à qui boiroit le premier, pour passer le tems & se réjouir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire, & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien; car à quoy eût-il servy de gagner, quand tout estoit en commun? Mais tandis que tu parlois, je pensois en moy-même que si quelqu'un de ce siecle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir, & courroit fortune d'être mis en pieces comme Acteon ou Penthée. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & même à tromper aux jours de Feste; & que c'est alors qu'on joue le plus beau jeu? Tandis que les uns se levont de table,

table, après avoir dépouillé leurs amis; les autres re-
nient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils
estoint cause de leur perte. Mais je m'étonne, que
toy qui es un Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris
pour ta Feste de tems le plus desagréable de toute l'an-
née, où les arbres & les champs sont dépouillez, &
où l'on ne voit que glace & que neige; il me semble
que cela n'estoit pas fort propre à un vieux goûteux
comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre;
pour faire bonne chere; outre que cela adoucit la
rigueur de la saison. Mais tu fais trop de que-
stions en un tems où il ne faut parler que de boire,
& tu me dérobes une partie de mes plaisirs, pour
vouloir trop Filosofer. Vien t'en rire & jouer
avec moy, & faire des Rois comme les petits enfans;
car je veux faire voir que ce qu'on dit est veritable,
que pendant cette feste les vieillards reviennent en
enfance.

LE MINISTRE. Tu as raison; Que celuy qui
condamne tes innocens plaisirs, n'en goûte jamais;
& comme Tantale, qu'il soit toujours alteré sans pou-
voir boire. Je suis satisfait de ce que tu m'as dit, & en
vai faire un Dialogue, que je communiqueray à tes
supports, & à ceux qui en sont dignes.

C R O N O S O L O N

O U L E

LEGISLATEUR DE SATURNE

Aux Riches de son Empire.

J'A Y écrit dans une autre lître les loix qui con-
cernent les pòvres, & qu'ils observeront punctué-
lement, s'ils ne veulent estre châtiez: Mais pour
vous autres, Messieurs, qui n'avez pas acoûtumé
d'obeir, si vous ne gardez celles-cy, n'atandez pas
moins

moins que le courroux de nôtre Dieu, qui me les a dictées luy-même. Car il m'est aparû de jour, & non endormant; & n'estoit point crasseux, ni chargé de chaînes, comme le feignent les Peintres, trompez par les Poëtes; mais plein de vigueur & de majesté, & vêtu en Prince avec une faux tranchante à la main. En un mot, tel qu'on ne le pouvoit mépriser impunément. Comme il me vit réveur & mélancolique, il en devina aussi-tôt la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien, & se douta bien que c'estoit la pôvreté; car je n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver, sans aucune provision pour sa Feste; au lieu qu'on a coûtume de faire de grands preparatifs pour ces jours-là. Il s'aprocha donc de moy par derriere, comme je me promenois tout pensif; Et me tirant par l'oreille, Qu'as-tu, me dit-il, d'estre ainsi triste? Qui ne le feroit, luy dis-je, de me voir gueux & méprisé, tandis que les méchans triomfent dans les honneurs & dans l'opulence? Et ce malheur s'en va commun à tous les gens de Létres, si tu n'y apportes quelque reglement, & ne remets les choses dans l'égalité. Il est difficile, dit-il, de changer l'ordre des Parques; mais pour ce qui concerne ma Feste, je veus que la pôvreté en soit bannie, & que les riches communiquent leurs biens aux pôvres; sans manger, comme on dit, leur pain dans leur poche. Comme je m'excusois d'estre fort mauvais Legislateur, il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot; & lors qu'il l'eut fait, il ajouta. Dy leur que s'ils ne les observent, je leur apprendray que je ne porte pas une faux en vain; & qu'après avoir châtré mon Pere, il me feroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra, n'a qu'à faire provision de flûtes & de cymbales, pour devenir Pretre de Cybelle, assuré que le reste ne luy manquera point. * Voilà ce qu'il me dit, à quoy vous * d'estra
 ferez bien de prendre garde; & voicy les Loix tou-
 tes divines qu'il m'a dictées.

LOIX DES SATURNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particulière, pendant tout le regne; & de tous les métiers il n'y aura que celui de Cuisinier & de Patissier, & autres semblables, qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis, si ce ne sont ceux de recreation; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter, qui ne soit conforme au tems & au lieu.

Tous seront égaux, riches, pòvres, maîtres, esclaves.

Il n'y aura ni débats, ni querelles, ni reproches, ni injures, ni menaces; il ne sera pas seulement permis de se métre en colere.

On ne tiendra aucun conte du revenu, ni de la dépense; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles, ni de la vaisselle d'argent, qui seront employez à ma Feste.

Les riches feront un estat auparavant de tous ceux qu'ils veulent traiter, ou à qui ils doivent envoyer des presens; & métront à part pour cela la dixième partie de leur revenu, sans qu'on la puisse divertir à autre chose, sous quelque pretexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop, soit en meubles ou en habit, & ce qui ne leur sert de rien, ou n'est pas à leur usage, pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille, après avoir purifié leur maison de toute souilleure, & en avoir bany l'orgueil, l'ambition, & l'avarice, pour sacrifier à la douceur, à la courtoisie, & à la liberalité, ils reliront la liste qu'ils auront faite; & ayans mis à part pour chacun ce qui luy est propre, ils enverront sur le soir leurs presens par quelques personnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire; & pour plus grande seurété du present, on en fera mention dans un billet

On

On envoie toujours le double aux personnes de Létres, comme à ceux qui le méritent le mieux, & qui en ont plus de besoin; sans qu'ils soient obligez pour cela de renvoyer des louanges & des flâteries; mais tant celui qui donne, que celui qui reçoit, ne parlera que fort modestement du présent, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de presens aux riches, ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pòvres, jusqu'au loàge de leur maison, s'ils ne sont pas capables eux-mêmes de le payer; & auront grand soin de voir ce qui leur manque, pour les en assister au besoin, que s'ils ne sont pas à la ville durant ce tems, ils leur enverront au retour, ou l'année suivante, ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son présent, après l'avoir fait, & encore moins avant que le faire, & donnera sans réserve ni lésine, ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra envoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger; mais on sera obligé de la garder chez soy, pour en traister ses amis. On ne pourra aussi donner en présent des bagatèles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque chose de solide & de considérable. Toutefois, quoy que ce puisse estre, les pòvres seront obligez de s'en contenter, & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de leur métier; & si c'est un homme de Létres, un ouvrage de sa façon, ou quelque livre ancien qui traite de choses agréables & conformes au tems & au sujet. * Et les riches seront obligez de le recevoir de bonne grace, & de témoigner d'en faire estat, à peine d'estre châtrés. Que s'il arrive à un pòvre d'envoyer à un riche de l'argent, ou quelqu'autre chose de prix, j'ordonne qu'il sera confisqué & mis dans mon tresor; & que pour punition, le riche luy donnera une douzaine de coups de fouët.

* Lors
que la li-
gne sera
de six piez.

LOIX DU FESTIN.

ON entrera au bain un peu devant le repas ; & auparavant on pourra jouer aux dez, comme j'ay dit, par forme de divertissement ; mais quiconque jouera de l'argent, j'ordonne que pour punition, il soit condamné à jeûner le reste du jour.

On se mettra à table comme on se trouvera , sans aucune distinction de merite ni de rang, & l'on servira les conviez également & de même viande, car il n'y aura ni haut ni bas bout.

Tout le monde boira de même vin, sans qu'on en puisse donner de meilleur au maître ou à quelqu'autre, sous aucun pretexte ; & les valets auront l'oreille attentive pour donner à boire si-tôt qu'on leur en demandera, & ne desserviront trop tôt ni trop tard, ni l'un plutôt que l'autre.

On boira à tout le monde, & il y aura de toutes sortes de verres, grands & petits, où chacun boira, quand il luy plaira, & tant & si peu qu'il luy plaira, sans pouvoir estre forcé sous pretexte de boire à la santé de quelqu'un, non pas même du maître de la maison.

Si l'on fait entrer un joueur de lyre, ou quelque baladin, pour réjouir la compagnie, on aura soin de prendre toujours les meilleurs, parce que ces choses-là ne valent rien, si elles ne sont en leur perfection.

Lors que le maître de la maison traitera ses gens selon la coutume, ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourveu que la raillerie soit delicate, & que celui qu'on raille, en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra jouer ou danser, & faire tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouver mauvais ; & se retirer aussi, ou demeurer si l'on veut.

Ces Loix seront gravées sur une Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche ; & tandis qu'elle subsistera , il n'entrera dans le logis , ni peste , ni guerre , ni famine , ni aucun autre fleau du genre humain : Que si l-on vient à l'ôter , il arrivera tout le contraire.

ÉPÎTRES SATURNALES,

Sur le même sujet.

CRONOSOLON A SATURNE.

JE t'ay déjà écrit le danger que je courois , d'estre privé des réjouissances de ta Feste , & la honte que c'estoit de voir les uns mourir de faim , tandis que les autres se crevent ; mais n'ayant point receu de réponse , j'ay crû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'ôter cette inégalité , & de remétre les choses en commun , pour le moins en ce tems-là , à cause que tout est si perverty maintenant , que c'est comme on dit , l'aliance de la fourmy & du chameau ; ou si tu veus , c'est chauffer un escarpin d'un pié , & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns haut montez , tandis que les autres rampent contre terre , qui jotieroient aussi bien leur personnage , s'ils avoient d'aussi beaux habits. Cependant , les Poètes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement , & que la terre fournissoit de tout en abondance , sans estre cultivée , les fleuves découloient de lait & de miel , & quelques uns même donnoient du vin. En un mot , c'estoit le siecle d'or ; au lieu que celuy-cy n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur corps , avec beaucoup de travail & de peine ; tandis que quelques-uns se gorgent de biens sans rien faire , & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela , & ordonner aux riches

de faire part aux p^ovres de leurs richesses, sur peine de remettre tout en commun, & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnaissent quelques uns de leurs habits, dont leurs garderobes sont pleines, que de les laisser manger par les vers dans leurs c^offres? & qu'ils admissent à leurs tables ceux qui meurent de faim, veu qu'il y a toujours à manger dix fois plus qu'il ne faut, que de se fouler tout seuls, & manger les bons morceaux, sans en faire part aux autres? N'est-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table, quand ils sont fous, tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim, & qui n'ont quelquefois ni b^u ni mangé de tout le jour. Il y a un autre defect tres-considerable; C'est que quand ils traitent quelqu'un, ce qu'ils font rarement, vous n'avez pas plutôt commencé à manger, qu'ils vous font desservir; & s'il y a quelque bon morceau, Monsieur qui est au haut-bout, le mange tout seul, & ne vous envoie que la carcasse. Ajoutez à cela, qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir, parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre; & qu'ils ne vous donnent jamais du même vin qu'à leurs maîtres. Si tu reformes ces choses, tu feras qu'on celebrera veritablement les Saturnales. Si non, je prie Dieu que tout aille sans-dessus-dessous, afin que les riches ne puissent jouir de leurs richesses; Que leurs cuisiniers brûlent leurs viandes, & gâtent leurs sausses, & que les chiens & les chats les déniaissent; Que les chevreuils & les sangliers se sauvent tout rôtis de leur broche; Que le gibier s'envole tout plumé; Que les fourmis emportent leur or; Que les rats rongent leurs beaux meubles, & la tigne leurs habits; Que leurs petits Ganymedes, qui sont si beaux & si polis, deviennent en un instant vilains, pelez, & barbus. Voilà les impreccations que je fais contr'eux, & plusieurs autres, s'ils ne veulent changer de vie.

REPOŃ.

REPONSE DE SATURNE.

A Quoy révois-tu, mon amy, de m'aler écrire ces extravagances ? Ne sçais-tu pas que quand il seroit juste de remétre tout en commun, ce seroit à Jupiter à le faire, & non pas à moy ? Es-tu le seul qui ignores que mon regne est passé, & que je ne me suis réservé que les jeux, les ris, & la bonne chere ? encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Mais si pendant ce tems-là, il se passe quelque chose qui deshonne ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordonnances, je sçauray bien y remedier. J'écriray donc aux riches, comme je veus qu'ils se gouvernent pour ce regard ; car tes remontrances me semblent justes, s'ils n'ont quelque chose à dire au contraire, qui ne me soit pas connu. Du reste, ils ne sont pas si heureux que vous les faites, vous autres pòvres, & vous vous trompez de croire que la felicité consiste dans les richesses. Car la peine qu'elles content, vaut bien le contentement qu'elles donnent ; & la peur de les perdre, égale presque le plaisir de les posséder. Si vous sçaviez les craintes & les soins qu'ont les riches, vous trouveriez leur condition miserable. Il faut toujours qu'ils soient sur leurs gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe ; Qu'ils fassent les pòvres, pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considerables que vous pensez, je ne m'en serois pas défait ; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompeuse, j'ay esté bien aisé de m'en décharger sur un autre. Ce que tu dis est quelque chose ; il est vray que les riches mangent tout seuls les bons morceaux ; mais tu ne dis pas qu'ils sont toujours malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure bien plus que le plaisir même. Je ne parle point des maux qui suivent leur

intemperance, sur tout, s'ils ont ajouté les passe-
tems du liſt, à ceux de la table, comme il arrive
ordinairement. Lors qu'ils ſont devenus vieux, ils
ne ſe peuvent plus tenir ſur leurs jambes; & il les
ſaut porter à quatre dans une chaise, comme s'ils
eſtoient morts. Ils ſont tout couverts d'or par le de-
hors, & tout pourris au dedans. Mais pour vous au-
tres, vous poſſédez la ſanté, qui eſt un bien inſti-
mable. D'ailleurs, on ſe laſſe des plaifirs, & l'abon-
dance engendre le dégoût; Au lieu que dans vos
petits feſtins, vous ne manquez jamais d'appetit, qui
vaut mieux que tous les ragoûts du monde; & ils en-
vient plus vos repas que vous ne faites les leurs. Je
laiſſe à part les calamitez, aux-quelles ils ſont plus
ſujets que vous. Car plus un homme tient à la for-
tûne, plus il eſt capable de recevoir de peine &
de mécontentement; & lors qu'il luy eſt arrivé quel-
que malheur, il ne ſe réjouit pas tant de ce qui luy
reſte, qu'il ſ'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoutez à
cela les débauches de leurs fils qui les tourmentent,
avec l'incontinence de leurs femmes & de leurs fil-
les. S'ils aiment, n'eſt-ce pas un malheur qu'ils ne
ſçauroient ſçavoir s'ils ſont aimez? & ſi on les re-
cherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour
leur argent? Il y a une infinité de choſes ſemblables;
mais vous ne regardez que l'exterieur; & vous ad-
mirez leur pompe & leurs delices, ſans aler plus
loin. Que ſi vous les mépriſiez & les laiſſiez jouir
tous ſeuls de leurs richèſſes, vous verriez qu'ils vous
viendroient rechercher eux mêmes; car ils ne ſça-
roient que faire de leurs biens, ſans vous; & c'eſt
peu de choſe que la fortune, qui n'a point d'admir-
ateurs; car toute ſa felicité conſiſte en l'opinion d'au-
truy. Voilà ce que j'avois à vous dire, après avoir
éprouvé l'une & l'autre condition; C'eſt pourquoy
je vous conſeille de laiſſer ces ſoins, & ne ſonger
qu'à vous réjouir. Conſiderez qu'après tout il ſaut
mourir, & qu'il eſt bien plus facile de quitter cinq
ſous, que dix mil écus de rente. Je ne laiſſeray pas
de

de leur toucher quelque chose de vos plaintes; & je croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.

SATURNE AUX RICHES.

L Es pòvres m'ont écrit depuis peu , que vous ne leur donnez plus rien , & parlent de remétre tout en commun , & de faire de nouveaux partages. Et veritablement , il n'y a rien de plus juste que de voir les uns se souler , tandis que les autres meurent de faim. Mais je les ay renvoyez pour ce sujet à Jupiter : Toutefois , pour ce qui concerne ma Feste , j'ay promis de vous en écrire , parce que cela est de majurisdiction , & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen qu'ils se puissent réjouir , comme il faut , aux Saturnales en mourant de faim & de froid ? Ils m'ont donc prié de vous dire , que vous leur acordiez une partie de ce que vous avez de trop , ce qui ne vous fera pas difficile ; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoutent , que si vous les priez quelquefois à dîner , c'est si rarement , & avec tant de mépris , que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de même vin , & qu'ils ne mangent pas de même viande ? Veritablement , je trouve qu'ils sont de grands coquins de le souffrir , & qu'ils vous devroient laisser manger vôtre dîner tout seuls. Quelques-uns disent même qu'ils ne boivent pas tout leur soul , & que vos gens font la sourde oreille , lors qu'ils leur demandent à boire , & demeurent plantez derriere vous comme des statües , sans vouloir se remüer qu'à vôtre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins , qui a esté si chere à nos Ancêtres , qu'ils ont étably quelqu'un pour y presider , afin qu'il ne se fit point d'injustice. Donnez donc ordre que je n'enten-

de plus à l'avenir ces murmures, de peur que je n'y apporte quelque severe reglement, qui ne vous plairait pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir cheries & adorez de tout le monde, que d'oïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le jour ? S'il prenoit envie aux pòvres de se retirer, & de vous laisser-là, ils vous métroient bien en peine ; car vous ne demeureriez pas tout seuls dans les villes ; & vòtre felicité seroit bien estropiée, si vous étiez contrains de vous servir vous-mêmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à vòtre divertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on se puisse louer de vòtre courtoisie & de vòtre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donnerez, ils se tiendront obligez toute leur vie ; & cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous scauroient quitter. Car qui voudroit haïr celui qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde ? On feroit des vœux continuels pour vòtre prosperité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne sçay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des loups-garoux, & que vous ne faires plus d'estat de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela mériterait bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez, & le danger même ; car il ne fait pas peur d'estre haï de tout le monde. Prenez donc là dessus une bonne resolution, convenable à vòtre sécurité & à ma Feste.

REPONSE DES RICHES.

CE n'est pas à Saturne seul que les pòvres adressent leurs plaintes, Jupiter n'a la tête rompuë d'autre chose, & ils ne font que pester contre luy & le destin, mais il s'en moque ; car il sçait qu'ils sont cause eux-mêmes de leurs malheurs.

Cela

Cela n'empêchera pas que nous ne nous défendions des choses dont ils nous accusent, pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honête, que de faire part de ses biens à ceux qui en ont besoin ; mais premicrement ils disent qu'il ne leur faut pas grand' chose, & on ne les sçauroit contenter jamais: Car depuis qu'on leur a donné une fois, ils ne font autre chose que demander, & entassent requête sur requête ; si bien qu'il se faut resoudre ou à ne leur donner rien du tout, ou à estre reduit comme eux à la mandicité. D'ailleurs, lors qu'on les a traitez, ils ne peuvent s'empêcher de caresser la maîtresse ou la servante du logis, & ont aussi-tôt oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à le croire, vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion, qui après avoir esté admis à la table de Jupiter, luy voulut planter des cornes. Voilà une partie des raisons pourquoy nous les avons chassés, & nous ne leur faisons plus de bien ; Que s'ils veulent estre à l'avenir plus modestes, nous promettons de leur continuer nos faveurs comme auparavant, & de leur donner de quoy rassasier leur faim, & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge, que de flâteurs ils deviendront nos amis ; & qu'au lieu d'injures & de reproches, ils nous combleront de benedictions & de louanges.

LES LAPITHES,
OU
LE BANQUET DES PHILOSOPES.
DIALOGUE
DE FILON ET DE LYCINUS.

*C'est la description d'une Nôce , ou des Pedans com-
miez, dont & disent cent extravagances , jus-
qu'à en venir aux mains , & s'estro-
pier l'un l'autre.*

FILON. ON dit qu'il y eut hier grande dispute à table chez Aristenet, & qu'on y agita diverses questions de Philosophie, où l'on vint des paroles aux coups; & si l'on en veut croire Carinus, il y eut bien du sang répandu.

LYCINUS. D'où l-a-t-il pû sçavoir, qu'il n'y estoit pas?

FILON. Du Medecin Dionique.

LYCINUS. Il est vray qu'il y eut grand scandale; mais Dionique n'a pas tout vû; car il n'arriva que sur le milieu de la querêlé, un peu avant qu'on en vint aux mains.

FILON. Aussi dit-il qu'il le faloit apprendre de toy, qui avois assisté à tout, & qui te souviendrais de tous les discours qu'on avoit tenu. Je te conjure donc de me regaler de ce recit, comme du festin le plus agréable que tu me puisses faire; d'autant plus que je seray à l'abry des coups, & que je n'auray pas la tête embrouillée des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne sçay s'il ne seroit point plus à propos, de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les defauts de ces Grands hommes, ou
les

les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux, à mon avis, rapporter leurs admirables entretiens; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on se souvienne de ce qui s'est passé dans une débauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eût la cervéle échaufée des myſteres de Bacchus. Dionique eût mieux fait de ne point reveler la honte de ſa mere, qui eſt la Philoſophie.

FILON. Cen'eſt pas à moy qu'il faut faire ces diſcours; Je connois trop ton humeur, & ſçai que tu as plus d'envie de me le dire, que je n'en ay de l'entendre; & que ſ'il n'y avoit perſonne pour l'écouter tu le conteroies plutôt aux foreſts & aux rochers. Il me prend envie de me retirer, afin que tu me rapelles, & que je te jouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien ſçavoir.

LYCINUS. Je te le diray donc; mais c'eſt à la charge que tu ne l'iras dire à perſonne.

FILON. Si je te connois bien; Tu l'iras aſſez trompéter toy-même. Mais dy-moy premierement, ſi ce n'eſtoit pas la nôce du fils d'Ariſtenet?

LYCINUS. Non; mais de ſa fille, qui ſe marioit au fils d'un Banquier.

FILON. Je le cõnois; c'eſt un garçon bien fait, qui aime la Philoſophie; mais il eſt encore bien jeune pour ſe marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre, tant pour le bien que pour la perſonne; car c'eſt un fils unique.

FILON. Tu dis là le point. Il vant bien autant pour le mariage eſtre fils d'un Banquier, que d'un Philoſophe; mais qui eſtoient les conviez?

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire; Il y avoit le vieux Stoïcien Zenothemis, avec Diſile de la même Secte, ſurnommé le Labyrinthe, * qui eſt le Precepteur de Zenon fils d'Ariſte- * à cauſe
net; Puis le Peripateticien Cleodeme, qu'on nomme de ſes diſ-
l'épée & le poignard, à cauſe de ſon adreſſe à atta- cours em-
quer, & à defendre. Ajoutez à cela Hermon l'Epi- brouillez
curien,

curien, que les Stoïques regardoient de travers, comme si c'eût esté un sacrilege ou un parricide ; Tous amis d'Aristenet, aux-quels on avoit joint le Grammaïrien Istiée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau, & de bonne mine, & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est un esprit fort réglé ; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il falut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'épousée au milieu, couverte d'un voile, prirent le côté de main droite ; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, pour ne point parler des autres. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristenet ; en-suite Zenothemis & Hermon, après avoir contesté quelque tems à qui passeroit le premier, à cause que celui-cy estoit Prêtre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la ville. Mais le Stoïcien dit tout resolutement qu'il s'en iroit, si l'on faisoit asseoir un Epicurien devant luy ; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prêtre Epicurien ; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy céder. Après eux s'assit le Peripateticien Cleodème, puis le Platonicien, & en-suite le marié ; Moy après, le Precepteur de Zenon après moy, puis son disciple, le Rheteur, & le Grammaïrien.

FILON. C'estoit-là véritablement le banquet des Muses ; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je loue Aristenet, d'en avoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Létres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord ; car il y avoit quantité de viandes, & fort bien apprêtées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces, & de tous les ragoûts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'après avoir esté quelque tems à table, Cleodème le baissant à l'oreille du Pla-

tonicien; Voy un peu; dit il, comme ce bonhomme, montrant Zenothemis, mange avec tant d'avidité, qu'il en laisse tomber une partie sur ses habits; Et voy comme il en donne une autre à son valet qui est derrière luy, sans s'apercevoir que tout le monde le garde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car je l'avois déjà remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coûtume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais; & l'on murmura tout bas d'autres vers d'Homere; *Tu es fou, Menelaüs*; Et, *Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon*, & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouvertement, à cause de son insolence; & que c'est le plus injurieux de tous les Cyniques. Mais le maître de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prit un siege près de Dionysodore & d'Istiee. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme je vous vois, à demy renversez sur ce liët, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veus tenir debout, & paître deçà & delà, à la façon des Scythes; Ce qu'il fit, sans se faire beaucoup prier, s'arrêtant comme eux aux endroits où il y avoit plus grasse pasture. Car Aristenet luy laissa faire ce qu'il voulut. Cependant, il discourroit à tors & à travers de la Vertu, & crioit contre la vaisselle d'or & d'argent, comme contre un crime; disant, que celle de terre sùfisoit. Mais Aristenet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnât à boire un grand trait de vin assez pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'apercevoit pas de combien de maux ce grand verre seroit cause, & que c'estoit comme la boüete de Pandore. Car l'ayant pris, il se teut quelque tems; puis jeta son manteau par terre, & se coucha dessus, s'appuyant à demy nud sur son coude, & tenant son verre

* *Tholo, fils d'Ixion & de la nuée.*

verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure. * D'autre côté, les fantez courroient à la ronde ; & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apporta la lumière, à la lueur de laquelle j'aperceus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodeme, & se sourioit. Car je croy estre obligé de te rendre compte fidelement de toutes les particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodeme luy ferra le doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent, mais soit qu'il ne les aperceut pas, ou autrement ; elles tomberent à terre avec quelque bruit ; ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la tête de ce côté-là ; mais on ne sçavoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fût à luy, & Cleodeme ne faisoit pas semblant de rien ; de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristenet ; qui l'apercevant, convia chacun à boire ; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit un autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique qui avoit déjà bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veüe du côté des femmes, & dit ; Je boy à toy, † Cleanthis, au nom d'Hercule nôtre Patron ; & comme tout le monde se fut pris à rire ; Quelle impertinence, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû à elle, au nom d'Hercule ? Si elle ne me fait raison, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit ; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture ; ce qui fit rire encore davantage. Il se leva donc tout en courroux, avec un regard menaçant ; & eût peut-estre frapé quelqu'un de son bâton, si l'on n'eût apporté tout à propos une grande tarte, * sur laquelle il ala décharger sa colere, se promenant à grands pas, tout en mangeant. La compagnie estoit déjà gaye, & l'on faisoit fort grand bruit ; car le Rêteur s'amusoit à debiter des tripes de

† *On, je te porte la santé.*

* *On gâsteau.*

de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui estoient derriere : Et le Grammairien entrelassoit parmy cela des Vers d'Hesiodé, d'Anacreon, & de Pindare; ce qui faisoit un concert étrange d'yvrognerie & de doctrine. Mais il sembloit profetiser l'avenir, lors qu'il disoit; *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers*; Et, *Tout retentit de plaintes & de cris*. Cependant Zenothemis s'amusoit à lire un manuscrit tout griffonné, que luy avoit donné son valet. Comme on tarδοit à rapporter un nouveau service, Aristenet qui ne vouloit pas qu'il se passât un moment sans quelque divertissement, fit entrer un bouffon, pour réjouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec sa tête rase & son corps tout disloqué, & à chanter des Vers en Egyptien; après quoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidas, l'appellant son petit chien, le Cynique menaça de le bâtre, si pour le satisfaire il ne lûtoit contre luy; & jétant son manteau, le défia au combat, de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle, de voir un Philosophie & un Bâteleur aux prises, avec divers succès. Les uns en avoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cynique fut bien frôlé; ce qui fit rire encore plus. Là dessus arriva le Medecin Dionique, s'excusant de n'estre pas venu plutôt, sur une aventure assez étrange qui luy estoit arrivée; Car estant alé voir un Musicien de sa cōnoissance, qu'il traitoit de la frenesie, ne scachant pas que son accès l'eût encore pris, il ne fut pas plutôt entré, que l'autre ferma la porte; & tirant son épée, menaça de le tuer, s'il ne jouoit d'une flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant pû faire, il luy bailla un grand coup de fouet. En cette extrémité le Medecin s'avisa d'un stratagème, qui fut de le défier à qui en joueroit le mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition; & le Medecin prenant la flûte, commença à en jouer de
mieux

mieux qu'il pût; puis la luy rendant, il prit le fouët de sa main, & se saisissant de son épée, tandis qu'il joüoit, la jete par la fenestre, & apella les voisins à son aide. Ils acoururent aussi-tôt, & enfonçans la porte, les trouverent tous deux aux prises; le Medecin ayant déjà receu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette avanture ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat de Cynique. Après cela, le Medecin se mit à table près d'Istée; & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arrivèrent en-suite. Car sur ces entrefaites entra un valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maître luy avoit donné charge de lire tout haut un billet qu'il tenoit en main: Et après en avoir obtenu la permission d'Aristenet, il s'aprocha de la lumiere, & commença à lire.

FILON. C'estoit sans doute quelque Paranymsé de la mariée, ou quelque Epithalame, selon la coûtume.

LYCINUS. Nous le croyions ainsi d'abord, mais cela en estoit bien éloigné; car le billet portoit ces mots, ETEMOCLE A ARISTENET. *Ma vie passée témoigne assez, combien j'ay l'esprit éloigné de la débauche; car importuné tous les jours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, je ne leur ay jamais voulu accorder cette grace, à cause du dérèglement des sens: mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moy depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la nôce de ta fille; en quoy tu as d'autant plus de tort, que je suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fâché pour moy, mais pour toy, comme une marque d'ingratitude. Car du reste, je ne mets pas ma félicité à faire bonne chere; & si je l'aimois, je reçois assez de presens de ceux qui sçavent mieux leur devoir que toy. Aujourd'huy même j'ay pû manger chez Parménès, l'un de mes disciples, en un festin d'importance. Mais je n'y ay pas voulu aler, croyant que je serois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu montres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Je voy bien que tu l'as fait*
à la

à la sollicitation de Zenothemis & de Difile, à qui je voudrois fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne sçavent pas seulement les elemens de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais j'ouï à la bonne heure de leur conversation; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu, le mépris ni la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcusable, je t'ay abordé deux fois aujourd'huy, l'un chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voilà ce que j'avois à te représenter sur ce sujet. Que s'il te semble que je me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vangea cruellement. Cependant, tu as négligé un Personnage comme moy, pour prier un Difile, qui aime peut-estre trop son fils, pour estre son Precepteur, & son valet t'en pourroit bien dire des nouvelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'alegresse des festins, encore que Difile le meritât bien, pour m'avoir débauché deux de mes disciples, dont je veux bien me taire, pour le respect de la Philosophie. Du reste j'ay deffendu à mon valet de rien prendre, quand on luy voudroit donner quelque chose, pour montrer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on lisoit ces choses je suois de dépit & de honte, & eusse voulu estre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole; sur tout, ceux qui connoissoient le personnage, & l'on s'étonnoit de ce qu'il leur avoit pû imposer si long tems par la hauteur de ses sourcils, & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs, Aristenet ne l'avoit pas fait par mépris, mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il deût venir, à cause de sa gravité. Comme le valet eut achevé, chacun jeta les yeux sur Difile & sur son disciple, qui estoient si confus, qu'ils sembloient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Aristenet; mais pour le dissimuler, il tourna la chose en raillerie; & invita tout le monde à boire,

renvoyant le valet, avec ordre de dire à son Maître qu'il y songeroit. Quelque tems après, Zenon se déroba du festin, Disile luy ayant fait signe qu'il se retirât, & que son Pere le souhaitoit ainsi. Mais Cleodeme qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoïques; Comment! dit-il, Cleanthe, Zenon, & Chryssippe font ces extravagances? Certes, on dira que toute vòtre sagesse ne consiste qu'en paroles, & que vous n'avez que le masque de la vertu. Que voilà un grave Personnage, de se mettre en colère pour n'avoir pas esté prié d'un festin, & de se comparer à Diane? & que cet exemple est de bonne grace en cette rencontre, & conforme à la réjouissance du jour? Par les Dieux! dit Hermon qui estoit assis au dessus de luy, & sçavoit qu'on devoit servir un sanglier, * il en faut envoyer un morceau à Etemocle, de peur qu'il ne seiche sur le pié, comme Meleagre; quoy que cela luy deût estre indifferent, selon la doctrine de Chryssippe. Quoy maraus? dit alors Zenothemis en se levant; Vous parlez de Chryssippe & de Cleanthe, & jugez par un imposteur, de la vertu de ces grands Hommes? Et qui estes vous, Hermon & Cleodeme, dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux, de qui il est Sacrificateur; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Sostrate; & ayant esté pris sur le fait, a souffert ce qu'il vouloit faire. Et après cela vous ne rougissez point, de parler des Stoïques? Mais je ne suis pas le Maquerau de ma femme, reprit Cleodeme, & je n'ay jamais dénié un déposit en Justice, ni presté à usure, ni voulu étrangler mes écoliers, pour ne m'avoir pas payé assez tôt. Tu ne peux nier, reprit Zenothemis en courroux, que tu n'ayes donné du poison à Criton, pour faire mourir son Pere; & en disant cela il beut la moitié de son verre, & luy jeta le reste au nez; dont le Platonicien, qui estoit proche, eut sa part, aussi bien qu'Hermon, qui commença à s'essuyer, & à se plaindre de cette insolence. Mais Cleodeme sans s'amuser aux paroles, empoigne Zenothemis

* Il fait
allusion au
Sanglier
Calydonien,
qui estoit
l'effet de la
colere de
Diane.

nothemis par la barbe ; & l'aloit assommer à coups de poin, si Aristenet ne l'eût retenu, & ne se fût assis entre-deux pour les séparer. Pour moy, contemplant ces choses, je disois en moy même, que la Science sans les mœurs, ne seroit de rien ; & qu'elle corrompoit plutôt l'esprit, qu'elle ne l'éclaircit. Car on voyoit là les plus sçavans hommes, qui se faisoient môquer d'eux par leurs impertinences ; & il n'y en avoit pas un d'eux tous, qui n'eût déjà fait quelque sottise, sans qu'on le peût attribuer à la débauche ; puis que celuy qui avoit fait la plus grande, l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Filósofes ont acoutumé de se rire des autres, les autres se rioient icy des Filósofes, & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils en avoient eüe, comme ayans esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes, ils faisoient les fous, & tout en mangeant se disoient des injures ; puis venoient aux mains, lors qu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre, pissait devant tout le monde, pour montrer sa liberté, sans aucun respect des femmes ; & l'on eût dit que c'estoient les nôces de Thetis & de Pelée ; car la létre d'Etemocle fut véritablement la pomme de discorde, qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodeme & Zenothemis continuoient à se harceler, quoy qu'Aristenet fût entre-deux ; C'est assez, dit le premier, que je t'aye convaincu aujourd'huy d'ignorance, demain je me vangeray d'une autre sorte. Répon-moy cependant, & ton compagnon aussi, pourquoy vous criez tant contre les richesses, & ne songez qu'à amasser ; préchez la sobriété, & vous crevez tout publiquement, & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau. En disant cela, il voulut déplier la serviette que tenoit son valet qui estoit derriere ; & eût tout répandu, si le garçon n'eût esté plus fort que luy. Courage, dit Hermon, Qu'ils te disent un peu, je te prie, pourquoy ils condamnent tant la volupté, & sont plus dereglez que les autres ? Qu'il réponde-

plutôt, dit Zenothemis, pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes? Mais toymême, dit l'autre, & là dessus la dispute aloit recommencer, lors que le Platonicien prenant la parole; Cessez, dit-il, de vous entrebâter, & je vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie, où chacun parlera à son tour, comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut approuvé la proposition, & particulièrement Aristenet & Eucrite, pour se delivrer de la peine où ils estoient, Aristenet s'ala remétre en sa place croyant que tout estoit apaisé, & l'on aporta le dernier service, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de venaïson, * de poisson, & de dessert; En un mot, tout ce qu'on peut honêtement, ou manger, ou emporter chez soy. Mais on avoit servy deux portions à chaque plat; En l'un, pour Aristenet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothemis; Pour Ion & Cleodeme, en un troisième; puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur, & son disciple. Retien bien tout cecy, car il est nécessaire au sujet. Alors, Ion commença à dire. après s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eust esté à propos de parler des idées & des substances incorporées, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discouriroit du mariage; Et premierement, qu'il feroit à souhaiter qu'on se pût passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se pouvoit, qu'elles devroient estre pour le moins communes, pour bânir la jalousie. Cela fit éclater de rire tout le monde, qui admira le jugement du Philosophe, de louer l'amour des garçons devant des Dames, & parler de la communauté des femmes en une nôce. Mais le Rheteur ne pût s'empêcher de reprocher tout haut au Platonicien, son extravagance; Et comme la dispute commençoit à s'échau-

* de sanglier, de lièvre, &c.

s'échauffer, le Grammairien pour les faire taire, leur l'Epithalame qu'il avoit faite, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié, à Nérée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée étant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prît sa part du service. Aristenet & Eucrite n'eurent aucun différent pour ce sujet, non plus qu'lon & Cleomede, ni le marié & moy. Car outre que les parts estoient égales, on avoit mis à chacun la sienne de son côté. Mais Difile voulut prendre celle de son disciple avec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; sur tout, lors qu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme ayant reçu une grande injure. Zenothemis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant, il naquit entr'eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens. pour le corps de Patrocle. Là dessus s'estant fait une grande huée, ils commencerent à s'entrebâter chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les joües; puis se prenans à la barbe, apellerent à leurs secours, l'un Cleodeme, & l'autre Alcidamas & Difile; de sorte que tous les Philosophes prirent party, hormis le Platonicien, qui demeura neutre. * Comme on estoit aux mains, * *Il fait allusion à l'incertitude de l'Academie.* Zenothemis prit la grande coupe d'Aristenet, & la jeta à la tête d'Hermon, mais il faillit son coup, & alla casser la tête du pôvre marié; ce qui fit jeter un grand cry aux femmes, qui entrerent là dessus dans la mêlée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y avoit le plus d'intereſt; puis la Mere toute transie, de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son bâton, & en rompit la tête à Cleodeme, & à Hermon la mâchoire; puis blessa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien défendre; & Cleodeme d'un coup de poing, jeta un œil hors de la tête à

Zenothemis, & luy arracha le nez à belles-dents; & comme Difile acouroit à son secours, Hermon le renversa cul par dessus tête. Le Grammairien fut aussi blessé, comme il se vouloit mêler de les separer, & recut dans les dents un coup de pié de Cleodeme, qui le prenoit pour Difile; de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homere. Tout estoit plein de cris & de tumulte; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'on avoit bien de la peine à les apaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidas, qui imitant son Hercule, faisoit des merveilles de sa massue; & si elle ne se fût rompuë dans sa main, je ne sçay ce qui en fût arrivé. Pour moy, je me tenois côle contre la muraille, sans m'entremetre des querelles des Filosofes, ni me meler de ce que je n'avois que faire, instruit par l'exemple d'Istiee, qui avoit recu un *qui-pro-quo* fort dangereux, en se voulant mêler de les separer. On eût dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez veu renverser les tables & les bufets, voler les plats & les assiètes, jeter les coupes à la tête, & couler le sang avec le vin. A la fin, Alcidas ayant renversé d'un coup de bâton la lumiere, le danger creut par l'obscurité; mais les valets on ayans raporté aussi-tôt, tout se tourna'en risée. Car on vit Alcidas qui levoit la jupe à une Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit accommodé d'une coupe d'or, qui luy tomba de dessous son manteau dans la surprise, mais il s'excusa sur ce qu'on la luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fût rompuë; & Ion le confirmoit. Voilà comme le combat finit par une raillerie. Cependant, on emportoit les blesez en un fort piteux estat, & particulièrement Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort-haut de la douleur qu'il souffroit; ce qui ne put empêcher Hermon avec sa mâchoire fracassée, de crier, Victoire, & que les Stoïques avoüoient que la douleur estoit un mal. Le Medecin Dinique mit le premier apareil à la playe du marié,

marié, qui estoit fort profonde; & il fut emporté avec sa tête entortillée, dans le char qu'on avoit préparé pour sa maîtresse. En-suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, après avoir reposé quelque peu; & ne se purent empêcher la plupart de dégobiller par les chemins. Alcidas se coucha de travers sur un lit, d'où l'on ne pût jamais le faire lever. Voilà comme se passa le festin, dont tu as voulu sçavoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte; *Qu'il arrive bien des choses, contre l'esperance des hommes.* Car qui eût jamais creû voir des Philosophes estropiez à une nôce? Ce qui nous apprend à ne nous point mêler parmy eux, si nous n'y avons affaire.

LA D É E S S E D E S Y R I E.

C'est la description du Temple de cette Déesse, de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, je doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition; outre qu'elle est en langue Ienique.

IL y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, une ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dédiée à Junon l'Assyriene; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte * du commencement, * *Iera-*
& qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands *polis.*
mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de metre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festes & les Sacrifices, mais encore pour ce qui concerne le Temple, & son origine. Et je ne diray rien que ce que j'ay veû moy même qui suis du pais, ou que j'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse; encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que je n'ay pû sçavoir que
par

par le raport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses divines, & qui ayent établi des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque tems après, & ont ajouté au culte des Dieux, celui des Idoles, parce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay veü une grande partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celui des Grecs, quoy que l'Egyptien le soit encore plus que luy. Il y a aussi un grand Temple en Phenicie parmy les Sydoniens, qui est dédié à Astarte, que je croy estre la Lune; encore qu'un Prêtre du Temple m'ait dit que c'est Europe, sœur de Cadmus, & fille d'Agenor, qui disparut je ne sçay comment; & qu'en suite ceux du pais luy bâtirent ce Temple, & publièrent que Jupiter l'avoit ravie pour sa beauté. On la voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau; mais il y en a qui ne croient pas que ce soit elle à qui ce Temple est dédié. Il y a encore dans le pais un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois je ne l'ay pas veü, quoy que je sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay veü à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, auxquels je suis initié. Car on dit que ce fut en ce pais là qu'il fut tué par un sanglier; & en memoire de cette aventure, on luy fait tous les ans un deuil public, où l'on se bat & se lament, puis on luy dresse des funerailles comme à un mort, bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est envolé dans le Ciel; & l'on se rase la tête comme font les Egyptiens, à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées, sont contraintes de se prostituer tout un jour aux étrangers, & l'argent qui vient de cette débauche, est consacré à la Déesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font
tout-

toutes ces ceremonies; & qu'il est enterré en leur pais, & non en Egypte. Et pour marque de cela, qu'il arrive tous les ans une tête du bois qu'on nomme Papyrus, qui est portée par mer, d'Egypte à Byblis, en l'espace de sept jours; & je l'ay veüe moy même. Il y a encore une autre merveille en ce pais-là; c'est qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis, & se rend du Liban dans la mer, change de couleur en certains tems & teint la mer comme de sang, ce que l'on impute à miracle; & c'est le tems qu'on prend pour célébrer les mysteres d'Adonis, parce qu'on croit que ce fut alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voilà comme la plus-part le content; mais un homme du pais m'a dit une raison plus vray-semblable de cette merveille; Que la terre du Liban étant rougeâtre, est soufflée par les vents dans la riviere à certain tems de l'année, ce qui la rend de cette couleur; & je trouve cela plus raisonnable, quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause supérieure. Du reste, j'ay monté de Byblis sur le Liban, le chemin d'une journée, pour voir un Temple de Venus fort ancien, qui y a esté bâti par Cynire. Voilà tous les vieux Temples de quelque considération, qui sont en Syrie. Mais parmy cette quantité, je ne pense pas qu'il y en ait de plus beau ni de plus auguste que celui dont je veus parler. Car outre les Ouvrages de grand prix, & les offrandes qui y sont en tres grand nombre, il y a des marques d'une divinité présente. On y voit les statuës, fuër, se mouvoir, rendre des Oracles; & l'on y entend souvent du bruit, les portes étans fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma conoissance. Car on y apporte des presens de routes parts, d'Arabie, de Phenicie, de Cappadoce, de Cilicie, d'Assyrie, & de Babylone; Et j'ay veü le thresor, avec tous les ornemens, & les autres choses qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes & les solemnitez, il ne s'en trouve pas tant nulle part. Comme je m'enquerois de l'origine du

Temple, & du Dieu qu'on y adore, j'ay pris plusieurs choses, les unes secrètes, les autres publiques; mais la plupart fabuleuses, quoy qu'il y en ait de conformes à celles de la Grece; & je les veux rapporter icy, bien que je ne les approuve point. La plus commune opinion est que Deucalion de Scythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estans cruels & insolens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, periront tous par le deluge; la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux, qui grossirent les fleuves, & firent déborder la Mer, à l'aide des pluyes; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion, qui s'estoit sauvé dans une Arche avec sa famille, & une couple de bestes de chaque espece, qui le suivirent volontairement, tant sauvages que domestiques, sans s'entremanger ni luy faire mal. Il vogua ainsi jusqu'à ce que les eaux fussent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont je parle, ajoutent à cecy une autre merveille; qu'il s'ouvrit un abîme en leur pais; qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette aventure, y dressa un Autel, & bâtit un temple, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore une ouverture qui est fort petite; mais je ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du pais avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples de delà l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou; & l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cet accident. Voilà la plus ancienne opinion, touchant ce Temple, mais il y en a qui croient qu'il a esté fondé par Semiramis, en l'honneur de sa mere Decréto, dont j'ay veu la figure en Phenicie, qui est une femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queue de poisson; mais la statue qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une

d'une femme toute entière; & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant, les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Derceto & de Semiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, je croy aisément que le Temple a esté bâti par Semiramis; mais je ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle. On dit encore une autre chose, que j'ay apprise d'une personne digne de foy; que ce Temple a esté consacré à Rhea par Atis, qui a le premier enseigné aux hommes ses mysteres. Car tout ce qu'en sçavent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces, vient de luy, qui estoit Lydien. Depuis que Rhea l'eut fait Eunuque, il vécut en femme, & en prit l'habit; & en cet estat il courut le monde, où il divulgua ses ceremonies & ses mysteres. Lors qu'il fut arrivé en Syrie, & qu'il vit que les peuples de delà d'Euphrate ne le vouloient pas recevoir, il s'y arêta, & y bâtit un Temple à la Déesse, comme plusieurs choses le témoignent. Car la statuë est sur un char atelé par des lions, & tient un tambour à la main, estant coiffée de tours, comme les Lydiens la dépeignent. Voilà ce qu'on dit, & que ses Prêtres ne se châtrent pas en l'honneur de Junon, mais de Rhea, à l'imitation d'Atis, dont je rendray pourtant ailleurs une raison plus vray-semblable. Cependant, ce qu'on publie de ce Temple, qui se raporte aux Grecs, me plait fort, Que la Déesse est Junon, & le Temple l'ouvrage de Bacchus, fils de Semele, lors qu'il passa par cette contrée, en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor, des vêtemens étrangers, des pierres precieuses des Indes, des dents d'Elephant; & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire, avec cette inscription; *Que Bacchus les a consacrez à Junon sa belle-mere.* Ces preuves-là suffiroient, s'il n'y en avoit en-
core

core de plus fortès, car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus; & dans les cérémonies portent de petits hommes de bois, qui en sont fort bien fournis, que l'on nomme Neurospastes; & il se trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite, qui en a un très-grand. Je parleray maintenant du Temple, de sa situation, & de son origine. On dit que celui qui est à présent, n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le tems; mais que celui-cy a esté bâty par la Reine Stratonice, qui est celle comme je croy, qui fut aimée par son beau fils, & dont l'amour fut decouvert par l'adresse d'un Medecin. Car ce jeune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans; la voix languissante; la couleur pâle, & le reste des marques de cette passion, sans aucun autre mal dedans ni dehors; il se douta de ce que c'estoit; & pour en decouvrir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la chambre du Prince, l'une après l'autre, tandis qu'il avoit la main sur son cœur, & vit qu'il ne s'émeut pour pas une que Stratonice, & que le cœur commença à luy batre, lors qu'il la vit, avec un tremblement & une suer par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui estoit fort en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il se falloit résoudre à le perdre, parce que son mal estoit incurable. Comme ce Prince luy eut demandé ce que c'estoit; c'est, dit-il, un crime; plutôt qu'une maladie, car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy accorder cette faveur, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit un deuil general par tout l'Empire. Il ajouta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Medecin feignant d'estre mécontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le jeune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit; ce que le Roy ayant asseuré: C'est d'elle, dit-il; qu'il est amoureux; mais je ne l'ay pas voulu déclarer d'abord, que je n'eusse decouvert

votre

vôtre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy, qu'il ceda à son fils, la Reine & l'Empire, & se retira vers Babylone, où il fit bâtir une ville de son nom, sur l'Euphrate. Voilà comme le Medecin découvrit la maladie de ce jeune Prince, & la guerit. Mais avant que cette Princesse eût quitté son premier mary, Junon luy apparut en songe, & luy commanda de bâtir un Temple dans la ville sacrée, la menaçant de plusieurs maux, en cas de refus. Elle negligea cet avertissement d'abord ; mais estant tombée malade d'une grande maladie, elle le dit à son mary ; & par son avis fit vœu de bâtir ce Temple, après avoir apaisé la Déesse, par des sacrifices. Elle ne fut pas plutôt guerie, qu'elle partit par ordre du Roy, pour aler accomplir son vœu ; avec une suite nombreuse, dont une partie estoit pour l'accompagner, & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy même envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement, nommé Combabe, quoy qu'il fit tout ce qu'il pût pour s'en excuser, de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnassent quelque prise à la médifance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument, il se retira chez luy fort triste ; après avoir obtenu sept jours pour se preparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition, de se voir sur le point de perdre les bonnes grâces du Prince dont il estoit le favori, & peut-estre la vie, s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir, il se coupa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy ; & les ayant fait embaumer, les porta au Prince dans un vase cacheté, & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce thresor jusqu'à son retour, ce que le prince luy promit ; & après l'avoir scélé encore de son cachev, le remit entre les mains de ceux qui avoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite, & fut trois ans à son voyage. Cependant, ce qu'il avoient apprehendé, arriva ; car cette jeune Princesse devint amoureuse de luy, par une longue frequentation, en l'absen-

l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de Junon, pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroître la vertu de Combabe. Du commencement, Stratonice fit tout ce qu'elle put pour vaincre ou dissimuler son amour; mais comme elle vit que cela ne servoit qu'à l'augmenter, & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si acompany, l'alumoit de plus en plus, elle resolut à la fin de se déclarer. Pour le faire plus adroitement, elle fit un grand festin, afin d'avoir moins de pudeur, & de le pouvoir attribuer à gayeté. Et comme ils eurent soupé, elle entra dans l'appartement de Combabe, & luy decouvrit sa passion; il luy répondit premierement qu'il voyoit bien qu'elle le faisoit par galanterie, & pour l'éprouver; afin de se moquer après de luy; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein, il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maître. A la fin, comme elle ne recevoit aucune excuse, il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir, ajoutant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si impreuvé, quita sa poursuite, & non pas son amour; de sorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy, & tâchoit à divertir sa passion, dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prêtres du Temple, qui deviennent ainsi amoureux des femmes, & elles d'eux, * sans que les maris en prennent aucune jalousie, l'imputant à la divinité. Cependant, l'amour de la Reine devint si public, qu'il vint jusqu'aux oreilles du Roy, dont ce Prince indigné, rapella Combabe en diligence. Quelques-uns disent que ce fut la Princesse même qui l'accusa de l'avoir voulu corrompre, comme Phédre fit Hippolite, voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout. Mais je ne puis croire, si elle l'aymoit veritablement, qu'elle se pût refoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, assuré sur sa vertu, il ne fut pas plutôt arri-

* Ils sont
Ennuqués.

vé, qu'il fut arrêté prisonnier; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'avoir débauché sa femme, trahy son bien-faiteur, & fouillé les mysteres des Dieux, par un adulateur. Toutes les excuses qu'il eut pû alleguer, ne luy eussent servy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne répondit-il rien à ces accusations; mais comme il vit qu'on l'alloit envoyer au suplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le dépôt qu'il luy avoit donné, comme l'accusant sous main de se le vouloir approprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi-tôt, il rompit le cachet, & fit voir les pieces justificatives de son innocence. Alors le Roy tout confus, courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-même. Mais pour le consoler du mal qu'il luy avoit fait, il envoya sur le champ tous ses accusateurs au suplice; & ils receurent la mort, sur le point qu'ils atandoient la recompense. En suite, il combla ce jeune Seigneur de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Après, il le renvoya à sa priere, travailler à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit demeuré imparfait; & pour recompense de sa vertu, luy fit dresser une statue d'airain dans ce même Temple, en habit d'homme, avec un visage de femme, faite de la main du meilleur Maître de ce tems-là. * On dit que plusieurs de ses amis, par complaisance ou inspiration, se firent Eunuques à son exemple, & alerent passer là avec luy, le reste de leurs jours, pour le consoler. Cette coutume se conserve encore parmy les Prêtres de ce Temple, mais ils n'ont plus ni d'autre habit, ni d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre malheureuse qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une jeune étrangere estant devenue amoureuse de luy, se tua de desespoir, après qu'elle eût appris ce qu'il estoit, de sorte que touché vraye-

* *Hermocles le Rhodien.*

vrayement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'avenir n'y fût trompé. Voilà l'histoire de Combabe. Je parleray tantôt plus particulièrement de ces Prêtres, je diray leurs coutumes & leurs ceremonies; mais je veux avant cela vous décrire le Temple & sa situation. Il est bâti au milieu de la ville sur une colline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent toises, où sont ces priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cents brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & y demeure perché l'espace de sept jours. La plupart croyent qu'il converse là haut avec les Dieux, qui entendent de plus près ses prières, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du pays. Mais les autres croyent que c'est en mémoire du déluge, où les hommes se sauverent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, je croy plutôt que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes qu'on luy dresse, ont accoustumé d'avoir un homme de bois au haut bout, dont je ne diray

pas la raison. * Or ces gens-cy y montent de cette sorte; Ils se lient à travers le corps avec la statuë; & appuyans le bout du pié sur les endroits qui débordent, se guindent en haut, levans la corde où ils sont attachés, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lors qu'ils sont au haut, ils jettent en bas une corde qu'ils ont portée avec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & le reste de leurs commoditez. Ceux qui entrent, leur donnent quelque piece d'or, d'argent, ou de cuivre; & disent leur nom à un homme qui est en bas, qui en avertit celui qui est en haut, lequel prie aussi-tôt pour eux en sonnant une clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe là les nuits entieres sans dormir; & que si-tôt qu'il veut s'endormir, il y a un Scorpion qui le reveille, ce que je ne sçay point; mais cela fait partie de ces mysteres; Et veritablement, la crainte qu'il a de tomber,

* Ou, par ce qu'il ne la sçait pas, ou parce qu'elle est mystérieuse.

ber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient, & ressemble à ceux d'Ionie; il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits dégrez de pierres; après quoy l'on trouve un grand portique, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi bien que la couverture, sans parler du dedans qui brille par tout du même métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y en a en l'Arabie heureuse, qui dure fort long-tems, & se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties, dont l'une est comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques dégrez; mais il n'est permis qu'aux Prêtres d'y entrer, & seulement aux principaux, encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statuës d'or de Jupiter & de Junon, toutes deux assises; mais l'une portée sur des bœufs, & l'autre sur des lions. Ils appellent Jupiter d'un autre nom, quoy que sa statuë soit toute semblable aux autres du même Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déeses; * car elle tient un sceptre en une main, & en l'autre une quenouille; elle a la tête couronnée de rayons, elle est coëffée de tours, & ceinte d'une écharpe, comme la Venus celeste. Elle est ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs, † qu'on apporte de toutes parts, tant d'Egypte & d'Ethiopie, que d'Arménie, Médie, Babylone, & des Indes mêmes: Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est une pierre précieuse qu'elle a sur la tête, qui jete tant de clarté, que tout le Temple en est éclairé la nuit; c'est pourquoy on luy a donné le nom de lampe; mais de jour elle n'a presque point de lumière, & paroît seulement comme de feu. Cette statuë a une autre merveille; c'est que de quel que côté qu'on la considère, il semble toujours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter, il y en a une autre de même métal, qui n'a point de nom; ‡ aussi ne ressemble-t-elle

* Minerve,
Venus, la
Lune, Rhéa,
Diane, Ne-
mesis, les
Parques.
† Sardonix,
Hyacinthes,
Emerau-
des, &c.

‡ Ou, ni de
forme par-
ticulière,
mais porte
l'image des
autres
Dieux.

* On, au
tant.

elle à aucune statuë des Dieux, & l'on se contente de la nommer, la statuë. Les uns disent que c'est Baccus, les autres Deucalion ou Semiramis, à cause qu'elle a une colombe d'or sur la tête. * C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lors qu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la statuë du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de representation du Soleil ni de la Lune, parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon, puis d'Atlas, Mercure & Lucine; mais Apollon est peint barbu, & en un âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coutume, parce qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa statuë a encore cela de particulier, qu'elle est habillée, au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres particularitez; mais je me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle, qu'Apollon rend luy-même; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prêtres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors ses Prêtres le prennent sur leurs épaules; & s'ils ne le font il se ment de luy-même, & suë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme un cocher fait ses chevaux, tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre; tant que le Souverain Prêtre l'interroge de ce qu'il veut sçavoir. Si la chose luy déplaît, il recule; sinon, il s'avance, & je l'ay vu une fois s'élever & marcher par l'air. Voilà comme ils deviennent sa volonté; & ils ne font rien en public ni en particulier, sans l'avoir consulté auparavant. Il prédit le changement des tems & des saisons, & la mort même; jusques là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer; ne se remuë que par son ordre. Voilà comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain, avec plusieurs statuës, tant de Rois que de Sacrificateurs,

teurs, dont je diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, étendant la main, & montrant le Temple; & voicy la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on n'adorât qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes calamitez; qui l'ayans faite devenir sage, elle ordonna qu'on adoreroit désormais Junon au lieu d'elle; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. J'y ay veu aussi les statues d'Helene, d'Hécube, & Andromaque; celles de Paris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, de Progné & de Philomele; celles-cy en l'estat qu'elles estoient avant que d'estre changées; & Tétée peint en oiseau. Il y en a encore une autre de Semiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, une de Stratonice, qui est fort belle; & une d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprès; mais en autre figure & en habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauvages & domestiques, * qui vivent ensemble sans se faire mal, ni à personne; ce qu'on impute à la divinité, à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Prêtres, dont les uns sont employez à égorger les victimes, † les autres à faire des effusions; ‡ ceux-cy à porter le feu, ceux-là à servir à l'Autel. Il y en avoit de mon tems plus de trois cens, seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent un chapeau sur la teste; mais le souverain Pontife est vêtu de pourpre, avec une Tiare d'or, & s'élit tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui servent aux Ceremonies, comme joueurs de flûtes & de chalumeaux, & Prêtres châtrez, sans parler des femmes éprises de fureur prophétique. On sacrifie deux fois le jour, & chacun se trouve au sacrifice; mais l'on ne dit mot à ceux de Jupiter, au lieu qu'on celebre ceux de Junon avec force chansons, au son des flûtes & des cymbales, sans qu'on sçache la raison de cette diversité. Il y a un étang fort poissonneux près du Temple, où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom,

* Chevaux,
bœufs,
lions, ours,
aigles.

† Ou, por-
ter.

& qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu un plusieurs fois qui avoit sur l'aileron de l'épine du dos un petit ouvrage d'or qu'on y avoit appliqué. On dit, mais je ne l'ay pas éprouvé, que cét érang a deux cens brasses de profondeur, mais il y a un Autel de pierre au milieu, qu'on diroit qui se remuë, & plusieurs le croient; mais je pense qu'il est porté sur des colonnes, qui sont au fonds de l'eau. Cét Autel est toujours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage, pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes festes, qu'on appelle les descentes du Lac, où l'on porte tous les Dieux, & Junon toute la premiere; de peur que Jupiter n'enviâge devant elle les poissons: car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance donc, & le prie de se retirer; ce qu'il fait à la fin, après quelque contestation. Les plus grandes ceremonies se font à la Mer, dont je ne diray rien, parce que je ne m'y suis pas trouvé; mais ceux qui y vont, en raportent chacun un vase plein d'eau, qui se doit ouvrir par l'un des Prêtres Eunuques, qui demeure sur le bord du Lac, & qui rompt le cachet pour de l'argent; ce qui luy est de grand revenu. Au retour, on épanche l'eau dans le Temple à l'honneur du Dieu; & après avoir sacrifié, on se retire. La plus grande feste que j'y aye veüe, est au commencement du Printems, & s'appelle la Torche, ou le bûcher. On coupe pour cela des grands arbres, que l'on plante à l'entrée du Temple; & l'on y pend des brebis & des chevres, & autres animaux tout vifs, avec des habits, & des ouvrages d'or & d'argent; puis on y met le feu, après avoir promené les Dieux à l'entour. Plusieurs accourent à cette feste, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employez au service divin, qui se donnent le fouët les uns aux autres sur les épau-

Épaules, après s'être tiré du sang des coudes. Cependant, on joue du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirés sur le champ : mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font, n'y peuvent entrer. Quelques-uns entrent alors en fureur ; & après avoir jeté de grands cris, tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles, puis courent tout nus par la ville, les tenans en leur main, & les jettent dans une maison, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au bûcher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couvrent de pierres, puis se retirent ; mais ils n'oseroient entrer de sept jours au Temple encore faut-il qu'ils se purifient auparavant. Lors qu'ils ont vu un corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain : mais les parens du mort n'y peuvent aller durant trente jours, & seulement après s'être rasé la tête. Les bestes qu'on immole sont des taureaux, * des va- * *Ou,* ches, des brebis, & des chèvres : mais on n'y sacrifie jamais de pourceau, quoy que quelques-uns croient que ce n'est pas par abomination, mais par respect ; & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point. De tous les oiseaux, le pigeon leur est le plus saint, & ils ne l'oseroient seulement toucher ; Que s'ils le font par hazard, ils sont pollus le reste du jour ; c'est pourquoy les pigeons demeurent dans leurs maisons sans crainte, & mangent devant tout le monde. Ceux qui arrivent la première fois à cette feste, se font raser la teste & les sourcis ; & après avoir sacrifié une brebis, l'aprént & la mangent ; puis étendans la peau ils s'agenouillent dessus, & se coëffans des piez & de la teste, prient les Dieux, en cet estat, d'avoir agreable le sacrifice, à la charge de leur en faire un autre plus grand. Après, ils se couronnent d'une guirlande, & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent ; mais depuis qu'ils

qu'ils sont sortis de leur pays, jusqu'à leur retour, ils ne se lavent ni ne se désaltèrent qu'avec de l'eau fraîche, & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arrivent dans la ville * où est le Temple, ils se logent chez un homme de leur pays, que chaque ville y entretient pour ce sujet, & qu'on nomme le Monstrueux, parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple; mais après avoir amené sa victime à l'Autel, & fait ses effusions, on la ramène chez soy, où l'on fait ses prières & son sacrifice. Il y en a encore d'une autre sorte, que l'on fait en cette façon. On couronne sa victime, puis on la lâche à la porte du Temple, d'où elle se précipite en bas du roc sur lequel il est baty, & se rompt le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans, hormis qu'ils les enferment auparavant dans un sac, puis les jettent en bas, leur reprochant que ce ne sont pas des hommes, mais des bestes. Ils se brûlent tous, les uns au poignet, les autres au cou; c'est pourquoy tous les Assyriens ont des marques de brûlure. Ils pratiquent une autre coutume, qui est de laisser croître les cheveux aux enfans, jusqu'à ce qu'ils soient grands, puis de les couper dans le Temple, & de les consacrer à Dieu dans un vase d'or ou d'argent, après avoir écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand j'estois jeune, & ma chevelure est encore au Temple dans un vase; mais les jeunes gens consacrent aussi les prémices de leur barbe. Il n'y a que les Trézeniens de tous les Grecs, qui imitent cette coutume; car les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ne se marient point, qu'ils n'aient coupé leurs cheveux à l'honneur d'Hippolyte.

LA LOUANGE DE DEMOSTHÈNE.

Ce Panegyrique est d'une façon toute particulière ; car outre qu'il se fait comme en passant , il finit par un Dialogue d'Archias & d'Antipater , & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.

COMME je me promenois à Athènes sous le Portique, un peu avant midy, je trouvay en sortant à main gauche, Tersagore ; dont le nom peut-estre ne vous est pas inconnu ; C'est un petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criay d'abord, d'où vient le Poète Tersagore ; & où va-t-il ? Je viens, dit-il, de chez moy, pour me promener ici ; car je me suis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance ; & si tu es de loisir, je te montreray ce que j'ay fait, car je l'ay apporté avec moy. Je n'ay rien à faire, luy dis-je ; & j'entendray volontiers de ta bouche les loüanges d'Homere, comme autant de remercimens des avantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, je suis plustost venu pour luy faire des prieres, que des actions de graces : Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu sçais, avec de grands cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. Pleût à Dieu, luy dis-je, que les vœux y servissent de quelque chose ; car il y a long-tems que j'aurois fait le Panegyrique de Demosthène. Mais il me semble que tu fais comme celuy qui ayant vaincu à la course, & netoyé la poussiere de ses piez, vouloit entretenir un Athlete qui estoit prest d'entrer à la lûte ; mais l'autre luy répondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au

commencement de la carrière. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te soucie peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthène. Est-ce, luy repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homère que de luy; & que tu te glorifies d'avoir achevé le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celui de l'autre? Je ne voudrois pas, reprit-il, faire naître quelque différent entre ces Heros; mais il est vray que j'ay plus d'inclination pour le premier. Ne te semble-t-il pas, luy dis-je, que j'ay le même sentiment pour Demosthène, que tu as pour ton Homère? Tu es peut-estre de ceux qui croyent que la Prose n'est rien, à comparaison des Vers, & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pié. Dieu me garde, dit-il, d'estre fou jusqu'à ce point, quoy qu'il faille de la fureur pour la poésie. Il en faut aussi pour la Prose, luy repartis-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ni de sublime, sans quelque espece d'enthousiasme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homère, avec ceux des principaux Orateurs, & particulièrement de Demosthène, comme l'investive d'Achille contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche presque les mêmes vices. *C'est un bon augure, dit l'un, de combattre pour son pays. Et l'autre; Il faut que les gens de bien qui entrent dans le manieement des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances. En un autre endroit, Quels soupirs ne pousseroient point ces Grands hommes qui se sont immolez pour la gloire & pour la liberté de leur pays? Ce qui se raporte à ce que dit Homère; Que le vieux Pelée jeteroit de grandes clameurs, s'il avoit appris ces choses. Je compare aussi le torrent de Python, avec les tempêtes d'Ulysse; Et, Si nous estions exemts de mort & de vieillesse, Avec ces mots, La mort est commune à tous les hommes, & les Palais des Rois ne sont pas plus exemts*

des coups, que les Cabanes des Bergers. Enfin, leur esprit s'est rencontré en mille endroits, où l'on voit la même vigueur, les mêmes mouvemens, les mêmes figures, les mêmes transitions, les mêmes comparaisons, & les mêmes pensées, exprimées avec la même facilité. Mais il me semble que Demosthène a repris plus délicatement la mollesse des Aténiens, que s'il les eût appelez femmes, à l'exemple d'Homère, & qu'il représente plus fortement les choses que luy, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mêmes & les cadances de cet Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poëte; comme celuy-cy ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur même. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes dans ses ouvrages à celles de la Nature. Je ne méprise donc pas ton talent, quoy que je croye que la louange d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Demosthene. Car on ne sçait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son paÿs, ni sa race, ni le tems auquel il a vécu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colosone est sa patrie; ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Tébes, * ou cent autres villes: Ni si son Pere est * *Thébes* Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce *d'Egypte.* nom; & sa Mere Ménalopis, ou quelque Nymfe d'entre les Dryades; & s'il a vécu du tems des Heros, ou depuis. Car on ne sçait pas même s'il n'est point plus ancien qu'Hésiode, sous le nom de Méléfigène, & s'il estoit pòvre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc pas faire fondement sur des choses incertaines, il faut renfermer toutes ses louanges dans celles de la Poësie, au lieu que tout est illustre en Demosthene; & qu'il ne coûte rien à aprêter des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bonnes; même sans aprêt. Premièrement, il estoit d'Atènes qui est si celebre pour les Létres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute

la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, je pourrois parler des Dieux à qui elle doit son origine; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs presens, de leurs mysteres; Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblées, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trosées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre; qu'il faudroit plus d'un Demosthene pour les pouvoir dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux louanges d'un Heros, celles de sa Patrie; Isocrate même a inseré les louanges de Thesée, parmy celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illustres Galans: & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laisant donc là Atènes, venons à la dignité de son Pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la louange du fils. Il estoit Amiral, & l'on sçait que dans son pays il n'y avoit point de plus belle charge. Que s'il a laissé son fils orfelin, cela n'a servy qu'à faire éclater davantage la gloire de nôtre Orateur. On ne sçait rien de l'éducation ni des exercices d'Homere: & pour le louer on ne peut pas se servir du laurier d'Hésiode, qui inspiroit la Poësie aux Bergers de la contrée: Mais pour toy, tu as dans les louanges de Demosthene, Callistrate, Isocrate, Isée, Alcidas, Ebulide. Tu peux ajouter qu'encore qu'il y eût mille sujets de débauche dans Atènes, capables de corrompre jusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs Peres: tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Demosthene, non-obstant la negligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de la jeunesse. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Fryné, à l'école de Platon, d'Aristote, de Teofraste, & de Xenocrate. Tu pourras dire là dessus, qu'il y a deux fortes d'amour; l'un brutal, & veritablement nai de la mer, puis

puis qu'il est comme elle impetueux, & sujet aux
 tempêtes & aux orages; l'autre celeste, qui nous âti-
 re à soy par une douce violence, comme par la chai-
 ne d'or de Jupiter, & nous approche de son thrône.
 C'est cet amour qui luy aplanit toutes les difficultez
 qui estoient sur son passage; Qui luy fit razer la
 moitié de la tête; Qui luy rendit facile la grôte, le
 miroïer, & l'épée: Qui luy fit vaincre les defauts
 de sa langue, de sa prononciation, de sa memoire:
 mépriser les bruits du peuple, & passer les nuits &
 les jours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas
 étonner si son éloquence nous étonne, tant par la
 multitude des pensées, & la force de l'expression,
 que pour ce qui concerne les passions & les mouve-
 mens. Il a par tout de la force, de la grandeur, de la
 sagesse, & de la varieté. Enfin, il est le seul des Ora-
 teurs, comme dit Leosthene, dont le discours est
 animé. Car on ne luy peut reprocher, comme à Es-
 chyle, qu'il travailloit après avoir bû, afin d'avoir
 plus de feu: veu qu'il ne bûvoit que de l'eau. De là
 vient la raillerie de Demiadés, que les autres Ora-
 teurs haranguoient à l'eau: mais que Demosthene y
 composoit: * Et Pytheas disoit que ses harangues * *Horolo-*
 sentoient l'huile, à cause de la peine qu'il y prenoit. *ge d'eau.*
 Voilà ce que nous avons de commun, dit-il, dans les
 louanges d'Homere & de Demosthene: mais venons
 à ce que celui-cy a de particulier, sa douceur, son hu-
 manité, sa vigilance, sa vigueur à entreprendre & à
 executer. Comme il vouloit continuer, je l'inter-
 rompis, & lui dis qu'il avoit envie de me noyer, &
 non pas de me desalterer. Oüi, dit-il, si je venois à
 parler de ses grandes & immortéles actions, de sa
 magnificence dans les festins publics & dans les spe-
 ctacles, des dépenses qu'il a faites pour armer des
 Galeres, pour fortifier la ville d'Atènes, pour dé-
 livrer les captifs, pour marier les pòvres filles.
 Quand je considere toutes ces choses, avec le reste de
 son Gouvernement; ses Loix, ses Decrets, ses Am-
 bassades, ses Harangues; Je dis en moy-même, Com-
 ment

ment un homme peut-il apprehender de manquer de matiere, dans les louanges de Demosthene ? car à te voir faire des vœux & des souhaits, il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu devrois plutôt apprehender d'en estre acablé, & de ne pouvoir contempler tant de lumiere. Car il m'est arrivé la même chose dans les louanges du Prince des Poëtes ; & je faillis à tout quitter, pour ne les pouvoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour un faux aiglon dans la Poësie, j'y acoutumay peu à peu mes regards. Toutefois, ton travail, comme je dis, me semble plus aisé que le mien. Car toute la louange d'Homere est renfermée dans sa Poësie, parce qu'on ne sçait rien du reste, que ce qu'on en conjecture par la ; mais celle de Demosthene est comme un parterre de fleurs, où l'œil ne sçait que choisir ; ou comme ces festins de voluptueux, où l'on ne trouve de quoy contenter tous les sens. Ainsi, l'on ne sçait sur quoy arrêter sa vue, lors qu'on vient à considérer, ou sa Nature, ou son art, ou son esprit, ou son éloquence, ou sa conduite, ou sa resolution ; ou le mépris qu'il a fait des richesses, ou sa foy, ou sa justice, ou son humanité, ou sa prudence, ou le nombre innombrable de ses belles actions ; Eubœe, Megare, Béocie, Chio, Rhodes, l'Hellespont, Bisance, qui nous font écrier avec Pindare, *Que chanteray-je le premier, ou Ismene, ou le javelot doré, ou les soldats engendrez des dents du serpent, * ou Thebes aux sept portes, ou la force d'Hercule l'indomptable, ou les divers honneurs de Bacchus, ou le mariage de la belle Harmonie.* Ainsi, l'on ne sçait que louer, ou ses paroles, ou ses actions, ou sa vie, ou sa mort, ou son éloquence, ou sa doctrine ; mais pour ne se point tromper, il les faut prendre séparément, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son Eloquence, on la métra en parallèle avec celle de Periclès, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit un éguillon dans l'esprit ; mais la nôtre a cet avantage, qu'elle a

* Ou, Meno-
lie à la
quenouille
dorée.

le a souffert l'effort des tems ; & le jugement de la posterité ; au lieu que celle de Periclés est morte avec luy. Mais je te laisse cela à traiter , si tu prens ce sujet ; Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions , tu en pourras prendre une , ou bien deux ou trois , si tu veus t'étendre davantage ; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de louer quelquefois une partie de son Heros , comme la tête , les piez ou la chevelure , les armes mêmes , ou les ornemens ; & les Poètes ne feignent point de celebrer les dars d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Demosthene donc te pardonneroit aisément , quand tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus , puis qu'il auroit bien de la peine luy-même à les louer toutes ensemble. Comme Thersagore faisoit ce discours , avec beaucoup de vehemence ; Je croy , luy dis-je , que tu veus faire voir que tu n'es pas seulement grand Poëte , mais grand Orateur. Je l'ay fait , dit-il , afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet , tu m'écoutes plus attentivement. Tu n'as rien fait pour moy , luy dis-je , & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire , comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des régles pour un apprentif , & il y a long-tems que je sçay toutes ces choses. Il en est , dit-il , comme du grand chemin , qui est toujours le meilleur , & il faut imiter ce conducteur de chariots , rival de la gloire de Platon & de ses disciples ; qui pour montrer son adresse , fit plusieurs tours sur une même ligne , à l'entour de l'Academie , sans qu'il parût que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire , luy dis-je , car je fais tout ce que je puis , pour m'éloigner du chemin battu , & pour quiter la route des autres , ce qui est assez difficile , quand on court dans une même carriere. Il faut faire , dit-il , comme ce Peintre , à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui se veautrât dans la poussiere. Car comme il y travailloit , celui qui l'avoit commandé

estant

estant arrivé , & se métant en colere de ce qu'il faisoit un cheval courant , qui élevoit une grande poussiere sous ses piez ; il ne fit que renverser le tableau , & luy demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaissant , luy dis je , de croire que je n'aye essayé encore qu'un chemin ; tu dois plutost craindre que je n'aye tenté toutes les voyes , & que je ne sois contraint à la fin de faire comme Protée ; qui s'estant changé en mille formes , reprit la sienne , parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins , dit-il , tu fais autant de tours que luy , pour t'empêcher de tomber dans mon sentiment. Nullement , luy dis je , j'aime mieux laisser tout là , pour t'entendre. Car peut-estre qu'estant défait de ce qui te met en peine , tu commenceras à songer à moy. Après nous estre donc assis sur les sieges les plus proches , il me leut son Poëme ; que je trouvay fort beau ; mais comme il estoit au milieu , il ferma tout à coup le livre , & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation , comme on fait le peuple à Atènes , lors qu'il vaque au jugement des procès , & aux affaires publiques. Car j'ay recouvré avec grand soin , dit-il , les memoires des Rois de Macedoine , où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater , avec quelques particularitez touchant Demosthene , que tu seras bien aise d'entendre. Pour recompense , luy dis je , je te donneray une favorable audience pour ouïr le reste de ton Poëme ; mais après cela je ne te quitteray point , que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement , je puis dire que tu m'as traité splendidement à la naissance d'Homere , & que tu as célébré même en quelque sorte celle de Demosthene. * Comme il eut achevé de lire , nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le louer ; puis il me mena chez luy , où après avoir esté assez longtemps à chercher parmy ses livres , enfin il m'aporta ces memoires ; & si vous voulez , je vous diray ce qui y estoit , sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape , lors qu'on recite à sa feste des

* On , que
tu en veux
faire de
même
de, &c.

vers de Sofocle , ou de quelqu'autre des anciens Poëtes , quand il n'y a rien de nouveau , que si l'on en faisoit exprés ; & l'on commence déjà à ne plus jouïr de nouvelles Comedies ou Tragedies , aux festes de Bacchus ; mais on se contente des anciennes , qui ne sont pas moins agreables , lors qu'elles sont bien représentées. Voicy donc l'endroit du livre qui concerne Demosthene ; & il est conceu en forme de Dialogue. Comme on eut raporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine , qu'Archias qu'il avoit envoyé pour se saisir des bannis , estoit arrivé , il le fit entrer aussi-tôt : car il l'atendoit avec impatience , & luy avoit donné ordre d'amener Demosthène , sans luy faire aucun déplaisir. Le livre vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent , si tu as amené Demosthene.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voilà son urne.

ANTIPATER. Qu'ay-je à faire de ses os , & de ses cendres ?

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'amener vif , quelque promesse que je luy aye pû faire ; & il eût esté plus aisé de forcer les murs de Bistance , que de le corrompre ,

ANTIPATER. Si quelque Aténien faisoit plus de cas de moy que de sa Patrie , je luy donneroï de l'argent , & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me hâyt pour son pàys , il m'est en grande veneration ; & une ville me semble heureuse , qui a un tel Citoyen. Pour les traîtres , après m'en estre servy , je tâche de m'en défaire ; mais je voudrois avoir auprès de moy un Ministre aussi incorruptible que celui-là , & j'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangères. Car je prefere les charmes de la persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. Cependant , je suis en peine de ceux qu'on a envoyez d'Atènes avec Diopithe.

ANTI-

ANTIPATER. Quoy ! tu appréhendes maintenant les forces des Aténiens ? Pour moy , je me moque du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans la débauche ? Sans Demosthene j'eusse pris Atènes plus facilement , qu'on n'a fait Thebes ou la Thessalie ; mais il se trouvoit par tout , pour rompre mes desseins ; ou les traverser. Nous ne l'avons jamais pû surprendre par aucune entreprise , ni secrète ni publique. C'estoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il contesté Amphipolis , Olynthe , la Focide , le Pyle , l'Hellepont , la Querfonésie. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens , & à les réveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de leurs yeux , à l'entretienement des soldats. Il rétablissoit la marine , en faisant observer les loix abolies par le tems & par negligence. Il faisoit souvenir le peuple d'Atènes de Marathon , & de Salamine , lors qu'ils ne songeoient plus qu'à vivre honteusement aux dépens du public. Il réunissoit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ni tromper , ni surprendre , ni corrompre. Il estoit plus redoutable luy seul , que toutes les Flôtes & les Armées ; il égaloit la prudence de Periclès , la magnanimité de Themistocle , & la probité d'Aristide , & servoit autant à son pàys que tous les trois ensemble. Que s'il eût eu le commandement des Armées , & l'administration des Finances , que n'eût il point fait , puisque nous avions tant de peine à nous défendre de la force seule de ses paroles ? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif ?

ARCHIAS. Je n'ay pu.

ANTIPATER. Est-ce qu'il est mort en chemin ?

ARCHIAS. Non , mais en l'Isle de Calauré.

ANTIPATER. Peut-estre , par vôtre negligence , parce que vous n'en avez pas eu soin.

ARCHIAS. Il n'estoit pas en nôtre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes là des Enigmes ; Vous l'avez pris vif , & il n'estoit pas en vôtre pouvoir.

voir. N'as-tu pu empêcher qu'on ne luy fît aucune injure?

ARCHIAS. Cela n'est pas arrivé par notre faute.

ANTIPATER. Peut-estre, que vous l'avez tué vous mêmes.

ARCHIAS. Non; quoy que nous ayonstâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obeïr. Mais qu'en eusses-tu fait, quand nous te l'eussions amené tout vif, sinon de le faire mourir?

ANTIPATER. Tu ne cônois ni Demosthene, ni moy, Archias; mais tu crois qu'on trouve des Demosthenes comme des Himerées, des Aristoniques & des Eucrates, qui se sont élevez pendant les divisions, & ont passé comme des torrens; gens sans cœur insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuser, quoy qu'il fît profession d'amitié avec luy, & de servir de ministre à un crime, dont les auteurs se repentirent incontinent: Car Demosthene fut aussi-tôt rapellé, & son retour plus illustre que celui d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cet imposteur, qui s'en estoit servy contre son amy. Mais Demosthene, me diras-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand je considere sa foy, son integrité & sa justice; car je respecte par tout la vertu, même dans un ennemy; & je n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laissa aler ces deux illustres Lacédemoniens, Bulis & Sperquis, apres avoir admiré leur valeur. Je revére donc Demosthene, quoy que je ne l'aye veu que deux fois dans Atènes, sans le pouvoir entretenir que fort peu: mais j'ay appris d'ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy-même dans son gouvernement. Car ce n'est pas son eloquence que j'admire, quoy que Python comparé à luy, ne fût rien, ni tous les Orateurs d'Atènes, tant pour la beauté des pensées & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'élégance.

& la vigueur de la prononciation, & de l'action: Apres avoir donc assemblé les Grecs à Atènes, pour accuser devant eux les Aténiens, nous nous repentîmes d'avoir crû à Python & à ses promesses, lors que nous eûmes ouï les raisons de Demosthene, où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme je dis, je ne mets qu'au second rang son éloquence, & j'admire bien davantage sa conduite & sa resolution, d'avoir demeuré ferme & inébranlable, contre toutes les secousses de la fortune. Et je sçay que Philippe de Macédoine avoit le même sentiment que moy; Car comme on luy eut présenté un jour une harangue que Demosthene avoit faite contre luy, & que Parmenion ne put s'empêcher d'en murmurer: Laissons, dit-il, la liberté de parler à Demosthene, puis qu'il n'est point à nos gages, quoy que j'aymassé mieux l'entretenir que pas un des Officiers de ma maison; veu que c'est luy qui dissipe tous mes conseils, & qui ruine toutes mes entreprises. Voilà ce que me disoit alors ce grand Prince, & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis; contant entre ses bonnes fortunes de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene; & songeant assez combien il seroit redoutable avec des forces, puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre. Après la bataille de Cheronée, il ne cessoit de publier le danger où il l'avoit mis, pour avoir réuni contre luy toutes les forces de la Grece, & luy avoir fermé l'entrée du pays. Car il devoit plutôt sa victoire à la Fortune, qui est la maitresse des événemens, & au défaut des ennemis, qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Atènes estoit son Antagoniste, il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Demosthene; & que sans luy, il ne seroit pas plus de cas de cette grande ville, que d'un vaisseau sans Pilote. Aussi lors qu'il envoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grece, si Demosthene y aloit pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de son entreprise; Il disoit que

que tous ses desseins estoient renversez , & qu'il estoit impossible de triomfer de l'éloquence de cet homme. Si j'avois donc entre les mains un si grand Personnage, je me garderois bien de le faire mourir , & me servirois de ses conseils, à l'établissement de nôtre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dès l'heure qu'Aristôte l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir ; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. * Cependant, vous avez les mêmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Frynon, & d'un Filocrate; & vous croyez corrompre par argent, celui qui a dépensé tout son bien pour affranchir son pàys. Mais comme vous sçavez que cela ne peut rien sur son esprit, vous tâchez de l'imiter par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Atènes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pàys, qui l'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cet employ comme une étude, & un exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posséder, pour avoir son avis sur les affaires presentes, & ouïr la voix de la liberté, parmy les applaudissemens des flâteurs, & un conseil sincere au lieu des cajôleries de la Cour. Du reste, si Demosthene merite quelque blâme, c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate, & mis sa vie en danger pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eût pû trouver ailleurs des amis plus constans & plus fideles.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de luy d'autres choses; mais non pas celle-là, Antipater; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy, Archias; mais comment est-il mort ?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage, quand tu le sçauras; car nous mêmes qui l'avons veu, ne

cessions de nous en étonner. Il meditoit la fin de long-tems, comme tu le jugeras par la suite, & se retira dans un Temple, d'ou nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore, que luy dites-vous pour cela?

ARCHIAS. Je luy ofris le pardon, quoy que je ne fusse pas assuré de l'obtenir : car je te croyois plus irrité contre luy ; mais je ne voyois que ce moyen là, de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment recut-il cette proposition ? ne me le cèle point. Je voudrois y avoir esté présent : car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage, & voir s'il a pu conserver son ame droite & sans gauchir jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension : Au contraire, il me dit en raillant, que j'estois un trop mauvais Acteur, * pour luy persuader de ta part un mensonge avantageux.

ANTIPATER. Il se résolut donc à la mort, sans accepter tes offres ?

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendras le reste, tu jugeras qu'il y avoit quelque autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas si étrange que les Macedoniens prissent Demosthene, apres avoir pris Olynthe, Amphipolis, & Orope ; & ajouta ; car j'avois donné ordre qu'on écrivit tout ce qu'il diroit, & je ne te le celeray point, puis que tu le désires, sçavoir ; Il ajouta, dis je ; pour moy, Archias, j'aprehenderois de paroître devant Antipater, de peur qu'il ne me fit souffrir la mort, ou quelque chose de pire ; Mais s'il est vray ce que tu dis, je dois plus aprehender ses caresses, de crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que j'ay aquisé, & que toute la Grece ne me considère comme un traître & un deserteur, qui l'a abandonné pour passer au party de ses ennemis. Si je dois vivre, il faut que ce soit le Pirée qui me conserve, & les vaisseaux que j'ay équipés pour la

* Archias
a un
joué des
Comedies.

la Republique, & les fortifications que j'ay faites à mes dépens; & les frais que j'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion, & Solon, & Dracon, & la Liberté que j'ay défendue jusqu'à la mort; & les loix navales & militaires que j'ay rétablies, & les vertus de nos ancêtres, & leurs trofées, & l'affection de mes Citoyens, qui m'ont souvent couronné, & la Grece dont jusqu'icy j'ay maintenu la puissance. Que si je dois vivre aux dépens d'autrui, que ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetez, & des Peres dont j'ay marié les filles, ou des pères dont j'ay aité les dettes. Et si toutes ces choses ne peuvent rien, ni l'empire des Isles & de la Mer, que j'ay aquis à mon pays, ni la franchise du Temple de Neptune, ni son Autel que j'embrace, je mouray plutôt que d'aler en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que je ne pusse gagner l'affection des Macedoniens, aussi bien que celle de mon ingrate Patrie, si je voulois imiter l'exemple de Callimedon, de Pytheas, & de Demadés, mais j'ay trop de cœur pour me repentir de ma vertu, & trop de respect pour Codrus, & pour les filles d'Erectée. * Je ne veus pas * *Qui s'offrent à la mort, pour leur pays.* qu'on me puisse reprocher d'avoir changé avec la Fortune, d'autant plus que j'ay la mort en mon pouvoir, qui est un azyle sans reproche. Je n'iray point faire la cour à un Tyran, pour deshonorer ma Patrie, & perdre ma liberté, sans laquelle il m'est honteux de vivre, & dans laquelle il m'est honnête & avantageux de mourir. Il te souvient bien, toy qui as joué des Tragedies de ce Poète qui dit d'une Dame; *Qu'elle eut soin en tombant, que sa cheute fut honnête.* Si une fille a eu cette consideration, Demosthene preferera-t-il une vie honteuse à une mort honorable; & aura-t-il oublié si-tôt les beaux discours de la Philosophie, & les Traitez de l'immortalité de l'Ame, de Platon, & de Xenocrate? Après avoir dit ces choses, il s'emporta contre ceux qui reprochent aux misérables leur malheur, & comme j'employois

les prières & les menaces, pour le persuader de sortir.
Je le ferois, me dit-il, si j'étois Archias; mais tu par-
donneras bien à Demosthène, s'il n'est pas nat pour
servir. Alors, le voulant enlever par force, il s'élè-
va, & jeta les yeux sur la statue de Neptune, Ar-
chias, dit-il, crois qu'il n'y a que les flôtes, les rem-
pars & les armées, qui puissent défendre notre li-
berté: mais j'y en ay une, que toute la puissance des
Macedoniens ne peut forcer, & qui vaut mieux que
les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Ate-
niens confiaient leur salut. J'ay vœu libre dans l'ad-
ministration de la République, je mourray de mé-
me; sans craindre ni Archias, ni Antipater, com-
me n'y craint, ni Philippe, ni Alexandre. Ayan-
t parlé, ne me force point dit-il, je ne profane-
rai. Il se leuva, ce Temple, & se le suivray
jeant, après avoir pris congé de Neptune.
Il étoit dans ce moment la main à la bou-
che, que c'étoit pour prendre con-
gé du Temple, dit-il, ce
corps à Antip-
non; Non par les
mors de Maritimo
stant. En suite une
tion, nous a après, qu

APATER. O l'homme heureux
ble ! Qu'il y a de courage & de résolution
mort ; & qu'il y a de prudence à porter sur
pages de la liberté. Il est allé mener une autre
dans le Ciel, ou dans les champs Elysées. Renvoyez
son corps à Arènes, dont il sera un plus grand orne-
ment, que tous ceux qui sont morts à Marathon.

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

Momus veut purger le Ciel, à l'imitation d'Atènes, des étrangers qui s'y sont introduits, au préjudice des véritables Citoyens.

D I A L O G U E

DE JUPITER, DE MOMUS, ET DE MERCURE,
en la présence des autres Dieux.

JUPITER. **N**E murmurez plus, Messieurs; & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres, comme vous avez de coutume, pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux, des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy, pour y donner ordre; & je laisse à chacun le pouvoir de dire son sentiment en toute liberté. Mercure, fais la publication.

MERCURE. Paix! écoutez! Que celui qui a droit de parler en cette assemblée, parle, s'il a quelque chose à représenter touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMUS. C'est moy, s'il plaît à Jupiter.

JUPITER. Il n'est point besoin d'autre permission.

MOMUS. Je dis donc, Messieurs, que c'est une honte de voir des hommes, qui non contents d'avoir esté faits Dieux, veulent métre dans le Ciel jusqu'à leurs valets; & j'en veus dire ce qui m'en semble. Car tout le monde conoît ma franchise, & sçait que je ne sçauois rien taire de ce que j'ay sur le cœur, au hazard de passer pour un envieux & un médisant, comme quelques-uns déjà m'appellent. Mais puisque Jupiter & le cry public me le permettent, je commenceray sans crainte; & parleray com-

me j'ai fait, de ceux à qui il ne suffit pas d'être Dieux, s'ils ne desient les autres, qui prennent part aux sacrifices & aux distributions célestes, avant que d'avoir esté receus dans la congregation, & d'avoir payé leur bien-venue.

JUPITER. Ne parle point par énigmes; mais dy clairement ton avis, jusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secrètement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des défiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMUS. Grand mercy, Jupiter; c'est me grâter, comme on dit, où il me demange. Cette permission part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voilà Bacchus, sans aller plus loin, qui a fait ce que je dis, luy qui n'est qu'un homme, & petit fils d'un Marchand Fenicien. Car sans parler de son yvrognerie & de ses débauches, qui sont cōnûes de tout le monde, quelles gens nous a-t-il amenez avec luy! L'un est cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de même, suivy d'une troupe de Bâteleurs qui luy ressemblent, toujours sautans & gambadans d'une façon ridicule, & faisant peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointûes, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la plupart du tems monté sur un âne. Ne voilà-t-il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erygone, dont il a mis la Couronne de l'une parmy les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de joliet, de peur que la pôvre fille n'eut pas dequoy s'entretenir dans le Ciel? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes? Passons aux autres.

JUPITER. Ne va point parler d'Hercule ni d'Esculape; car je voy bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile, que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

MOMUS Je n'en diray rien, puis qu'il te plaît, quoy qu'il y eût beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brûlure comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Jupiter luy-même, que ne dirois je point ?

JUPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre ; Tu ne me reprocheras pas pour le moins, d'estre un étranger & un inconnu.

MOMUS. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis ; car on y montre ton sepulchre. Mais je ne veus pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, ni aux Egiens qui disent que tu es un enfant supposé ; Je me contenteray de dire que tu es la premiere cause de tous les desordres, en peuplant le Ciel de bâtards. Tes belles metamorphoses m'ont quelquefois fait apprehender, tantôt qu'on ne t'alât égorger, ou ateler à la charruë, lors que tu estois taureau ; tantôt qu'on ne te mit au creuset, lors que tu estois or ; tantôt qu'on ne te fit, rotir, lors que tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire, lors que je considere Hercule dans le Ciel, tandis qu'Euristhée est dans les Enfers, & le Temple du valet près du sepulchre du maître. Bacchus le Thebain est adoré, & ses trois cousins germains, Penthée, Acteon, & Learque sont les plus miserables de tous les hommes. En suite, le desordre s'augmentant par l'impunité, les Déeses ont failly à ton exemple ; Temoins Tithon, Endymion, Jason, & Anchise. Mais je laisse ces choses qui sont trop communes, & en trop grand nombre.

JUPITER. Ne parle point de Ganymede ; Car je ne veus pas qu'on le sache.

MOMUS. Je m'en tairay pour l'amour de toy, & de l'Aigle que tu as perché jusques sur ton Thrône ; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux, Atis, Corybus & Sabaze, avec Mythrés, qui porte la Tiare & l'habit

l'habit des Medes, & qui n'entend pas seulement la langue Grèque; de sorte qu'il ne sçait que répondre quand on boit à luy? Cela nous a tellement mis en mépris, que les Scythes & les Gètes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux; comme entr'autres un Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien, au prix des Egyptiens. Que fais-tu à ton visage de chien, entortillé d'un linge? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel? Et que fais icy le bœuf Apis, avec ses Profetes & ses Oracles? J'ay honte de parler des Singes, des Boucs, & des Cigognes; & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous, Messieurs, qu'on leur rende les mêmes honneurs qu'à vous, & quelquefois de plus grands? Et toy, Jupiter, endureras-tu toujours qu'on te donne des cornes, & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier?

JUPITER. Veritablement, cela est un peu scandaleux; mais ces figures sont mystérieuses; & comme tu n'y entens rien, tu n'en devrois point parler.

MOMUS. Il faut de grands mysteres, pour discerner les Dieux d'avec les Animaux; Ne le voit-on pas bien, en les regardant?

JUPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte, il se presentera un autre tems plus propre pour en parler, & achever ce que tu as à dire.

MOMUS. Passons donc à Trophonius, & à Amphiloque, qui rendent des Oracles; & ce qui me fâche davantage, c'est que le dernier est fils d'un scelerat, qui avoit tué sa mere; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie, où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus; si bien qu'il a ôté la pratique à Apollon. Que dis-je? il n'y a maintenant ni pierre ni Autel, qui ne s'en veuille mêler, lors qu'il a esté huilé, & couronné; & que pour se faire valoir, il a trouvé quelque imposteur, dont le nombre augmente tous les jours. La statue de l'Athlete Polydamas guerit de la fièvre à Olympie, comme celle de

Thea-

Theagene en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hec-
tor dans Ilium, & vis à vis à Protefilas dans la Querfone-
se. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on
méprise les autres, & il n'y eut jamais tant de par-
jures, ni de sacrileges. Voilà une petite partie de
beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet.
Mais les Dieux bâtarde & étrangers, ne me sont pas
tant rires que ceux qui ne sont point, & qui ne peu-
vent estre. Où est cette Vertu tant vantée ? & ces
vains noms de Destin, de Fortune, & de Nature, qui
se détruisent l'un l'autre, & qui n'ont point d'autre
estre que dans la cervelle des Poètes & des Philoso-
fes ? Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du
simple peuple, qu'on ne vous veut plus sacrifier ; par
une fausse opinion, que quand on nous auroit immo-
sé cent Hecatombes, la Fortune ne laisseroit pas d'e-
xecuter l'ordre du Destin, & ce qui est ordonné à
chacun, dès le point de sa naissance. Di-moy, Jupi-
ter, as-tu jamais veu ces Dieux ? car pour moy, j'a-
vouë franchement que je ne les connois point, quoy
que j'en aye souvent ouï parler. Mais pour mettre fin
à ce discours, qui n'est déjà que trop long ; je te liray,
si tu veus, le Decret que j'ay fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veus ; car tu as représenté plu-
sieurs choses bien à propos, & qui ont besoin de re-
formation, pour empêcher que le desordre n'aille
plus avant.

DECRET DES DIEUX.

A la bonne-heure.

MOMUS. Les Dieux assemblez légitimement
le septième du courant, sous le
regne de Jupiter, qui présidoit,
assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus serroit
Greffier ; le Dieu du Sommeil a prononcé cet Ar-
ticle la nuit. Sur ce qu'il nous a esté représenté que
plu-

plusieurs, tant Grecs que Barbares, se sont intrus dans le Ciel, qui n'ont que le nom de Dieux, & ne sont pas dignes de cet honneur; & que non contents de jouir des privilèges celestes, & de se fouler de Nectar & d'Ambrosie, qui sont encheris de moitié depuis leur venuë, ils sont si insolens que de s'aroger les premiers honneurs parmy les hommes, & de se métre à table devant les autres; de sorte qu'il n'y a tantôt plus de place pour les anciens Dieux; Il a semblé bon au Senat & au peuple, de convoquer les Estats vers le Solstice d'hyver, pour remedier à ce desordre, & d'élire sept Commissaires, trois du regne de Saturne, autant de celuy de Jupiter, & Jupiter pour le septieme, devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves, & qui ne pourront exercer leur commission, qu'ils n'ayent prêté le serment en la forme & maniere acoutumée, & juré par le Styx de s'aquiter bien & deuëment de leur charge, sans rien prendre, & sans rien donner à la recommandation, ni à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffisantes seront envoyez en leur pais, leurs Autels profanez, & leurs statues renversées; & s'ils s'ingerent à l'avenir d'entrer dans le Ciel, ou sont trouvez sur le chemin, ils seront precipitez dans les enfers. Que si quelqu'un manque à faire ces preuves, il sera condamné par défaut. Il est ordonné aussi, que chacun à l'avenir se mêlera de son métier, sans entreprendre sur celuy d'autrui; & que par conséquent, Minerve ne s'ingerera plus de guerir personne, ni Esculape de rendre des Oracles; & qu'Apollon sera contraint d'opter, s'il veut estre Propheete, Medecin, ou Violon, sans faire tant de metiers, à quoy il ne scauroit suffire. Enfin, que les Philosophes seront admonestez de ne plus faire de nouveaux noms, ni de parler de ce qu'ils n'entendent point.

JUPITER. Le Decret est juste; Quiconque est de cet avis, leve la main. Mais non, à cause que dans cette assemblée il y en a plusieurs qui ont interest à ce

droit, j'ordonne par provision qu'il sera executé. Que chacun se retire où il luy plaira, à la charge de revenir au premier mandement, & de rapporter le nom de son pere, de sa mere, & de sa tribu, avec les titres & autres preuves de sa divinité; sans quoy il sera chassé du Ciel, quand même il seroit adoré parmy les hommes.

LE CYNIQUE.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET D'UN PHILOSOPHE
CYNIQUE.

*C'est une desense des Cyniques, & de leur
façon de vivre.*

LYCINUS. **P**OURQUOY portes-tu de si longs cheveux, & une si grande barbe, & vas-tu ainsi mal vêtu, & sans souliers, couchant par terre, & menant une vie sauvage, & plutôt d'une beste que d'un homme? Pourquoi es-tu vagabond, sans t'arrêter en pas un lieu, mortifiant ton corps, & ne luy donnant jamais ce qu'il te demande? bien loin de le flâter & de luy complaire, comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que je n'ay pas besoin de beaucoup de choses, & que je n'aime que ce qui ne coûte guere, & qui ne donne pas grande peine à acquérir. Mais, dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe soit un vice?

LYCINUS. Qui en doute?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, une vertu?

LYCINUS. Tout de même.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc me voyant vivre de la sorte que tu approuves, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plutôt que moy?

LYCI-

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la différence entre se passer de peu, & mener la vie que tu mènes, qui est tout-à-fait misérable, & ne diffère en rien de celle des gueux, qui sont toujours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque nous en sommes venus si avant, que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance?

LYCINUS. Comment tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est nécessaire, ou s'il luy faut quelque chose davantage?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien; car j'ay tout ce qu'il me faut, & par conséquent je ne suis pas pòvre; car la pòvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINUS. Comment cela?

LE CYNIQUE. Tu le sçauras, en considerant par le menu, pourquoy l'on a besoin de chaque chose; comme par exemple d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vêtir, & ainsi du reste. Or tu vois que je ne m'en porte pas plus mal, pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne sçay.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçavoir. A quoy servent les piés?

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marche-je pas aussi bien que toy?

LYCINUS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien? car la perfection du corps consiste dans la vigueur; autrement, il ne seroit pas bien ses fonctions.

LYCINUS. Je le trouve même plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu vois donc que mes piés ni
mon

mon corps, n'ont pas besoin de couverture, puisque pour n'en point avoir, ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal pour ne manger que des viandes ordinaires.

LYCINUS. Il le paroît.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que je prends estoit mauvaise, je ne me porterois pas si bien ; car la mauvaise nourriture ruine la santé.

LYCINUS. Il est vrai.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamne-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si misérable ? veu qu'elle n'altère point mon corps, mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature, que tu prends pour règle ; Car cette bonne mère a donné les biens de la Terre aux hommes, non seulement pour en jouir ; mais s'il faut ainsi dire, pour s'en réjouir ; & tu t'en privas volontairement d'une grande partie ; Tu te contentes de boire de l'eau, tu manges de tout comme les chiens, & tu ne te couches pas plus mollement qu'eux ; Tu vas tout nud ou mal vêtu, & si tu es sage en faisant cela, la Nature ne l'est pas d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné la laine aux troupeaux pour te vêtir, & la plume aux oiseaux pour te servir de couffin ; les raisins aux vignes, pour te produire un breuvage délicieux, & les autres choses de même qui servent à la vie humaine, sans parler des Arts, qui sont un présent du Ciel. En un mot, elle a couvert nôtre table de toutes sortes de mets ; elle nous a donné de quoy bâtir pour nous mettre à couvert des injures de l'air & des saisons ; & nous a fait cent présents, qui ne sont pas seulement pour la nécessité, mais pour la volupté ; de sorte que c'est estre misérable, que d'estre privé de tous ces biens, mais de s'en priver volontairement, c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais, dy-moy, si un grand Prince faisoit un magnifique festin, où il y eût des viandes apprêtées pour toutes sortes de personnes, grands
& pe-

& petits, riches & pòvres, foibles & forts, sains & malades, ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout ? & ne trouverois-tu pas plus sage, celuy qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son humeur & à sa condition, sans étendre la main par tout, pour manger la part des autres ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Veus-tu maintenant que nous fassions l'application de cét exemple, ou s'il est assez visible. Car vous ressemblez à ces gourmans qui mangent la part d'autrui avec la leur ; puis que vous vous contentez de ce qui vous est nécessaire, vous ne cherchez jusques dans les pais étrangers, la matière du luxe & de la débauche, & fouillez les terres & les mers, pour joindre le superflu au nécessaire. Cependant, ces choses vous coûtent plus qu'elles valent ; & pour ne vous pouvoir passer de peu, vous vous donnez bien de la peine inutilement. Considérez, je vous prie, combien toutes ces superfluités vous tourmentent ? Combien elles engendrent de haines, de rancunes, de divisions, de meurtres, & d'empoisonnemens ? Pour cela, le fils dresse des embûches à son pere, la femme à son mary, les amis à leurs amis. Cependant, ces riches étofes pèsent davantage, & n'échauffent pas tant ; & ces Palais si somptueux & si dorez, ne defendent pas si bien contre les injures de l'air ; mais sont plus froids en Hyver, & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement, mais plus dangereusement, dans ces vases précieux ; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre ; au contraire, la plupart du tems on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de fards & de ragouts n'apaise pas mieux la faim, mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches, quoy qu'il n'y ait rien de si aisé, que de contenter la Nature ? Mais on se plaint à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel

naturel d'âler à pié, & de se servir de ses jambes, il faut âler à cheval ou en chaise, & se faire porter sur les épaules des hommes, qu'on fait servir comme de bestes de voiture. Après, on s'estime heureux, par cette extravagance; mais tout ce qui n'est pas naturel, est dangereux ou superflu; & à faute de faire exercice, le corps n'en est pas si sain, ni les membres si vigoureux. Que diray-je du luxe, qui se sert de la chair d'un poisson, à teindre des vêtemens, comme si la Nature l'avoit fait pour cela? C'est à peu près comme qui feroit servir de pot, une tasse. Mais je n'aurois jamais fait, si je voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend, aussi bien que toutes les maladies qu'il cause, & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamnes, de ce que je fais, comme celui qui estant à ce superbe festin, se contentoit de manger ce qui estoit devant luy, sans étendre la main à toutes les viandes, & tu m'accuses de vivre en beste, qui est un reproche que tu pourrois faire aux Dieux, qui se passent encore à moins que moy? Mais considere que c'est une imperfection, de ne se pouvoir passer de peu: Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes, aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot, ce qui est de plus excellent dans la Nature, se passe toujours de moins; c'est pourquoy, les Sages n'ont besoin que de peu de chose, & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres, & regnoit par tout où il aloit, fût misérable, pour ne rien posseder, & pour aler comme moy à demy nud? Thésée qui l'imitoit, n'estoit-il pas Roy des Atheniens, & fils, à ce qu'on dit, de Neptune? Cependant, il marchoit piés nuds, & se laissoit croître le poil & la barbe, sans souffrir non plus qu'un lyon genereux, qu'on le depouillât des marques de sa valeur*. Car c'est un present que la Nature nous a fait, pour nous distinguer des femmes, qui ont la peau plus douce, & plus delicate; c'est pourquoy les Anciens en usoient ainsi;

* C'est que le long poil sert d'ornement au lyon.

& comme ils estoient hommes, ils le vouloient paroltre. Ne trouve donc pas étrange, si je veus imiter ces Heros, plutôt que de petits effeminez, qui ne sçauroient demeurer comme la Nature les a faits, & qui prennent les vices des femmes; aussi bien que leur ressemblance. Pour moy, j'aimerois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron, coucher par terre comme les lions, & manger de tout comme les chiens, que de leur ressembler. Que la terre me serve de liét, & le Ciel de couverture; Que tout le monde soit ma maison, & toutes sortes de vivres, mon aliment; Que le pernicieux desir d'amasser, soit bien loin de moy, puis qu'il est cause de tous les maux: En un mot, que je souffre plutôt la disette, que d'aimer la superfluité! Voila mon humeur, qui est bien éloignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc point, si estans si dissemblables, nous vivons diversement. Les Acteurs prennent divers habits, selon les divers personnages qu'ils representent; Et tu ne veus pas que l'homme de bien ait quelque marque particuliere qui le fasse reconnoître? Que s'il en veut une pour les vêtements, il ne peut choisir d'habit qui luy vienne mieux que le mien, & qui soit plus contraire au luxe & à la molesse. Mais maintenant, les hommes s'habillent comme les femmes, se couchent mollement, se traitent delicatement, se vêtent lascivement, marchent aussi negligemment, ou plutôt ne marchent point; mais sont toujours chargez sur quelque chariot, ou sur quelque beste de voiture, comme du bagage. Pour moy, je me sers de mes jambes, à ce à quoy la Nature les a destinées; & j'ay cette obligation à ma pòvreté, que je supporte le chaud & le froid, sans grand déplaisir. Mais vòtre felicité vous rend toutes choses insupportables; Vous condamnez le présent, regrettez le passé, apprehendez l'avenir, souhaitiez tout ce que vous n'avez point; Vous voulez avoir chaud, quand il fait froid, froid quand il fait chaud; toujours chagrins & dégoutez comme des malades; car le vice fait
en

en vous, ce que fait en eux la maladie. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'estans si misérables, vous voulez corrompre les autres, & les rendre compagnons de votre misère. Vous ne faites rien d'ordre, & avec règle; mais vous vous laissez emporter au torrent des passions & des voluptez, qui vous entraînent où il leur plait, comme celuy qui estoit monté sur un cheval fort en bouche; & qui disoit à ceux qui luy demandoient où il aloit? où il plaira à celuy-cy. Mais vous n'estes pas emportez par un seul, vous estes emportez par plusieurs, tous furieux & indomtez; la cruauté, la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, la volupté, qui vous precipitent dans des abîmes, sans que vous vous en aperceviez qu'après vòtre cheute. Mon manteau déchiré, dont tu te moques, & ma chevelure negligée, me conservent la paix, la seureté & la liberté. Ce sont eux qui me sauvent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant, & particulièrement de celuy d'un voluptueux, à qui ma pòvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu, n'en ont point de honte; & ce sont ceux-là dont j'aime la conversation. Car je ne me plais pas à faire la cour aux Grands, & je méprise leur faste & leur pompe. Enfin, que celuy qui dédaigne mon habillement, sçache que c'est celuy des Dieux, & qu'on ne les adoreroit pas, si on les voyoit vêtus & parrez en Courtisans.

Il y a icy l'Original d'un Traité DU FAISEUR DE SOLECISMES, qui contient diverses fautes contre la langue Greque, que Lucien reprend en ce mauvais Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nôtre langue, il ne peut pas seulement y estre traduit, & ne seroit pas entendu, comme le reconoîtront ceux qui auront recours à l'Original. Et il n'y a point icy de grace particuliere, qui merite qu'on l'ajuste à nôtre air, & qu'on le vende par équivalens.

* L'Amou-
reux de sa
Patrie.

* PHILOPATRIS,

OU

LE CATECHUMENE.

DIALOGUE

DE CRITIAS ET DE TRIEPHON.

On doute qu'il soit de Lucien. Du reste, il contient des railleries contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Chréstianisme; mais il ne faut pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIEPHON. **Q**U'as-tu, Critias, que tu es ainsi changé, & que tu vas baissant la veuë, & rêvant profondément; tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein; Hecate t'est-elle apparue, ou si Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne serois pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second deluge. Répon-moy, c'est à toy que je parle: Ne m'entens-tu pas crier? Es-tu sourd, ou en colere? Et atans-tu que je te tire par l'oreille, & que je te réveille de ton assoupissement?

CRITIAS. Je rêve à un discours qui m'étonne; & je bouche mes oreilles, pour n'en plus ouïr de semblable, de peur d'estre pétrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambrachie, qui se precipita, après avoir leu le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIEPHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions, pour estre ainsi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes, & de toutes les rêveries des Philosophes.

CRI-

CRITIAS. Tout beau, Triéphon, ne me presse pas davantage, j'auray égard à tes remontrances.

TRIEPHON. Tu repasses, sans doute dans ton esprit, quelque chose de grand & d'important, & peut-estre quelque mystere; car tu as la couleur toute changée, & les regards de travers, & tu vas deçà & delà, sans prendre garde à ce que tu fais; Mais repren un peu tes esprits, & conte moy ton aventure, pour te soulager.

CRITIAS. Retire-toy, que l'esprit ne t'enleve d'icy, & ne t'emporte par l'air, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Ocean inconnu. Car je suis tout plein des rêveries & des impostures, que je viens d'entendre.

TRIEPHON. Je veus bien me retirer; mais tâche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAS. Fy, fy, fy, de toutes ces fadaïses, qui me font mal au cœur! Arriere toutes ces impertinentes pensées, & toutes ces esperances vaines.

TRIEPHON. Courage, te voilà un peu déchargé, il est sorty une grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurcy: Quelles tenebres tu avois là dedans? Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée, pour ouïr tant de choses à la fois, & je ne sçay si tu n'en avois point jusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible, Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus étranges: Des enfans sortis de la cuisse ou de la tête, des hommes changez en femmes, & des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est toute pleine de prodiges, si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veus sçavoir mon aventure, alons prendre le frais sous ces arbres, & nous remétre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agreable murmure de ce ruisseau.

TRIEPHON. Alons, mais je crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement, & qu'au seul re-

cit je ne devienne quelque marbre, ou quelque *statuë*.

CRITIAs. Cela ne t'arrivera pas, je te jure par Jupiter.

TRIEPHON. Tu m'étonnes, de t'ouïr jurer par un Dieu qui ne scauroit punir les parjures.

CRITIAs. N'a-t-il pas foudroyé Salmonée & les Titans, comme il se voit encore, par les épithetes que les Poëtes luy donnent ?

TRIEPHON. Tu dis ce qui luy est *avantageux* ; mais tu ne dis pas les dangers qu'il a courus *dans ses* diverses métamorphoses, & la honte que ce luy est d'engendrer tantôt par la tête, tantôt par la cuisse ; pour ne point parler de ses amours avec Ganymède, & de ses debauches chez les Ethiopiens, où il est quelquefois douze ou quinze jours à boire, sans aucun respect de sa dignité.

CRITIAs. Veus-tu que je te jure par Apollon ; qui est tout ensemble, & Profete & Medecin.

TRIEPHON. Qui ? cet imposteur, qui par ses Oracles trompeurs, a perdu Crésus & ceux de Salamine, avec une infinité d'autres.

CRITIAs. Par Neptune donc, porte-trident, qui fait trembler la terre quand il luy plaît, & qui mène plus de bruit luy seul, que cent autres, tant il se tempête & se demene.

TRIEPHON. C'est un infâme, qui débaucha la fille de Salmonée, & qui fut cause que Vulcain délia Mars, lors qu'il le surprit en adultère avec Venus, & qu'il les prit tous deux comme au trebuchet.

CRITIAs. Et Mercure ?

TRIEPHON. Laissons-là ce maquereau, qui n'est pas plus sage que son Maître.

CRITIAs. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus, qui ne sont pas en meilleure reputation ; & prendre à témoin Pallas, cette sage & vaillante fille, qui porte dans son écu la tête de la Gorgone, & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoi non, si tu me veus répondre ?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy luy sert la tête de Meduse ?

CRITIAS. A épouvanter ses ennemis, & à porter la victoire où il luy plait.

TRIEPHON. Que n'invoques-tu donc la Gorgone plutôt qu'elle, puisque c'est ce qui la rend terrible.

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin, comme les Dieux ; & il la faudroit porter sur soy.

TRIEPHON. Qui estoit cette Gorgone ? car je ne suis pas sçavant comme toy dans ces mysteres.

CRITIAS. C'estoit une belle fille, à qui le brave Persée, qui estoit grand Magicien, coupa la tête, après l'avoir enchantée par des sortileges ; & les Dieux l'ont prise depuis, pour s'en servir de bouclier.

TRIEPHON. Mais que faisoit-elle ? le métier de Courtisane, en public ou en particulier ?

CRITIAS. Non, par le Dieu incônu des Athéniens ; car elle demeura vierge jusqu'à la mort.

TRIEPHON. Si la tête d'une vierge avoit tant de force, je t'en eusse rapporté de l'Isle de Candie, qui est si fameuse par le sepulcre de Jupiter, où l'on montre les valons toujours verdoyans, qui luy ont servy de retraite ; & les Poètes m'eussent preferé à Persée, qui n'en avoit qu'une ; car j'en pouvois rapporter plusieurs, à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ni les mysteres dont il se faut servir, pour cela ?

TRIEPHON. S'il la fit mourir par enchantement, il la pouvoit faire revivre aussi ; mais ce sont-là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en crois, nous laisserons-là & Minerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui est femme & sœur de Jupiter, qu'en dis-tu ?

TRIEPHON. Passons aussi cette incestueuse, toujours prête à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veus-tu donc que je te jure ?

TRIEPHON. Par le Pere celeste, Eternel, & Tout-

Puissant : Par le Fils , issu du Pere , Par le S. Esprit , procedant du Pere ; Un de trois , & de trois un C'est là le vray Dieu , & le Souverain qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La divinité est donc un nombre , & un secret d'Arithmetique , tel que celui de Nicomaque le Geraïenien : & je n'entens point tes trois d'un , & ton un de trois. Est-ce le fameux *Quatre* de Pythagore , ou le nombre de huit & de trente ?

TRIEPHON. Il ne faut pas divulguer ces mysteres , mais je t'apprendray , si tu veus , ce que c'est que cet Univers : Comment , & par qui il a été formé , ainsi que me l'a enseigné ce Galiléen chauve au grand nez , qui a été ravy au troisième Ciel , où il a appris des choses merveilleuses. Car j'étois auparavant comme toy : mais il m'a renouvelé par le Bapême , & racheté des Enfers , pour me mettre dans le chemin des Bien-heureux. Et si tu me veus croire , je te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle , divin Triephton ; car je suis saisi d'une sainte horreur , & j'approche de ces mysteres avec crainte.

TRIEPHON. As-tu jamais leu la Comedie d'Aristophane , intitulée *les Oiseaux* , qui porte , Qu'au commencement estoit la Nuit , le Cahos , & le noir Erébe , avec l'ample Tartare ; sans qu'il y eût ni Terre , ni Ciel , ni Air.

CRITIAS. Je sçay cela ; & qu'arriva-t-il ensuite ?

TRIEPHON. Les lumieres furent dissipées par une lumiere invisible , incorruptible , incomprehensible ; & le Cahos dissous d'une seule parole , qui fonda la terre sur les eaux , comme l'a dit ce Begue , étendit le Firmament , forma les Etoiles fixes , & donna le cours aux Planètes que tu adores comme des Dieux ; Qui orna la terre de fleurs , & crea l'homme du neant. C'est cet Esprit qui est dans le Ciel , d'où il contemple les justes & les injustes , & écrit en un livre toutes les actions des hommes , pour rendre à cha-

* *Moyse.*

à chacun selon ses œuvres , au jour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais écrit-il aussi les Destins que filent les Parques ? Car Homere dit que leurs ordres sont inviolables , & que toute la puissance de Jupiter n'en pût exempter Sarpedon , dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il témoigne en un autre endroit , que tous les changemens qui arrivent dans la vie , sont predestinez ; & que tout ce que nous avons à faire & à souffrir , nous est ordonné en naissant. Car il attribue à la force du Destin , les erreurs d'Ulysse , & la raison pourquoy Eole qui l'avoit si bien reçu , ne le ramena pas en son pays. C'est pourquoy tu dois reverer les Parques , quand tu aurois esté ravy dans le Ciel avec ton Maître , & instruit dans ses mysteres.

TRIEFON. Mais comment ce Poëte dit-il en un autre endroit , que le Destin est douteux ; & qu'Achille demeurant à Troye , mourroit glorieusement ; ou qu'il vivroit sans honneur , s'il retournoit en sa Patrie ; Qu'Euquenor sçavoit ses Destins avant que partir , & qu'il avoit appris de son Pere , qu'il mourroit de maladie en son pays , ou par la main des Troyens , dans le camp des Grecs. J'ajouteray à cela , si tu veus ce que Jupiter dit à Egeus , qu'il luy estoit ordonné de vivre long-tems , s'il pouvoit échaper les embûches d'Agamemnon ; mais qu'il periroit , s'il aloit commettre adultere. J'en dirois bien autant que luy ; Si tu tiens ton prochain , tu mourras ; si-non , l'on te laissera en vie. Ne voy tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines ? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel , au livre des Bienheureux.

CRITIAS. Tu as raison ; mais répon-moy ; Ce qui se passe en Scythie , est il écrit aussi dans le Ciel ?

TRIEFON. Oüy , puisque Christ a esté parmy les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy bas.

TRIEFON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité; mais comme Catechumène s'ouffre que je t'instruise, si tu veus vivre éternellement. Si Dieu a étendu le Ciel comme une peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du neant, pourquoy trouves-tu étrange qu'il ait soin de ce qu'il a fait? Si tu avois établi quelque petite Republique, tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe. A plus forte raison, celui qui a créé l'homme, doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent pour des Chimeres dans l'esprit des sages.

CRITIAS. Je le croy: mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe; car de statue, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy je te jure par ce Dieu, que je ne te feray aucun mal.

TRIEFON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée: Mais dy-moy, enfin, ce que tu as ouï d'admirable, afin que je l'admire à mon tour; & que je sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe, mais plutôt pour l'aler publier par tout, comme Filomele.

CRITIAS. Cela n'arrivera pas, je te le jure par le Fils issu du Pere.

TRIEFON. Parle, après en avoir reçu la puissance de l'Esprit, je t'entendray paisiblement.

* Ou,
grand che-
min.

CRITIAS. J'estois alé dans la grand rue * acheter quelque chose dont j'avois besoin, lors que je vis une troupe de gens assemblez qui chuchetoient à l'oreille les uns des autres: & je jétay les yeux par tout, pour voir si je n'y reconnoitrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit, lors que j'aperceus le Politique Craton, qui avoit esté mon camarade en jeunesse, & avec qui j'ay souvent fait la débauche.

TRIEFON. Je sçay qui tu veus dire, c'est le Commissaire des Tailles; & que dit-il? CRI-

CRITIAS. Je m'approchay de luy, après avoir
 fendu la presse; & l'ayant salué, j'entr'oüis un petit
 vieillard tout cassé, nommé Caricène, qui commença
 à dire d'une voix grêle, & parlant du nez. * après avoir ** On, res-*
 bien touffé & craché, pour tirer un flegme jaune *nissant.*
 du creux de son estomach: Celuy dont je viens de
 parler, dit-il, payera les restes des tributs, aquitera
 toutes les dettes tant publiques que particulieres,
 & recevra tout le monde, sans s'enquerir de sa pro-
 fession. Il dit plusieurs autres telles fadaïses, avec
 aplaudissement du peuple, amoureux de la nou-
 veauté. Un autre, nommé Chlevocarme, sans cha-
 peau ni souliers, & couvert d'un méchant manteau,
 parloit entre ses dents; & ce fut un homme mal vê-
 tu qui venoit des montagnes, & qui avoit la tête
 rase qui m'en fit apercevoir. † Ce Chlevocarme, dis- *† On, com-*
 je, applaudissant au discours de Caricène, dit que *me me*
 le nom de ce Libérateur estoit écrit dans le Theatre *montra,*
 en lètres hiroglyphiques, & qu'il couvrirait d'or *etc.*
 le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon
 la doctrine d'Aristandre & d'Artemidore, ne vous
 pronostiquent rien de bon: car il faut prendre tout
 le contraire, & croire que les dettes de l'un multi-
 plieront, & que l'autre, n'aura pas un sou. On
 diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de
 Leucade, ou en l'Isle des Songes, de faire de sem-
 blables rêveries si proche de la nuit. Alors ils se pri-
 rent tous à rire de mon ignorance: mais me tournant
 vers Craton, N'ay-je pas bien deviné, luy dis-je, &
 suivant la règle de ces grands Interprètes des songes;
 Tais-toy, me dit-il, Critias; car si tu veus m'écou-
 ter, je t'apprendray de grands mysteres, & des pre-
 dictions qui ne sont pas fabuleuses, mais qui auront
 leur accomplissement vers le mois qu'on nomme
 Mesori. Comme j'eus oüï cela, & reconnu que ces
 gens avoient la cervéle mal faite, je rougis & me
 retiray tout chagrin, acusant en moy-même Cra-
 ton. Mais l'un d'entreux qui avoit le regard farou-
 che, me tira par le manteau, croyant que je fusse
 des

des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinité, de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçavoit tous leurs mysteres. Nous avions déjà passé le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'après avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non pas dans la sale de Menelaüs, toute brillante d'or & d'ivoire; aussi n'y vîmes nous pas Helene: mais dans un méchant galeatas, où contemplant tout, comme ce jeune étranger dans Homere, j'aperceus des gens pâles & défaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plutôt jéré leurs regards sur moy, qu'ils m'abandonnerent tout joyeux, pour sçavoir quelque mauvaise nouvelle: car ils se plaisent à cela, & n'annoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Après avoir donc quelque tems chucheté ensemble, ils me demanderent qui j'étois, parce que je leur paroissais Chrétien. * Il y en a peu qui le soient, à ce que je voy, leur dis-je; & là dessus je leur dis mon nom & mon pays; qui estoit le même que le leur. Alors, ils me demanderent des nouvelles du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté; & je leur répondis que tout aloit bien, & que l'avenir ne donnoit que de belles esperances. Mais fronçons le sourcil, ils me dirent que non, & qu'il se convioit quelque mal, qui estoit tout prêt à éclore. Je feignis de m'accorder à leurs sentimens, & leur dis: Pour vous, Messieurs, qui estes déjà dans le Ciel, vous découvrez bien mieux de là haut tout ce qui se passe icy bas, que nous ne faisons nous autres pöuvres mortels. Mais encore, comment vont les choses de ce pays-là? N'arrivera-t-il point bientôt quelque éclipse de Soleil, par l'interposition de la Lune? Mais regarde-t-il Jupiter de travers? & Saturne le Soleil en diamètre? Ne se fera-t-il point quelque conjonction de Mercure & de Venus, qui produira des hermafrodites, qui sont ceux que vous aymez, & qui envoyera de la grêle & des orages,

* Ou de-
binaire.

qui

qui apporteront la peste ou la famine? Ce grand vaisseau suspendu, qui enferme le tonnerre, ne crevera-t-il point sur nos têtes? Là dessus, comme s'ils eussent eu cause gagnée, ils commencerent à debiter les choses où ils se plaisent. Que les affaires aloient changer de face, Rome se troubler de divisions, & nos Armées estre defaites. Alors, ne me pouvant plus contenir, non plus que de l'eau qui boult, je m'écrie, Opôvres malheureux! ne vous élevez point de paroles, de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le sang & le carnage; & que les maux que vous annoncez à vôtre Patrie, ne retomtent sur vos têtes! Car vous n'avez pas appris cela dans le Ciel, & n'êtes pas fort versez dans l'Astrologie. Que si vos Profetes vous l'ont dit, vous estes encore plus misérables de les croire. Car ce sont des contes de vieille, dont on fait peur aux petits enfans.

TRIEFON. Et que te répondirent ces Messieurs à tête rase, & l'esprit de même?

CRITIAS. Ils passerent cela doucement, avec leurs échapatoires ordinaires: Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe; après avoir jeûné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIEFON. Et que leur répondis-tu? car cela le meritoit bien.

CRITIAS. Ce qu'on a coûtume de leur dire; Que tout ce qu'ils aleguerent, ne sont que des songes. Alors, avec un faux soufris, s'estans un peu avancez hors de leur banc: Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Celestes, vous ne découvrirez jamais la verité; mais embabouïnez de vos rêveries, vous debiteriez des choses qui ne sont point, & qui ne furent jamais. Cependant, vous avez en horreur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais; mais vous n'avancez rien par là. Quittez de bonne-heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extravagantes, aussi bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux à leur

à leur Patrie , & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors ils commencerent tous ensemble à me reprendre ; car ils disent qu'ils sont animez d'un même esprit ; & si tu veus, je t'ajouteray ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet, comme une statue, jusqu'à ce que tes discours m'ont resuscité.

TRIEFON. Ne me debite pas davantage de ces sôteses ; car il me semble que j'enfile comme ceux qui ont avalé du poison, ou que ont esté mordus de quelque beste venimeuse ; & si je ne prens quelque breuvage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souvenir m'en demeurant dans l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse les donc là, commençant ton Oraison par le Pere, avec le Cantique ordinaire * à la fin. Mais ne voy-je pas Cleolaüs tout échauffé, qui marche à grand pas, comme s'il avoit bien hâte, l'appellerons nous ?

CRITIAS. Pourquoi non ?

TRIEFON. Passes-tu ainsi devant tes amis, sans les saluer, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as.

CLEOLAUS. Dieu garde la couple des vrais amis.

TRIEFON. Qu'as-tu, que tu es ainsi hors d'haleine ? Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

CLEOLAUS. L'orgueil des Perses est abatu, & Suse assujétie à nôtre Empire. † Tout l'Arabie suivra ce triomfe.

CRITIAS. Voilà comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me réjouis de ces nouvelles ; car j'estois en peine de ce que je laisserois à mes enfans. Tu cõnois mes affaires, comme je fais les tiennes. & tu sçais que je ne suis pas riche ; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nôtre Empereur ; car rien ne nous manquera sous un regne si heureux, & nul ennemy ne viendra troubler nôtre repos.

TRIEFON. Et moy, je laisseray aux miens en partage, la cheute de Babylône, avec la captivité des Perses, & la conquête de l'Egypte. Les courtes des Scythes seront reprimées, & s'il plaît à Dieu, finies pour jamais.

* On, ce-
lebre.

† Il sem-
ble que ce
soit sous
Trajan.

jamais. Pour nous, adorons le Dieu incônu des Aténiens, que nous avons découvert ; & élevars les mains au Ciel, rendons-luy graces d'avoir esté rendus dignes d'estre assujétis à une telle puissance. Laissons rever les autres tout leur soul. C'est de quoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.

CARIDEME,

O U

LA LOUANGE DE LA BEAUTE'.

Le titre sert d'Argument. Du reste, cette piece est des moindres de Lucien, si tant est qu'elle soit de luy.

HERMIPE. **C**OMME j'estois alé hier au fauxbourg pour prendre l'air, & travailler à quelque chose que j'avois dans l'esprit, je rencontray Proxéne, & luy demanday, selon la coûtume, d'où il venoit, & où il aloit. Il me dit qu'il venoit là pour se divertir, par la beauté de la campagne, au sortir de chez Androclés, qui les avoit traitez magnifiquement au sacrifice d'action de grace qu'il avoit fait à Mercure, pour avoir remporté le prix de l'éloquence, à la feste de Jupiter. Il dit qu'entr'autres choses, on y avoit fait la louange de la Beauté ; mais qu'il n'avoit pas la memoire assez bonne, pour se souvenir de tout ce qu'on avoit dit, & que je pourrois l'apprendre de toy.

CARIDEME. Il est vray que j'y estois, & que je celebray comme les autres ses louanges ; mais j'aurois bien de la peine aussi à te les rapporter, à cause qu'on ne s'entend pas l'un l'autre dans ces grands festins ; outre que la débauche ne contribué pas fort à la memoire. Je ne laisseray pas pourtant de te redire ce dont il me souviendra.

HERMIPE. Dy-moy auparavant qui en estoit, & comme Androclés remporta le prix afin que je t'aye l'obligation toute entière ?

CA-

CARIDEME. Les conviez estoient ses parens & ses amis; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la Beauté, furent Filon, Aristipe, & moy. Du reste, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il avoit faite, à ce qu'il dit, par un avertissement qu'il eut en songe; & son Competiteur Diotime de Nauplie, récita celle de Castor & de Pollux, qu'il avoit faite aussi pour leur rendre grace d'un peril qu'il avoit échapé sur mer, où ils se montrèrent sur la hune, en plus tort de la tempête.

HERMIPE. Ne passe pas outre, que tu ne m'aies dit la raison qui vous obligea à entreprendre ces discours.

CARIDEME. Tu retardes toy-même ta curiosité. Ce fut le Beau Cleonyme qui estoit présent, & qui paroît avoir de l'esprit; car il écoutoit tantivement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclès & moy, plusieurs ne pouvoient s'empêcher en le regardant, de dire quelque chose à sa louange; de sorte que nous eûmes honte, nous qui faisons profession d'éloquence, de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eût pas esté honnête de louer ce jeune-homme en sa présence; nous prîmes sujet de parler de la Beauté en général; non pas par discours interrompus, comme on avoit fait, mais par des harangues continües. Filon donc, qui m'en souvient bien, commença ainsi; Puisque tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret raport à la Beauté; car nous ne le dirions, ni ne le fériions pas, si nous ne le trouvions beau, il seroit injuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ses louanges, je diray que c'est un bien que peu de gens possèdent; mais que chacun veut posséder, & qui n'a pas seulement fait des Déesses de personnes mortèles, mais qui a mis les hommes mêmes dans le Ciel. Pélops fût admis à la table des

des Dietux, pour sa beauté; & pour le même sujet Ganymede ravy par Jupiter, qui non seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel, mais descend luy-même en terre pour en jouir. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour Léda, & en Taureau pour Europe? mais sans parler de ses autres métamorphoses, il prit la figure d'un homme lors qu'il voulut engendrer Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'est que luy qu'on dépeint si severe, qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon même, se rend si doux & si traitable en faveur de ce qui est beau, qu'il se dépouille non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité même, de peur de l'épouvanter, & prend la forme qu'il croit luy estre la plus agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plutôt une secrète accusation de Jupiter, qu'une louange de la Beauté, je feray voir la même chose des autres Dieux. Neptune fut épris de celle de Pélops, Apollon de celle d'Hyacinthe, Mercure de celle de Cadmus. Les Déeses mêmes font gloire de posséder un si grand thresor, & ne se contestent pas l'une à l'autre le reste de leurs avantages, mais pour la Beauté, chacune en veut remporter le prix; & la Discorde ne trouva point de plus beau secret pour les métre mal ensemble, que de leur faire naitre un différent sur ce sujet. Jupiter aussi pour le décider, ne les renvoya point au plus riche ni au plus vaillant, au plus grand, ni au plus sage; mais au plus beau, comme donnant l'avantage à la Beauté, par dessus tout. Et veritablement, Minerve & Junon contestant cette aimable qualité à Venus, à qui elle semble appartenir, font voir qu'elles en font plus d'estat, que des grandeurs & des sciences, dont elles sont les Déeses, sans parler de la force & de la valeur. C'est pour cela qu'Homere ne les loüe pas tant par leurs autres avantages, que par quelque epithete, qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la Beauté donc est une

chose si divine & si estimable, c'est à nous en imitant les Dieux, de la reverer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots; & ajouta, qu'il en eût dit davantage, si l'entretien des festins souffroit de plus longs discours. En suite, Aristipe prit la parole, après s'être excusé quelque tems, pour faire parler les autres avant luy. Plusieurs, dit-il, afin de faire paroître leur esprit, au lieu de louer les choses utiles & excellentes prennent des sujets fantastiques, pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter, je diray quelque chose à la louange de la Beauté, qui est estimée de tous ceux qui ne sont pas aveugles. Du reste, c'est une chose si seconde, que je ne crains pas qu'on me prenne, si j'entreprends d'en parler après Filon; car on ne sçauroit s'épuiser en un sujet si abondant. Quand je considère donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu, & qu'elle fût pour se faire aimer, comme son contraire pour se faire haïr, je croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ses louanges. Je n'entreprendray donc point de décrire tous ses avantages, mais j'en choisiray seulement un ou deux; encore crains-je de ne m'en pouvoir acquiter assez bien. Pour ne point parler des Dieux, après ce que Filon en a dit, les hommes l'ont en si grande estime, que Thésée, qui est un des plus grands de tous les Heros, ne creut pas pouvoir être heureux avec toute sa vertu, s'il ne possédoit Helene, & l'enleva avant qu'elle fût en âge d'être mariée, sans avoir égard ni à la puissance de son Pere, ni au danger qu'il couroit par là. Et il se tint si fort obligé à son amy, qui l'avoit servy dans ce dessein, qu'il ne creut pas pouvoir s'acquitter de l'obligation qu'il luy avoit, s'il * ne l'aïdoit à enlever Proserpine jusques dans les Enfers; sans craindre de s'embarquer dans une entreprise si hasardeuse. Cette même Helene étant retournée depuis chez son Pere, en l'absence de Thésée tous les Princes Grecs en devindrent amoureux; & de peur que cet amour ne fût fatal à leur pays, ils jurèrent tous ensemble

* *Pirithoüs.*

semble de servir celuy qui seroit preferé; & employèrent depuis toutes leurs forces, pour remétre cette Belle en la puissance de son mary. Pâris même la prefera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy prométoient; & les Troyens voyans fondre sur leurs bras toute la Grece, & pouvans se délivrer de cette guerre en rendant Hele-ne, la voulurent conserver au peril même de leur vie, comme ne la pouvans hazarder pour une cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entreprise, quoy qu'ils prévissent leur perte, & se partagerent eux-mêmes pour une si noble queréle, qui est une grande preuve de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrêter pas plus long-tems sur cette Histoire, comme s'il n'y en avoit point d'autre, Hippodamie estant en âge d'estre mariée, son Pere Enomaüs qui la vit si belle, en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece; & desirant se conserver ce thresor, il s'avisâ d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il avoit le chariot le plus léger, & les plus vîtes chevaux de tout le pàys, faisant donc semblant de chercher à sa fille un mary qui fut digne d'elle, il la proposa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la course; mais avec cette condition, que tous ceux qui seroient par luy vaincus souffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montât sur le char de ses amans, afin que sa beauté les arrérât & fut cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua jusques à treize de ces miserables. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce Pere furieux, donnerent des chevaux immortels à Pélops, qui courut le quatorzième, & qui demeurant victorieux par ce secours, fut le possesseur de cette Merveille. Qu'on ne trouve donc point étrange, si nous celebrons les louanges de la Beauté, dont les Dieux & les Heros font tant de cas. Après avoir dit cela, il se teut.

HERMIPPE. Qu'ajouta à ces louanges Carideme?

CARIDEME. Dispense-moy, je te prie, de le ra-

porter, & te contentes de ce que tu as ouï, puis qu'il est vray que je ne me souviens pas si bien de ce que j'ay dit, que ce qu'ont dit les autres.

HERMIPE. Ne prie-pas t'en excuser, si tu ne veus perdre toute l'obligation que je t'ay; Car sans cela, le reste ne passera pour rien.

CARIDEME. Puisque tu le veus, il faut tâcher de s'en acquiter, quoy qu'il m'eût esté plus avantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauvaises choses. Je commençay donc de la sorte. Si je parlois le premier, j'aurois besoin d'un long discours, pour vous preparer à m'entendre; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'ils s'agissoit d'autre chose que de la beauté, il ne faudroit rien ajoûter à ce qui a esté dit; mais c'est un champ si ample & si vaste, qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques. En effet; il se presente tant de choses à moy, que je ne sçay que choisir; & c'est comme un parterre de fleurs, dont la dernière qu'on regarde, paroît toujours la plus belle. Premièrement, cecy ne fait pas peu à sa louange, de voir que nous portons envie aux autres perfections; mais que nous sommes épris de la Beauté, si-tôt qu'elle se découvre, & faisons gloire de servir la personne en qui elle se rencontre. Que dis-je? nous sommes plus aisés de luy obeïr, que de commander aux autres. Dans les autres choses, l'esprit se contente d'une perfection mediocre, sans desirer par exemple d'estre le plus vaillant ou le plus juste; Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'elles conoistroient de beau; elles ne seroient pas encore contentes, si elles croyoient qu'il y eût quelque chose qui leur peût disputer cet honneur. Ajoûtez à cela, que la Beauté est comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions, ainsi qu'a dit Filon; & que les plus excellens artisans ne s'en proposent point d'autre dans leurs ouvrages; au lieu que toutes les autres perfections sont bornées dans un certain espace, sans que tout le monde y pretende. Et
pour

pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que la beauté, c'est qu'on se sert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choses, & de son contraire pour en marquer le défaut. On a en horreur ceux qui servent & qui cajôlent les Tyrans ; mais personne ne trouve mauvais qu'on serve ni qu'on adore ce qui est beau, & la beauté regne par le seul respect qu'on luy porte. Puisque c'est donc une chose si précieuse & si divine, également estimée des Dieux & des hommes, nous ne serions pas excusables si nous n'employions tout nôtre esprit à publier ses louanges. Voilà à peu près ce que je dis sur ce sujet, laissant à part plusieurs choses, pour ne point ennuyer la compagnie, à cause du long-temps qu'il y avoit que cét entretien duroit déjà.

HERMIPPE. Elle a esté trop heureuse d'ouïr de si belles choses ; & moy, je te suis trop obligé de m'en avoir voulu faire part.

N E R O N,

O U

* L'ENTREPRISE DE PERCER
L'ISTHME.

* Détroit
de terre en-
tre deux
mers.

D I A L O G U E

DE MENECRATE ET DE MUSONIUS,
en presence de quelques-autres.

C'est une espece de Declamation contre ce Prince ; & ce Dialogue semble avoir esté fait de son tems : & par consequent, n'estre pas de Lucien.

MENECRATE. CE dessein te semble-t-il avoir quelque chose de l'air de la Grece, que ce Prince affecte tant ?

MUSONIUS. Il eût épargné sans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands, & particulièrement aux Pilotes, qui sont long-tems à tourner le Peloponèse, & eût servy à la défense & à l'utilité de la Grece, qui eût pû s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui se passa en cette rencontre, puisque tu t'y es trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique, & l'opinion que Neron avoit que les Muses ne chantoient pas mieux que luy, le portèrent en Grece, pour se faire couronner aux jeux Olympiques. Car pour les Pythiques, il y croyoit avoir plus de part qu'Apollon même; & je ne scay s'il ne s'imaginait point que ce Dieu n'eût osé chanter ni jouër de la lyre après luy. Ce dessein donc n'estoit pas premedité de longue main; mais comme il se trouva sur les lieux, & qu'il vit le peu de distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, qui est d'environ trois quarts de lieues, il luy prit envie de se signaler par cet Ouvrage, à l'exemple d'autres grands Princes, qui en ont entrepris de semblables. Car Agamemnon, à ce qu'on dit, retrancha l'Isle de Négrepont de la Béocie. Darius fit un pont sur le Bosfore, & Xerxés voulut percer le mont Athos. D'ailleurs, il estoit bien aisé d'ouïr célébrer ses louanges; Car les Tyrans ne sont jamais si cruels ni si aveugles, qu'ils ne desirerent de faire quelque chose pour le public, ou pour leur gloire. Après avoir donc chanté sur le theatre de Corinthe, les louanges de Neptune & d'Amfitrite, avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Melicerte, il prit un hoyau d'or qu'on luy presenta; & marchant avec chansons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on devoit faire le canal, donna quelques coups en terre; puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux qui en avoient l'intendance, * il retourna dans la ville, croyant avoir surpassé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il travailloit à

* Ou, aux
principaux
Magi-
strats.

ce qu'il y avoit de plus facile, qui estoit de tirer un canal dans la plaine ; & les malfaiteurs * qu'on avoit * *Ou, est-
tirez des prisons, faisoient le reste. Comme on eut ^{claves.}* travaillé douze jours, il vint un bruit sourd de Corinthe, que les Mathematiciens disoient qu'une des Mers estoit plus haute que l'autre ; & que si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient capables d'ébranler la résolution d'un Prince qui affectoit de faire des choses grandes & incroyables ; de sorte que quand tous les Mathematiciens du monde l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eût pas abandonné l'entreprise, s'il n'eût reçu la nouvelle de la revolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

MENECRATE. Dy-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent ? car les autres assurent le contraire.

MUSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ni d'admiration ni de risée, parce qu'elle n'est ni fort excellente ni fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. C'est une espece de fausset qu'il ne conduit pas mal, & qu'il acorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance ; outre qu'il entend parfaitement le Theatre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lors qu'il pretend égaler les maîtres de l'Art, il se fait moquer de luy, quelque danger qu'il y ait : † Car il se balance trop ; & quand il † *Ou, se
veut reprendre son vent, il se contraint, & se redresse ^{contourne}
sur le bout des piez. D'ailleurs, il rougit par trop de ^{comme}
contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il ^{ceux qui}
est assez rouge de son naturel ; & comme il n'a pas ^{sont sur}
beaucoup de voix ni d'haleine, elles luy manquent ^{uneroie.}
souvent au besoin.*

MENECRATE. Mais comment fait-on, pour entrer en lice contre luy ?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comedien aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix ; car il n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se moquer de sa voix.

MENEGRATE. Comment cela ? nous n'en avons rien féu.

MUSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute la Grece, & arriva en cette sorte. Quoy qu'on n'eût pas accoutumé de représenter des piéces de Theatre à ces jeux, non plus que de chanter aux jeux Olympiques, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se présenterent pour luy disputer le prix, estoit un Comedien d'Epire, fort celebre, qui vouloit avoir dix talens pour luy céder cet honneur; ce qui le faisoit crever de dépit, outre que ce Comedien avoit déjà représenté en particulier; ce qui empêcha *Neron de lui accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand aplaudissement, il luy fit dire par un de ses gens, qu'il cedât cet honneur à son Prince, & sur ce qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il redoubloit ses efforts avec grande acclamation du peuple, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eût esté de la piéce, & ces Acteurs l'ayans poussé contre une colomne, luy couperent la gorge avec des tablettes d'yvoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient tranchantes comme des rasoirs.

MENEGRATE. Et après cette action, eut-il l'aplaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire ?

MUSONIUS. Cela passoit pour jeu, en un homme qui avoit tué sa Mere.

MENEGRATE. Il est vray qu'il n'est pas étrange qu'il ait voulu faire taira un Comedien, après avoir tâché à fermer la bouche à Apollon, en empêchant sa Prêtresse de plus rendre d'Oracles, à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des parricides, quoy qu'elle l'eût encore épargné; Car Oreste & Alceon, à qui elle le comparoit, avoient tué leur Mere pour venger leur Pere, ce qui avoit quelque ombre de gloire; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

MUSONIUS. Tandis que nous parlons, Menecrate, un vaisseau s'approche du port, qui semble porter quelque bonne nouvelle; car tout le monde y est cou-

* Sous la
Scene.

DIALOGUE DES LETRES DE L'ALPHABET, 393

couronné comme dans un chœur de Comedie, lors qu'il y a quelque chose de bon à anoncer. J'en voy un qui nous fait signe de la main, & qui nous crie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron est mort.

MENECRATE. Il est vray, on l'oït plus distinctement à mesure qu'il s'approche, réjouissons nous; mais ne faisons point d'imprecations contre ce Prince, car il ne faut point insulter à un mort.

D I A L O G U E

DES LETRES DE L'ALPHABET,

Où l'Usage & la Grammaire parlent.

Par Monsieur de Frémont, neveu du
Traducteur.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES avoit pu Dialoguer se rendre en nôtre langue, avec toutes ses naïvetés & de Lucien. ses graces, on n'auroit pas entrepris cét Ouvrage; Mais comme c'est une piece pleine de jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans les mots, il a esté impossible de luy donner un sens en François en gardant celui de l'Auteur. Tout ce qu'on a pu faire, ç'a esté de profiter de son invention, & pour avoir plus de maniere de s'egayer, on a fait parler toutes les lettres de l'Alphabet l'une après l'autre, devant l'Usage & la Grammaire, dont l'un est comme le Juge, & l'autre comme l'Avocat General. Du reste, cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut aprendre plusieurs choses tres-curieuses, touchant l'ortographe & la prononciation.

L'USAGE.

P UISQUE nous nous sommes
assemblez pour ouïr les plain-
tes des Letres, & que vous

vous êtes chargée de les introduire, que ne les faites-on entrer ?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premièrement de quelle façon vous voulez qu'elles se présentent ; Si vous souhaitez de les voir en état de supplian-tes, avec les cheveux épars, & les bras étendus, elles s'habilleront à l'Arabesque ; Si vous êtes en humeur de leur accorder le combat, je les armerai à la Juive ou à la Syriaque ; Si vous les aimez mignardes, je les ornerai à l'Italienne ou à la Greque ; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoy qu'un peu grossières, je les parerai à la Gothique ; Si simples & ramassées, je les accommoderai à la Françoisé.

L'USAGE. A quoy bon tant de mystère ? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un différent entre les Lettres Françoises, il faut qu'elles se présentent habillées à la mode du pais.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent ?

L'USAGE. Vous y faites trop de façon ; Ouvrez Huissiers, Entrez A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de précipitation, souffrez que je vous parle des différens de la Prononciation, & de l'Ecriture ; car cela est nécessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'USAGE. Je sçay les prétentions de l'une & de l'autre, la Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à représenter aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce ; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc décider cette affaire au Tems, mon Seigneur & Maître, qui sans craindre personne, fait le procès à tout le monde ; Aussi bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation, ne pourroit souffrir qu'on luy enlevât un bien dont elle est en possession depuis si long tems. L'une & l'autre sont fondées en raison & en exemples ;
mais

mais moy qui ne me fonde ni en exemple ni en raison, j'en useray comme je le trouveray à propos, & plutôt que de faire de nouvelles loix, j'aime mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit permis pour le moins, de parler du genre des lettres; de leur valeur, & de leur force.

L'USAGE. Que je suis las de toutes ces pedanteries, & que je serois fâché de dépendre de la Science qui m'ôteroit tout mon agrément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, & que j'ay emprunté de la Cour!

LA GRAMMAIRE, Mais voulez-vous abolir l'ancienne coutume de haranguer à l'ouverture des Assemblées? & me voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Lettres; comme elles sont passées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté achevé tout d'un coup; mais qu'on y a ajouté diverses lettres en divers tems, les unes nécessaires, les autres superflües. Je sçay une belle curiosité là dessus, que vous serez bien-aise d'entendre, qui concerne l'origine des Lettres Françoises, dont on est effectivement redevable à l'amour. Car un jeune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maîtresse, traçoit sur le sable du rivage où la belle venoit tous les jours, la figure d'un javelot, tournant la pointe du côté où il devoit estre ce jour-la; & si elle y arrivoit la premiere, elle faisoit à même dessein diverses empreintes de son Cor; si bien qu'il se passoit peu de jours qu'ils ne se rencontraissent, ce qui donna la naissance à l'I, & au C, qui furent les premiers caracteres François, d'où naquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les épioit, si c'estoit pour avertir la Nymphe qu'elle se donnât de garde de son peré, le Chasseur traçoit la figure d'un javelot la pointe en bas, avec un Cor derriere; & lors qu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voilà l'origine du p, & du q. La Belle

*Comme
p. X. &c.*

Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d. en métant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derriere, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lors qu'il estoit necessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figureroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre Javelot penchant. ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lors qu'il la sçavoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre, mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes; ainsi nâquit l'S. D'ailleurs, quand cét infortuné Chasseur ne pouvoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux Javelots en croix, d'où vint l'X, & le T, selon leur diverse situation. Et lors que la Belle rencontroit ces caractères, elle joignoit deux Cors ensemble qui s'entre-regardoient, pour l'assurer que son amitié seroit sans fin comme l'O. Ainsi pour diverses raisons qui seroient trop longues à deduire, sont venus les autres Létrés.

L'USAGE. J'aime mieux encore cette invention, que je trouve assez spirituelle, que toutes les pedanteries que vous avez de coutume de dire sur ce sujet. Mais c'est trop parler, levez vous A, & dites en peu de mots ce que vous avez à dire.

A. Tandis que l'E, ne m'a fait que des injures particulieres, je me suis teû pour ne point troubler le repos public; mais aujourd'huy qu'il entreprend sur toutes les létres, je ne puis plus retenir mes plaintes. Il s'est déjà rendu si necessaire aux consonnes, qu'elles ne viennent plus sans luy, lors qu'on les appelle; & comme le K, pour éviter sa tyrannie, se fût donné à moy, il le fit interdire, jusques là que par son credit, l'H, qui me considere un peu plus que luy, ne passe plus que pour une aspiration. Enfié de cét heureux succès, & voyant que de toutes les consonnes il n'y avoit plus que le Q, qui luy fit

tête,

*Bé, Cé,
Dél, Ks.
Ache.*

tête, il en conceut un tel dépit que jamais depuis il ne l'a voulu suivre, qu'il n'y eût quelqu'un entr'eux deux pour les separer. Non content de cela, il se fourre en cent endroits où il n'a que faire; & sous ombre qu'on n'a borné ni son esprit, ni ses esperances, il a corrompu la Gascogne, & fait dire au peuple de Paris les *éd-grez*, & les *estatues*. D'ailleurs, il s'est joint à l'M & à l'N, pour me contrefaire avec tant de succès qu'on ne sçait plus si c'est luy ou moy qui parlons, lors que l'I ne se trouve pas pour l'en empêcher, encore se moque-t-il quelquefois de luy à bon écient, comme on le voit par experience. Que si ces places luy sont deuës que ne les tient-il en son nom, comme il fait Jerusalem & Bethléem, & quelques autres, sans me donner autant d'ennuy qu'il m'en donne. Car il ne s'est pas contenté de me bannir de la compagnie des Demoiselles; il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Cependant quoy que j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, je me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vôtre audience, qu'encore que je sois presque le seul qui ne cache rien de mon âge, on m'en retranche maintenant une partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E, se trouvent quelquefois trois ensemble, & que les A, ne puissent marcher de compagnie?

E. Je ne sçay pourquoy vous vous plaignez; car c'est vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'écriture, puis vous jouirez seul de tous mes contentemens. Cependant sera-t-il dit que vous boirez & mangerez à mes dépens, & que pour en mieux venir à bout vous vous alierez avec l'I, pour me contrefaire. Je veus bien que vous sçachiez que je puis seul autant que vous deux ensemble; toutefois je suis prest d'oublier toutes vos injures, pour vivre en paix, quand ce ne seroit qu'en faveur de nôtre ancienne aliance qui rendoit l'E si celebre.

A. Vous

Feste prononce faiste.

Bibliotèque, &c. Esprit, esperance &c. sans 6 au Latin, asphere, espatule, esquelette, &c. em en se prononce am, au, Femme, fendre. En penultime l'E ne se prononce pas, a. qui se prononcent par an. En Jerusalem & autres l'E ne se prononce pas comme un A, Autrement on disoit Demoiselle, & il y en a qui prononcent encore Annemis. âge, crée. Si on écrit on écrit on écrit contents. Il y en a qui prononcent boirais, mangerais, allierais.

A. Vous avez raison de souhaiter la paix, pour jouir en repos de vos conquêtes, ou plutôt de vos larcins. Est-il si étrange, que l'I & moy croyons valloir autant ensemble que vous toute seule : Gourmande, que vous estes, qui de cinq ou six mets n'en faites qu'un !

*Mets vil-
le, mets
verbe, mes
pronom,
mais parti-
cule adver-
sative ;
mais, il
n'en peut
mais.*

*On pro-
nonce plé-
fins & af-
fères.
Nez, pro-
nez, &c.*

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaiter pour le bien public, qu'on peût regler de telle sorte vos differens, que vous n'eussiez rien à démêler l'un avec l'autre, & que chacun eût son partage séparé. Mais puisque cela ne se peut, qu'à l'avenir l'A ne se radoucisse plus tant, quand il est avec l'I, s'il ne veut perdre ses plaisirs & ses affaires.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera maintenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se joindre à l'I, pour faire un E; tandis que l'E se joindra à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, quand ils sont avec un Z sans c, c'est à dire comme voyelles, & non pas comme diph-tongues; Défendons à l'A d'aler plus de compagnie, si ce n'est dans Chaalons; & ne luy laissons que les Dames, sans toucher aux Demoiselles.

*On retran-
che le B de
tous ces
mots, &
de Fevrier
& de Sa-
medy.*

*On pro-
nonce pres-
que les uns
comme s'il
y avoit un
P, & les
autres
comme un
B.*

B. Quel ordre y peut-il avoir dans l'Empire des Letres, si la seconde personne de l'Estat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb, comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite comme si j'estois mort; On me fait perdre mes debtes, On empêche mes sujets de me rendre leurs debvoirs & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier jour de la semaine. Il n'est pas jusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'efforce d'obtenir ma place; & je ne voy point d'autre moyen de le reduire, qu'en luy ôtant le soupçon que je veuille cabrioler à ses dépens. Du reste, j'ay tant de confiance en vòtre bonté, que j'espère que vous augmenterez ma dignité, plutôt que de la diminuer.

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis creué, on vous châtierra tres-rigoureusement, d'avoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Estat; sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plutôt par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la dernière lître; & que s'il y a quelque prerogative, c'est aux voyelles à y pretendre, & non pas à vous.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'on rende au B, *On n'est tout ce qui luy est legitiment dû, sans qu'on soit point obligé pourtant de lui rien donner, qu'il ne le demande de B, Défendons en outre tres-expressement au B & au P, de rien entreprendre l'un sur l'autre. Et au regard de l'augmentation des dignitez que le B pretend, il se contentera de l'honneur de faire B carre, & B mol.*

C. N'est-ce pas une grande ingratitude à l'S, qui me doit sa naissance, de me persecuter en tous lieux; Je ne puis faire de leçon, sans être accompagné d'une cedille; Je crains, si elle continuë, qu'à la fin elle ne me desarçonne; & qu'après m'avoir pris, elle ne me veuille pas seulement mettre à rançon. Le T d'autre côté, me fait perdre patience; Il ne me peut souffrir en devotion, & il y veut estre, quoy qu'il ne s'y entende pas. Il m'a ravy jusqu'aux Prophetes, qui me prometoient que je serois un jour remis en auctorité. Je n'oserois plus ma renfermer avec luy dans une même syllabe, de peur qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droits. Après m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut enlever le bien-facteur; & je n'auray plus, si on l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que les Doctes, soit par instinct ou par contract, ou si je l'ose dire; par le respect qu'ils ont pour mon caractere, qu'ils portent assez souvent sur le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me conserver, mes sujets, & maintenir ma jurisdiction; & le plus abject n'est pas d'autre sentiment. D'ailleurs, j'ay à me plaindre du Q, qui me veut empêcher de paroître avec luy en public; & après m'avoir defendu l'entrée du Zodiaque, me veut encore bannir

de toute l'Afrique: & si je le laisse faire, il m'enleva Senecque avecque toute ma Bibliothéque. Je demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on ait à le bânir du quartier. Car enfin, s'il est permis à tout le monde de me rogner ainsi les ongles, il ne me restera que le bec, & je seray réduit au bissac. Mais avant que cela arrive, je perdray le Q, où je le reduiray à quia.

*Cedille
est un mot
Espagnol.*

S. Quoy que ce me soit une chose fort penible de me tenir debout, à cause de ma taille, je ne laisseray pas de me lever pour dire un mot à ma défense. Quand je ne tiendrois la vie que du C & de la cedille, n'est-ce pas assez bien le reconnoître, que de les souffrir parmy les François, & en centautres lieux où je ferois fort bien leur charge? Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences, & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à un passevolant.

L'USAGE. Il est ordonné au C de s'accompagner d'une cedille, par tout où il en sera besoin, sur peine de metre l'S en sa place. Le Q jouira paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique; mais defense à luy de se montrer en public, quoy qu'on ne le veuille pas bânir de la Republique.

*On commence à
les écrire
au pluriel
sans d.*

D. J'ay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on veuille dire, il y va de la gloire des Grands, & de la seureté des Marchands que je les accompagne, particulièrement quand ils sont seuls; Que si lors qu'ils sont en compagnie on me rejéte, pour le moins que le T n'en profite pas. Car j'ay sujet de le craindre voyant ses autres usurpations. Il prend si bien son tems, quand je suis suivy d'une voyéle, qu'il se vient metre en ma place, ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi, l'on ne me considere plus de pied en cap, & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclud sans moy, que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots, sans considerer qu'on ne sçaura plus à l'avenir, surquoy for-

*On prononce icy
le d, comme un t.*

former les feminins; car si de verd on a fait verze, peut-estre qu'un jour, de gaillard, on fera gaillarde. J'ay tâché par droit de reprefaille, de faire d'un Lieutenant une Lieutenande; mais je ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on me veut retrancher ainsi par tout, comme les beaux Eiprits ont commencé, on me contraindra de passer le reste de mes jours en adversité.

L'USAGE. Lors qu'il y aura trois consones à la fin des mots, nous enjoignons au D de se retirer; & entendons aussi qu'il ait à sortir des lieux inconnus à l'oreille, si ce n'est à la fin des monosyllabes, où il peut bien paroître, pourveu qu'il ne die mot.

E. On voit par les discours de l'A l'averfion que mes compagnes ont pour moy; quoy que je ne leur aye jamais donné aucun sujet de me haïr. Car bien loin d'entreprendre sur leur jurisdiction, elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O, il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'avoir fait assez de mal, s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enlevé boete, coefe, & miroür, & feint fort souvent que je ne suis pas auprès de luy. L'V ne m'épargne pas davantage, de sorte qu'il n'y a point de feureté pour moy, de m'en approcher. Voilà comme toutes les voyéles s'efforcent à l'envy de me perdre. J'ay horreur de dire le reste; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot sans me manger, si je ne suis armé d'un accent. Quand je suis placé aussi avantageusement qu'elles je ne les crains pas; & je m'en vengerois bien, si le T, sans aucune raison, ne se venoit point metre entre deux. Car si je ne leur rendois alors la pareille, je les choquerois si rudement, qu'elles s'en tiendroient offensées, ou elles n'auroient point de sentiment. Je me suis déjà vengé de l'A dans les articles, & j'en eusse fait de même dans les pronoms, s'ils n'eussent eu la discretion, pour éviter mon impetuosité, de changer leur A en on. Enfin, il n'est pas jusqu'aux consones, qui ne me mangent entr'elles, sur tout quand je parle de

*Ajouter
ajuger &c.
sans d.*

*Hazers
sans d:
Pied, nud
le d ne se
prononce
point.*

*Aimer,
paroître se
prononcent
comme é-
mer, paré-
tre. On é-
crit, boete,
coife, mi-
roir, feint,
sureté, d'a
pour dea.*

dira-t-elle.

*Pépée, pour
la épée.*

mon épée.

*l'E ne se
prononce
point en
des, les,
etc. quand
une voye-
le suit.*

ma grand mere; & j'ay grand peur qu'elles n'en demeurent pas là; car elles ont bien des imaginations extravagantes, qui me regardent.

En cet endroit les voyeles faisoient un tel bruit pour interrompre l'E, que n'eût esté que l'S & le T, se metans ensemble, firent St, elles ne vouloient pas se taire; Car toutes les autres consonnes n'osoient parler sans leur permission. Le bruit estant appaisé, l'A rependit en ceste sorte pour le reste des voyeles.

*l'e & l'h
se mangent
ay.*

A. Si l'on n'estoit persuadé de nôtre innocence, nous nous défendrions aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nôtre justification, que chacun sçache que c'est un gourmant qui se mange luy-même, sans aucun respect pour l'h, qui se met souvent entre deux, pour l'en empêcher. Ainsi, ce pôvre bebeté se détruit par sa gourmandise.

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaisser ceux qui s'élèvent trop, & de redresser ceux qui panchent à leur ruine: ainsi l'Usage, à mon avis, devroit retrancher une partie de l'autorité de l'E, pour en faire part aux autres voyeles, parce que toutes quatre ensemble, ne sont pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'estat où elles sont maintenant, jusques à ce qu'il en soit autrement ordonné.

*On pronon-
ce ces mots
sans F.*

F. Comme je suis la premiere en Fidelité, je trouve fort étrange, qu'on m'ôte les clefs, & qu'on me veuille couper les nerfs; car après cela, comment pourrois-je atteindre les cerfs à la course? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on m'avoit faite de bânir le Pb, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Jusqu'icy il m'a toujours défendu l'abord des Prophetes & des Philosophes, & il ne veut pas même que j'aspire à Phylis, quoy qu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois esté aussi severe, jamais l'V ne se seroit mis en possession de toutes les vèves, tant recreatives que rebarbatives; cependant, comme j'ay veû qu'elles l'aimoient plus que moy je lui ay cédé tout ce que j'y pouvois pretendre.

*l'E.

Ces mots
ont une f
au singu-
lier.*

P. Quand

P. Quand une longue possession ne seroit pas un juste titre ; après nous avoir fait traverser tant de Terres & de Mers, débité tant de beaux Apophtegmes, & enrichy ce pais de tant de Phrases & de Paraphrases, il semble qu'il y auroit de l'inhumanité, à nous separer de la compagnie de Phili& de Philotele, puisque nous sommes de même contrée, & que nous avons jusqu'icy couru les mêmes aventures.

L'USAGE. J'ordonne que l'on conserve le Ph le plus qu'on pourra ; mais du reste, quand on veut s'établir en un pais, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas ! Helas !

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injustice d'ôter les mots Grecs au Ph ; mais quoy, l'Usage fait ce qu'il luy plait.

G. Je meritois bien quelque privilege, moy qui marche à la tête de la Grammaire ; mais je suis si malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'I semble n'avoir changé de nature, & ne s'estre fait consone que pour m'enlever mon bien. Enfin ; il n'est pas jusqu'à l'N qui ne me persécute, & qui ne m'ôte une partie ; mais ce n'est pas à moy seul qu'elle fait injure, car après avoir décredité le T, & l'avoir empêché d'estre receu aux emprunts, elle veut chasser le C de son banc, & bannir le D du rond de la terre.

C. Quoy que vous puissiez dire en ma faveur, je ne puis m'empêcher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez ; Car après avoir fureté mes clapiers, & revelé mes secrets, vous avez voulu, par une cruauté sans seconde, me tuer avec un canif, pour me voler mes Patacons.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G ont du rapport, ainsi que le B & le P, le D & le T, il y a toujours entr'eux quelque different, qu'il faut tâcher à apaiser, pour empêcher la confusion.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C gardent

*Autrefois
on écrivoit
témoins
& reco-
gnissance,
mainte-
nant on ôte
le g. C'est
qu'elle ne
se prononce
point.*

deront les places qu'ils occupent, avec pouvoir de les tenir en leur nom, ou sous celui du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy, à la fin & au milieu de quelques mots, sans qu'elle se puisse pourtant prévaloir de témoins & de reconnoissances, pour âtanter sur le sang & le rang du G.

H. Qu'on vante tant qu'on voudra, le vaste Empire des Letres, si je n'y possède rien, il sera toujours très-petit à mon egard. Qui est-ce qui peut plus légitimement que moy, aspirer aux Honneurs; & cependant quand j'y suis, on ne veut pas que je parle. On en use ainsi en plusieurs autres rencontres; & à force de m'en plaindre je me suis tellement enrouée, qu'on ne m'entend plus; & mon estomach est tout ruiné. Les voyéles entr'elles me content pour rien, les consones me rejettent; & j'ay beau dire la verité, l'on ne veut plus prendre de mes Almanachs. Ainsi, je ne suis presque plus que dans la bouche des affligez. Quand je considère tous ces outrages, je ne puis m'empêcher de vous prier de m'accorder mon congé; & je croy que le K est sur le point d'en faire autant.

Hélas.

K. En effet, puis qu'on ne fait plus de cas de moy, & que toutes les fois que je me suis voulu plaindre, on m'a renvoyé aux Kalendes Gréques, je suis resolu de quitter la France, pour m'établir au Septentrion, où j'auray part à une bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne pense pas qu'après m'avoir voulu bâhir, on me veuille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a parlé de se défaire du K. Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en deliberation, on a esté retenu par quelque consideration importante. Pour moy, je suis d'avis, que pour le moins, on le garde pour les Rebus, où il fait un tres-bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour reprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir; & commandons au K de se vuider tout presentement de l'étendue de l'Alphabet.

I. Je

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au Juge d'ordonner que l'Y suive le K, puisque je feray bien sa fonction, & que c'est un étranger, qui n'a que voir en nôtre pais. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les pretensions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Alemagne.

*On écrit
voit au-
trefois E-
spagne &
Allemai-
gne.*

Y. Je m'en vai vous montrer deux chemins par où je pretens me sauver. Premièrement, je suis plus digne de croyance que l'I; & si le Roy ne m'avoit, on y trouveroit à redire. Après, on ne me prendra jamais pour une consone; au lieu que cela arrive à ma Partie devant toutes les voyéles; & sans cela il y a long-tems qu'il m'auroit arraché les yeux. Pour le moins, comme je ressemble à un verre, que l'on me conserve pour les yvrognes.

LA GRAMMAIRE. Il est juste de le conserver, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom; outre qu'il ne fait point d'Equivoque comme l'I; quand il est avec les voyéles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout son pouvoir, & permétons neantmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'établir en sa place le plus qu'il pourra, jusques à ce qu'on ait renvoyé l'autre en son pais, mais il ne luy faut pas faire ce déplaisir de le bânir tout d'un coup.

*On appelle
une mouil-
lée quand
l'I se pro-
nonce avec.
l'I ne se
mouille
point icy.
Où l'u ex-
clud l'I
hormis en
ceux-cy,
& quel-
ques au-
tres, com-
me navals,
tels, nuls.*

L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus civilement; car s'il arrive qu'il passe devant moy, il me mouille en un clin d'œil, & s'il arrive qu'une de mes sœurs vienne à mon secours, fût-elle accompagnée d'une voyéle, il nous mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la considération de nous épargner dans la ville, & en quelques autres lieux; clud l'I au lieu que l'V est tout à fait sans pitié. Depuis le grand procès que nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les Consuls que j'avois pris pour Juges, disant que je fais la Belle, ne me laisserent preique que les Bals, les Eventails & le Parasols; Il s'est tellement enorgueilly de sa victoire, que non content

*Lieux
dont on bâ-
nit l' dans
la pronon-
ciation.*

*On en a
retranché
une.*

de m'avoir rongné la robe jusqu'au genou; il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou. En fin, l'on me mal-traite en mille façons; & je ne sçay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele & utile, comme je suis, je ne bâte en ces lieux là que d'une l.

*Belamy,
&c.*

L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de l'L, nous ordonnons, en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy ont esté adjugez. Mais atandu qu'il empiete sur les singuliers au prejudice de l'l, nous voulons pour le dédommager, qu'il ne puisse jamais passer *Beau*, devant pas une voyéle.

*m, par a-
breviation,
sans ent.*

M. S'il estoit honête de se louer soy-même, je pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de tendresse que personne pour mes Compagnes, puisque j'ay resolu de souffrir plutôt toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroître pas insensible en un jour de Plaintes, je demande qu'on ait à retrancher les abreviations. Car c'est une chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux jambes à tout propos, & qu'on se contente de metre la troisiéme en potence, pour me dessigner; sans parler de ma suite, qu'on retranche ordinaiem. dans les adverbess, pour avoir plutôt fait. C'est bien peu respecter celle qui marche devant les Magistrats; qui fait la majesté, les merveilles, & les miracles; sans qui il n'y auroit ni hommes, ni femmes, ni animaux; & sans qui le monde même ne seroit point.

LA GRAMMAIRE. Chacun est aveugle dans ses interets. Sans les abreviations vous ne seriez pas toute seule mile, comme vous faites, ni Monsieur & Madame avec une R & un E; vous meriteriez un châtiment exemplaire pour une si injuste plainte.

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun avec les autres Legislateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde: Neantmoins elles diffèrent en cecy, que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au

Peu-

Peuple. J'ordonne pourtant ; à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abregger les M, ni leur suite, si ce n'est lors qu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lors qu'un superieur agira avec un inferieur, ou un égal avec son pareil dans la familiarité.

N. Si je me leve avec tant de precipitation, c'est pour épargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que j'ay toujours eue pour le P & pour le B: cependant, toutes les fois que je me presente pour en approcher, cette presomptueuse se prevalant de ce qu'elle a trois jambes, & que je n'en ay que deux, accourt pour prendre ma place ; & sous mon nom, jouit d'un bien qui n'est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez vous en estre aimée ? Non, non; sçachez qu'ils ne vous peuvent souffrir ; & que ce que j'en fais, n'est que parce qu'ils le desirent. Si je ne travaillois que pour satisfaire à mon ambition, je ne vous en laisserois pas tout l'honneur. Cependant, vous me ruinez en parfums, vous m'empêchez de paroître en Automne, & vous vous attribuez à vous seule les Colonnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez vous vous exenter de luy en faire ? & croyez vous que ce soit un bon moyen pour me donner, que de nous chasser tous deux d'une place où vous ne pourrez jamais faire revenir le P, quelque amitié que vous lui portiez, si vous ne me laissez avec luy.

N. Je ne vous en ôte pas encore à demy ; car vous estes inutile en cent endroits: Qu'avez vous que faire de paroître, où c'est moy qui parle & non pas vous ? Si j'en estois creué, on vous ôteroit nom & surnom, & l'on ne vous laisseroit que la faim.

L'U s'ag e. Atandu que les deux Létres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur ; Nous voulons & entendons que l'M continue ses soins, pour empêcher l'N de se mettre devant le B & le P. D'autre côté, l'N pourra tenir quelque-

fois la place de l'M & du P, pourveu qu'elle en use sans presumption; & sans rien âtancer sur exemption ni redemption, sur indemnifier ni indemnité. Nous ordonnons aussi que l'M gardera nom, sur nom, & pronom; & que l'N conservera les Colonnes, avec esperance d'avoir bien-tôt l'Autonne aussi toute seule.

O. Quelque forte que soit une amitié, il survient quelquefois des accidens si impreveus, qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souvent aussi cette tempête ne sert qu'à l'affermir, & à luy faire jéter de plus profondes racines. J'espere qu'il en arrivera de même, dans le fâcheux demélé que je suis forcé d'avoir avé-

On les prononce sans o. au, fait o. mœurs, cœurs, &c. de fleurs & pleurs on a fait fleurs & pleurs.
que mes sœurs, & mes meilleures amies. Mais que ne fait on point tous les jours, pour conserver son bien ? Je supplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout seul les Puons & les Faons. Outre cela, je voudrois bien qu'il ne se joignit plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'est approprié tout ce que nous avions en commun ; & je ne suis plus auprès de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis ; car il m'a ôté ce que je possédois sans luy ; & je n'oserois plus paroître avec l'I ; car on ne pourroit plus reconnoître. S'il continuë, j'ay peur de n'avoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy.

On prononce Thoulouse, Cologne, &c. rôle, contrôle.
L'V, d'autre côté, m'a ôté, Tholose & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouvoir maltraiter impunément, on m'empêche d'aler en compagnie ; mais il me semble qu'on me le devrait bien permettre, pour resister à tant d'ennemis. Cependant, lors que de deux O on en a ôté un, pour empêcher son compagnon de courre après, on l'arrête avec un accent circonflex.

A. Je suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourveu que vous fassiez restitution de vôtre part ; Donnez-moy ce qui m'appartient de la riviére de Saone ; Partageons ensemble le mois d'Août, & ne vous saulez pas tout seul à mes dépens.

Il n'y a que l'O qui se prononce en ces mots.
O. Qu'on auroit grand tort de me faire passer pour estre de mauvaise conscience, veu que de toutes les lettres,

lètres, il n'y en a point qui aille plus rondement que moy ?

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a intérêt de maintenir l'O dans la plupart de ses demandes. La Prononciation d'autre côté, n'y veut pas consentir ; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

L'USAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a déjà montré qu'il luy en fait tout autant ; Il empiète sur l'I, quelque loigneux qu'il soit de se défendre ; Il empêche l'E de s'assoir, & il a voulu enlever à l'V sa Nourrice. C'est pourquoy j'ordonne que les choses demeurent en l'estat qu'elles sont, jusqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant, il continuera ses bons offices dans les chiffres ; car quoy qu'il n'y passe que pour un zéro, il ne laisse pas d'y estre aussi nécessaire que les autres ; & a cet avantage par dessus eux, qu'il n'est pas sujet à division.

P. Tant qu'on ne nous a défendu que les Juleps, les Sirops & les Ptisanes, nous nous sommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous-nous trouvions aux Noces, nous-nous portons fort mal. Cependant, on ne nous veut pas donner Baptême, non pas seulement une paire de sept Pseaumes ; & à un besoin on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay jamais veu une telle cruauté ; qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs, sans nous tenir toujours renfermez dans un camp, comme dans un rempart.

L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne se prononcera point dans les mots où il est trop rude ; qu'il sera même permis de le rejeter en quelques-uns ; & que cet Arrest sera mis promptement à execution.

Q. Comme l'U se pourroit bien prevaloir de ce que je le souffre toujours près de moy, il me semble qu'on me devroit permettre de paroître quelquefois sans luy. Et puisqu'on a renouvelé l'Arrest contre le K, je demande part à sa confiscation ; Car,

à mon avis, *Kalendrier* & toute la *Kirielle*, me feroient mieux deus qu'au C, aussi bien que *cueillir*, & *cercueil*.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous, Q, & laissez faire à l'usage, qui sçaura bien quand & comment il vous faut employer.

L'USAGE. Nous défendons au Q de s'entremêtrer des affaires du K, ni de rien prétendre à sa dépouille, sur peine d'estre traité comme luy.

R. L'I & l'E m'ont tellement affoiblie en diverses occasions, & sur tout à la fin des mots, qu'on ne m'entend presque plus aller ni venir. Je tâchay d'abord de me rétablir par la douceur ; mais voyant que cela n'y faisoit rien, j'y employay le fer & l'Enfer, & si je n'en ay pû venir à bout.

L'USAGE. Nous ordonnons à l'R de filer doux quand elle sera la dernière, sur peine d'estre chassée, si ce n'est assez de la négliger.

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs modernes, à me retrancher comme ils font ; je pretens bien renverser toute leur écriture ; car quoy qu'ils fassent, l'ancienne coûtume sera pour moy. Suis-je si dangereuse, qu'il faille que les voyéles se couvrent d'un accent, de crainte de m'approcher ? C'est estre trop méconnoissantes de la faveur que je leur fais de me metre entr'elles, pour les empêcher de s'entremanger. Toutefois, comme chacun se peut tromper, si l-on trouve que j'aye tort de le faire ; je me condamne ; mais comme je me soumets, il faut que les autres en fassent autant ; & si l-on m'en croit, on commencera la reformation par le bânissement de l'H ; un accent sùfira pour marquer où il faudra aspirer. Le C, le K, & le Q, n'estant qu'une même chose, ce sera assez de retenir le C. Et puisque nous devons estre toutes simples, il faut faire le procès à l'X, comme double, & renvoyer en Grece l'Y & le Z, pour décharger l'Alfabet de ces lèttres superflües. Mais pour faire voir que je plains moins mes peines que mes paroles, je suis presté à faire la fonction de

l'X

t. ne se prononce point aux premiers, mais aux derniers. l'xue s'y sent presque plus.

et pour el.

On met quelquefois une s entre deux mots, pour adoucir la prononciation.

VX & du Z ; & si je n'en puis venir à bout , j'appelle-
ny le C à mon secours.

Z. Je tiens que de toutes les Létres , il n'y en a
point de plus dangereuse que l'S , non seulement à
cause qu'elle a la figure & les siffemens du Serpent , *avant-s-*
mais à cause qu'elle se glisse comme luy , & se va mé- *hier.*
tre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs , elle
se change en deux ou trois façons , sans aucune con-
sideration du C ni de moy , ni du Zele que j'ay pour
vôtre service. Mais bien-loin de luy acorder ses de-
mandes , il luy faut faire porter la peine qu'elle a on-
donnée contre les autres. Le C & la cedille rempli-
ront fort bien sa place ; & lors qu'ils ne le pourront
faire , je ne leur manqueray pas au besoin.

S. Je ne sçay si j'ay l'air d'un Serpent , mais il faut
bien que j'en ay la prudence , pour souffrir toutes ces
injures.

L'USAGE. Nous permétons d'ôter l'S des lieux
où l-on ne la sent point , pourveu qu'on marque
l'endroit de quelque accent , jusqu'à ce que l'œil y
soit acoûtumé ; Et pour la punir de ce qu'elle se *Elle forme*
fourre aux endroits où elle n'a que faire , nous vou- *comme un*
lons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pour- *Z en ces*
roit revenir. *lieux-là.*

T. Il est bien difficile d'aquerir beaucoup d'amis ,
sans faire des envieux. Tandis que je fais tout ce que
je puis pour tenir les autres en paix , & que je m'in- *dira-t-on.*
trigue assez heureusement entre les voyéles , pour
leur servir de liaison , les consones en sont envieu-
ses ; & l'S ne marche point avêque moy qu'elle ne me *sans t, ou*
fasse taire , & évanouir à tous momens. *du moins*

L'USAGE. En consequence de ce qui a esté ordon-
né , qu'il n'y aura plus que deux consones , à la fin des
mots , j'entens quand il y en aura trois , qu'on rejéte
la plus inutile , sans que cela puisse préjudicier au corps
ni aux Arts , ni à d'autres particuliers qui ont interest *temps ,*
à les conserver. *champs ,*

V. A considerer ma condition dans une partie *doigts, &c.*
de l'Europe seulement , je ne croy pas qu'il y en
ait

ait de plus bizarre. Je sers de voyèle, & de consonne ; & la plupart des distongues ne se sçauroient passer de moy. Il faut que je me radoucisse à la veüe, & que je me fortifie à la vertu. Les uns me prononcent V, les autres Ou ; Ceux-cy font de moy un B, ceux là un G. Il y en a qui me font servir d'F, & d'autres qui me méten double, pour me faire passer pour ce que je suis. Cependant ; sans considerer en combien de façons je suis utile, on me traite si fort en cadéte, à cause que je suis la dernière de mes sœurs, que dans la crainte qu'on a que je ne quite la fin d'une syllabe, pour me mettre à la tête de celle qui suit, on a toujours les deux poins levez sur moy.

Qualité pour Walterus. Vlefsingue pour Elsingue, Wimar pour Veimar.

L'U S A G E. Nous ordonnons, ayans égard aux plaintes de l'V, que les deux poins ne se métront plus sur luy, mais sur la voyèle qui le suit.

Connue, pour montrer que c'est celle-là qu'il faut détacher.

X. L'S fait bien voir son ignorance, lors qu'elle dit que je suis une lètre superflüe. Je sers de C à excellent, de deux C à executer, de G & de Z à exemption, d'une S à Xaintong; de deux X à soixante, de C & de T à fluxion, de Z à deuxième; sans parler du Fénix, où je suis en ma propre signification, & du Cardinal Ximenés, où je sers de Ch. Et après cela, il faut qu'un pòvre serpent me traite de superflüe? Bien loin de me retrancher, on devoit souffrir que je fusse toujours en action; Car que deviendroient sans moy les Xerxés, les Xenofons, & les Alexandres?

On prononce excellent, executer, exemption. Saintonge, soixante, fluxion, deuxième, Chimenés.

S. S'il ne tient qu'à cela, on trouvera bien le moyen de les faire subsister sans vous. A-t-on jamais veu une insolence pareille à la vôtre? vous faites gloire de vos larcins, & les autres t'en défendent.

par un Cf.

X. Hé bien! qu'on me fasse mon procès; le mieux qu'il vous puisse arriver, c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir être deux, à faire la fonction d'une lètre superflüe; D'ailleurs, comment garderez-vous la mediocrité, qui est nécessaire en cette occasion, vous qui vous haussiez & baissiez sans cesse, & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire?

affaire? Vous ne m'empêcherez pas, pour le moins, de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Nulà, ni ailleurs; vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diverses façons de compter fussent inventées, on ne comptoit que par ses doigts, dont chacun faisoit un; & pour marquer cinq, on monroit le pouce avec le doigt qui le suit, qui font une espece d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre, faisoient dix; & c'est de là qu'est venu l'X.

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X, dans toutes les fonctions de sa charge, & même à la fin des mots, pourveu qu'elle soit là sans se faire trop sentir. Mais hâtons-nous; le temps presse.

*Faux,
comme s'il
y avoit
une S.*

LA GRAMMAIRE. C'est fait; car l'Y & le Z n'ont rien à représenter, que ce qu'ils ont déjà dit.

L'USAGE. Si cela est, avant que de finir cette Assemblée, je veux dire un mot aux Létres, comme à my, après les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc, Belles lumieres des Esprits, Elemens de la parole, sacrez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences, de metre fin à vos plaintes, & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus precieux. C'est en vous qu'ils trouvent la seureté de leurs affaires, & leurs plus solides plaisirs. Sans vous, l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vôtre moyen, on passe à couvert à travers les ennemis. Vous sçavez le secret de fasciner la veüe des jaloux, & de tromper la garde la plus fidèle. De vôtre petit nombre sont nés comme par miracle, un milion de mots differents: Vous estes les fondemens inébranlables des Loix, & les depositaires de la Verité. Enfin, sans vous on ne sçauroit que confusément la naissance du Monde, & les plus belles actions seroient ensevelies dans les tenebres de l'Oubly.

SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE VERITABLE.

Lucien ayant dit à la fin du Second Livre de cette Histoire, qu'il aloit décrire en-suite les merveilles qu'il avoit veües aux Antipodes, & cela ne se trouvant point, soit que les Livres ayent esté perdus, ou autrement; il a pris envie à celui qui a fait le precedent Dialogue, de se jouer à son exemple, en des aventures étranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ayent aucun fondement dans la Raison ni dans la Nature, il n'a pas creu le devoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens allegorique, ou quelque instruction mêlée avec le plaisir.

LIVRE TROISIEME.

I. Description de la Republique des Animaux. II. Hommage qu'ils viennent rendre au Fenix. III. Passage de Lucien aux Antipodes. IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages. V. Pacification, par l'entremise de Lucien.

I.
Descri-
ption de
la Repu-
blique des
animaux.

LE plus resolu demeura sans force & sans courage, voyant nôtre Vaissau brisé, & toute l'esperance du retour perdue; mais après nous estre consoléz du mieux que nous pûmes, les uns alumerent du feu, les autres se répandirent le long de la côte, ou entrèrent plus avant dans le pays pour le decouvrir. Sur le soir, ceux qui estoient alez à la decouverte, rapporterent que le pays estoit cultivé & rempli de toutes sortes d'Animaux, dont plusieurs leur estoient incônus, mais qu'ils n'avoient point

point veu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnez, c'est qu'on voyoit d'un côté des Agneaux paître parmy des Loups ; de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes ; icy des Cygnes se joüans avec des Serpens, & là des poissons nageans parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites arrivent des Singes vêtus à la Grêque, qui nous vindrent faire commandement de la part du Roy de l'alér trouver ; Ils portoient chacun sur le poin un Perroquet qui leur servoit de Trucheman, & parloit bon Grec ; sans quoy l'on n'eût pû jamais rien entendre au jargon de ces Ambassadeurs. Cependant, obeïssans aux ordres du Prince, nous nous acheminons vers le lieu où il estoit, & aprenons d'eux en chemin, Que nous estions dans l'Isle des Animaux, qui dépendoit du vaste Empire des Fables ; Qu'elle estoit environnée de celles des Geans, des Magiciens, des Pygmées, & autres semblables, qui relevoient toutes de la juridiction des Poètes, dont l'Isle estoit assez proche. Que cet Empire estoit partagé en sept Comtez, gouvernées par autant de Comtes ; qui sont les Contes pour rire, les Contes de la Cigogne, les Contes jaunes, les Contes violets, les Contes borgnes, les Contes à dormir debout, & les Contes de vieille, sans parler de plusieurs autres petits Comtes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom des Contes de l'autre monde. Que parmy tous ces peuples, le plus grand crime estoit de conter deux fois une même chose ; Qu'on n'y estoit point introduit qu'on ne laissât son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour ; mais qu'on le retrouvoit presque toujours ou égaré ou corrompu ; Que la Republique des Animaux estoit gouvernée par le Fénix, & que celui qui regnoit alors, avoit esté curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naître, & n'avoit jamais veu d'hommes. Que sans cela, on ne nous auroit pas souffert plus long-tems dans l'Isle, parce qu'il leur estoit défendu

du tres-étroitement par leur Législateur , d'avoit aucun commerce avec ceux de nôtre espece , sur peine de retourner en leur premiere servitude : Que ce Législateur estoit un petit bon homme tout contrefait , qui n'estoit guere different d'un Singe pour la figure ; mais d'un sçavoir & d'une cōnoissance admirable ; Que c'estoit luy qui les avoit établis , policez & rassemblez de toutes les parties du monde , & qui leur avoit enseigné à s'entraimer & à s'entendre l'un l'autre ; mais qu'il n'avoit jamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets , & à quelques autres oiseaux. Que les Singes , comme ils sont ingenieux , & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent ; avoient appris de luy l'art de se vêtir , & une partie de ce qu'ils avoient veu faire aux hommes : Qu'ils avoient bâty le Palais que nous verrions , à l'aide des Hirondèles , cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remüer , & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis , qui avoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ , & la serroient dans des greniers où on l'aloit prendre quand on en avoit besoin : Que comme il n'y avoit point de société sans quelque Religion , ils adorent tous le Soleil ; & que le Fénix qui luy estoit consacré , avoit joint à la Royauté le Sacerdoce , & se brûloit lui-même sur son Autel , servant & de Prêtre & de victime : Qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque reverence pour les autres Astres , Que l'Elefant adoroit la Lune , & l'Orix l'Etoile de la Canicule : Qu'Esope (car c'est ainsi que se nommoit leur Législateur) se voyant forcé de les quitter , avoit erably pour Roy le Fénix , comme le plus propre à cet honneur , parce qu'il estoit unique , & qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres civiles , que l'ambition des Grands , & le desir de regner , ou le dépit & la jalousie ont coûtume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs , comme il vivoit plusieurs siecles , on estoit exempt par là des revolu-

tions,

tions, que causent dans les Empires, le frequent changement de Monarques : Que pour se décharger des soins de l'Estat, il avoit étably divers Animaux sur chaque espece qui les gouvernoient sous son autorité, car il se faisoit voir fort rarement, soit pour conserver sa majesté, ou pour quelqu'autre raison : Que les Singes luy servoient d'Officiers & de Ministres; les Tigres & les Lions, de Soldats; les Oyes & les chiens, de garde & de sentinelle; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin; Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il avoit besoin de se purger de tems *Elles se* en tems; à quoy les Cigognes sont fort adroites; *donnent des* Que *lavemens.* les Licornes faisoient l'essay devant luy, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins; & qu'enfin tous ces Animaux vivoient en paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proye, dequoy vivent ils, leur dis-je? Vous avez raison répondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuvent pas paître comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lors que les Animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse, tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs apartemens recueillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois jours à jeûner.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la Cour du Fénix, qu'il estoit déjà nuit, Il estoit dans une grande salle toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & autres insectes lumineux, qui estoient âchez au plancher, ou qui voloient par l'air comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté, la voûte estoit garnie de plumes d'azur, accomodées fort proprement avec le bec des Hirondèles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de-

D d

Gar-

Garde à la porte, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayèrent d'abord ; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la sale estoit le Fénix posé sur un Thrône d'or enrichy de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchassé des pierreries ; Mais de tout son Thrône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en recevoit pastant d'éclat qu'il luy en donnoit. Car il avoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit un Astre étincelant sur la tête. A ses côtez estoient rangez en forme d'Amfithéâtre, un grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout différent, mais d'une beauté merveilleuse ; sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas estoient une infinité de Pâons qui faisoient la rouë à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, jusqu'à ce que le Prince nous envoya complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui imitent nôtre langage. Lors que nous fûmes près de luy, après luy avoit fait la reverence, il nous dit par la bouche d'un petit Perroquet qui se perchoit sur son Thrône, que nous estions les bien-venus ; & qu'ayant sceu nôtre arrivée, il avoit esté bien aise de nous voir, & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns de ses Officiers, afin qu'on ne nous fit aucun déplaisir. Après cela, il s'enquit du sujet de nôtre voyage, & témoigna d'estre fort surpris au recit de nos aventures ; Mais parce qu'il estoit tems qu'il se retirât, il nous congedia, après avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son Palais, & qu'on nous traitât avec toutes sortes de magnificence. Nous n'eûmes pas plutôt pris congé de luy, que nous fûmes environnez de Geays & de Pies ; qui ne faisoient que caqueter à nos oreilles, & nous rom-

poient

poient la tête d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tarδοit que je fusse seul pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois veues, & je soupirois déjà après mon retour en Grece, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en nôtre appartement, par les mêmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir & le trouvâmes meublé d'etôfes exquisés, filées par des vers à soye, & tissées par des araignées; de sorte que l'ouvrage en estoit tres-ingenieux & tres-delicat. Si-tôt que nous fûmes arrivez, on couvrit pour le souper, où nous fûmes servis magnifiquement de toutes sortes de mets, & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous; mais les Perroquets se perchèrent deçà & delà, au dessus de nos têtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des Singes acourez en Charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les Soldats, avec l'épée au côté, & la pique sur l'épaule, passaient à travers des cerceaux, marchaient sur des bâtons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables; Après souper les Pies dansèrent un Balet, où elles imitoient le saut des Grâces, passans l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirable. Les Rossignols firent le récit, & les Serins le concert.

Le lendemain dès le point du jour, nôtre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Fénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'Isle; Il estoit à l'entrée de son Palais, pour les mieux recevoir, & en faire la revue avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du

II.

Hommage des Animaux.

Palais , il y avoit un Chien en sentinelle , & une Oye sur chaque fenêtre , avec un Aigle au haut du donjon , pour découvrir de plus loin ; & on les relevoit d'heure en heure , autant la nuit que le jour. Si-tôt que nous fûmes arrivez , le Fénix nous fit assoir auprès de luy sur des sièges ; Il estoit environné de tous les Animaux de sa garde , & de tous les Oiseaux de sa suite , comme le jour précédent. Après que son Perroquet eut harangué assez long-tems sur le sujet de la cérémonie , avec grande satisfaction de toute l'Assemblée , qui estoit charmée de la douceur de son éloquence ; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil , sous la conduite de l'Aigle , qui après avoir fait une pointe en l'air , fondit tout à coup aux piez du Fenix , pour luy faire hommage , puis se guinda dans le Ciel , & s'ala perdre dans les nues. Aussi-tôt les oiseaux de sa suite se percherent deçà & delà sur les arbres , tandis que ceux qui sçavoient chanter , célébrèrent les louanges du Fénix , & remplirent l'air de leurs doux concerts , où le Cygne tenoit le Tacet , & le Coücou bâtoit la mesure. Mais auparavant , quelques Faucons , pour donner du plaisir au Prince , lièrent en l'air des Perdrix ; & passans devant son Thrône , les laisserent envoler , sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace , aussi bien que celle des Cocqs , qui après avoir paru à la tête des Oiseaux domestiques , se separerent en deux bandes , qui vindrent jouter l'une contre l'autre , avec tant d'animosité & de furie , que le Fénix fut contraint de les envoyer separer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de la partie , estoient si acharnées au combat , qu'elles ne voulurent point obeïr , si bien que pour conserver la majesté de l'Empire , & punir leur desobeïssance , il fit signe aux Epreviens , qui enleverent en un instant les plus opiniâtres , & les alerent plumer hors de sa présence. Cependant , les Pâons dansoient un Ballet avec beaucoup d'art & de justesse ,

On les faisoit jouter en Grece comme des Cocqs.

mais

mais encore plus de gravité, traçans diverses figures selon les divers Aïrs que leur chantoient les oiseaux, & marquans la cadance d'une façon admirable; Mais les Cocqs-d'Inde les ayans voulu imiter, se firent moquer d'eux avec leur graisse rouge & bleüe, entre-coupée de rides; leur mine de vieille, leur peau pendante sur les nés; ce qui fit bien voir & la difference qu'il y a de la vaine gloire avec la gloire veritable. Comme le Fénix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riviere, ne paroïssent point, un Perroquet prenant la parole, dit qu'il avoit charge de luy représenter de leur part, Que les premiers âtandoient la nuit, pour leur venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiseaux, de leur presence; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il devoit recevoir celui des poissons, comme estans plus en leur lustre dans l'eau. Après, vindrent les Animaux à quatre piez, que le Leon conduisoit avec une majesté & une contenance digne d'un Prince; & lors qu'ils furent tous passez devant le Fénix, ils se separerent en deux, comme pour le combat: Mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combatans; car ceux qui vivent de proye, s'estoient mistous d'un côté, & le reste de l'autre, dequoy le Fénix s'étonnant, un Singe qui les avoit disposéz, luy dit, Que c'estoit pour faire paroître la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plutôt sonné la charge, qu'on vit les chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leurs têtes frudemment, qu'ils tomberent à la renverse, comme s'ils eussent esté morts, puis se relevans legèrement, se jouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas jusqu'aux rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinsent affronter les chats, qui se couchoient par terre en les voyant; & de peur de les blesser, faisoient la pâte de velours. En suite, les Ours se leverent sur leurs piez

de derriere ; & se tenans tous par la main , commen-
cerent à danfer en rond fort gravement , ayans un
Singe au milieu d'eux qui jouïoit de la flûte , tandis
que d'autres tout noirs , montez sur de grands Ours
blancs , contrefaisoient les Bâteleurs , & faisoient cent
tours de souplesse. Car les Singes en cette occasion
faisoient mille fingeries ; Les uns jouïoient à la boule ,
avec des Hérifsons , ayant mis des gans de fer , de
peur de se piquer ; les autres se bâtoient à outrance ,
comme des Gladiateurs , tandis que quelques-uns de
leurs compagnons pendus par la queue aux arbres
voisins , faisoient les Juges du camp. Ceux-cy cou-
roient la bague sur des chevaux de manège ; ceux-là
faisoient des tournois , comme on en voit faire à Ro-
me aux enfans de bonne Maison. Les Licornes cou-
roient aussi , la lance baissée l'une contre l'autre , ayans
mis une pomme à la pointe de leurs cornes , comme
l'on met un bout aux fleurets , de peur de se faire
mal. Cependant , on voyoit des chevaux bondir tout-
seuls par la plaine , & faire des voltes & des passades ,
avec des caracols , où ils tournoient plus juste que les
meilleurs Ecuyers du monde. Il n'estoit pas jus-

* On a vu qu'aux Elefans , qui pour montrer leur adresse , * ne
cela autre- voulussent danfer sur la corde , & faire admirer leur
fois à Ro- agilité dans une si grande masse de chair. De quel-
me. que part que le Fénix jétât la veüe , il ne voyoit que
des objets divertissans. Il y avoit de petits animaux
qui se tenoient sur le dos de leur Mere , soit qu'elle
courût ou qu'elle jouât ; D'autres estoient ren-
fermez dans son sein , comme dans une bourse ,
d'où ils sortoient & se promenoient ; puis ils y ren-
troient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-é-
pics se laissoient poursuivre par les chiens , & lors
qu'ils estoient prests de les âtraper , ils leur lançoient
de leurs dars , qui les faisoient crier & prendre la fuit-
te. Sur ces entrefaites , on entend de loin le sifle-
ment des Serpens , qui fit cesser tous les jeux ; ils
se traînoient lentement , la tête haute , pour té-
moigner plus de majesté , & avoient quité leur vieil-

le peau , & pris une robe nouvelle , pour en paroître plus-beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Fénix , sous la conduite du Basilic , qui couvoit un dépit mortel en son sein , & pretendoit devoir regretter sur les Animaux , à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy * , au lieu de luy rendre son hommage. A cet Aspect , le divin Oiseau panche sa tête mourante , comme une fleur que le coultre de la charüe a renversée ; l'or , l'azur , & la pourpre de ses plumes se ternissent , & il aloit rendre l'ame , si au cry que jéterent les Animaux , la Licorne qui reposoit à ses piez , ne l'eût touché de sa corne , dont elle chasse les venins ; & qu'en même tems l'ardente Beléte n'eût sauté sur le Basilic , & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne , l'étendant mort sur la place. Aussi-tôt le Fénix redresse sa tête panchante , & reprend son vif éclat effacé par les ombres de la mort ; & les Animaux justement irrités , viennent fondre de toutes parts sur les Serpens , tandis que les Cigognes les âtaquent d'enhaut , & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans , les Dragons qui vouloient prendre l'essor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis en pieces , & la Nature purgée de ces monstres. Cependant , l'unique Oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté , voulut achever la ceremonie , & ala vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riviere. Il rencontra en chemin les abeilles , qui n'ayans pû montrer leur diligence acoutumée , pour avoir âtandu les fourmis qui ne vont pas si vite qu'elles , venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au Fénix , & luy apportoit du miel de leurs ruches , qu'elles luy présenterent sur les ailes des papillons , qui brilloient d'autant d'yeux que la queue des Pâons. A leur tête marchoit de petits oiseaux de différentes especes , & de plumage divers , qui ne sont gueres plus gros qu'elles , & qui ne pesent chacun avec leur nid , que quarante-huit grains. Les poissons s'e-

** Il tue
de sa venue.*

estoient assemblez dans une espee de Golfe, qui faisoit comme un Amphitheatre, sur lequel se rangerent tous les Animaux; & les Oiseaux se percherent sur les Arbres, pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc, du côté qui regardoit la mer, faisoient un rond d'eau où l'on voyoit jaillir cent fontaines, par ces ouvertures qu'elles ont sur la tête, par lesquelles elles jetoient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur d'une pique; qui retombant avec bruit sur leurs musles, couvroit toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le Fénix arrivât au lieu du spectacle, les poissons l'envoyerent recevoir à deux cens pas de la mer, par des petits poissons volans, suivis d'Amfibies, pour montrer que leur juridiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi bien que dans les eaux. Après, venoient cent grandes Tortües chargées de tous les thresors de ce vaste & liquide Element. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de Nacres de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des joyaux d'un prix & d'une valeur inestimable. C'estoient de grosses perles rondes, d'une blancheur nonpareille, dont le vif éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes, qui les tiroient de leurs huitres pour les présenter au Prince. Il fit serrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sepulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son throne. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'un côté, & les rochers de l'autre, parurent premierement tous les oiseaux de riviere, ayans le Cygne à leur tête, qui s'estoit joint à eux, avec quelques autres oiseaux de la Cour du Fénix. Il paroissoit là en son lustre, haussant son cou vouté entre ses ailes à demy levées; ce qui faisoit un enfoncement qui luy donnoit plus de majesté. Aussi-
 tôt

tôt qu'il vit arriver le Phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de luy, comme pour faire la revue de ses sujets, & luy en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phénicoptère aux ailes de pourpre, fut choisi pour aler rendre l'hommage au Phénix, comme luy devant estre plus agreable, à cause qu'il porte son nom. Au retour, ils le jouierent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abatoient dans l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vinrent fondre tous dans la mer, avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au Prince, les barbets se lancerent après eux, & commencerent à les poursuivre: Ils les laissoient aprocher fort près; puis se plongeans tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de même des Oiseaux de proye, qui venoient pour donner dessus, & qui mouilloient les cerceaux bigarrez de leurs ailes, sans avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulans sous les eaux, alerent reparoître bien loin, & faire une triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le tems aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du jour. Aussi-tôt on vit toute la terre couverte de monstres, differents de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phénix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & sont tout semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere; si bien qu'on eût dit que toute la mer estoit en feu; & leurs œufs atachez à leur peau, paroissoient comme autant d'étoiles brillantes. D'autrè côté vöguoient de petites huitres d'une nacre transparente & ciselée; C'est un poisson qu'on voit le dos apuyé contre sa coquille, que luy sert comme de prouë; & la tête qu'il leve, luy tient lieu de voile; Ses allerons sont les rames; sa queue luy sert de gouvernail; enfin,

c'est comme un vaisseau vivant & animé, qui semble n'avoir esté fait par la Nature que pour instruire les hommes à la navigation.

III.
*Passage de
Lucien aux
Antipodes.*

Comme le spectacle ne faisoit que de commencer, & que les Dauphins qui sont les Singes de la mer, se plongeioient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec une vigueur incroyable, pour montrer leur agilité : On vit arriver la babillarde Hirondelle, qui s'approchant du Phénix, commença à luy debiter ce qu'elle avoit appris dans les pais étrangers, & mit toute la Cour en rumeur. Car elle raporta que les animaux des Antipodes s'estoient revoltez contre les Sauvages, & envoyoient demander secours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur mesintelligence. On assemble donc sur le champ le conseil des animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier Ministre du Phenix, qui estoit un vieux magot très-sçavant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit envie de l'accompagner, quoy que le Prince fit tout ce qu'il put pour m'en divertir, me représentant le danger que je courrois avec tant d'animaux differens qui n'estoient pas policés, & n'avoient pas appris à obeïr comme les siens; mais il n'en put venir à bout. Cependant, on dressa le train de l'Ambassadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les Barbares estoient en armes, pour remétre les Animaux dans l'obeissance. Cependant, les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte, de peur qu'on ne nous vint enveloper. Car une partie des Sauvages s'estoient sauvez sur les eaux, pour éviter la fureur des bestes farouches, qui bâtoient la campagne, & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient.

troient. Si tôt qu'ils nous virent, ils vindrent pour nous àtaquer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les Baleines se métans entre deux, en renverserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares, qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines, après avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissons*, qui les atandoient dans l'eau pour les dévorer; & montans sur la tête de ces monstres, &c. leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures, qui sont comme des sôupiraux par où elles jétent l'eau & respirent; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal, par leur valeur & leur adresse. Cependant, nos Dauphins prenans leur tems, gagnoient pais, & devançans la vitesse des Sauvages, par la leur, nous vindrent exposer sur le rivage; où les animaux avertis de nôtre venue, par les Hirondelles, nous atandoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joye avec laquelle ils nous receurent, & les caresses qu'ils nous firent, sans prendre aucun ombrage de moy, à cause qu'ils sçavoient que je n'estois pas là pour leur faire mal. Nous aprîmes en arrivant, que la cause de leur revolte venoit d'un Perroquet, qui ayant esté emporté par un grand vent, de l'Isle des Animaux en leur pais, leur avoit appris comme des bestes vivoient en pais dans cette Isle, & les avoit encouragés à secoüer le joug des Barbares.

Sur ces entrefaites, la nouvele arrive que les Sauvages s'avançoient, avec toutes leurs forces pour les ataquier. Aussi-tôt nôtre vieux Singe qui estoit aussi sçavant dans la guerre que dans la politique, quoy que sa force ne répondit pas à sa valeur, rangea tous les Animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit au devant une grande plaine; & sur les ailes, d'un côté des rochers escarpez & inaccessibles, & de l'autre un grand marais, bordé en dedans d'une riviere qui n'estoit pas gayable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient

IV.
Bataille
des Ani-
maux
contre les
Sauvages.

estoient pas propres au combat , de se retirer dans
 le fond du bois , pour ne point embarrasser les au-
 tres ; puis partageant le reste en trois corps , les
 rangea en cette sorte. Il mit à la droite une espe-
 ce de Tigres tres-vaillans ; car j'oubliois à dire,
 qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes , qui
 soient tout-à fait semblables à ceux de nôtre pais ;
 si ce ne sont des Porroquets ou des Singes. En suite il
 rangea les Lions , qui sont beaucoup plus petits
 & moins courageux que les nôtres , puis les Ours ;
 les Sangliers après , qui ont une ouverture sur
 le dos ; & enfin une espece de Lynx ou de Loups-
 cerviers , qui faisoient la pointe de l'atle gauche :
 Car ils sont si vaillans , qu'ils vont attaquer les
 Sauvages en plein jour , jusques dans leurs cabanes.
 Il avoit mis exprés les plus courageux sur les
 ailes , afin que venant à enfoncer les bataillons des
 ennemis aux deux bouts , ils les enfermassent au
 milieu , & les empêchassent de prendre la fuite.
 Chaque Corps en avoit un autre à ses épaules pour
 le soutenir , en cas qu'il fût enfoncé ; & il estoit de
 la même espece , afin d'estre plus interessé à la dé-
 fense. Dans les intervalles des bataillons , estoit com-
 me l'Infanterie legere composée de petits Animaux
 moins forts & moins vigoureux , qui ne laissent pas
 d'avoir du courage ; pour se mêler parmy les autres
 dans le combat , & mordre les jambes des Barba-
 res , ce qui fut de tres-grand service. De ce nom-
 bre estoient les Porcs-épics , & certains petits pour-
 ceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse
 à écaille. Le front de la bataille estoit couvert
 d'animaux legers comme Cerfs , pour attaquer l'es-
 carmouche , & de trois ou quatre especes de grands
 oiseaux qui ne sçauroient voler ; mais qui sont tres-
 vites à la course , du nombre desquels estoient
 les Austruches , qui sont plus petites que les nô-
 tres. Voilà quelle estoit l'armée de terre : Mais il y en
 avoit une autre dans l'air , qui n'estoit pas moins
 effroyable , étant composée d'une espece de grands
 autours

autours & d'autres Oiseaux de proye , pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages, dans la chaleur de la mêlée. Outre ces deux Armées, il y en avoit une troisiéme cachée dans l'eau, toute d'animaux Amphibies, dont il y en avoit de gros comme des Bœufs & des Crocodilles, pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses ordres par tout. Les autres estoient employez aux diverses necessitez du Camp, parce qu'ils n'estoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moy, je montay sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour, d'avoir tenu le party des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée, on vit paroître celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massuës & de grandes épées de bois, qui courent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les Oiseaux, afin qu'ils ne fussent point ataqués d'enhaut, pendant la mêlée. Ils estoient tout nuds avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence; ayans la lèvre d'endas & les jouës percées, & remplies de pierres de diverses couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchaient serrez dans un grand silence; mais lors qu'ils furent proches, ils vindrent aux mains avec de grands cris. J'oublois à dire que le front de leur bataille; estoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers, qui avoient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons, & après avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux légers à la course, & ces grands oiseaux qui ne volent point, lesquels marchaient à la tête. Mais le gros de la bataille s'avança aussi-tôt en diligence, pour n'estre point percé de leurs flèches, avant que

430 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
que devenir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfonchez par la furie des animaux, & particulièrement des Tigres & des Loups-cerviers, qui estoient rangez sur les ailes, & qui en firent un grand carnage; mais le Corps de reserve venant tout frais au combat, avec leurs arcs tendus & leurs flèches aprêtées, percerent les plus courageux qui estoient aux premiers rangs; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massues, de se raliier; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'Armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite, & se sauva dans le bois, où ils furent poursuivis par les Sauvages. Pour les Oiseaux, quoy que l'air fût obscurcy de leur multitude, ils furent écartez en un tourne-main par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur cheute, que par leur bec & leurs grifes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les Sauvages qui sont agiles & vailans, tournerent tête à leur abord; & faisans front de tous côtez, les repousserent aisément dans la rivière. Il ne restoit plus d'esperance pour les pòvres animaux, si les Serpens qui n'avoient pù s'assembler, ni arriver si tôt que les autres, ne fussent accourus à leur secours; Mais les Sauvages n'eurent pas plûtôt entendu de loin leurs siffemens, qu'ils firent alte dans le bois; & voyans les uns sur les arbres, prêts à se lancer sur eux; & d'autres de vingt à trente piez de long, qui ouvroient la gueule pour les devorer; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queue, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauverent à la course. Les animaux se raliierent, les poursuivirent avec grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

V. Pacification des animaux

Après la victoire, tout retentit de cris differens; & les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, acoururent au bruit avec leurs petits. Cependant,

dant, l'Eco resonnoit de la musique des Oiseaux, qui *par l'entre-*
chantoient un chant de triomphe; & rien n'eût esté *mis de*
égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez *Lucien.*
en se voulans réjouir, n'eussent fait un effroyable
charivary. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit
sourd de Trompètes & de Tambours, & on vit ve-
nir de loin des troupes qui marchoient entres-bon
ordre, ce qui fit cesser l'alegresse; mais comme elles
furent proches, on aperceut que c'estoient des Sin-
ges, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez
de la dépouille des Sauvages. Ils frapoient sur des
troncs d'arbres creusés & couverts de peaux, dont
les Barbares se servent pour s'animer au combat, &
sonnoient de Cornets marins qui font un bruit com-
me une Trompète enrouée; de sorte que la frayeur
se changea en alegresse. Car on voyoit les uns se
bâtre contre leurs compagnons avec des flèches, qui
leur tenoient lieux d'épées, n'estans pas assez forts
pour manier les massuës; les autres dansoient un Ba-
let de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages
dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs func-
railles. Là-dessus on ouït le cry de divers oiseaux
nocturnes, acompagné d'autres signes d'un grand
mal-heur; après quoy l'on vit arriver quelques Sin-
ges de la suite du General, qui dirent qu'il avoit esté
tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris &
qu'hurlemens, qui ne furent pas plutôt finis, que
les animaux faillirent à s'entremanger pour l'éle-
ction d'un nouveau Roy; Car les Serpens preten-
doient à cet honneur, pour avoir esté cause de la vi-
ctoire; les bestes à quatre piez, pour leur grandeur
& leur multitude; & les oiseaux, pour leur excellen-
ce; outre qu'il semble que la Nature leur ait donné
le dessus. Mais le Perroquet en qui ils avoient crean-
ce, & qui avoit esté cause de leur revolte, apercevant
ce desordre, & craignant qu'on n'en vint à la dernie-
re extrémité, dit qu'il estoit d'avis qu'on me fît
venir, pour sçavoir mon opinion. Je descendis donc
de mon arbre, que je n'avois pas voulu quitter pour

432 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
la crainte des serpens, dont j'avois veu un si grand
exemple de cruauté en la personne du Phénix, & re-
présentay aux animaux, par l'entremise du Perroquet,
Que j'estois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauva-
ges, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs di-
visions, & de prendre cette occasion pour les défaire;
& en cas qu'ils voulussent songer à un accommodement,
je leur offris mon entremise. L'affaire ayant esté
mise en deliberation, la chose passa tout d'une voix,
par la timidité des uns & la sagesse des autres, qui vi-
rent bien que les animaux ne pourroient jamais s'a-
corder; outre que les plus fiers & les plus vaillans a-
voient esté tuez dans le combat. Je partis donc avec
ce Perroquet, & un autre qui sçavoit la langue du
païs, & fus trouver les Sauvages, qui ne furent pas dif-
ficiles à persuader, après une si grande défaite, & en
passèrent par tout ce que je voulus. A mon retour je
rencontray mes camarades, que le regret de mon dé-
part & la même curiosité que moy, avoient portez à
me suivre; de sorte qu'ayant pacifié tous les differens
qui restoient, & mis les hommes & les animaux bien
ensemble, je m'enbarquay avec mes compagnons;
tres-aisé d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir
veu de choses si étranges & si merveilleuses.

S U P L E M E N T

D E

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE QUATRIEME.

*I. Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens. II. Description du
païs des Aparétiens. III. Royaume de Numismacie.
IV. Isle des Poëtes. V. Celle des Pigmées. VI. Re-
tour de l'Auteur en Grece, par l'Isle des Magiciens.*

A P R E's avoir dit adieu aux animaux, & pris
congé des Sauvages, nous nous embarquâmes
mes compagnons & moy, pour voir le reste
des

des Isles, dont on nous avoit dit tant de merveilles.

La premiere où nous abordâmes, sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous la découvrimmes de fort loin; & aprochans nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le visage long & étroit, & le haut de la tête fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos; car ils voligeoient sans cesse, & changeoient à tous momens de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils receurent avecque joye; & en revanche ils nous donnerent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes*; pour nous garantir des ardeurs de leurs pais: Mais avant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estans courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à une des barques, que les Sauvages nous avoient données. Ceux qui estoient dedans s'estant jétez aussi-tôt à nage pour se sauver, firent par mal-heur rejaillir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on les nomme; ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroissoient lumineux & transparans, ils devindrent noirs & obscurs, par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient, sans doute, qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous receurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit bonne chere & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élevent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; Aussi ne rendent-ils point d'autres excremens, que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la tête. Dans le fort de leur débauche, ils se sont

I.
*Isle des Py-
randriens,
ou hommes
de feu.*

* *Pierres
precieuses
qui ont cet-
te proprie-
té.*

jéter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage ; & lors qu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de souphre & de camphre ; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur tout l'eau de vie ; & en s'aprochant, ils l'alument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser ; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant, qui n'est pas si tôt naî, qu'il croît à veuë d'œil ; & après avoir éclaté plus ou moins de tems, il diminue peu à peu, tant qu'à la fin il se couvre d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guerir, se servent perpetuellement d'éventail ; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort coleres & fort rigoureux, & il y a parmy eux des supplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils suportent si impatientement, que cela leur fait jéter de grands cris. Au sortir de là, selon la grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de tems dans de noirs cachots, où ils sont comme morts ; mais ils ressussitent à l'approche de leurs camarades ; & quand le crime est grand on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussi-tôt. Ils ne croient pas comme nous que l'ame soit renfermée dans le corps ; & soutiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroît ; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils, tant qu'ils ont dequoy nourrir leur feu ; mais lors qu'il n'y a plus de matiere, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se joue long tems par l'air, & se promene en divers pais, cherchant les eaux comme pour luy servir de rafraichissement ; & c'est ce que nous apellons des feux folets. Lors qu'elles ont erré tout le tems qui leur est prescrite, elles se rassemblent en un, & composent les Comètes, & ces petits Astres semblables aux Etoiles qui se precipitent du Ciel en terre, pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de
cette

cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La Plûpart ne vivent pas hors de leur país, ni ceux des autres país au leur; si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'avoit eu soin d'y faire croître des arbres, qui donnent avec l'ombrage, du rafraichissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminuë, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vraisemblablement, du choc de deux caillous, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos Parens. Pour moy, je crois qu'ils sont descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent ils que leur país ne brûle que depuis une pluye d'huyile & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échaûfés sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'estoient pas opposés avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemy, ils répondirent que l'évenement justifioit le contraire; parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns estoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montaignes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut resolu qu'on deputeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens, qui ont guerre continuële contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de brûler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

De cette Isle de feu, nous passâmes en une autre

II.
*Pais des
 Apaschiens
 ou Septen-
 trionaux.*

de glace, tant ce pais des fables est plein de choses contraires & extravagantes, dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'on tient qu'il est sorty de la cervelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparans comme cristal, qui aloient & venoient d'une vitesse merveilleuse : Comme ils nous aperceurent, ils vindrent à nous en glissant. Ils avoient le pie fort étroit & trenchant par dessous, ce qui les aidait à glisser, leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue, ils ont deux rateliers de dents bien garnies, qui frappent les unes contre les autres, quand ils veulent parler; comme celles des Febricitans, dans le frisson d'une grande fièvre; & par le bruit qu'elles font, on entend ce qu'ils veulent dire; d'où vient peut-estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claquedents. Il y en a parmy eux qui les remuent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent du clavessin. Ils portent pour ornement, de grosses perles & des Diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toutes fortes de lumiere, hormis celle des Etoiles, & ne sortent gueres qu'en Hyver; à cause que l'air froid & piquant sert beaucoup à les fortifier. L'été ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur; & c'est une chose étrange, qu'estant si froids, ils suënt en moins de rien; mais de leur sueur, on en fait d'autre tout sur l'heure, dont les plus accomplis se jètent en moule. Pour les faire croître par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la Lune; mais ils ne sont jamais plus beaux, que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier; & ne sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent present de fruits glacez, & de grands plats de gelée; quoy que leur premier abord fut assez froid. Ils nous presserent fort

Fort de demeurer en leur païs; mais il y faisoit un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; * ce qui a donné le nom au païs. Il y a une merveille dans ce Temple qui ne se trouve nulle part; c'est une glace de miroir qui a servy de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estans approchez, ils animerent leur image; mais ils furent si fâchez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la droite, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy voulurent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta devant le même miroir, & anima sa ressemblance, qui par un juste châtiment des Dieux, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont leur production commune. Au sortir de ce païs, nous entrâmes dans un autre fort tempéré, & abordâmes par bonne fortune, au royaume de Numismacie, après avoir admiré la diversité de la Nature, qui en un même endroit du monde, avoit placé deux nations si contraires.

* *Αἰκτος*,
signifie un
Ours en
Grec.

J'ay dit que nous abordâmes heureusement au Royaume de Numismacie, parce que c'est un païs où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute sa vie, qui ne l'a jamais pû trouver. Les habitans y parlent toute sorte de Langues, c'est pourquoy ils sont fort bonstruchemans, sur tout les Chrysandriens & les Argyrandriens, * dont l'organe touche plus au cœur; car on ne fait pas cas des autres, & ils sont sujets à estre fourbes. Ces peuples, pour estre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, sont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la tête: Quoy qu'ils soient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derriere

III.
Royaume
de Numis-
macie, ou
de la Mon-
noye.

* *Or*, *Argent*.

*« Pierre
de touche.*

eux leurs armes & leurs devises, & relevent de **R**eyne Lydie.* & non pas de l'Isle des Poëtes, comme les autres. Du moment qu'ils sont faits, ils ne croissent ni ne diminuent. Il est vray que les traits de leur visages s'effacent peu à peu, & qu'ils sont sujets à une certaine hérésipelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on enleve, les fourbes dont j'ay parlé, se masquent, & passent après pour eux; de sorte qu'on y est souvent trompé: mais ces gens-là n'aprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyne. Car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la diversité de leur crime; & aussi-tôt on les met en quatre quartiers, & on les jete dans le feu; Mais ils ne sont pas entierement consumez; car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en estant alé en fumée, on crée de nouveaux sujets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractère du Prince, qui est comme le cachet de la Nature, dont Platon dit que nous sommes tous scélèz. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent estre ancantis en quelque maniere que ce soit, non pas même par le feu, qui au contraire les purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Isle: car encore que ce ne soit qu'un roc sterile, on n'y manque de rien, & l'on y aporte de tous côtez: En effet, ces peuples sont si aimés de tout le monde qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maîtres de l'Univers, non pas par force, mais par amitié. Car c'est une chose étrange, de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si differens de mœurs, de religion & de coutumes, s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient, on les enferme sous la clef; de peur qu'ils ne s'en aillent; car ils sont d'une nature tres-inconstante, & pour peu qu'on les laisse à l'é-

cart,

Cart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils sçavent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplany les montagnes, comblé les valons, bity des villes, peuplé des deserts, cultivé des rochers, seiché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abîmes & des precipices. Quoy qu'ils soient sujets à estre enterrez tout vifs, & à demeurer long-tems sans voir ni Lune ni Soleil, ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en sont point plus mauvais visage; car ils sçavent que ce qu'on en fait, n'est pas par inimitié, mais par affection. Toutefois, ils aiment fort les Dapiliens,* parce qu'ils leur sont voir en peu de tems bien de pais, & ne les tiennent pas enfermez comme les autres. Aussi paroissent ils plus entre leurs mains, que par tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, je fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvray par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit necessaire, pour retourner à nôtre pais.

* *Dépensiers.*

Cela nous vint bien à propos, car au sortir de là, nous fûmes surpris par une tempête, qui après nous avoir agitez long-tems, & consumé toutes nos provisions, nous jeta enfin en l'Isle des Poëtes, qui est un pais fort éloigné du royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort venerable, mais il avoit la cervéle en écharpe, qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre donc à ce que nous luy demandions, il se contenta après quelques grimaces de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aler: Nous montrâmes par son ordre sur le faite d'une haute montagne qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore qui est la Déesse qu'on y revere avec le Soleil. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'ils retirent les rideaux chamarez de son lietz,

IV.

Isle des Poëtes.

& après luy avoir donné le bonjour en chantant (car ces peuples chantent, comme les autres parlent) ils la vêtirent de pourpre & d'écarlate; & mêlant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils asséuroient que cela ne laissoit pas de faire un fort bel effet de loin. En suite, ils mirent dans ses doigts de roses, force perles & force diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs: Mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le soufle des chevaux du Soleil, qui la déroba à notre veüe. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que devant, pour celebrer aussi la naissance de cet Astre, car il meurt & naît tous les jours en leur país, & tandis que les Heures diligentes âteloient ses chevaux à son Char ils ceignirent les Temples du jeune Phébus, d'une couronne de lumiere. Comme je considérois ces choses avec atantion, m'estant écarté pour chercher l'Aurore, je trouvay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit déjà bien-haut dans le Ciel. Cependant, ces Messieurs ne répondoient à mes questions, qu'avec un accent grave, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressemblent que par là: Car ils sont fort pòvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de leurs Maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel; & leur breuvage, d'eau & de lait: Neantmoins, ils sont si glorieux, qu'ils disputent de la felicité avec Jupiter. Du reste, leur país est tres-beau à la veüe, & je m'étonne qu'ils ne sont plus riches, veu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prez ne sont que d'émeraudes; leurs guerets sont couverts d'épics dorez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; & celles des arbres,

arbres, d'argent, & leur fruit d'or. Le Nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du rivage sont autant de diamans & de pierres; & chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela, ils n'ont pas du pain, & l'on diroit que comme Midas, ils meurent de faim, au milieu de leurs thresors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroît qu'à eux de la sorte, & j'avois beau ouvrir les yeux, je ne voyois point ces thresors dont ils me parloient. Ils sont fort bisarres, & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies, & quand leur verve les prend, on ne les sçauroit gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & se contournent comme s'ils avoient des convulsions, particulièrement quand ils enfantent, mais ce n'est pas de douleur; car ils prennent plaisir à acoucher. Ils ont cela de propre, que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des Peres trouvent neantmoins fort beaux, qui est une grande grace qu'ils ont receüe de Jupiter; car s'ils en reconnoissoient les defauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur, tant ils les aiment, & en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'est pourquoy ils ne durent pas longtems; car on n'éleve les enfans en ce pays-là que d'une viande fort delicate, qu'on appelle Estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils acouchent; car ils engendrent dans le creux de leur tête, & acouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de tems, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: Si l'enfant est gros, ils s'en delivrent à plusieurs reprises; & quand il est tout sorty, on le rassemble en un Corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demy, dont le Pere a avorté de l'autre moitié; cependant, ils ne laissent pas de vivre, & d'estre fort bien receus, quand ils viennent de bonne race, & d'un Pere qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas

442 SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE
fort-devots, & ne reconnoissent guerre d'autre divinité, que les yeux de leur Maîtresse. Qu'es'ils celebrent Apollon & les Muses ; c'est plutôt par coûtume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur pays , je ne pouvois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers ; mais après leur avoir veu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous preparions au départ, le Heros qui les nourrissoit, vint à mourir ; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussi-tôt il fut ordonné, pour perpetuer sa memoire, & faire vivre son nom après sa mort, qu'on l'embaumeroit avec le sel de l'Esprit ; & qu'après l'avoir revêtu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & paré des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le mettoit en dépost entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portât par toute la Terre. Le jour venu, qu'on avoit destiné pour ce haut mystere, chacun se rendit au lieu assigné, dans un grand silence : Après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'élaus douloureux, & de pitoyables hélas ! le tout acompagné de ceremonies müetes, on découvrit avec une respectueuse hardiesse, ce grand & venerable Nom, qui reposoit sur une urne d'or, environné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cet invincible Heros. En même tems on l'arma de tout ce qu'on avoit pû trouver dans l'Univers, de redoutable, de formidable, & d'intrepide : Puis on l'éleva au dessus de tout ce qu'on pût s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumiere, de splendeur & de gloire, on luy dressa des Autels, où tandis que les uns sacrifioient à sa magnanimité, à sa generosité, & à sa clemence, les autres érigeoient de vivantes statües, d'éternels trofées, & d'inébranlables monumens à sa triomfante memoire. On entendoit d'autre part des concerts où l'on celebroit ses divines actions, ses charmes inexplicables, & ses
vertus

Vertus immortéles. A ce bruit, la Rénommée vint à tire-d'aile, qui ôta ce précieux nom de la veüe des hommes, & l'ala semer par l'Univers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

Après cette ceremonie, nous quitâmes cette Isle, & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui est de son ressort, aussi bien que les premières dont j'ay parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieües de long, au lieu que celle des Geans en a plus de cinq ou six cens de tour. Cependant quoy que ces deux Isles soient fort proches, elles ne laissent pas de vivre en bonne intelligence sous l'autorité des Poëtes, qui leur donnent téléloy qu'il leur plaît. Nous fûmes tout-étonnez en arrivant, de voir que les plus grands hommes de ce pàys-là n'avoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées. * Nous croyions du commencement que ce fussent des lappins, d'autant plus que nous les voyions ramassez ensemble comme dans une garenne; mais nous reconnûmes en approchant, que c'estoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Grües, & avoient obtenu une grande victoire : de sorte que chacun raportoit deux ou trois têtes de son ennemy, qu'ils portoient sur l'épaule en guise de pique, & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mil œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hôtes, pour aider à leur subsistance. C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des Geans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes coques de noix : Mais la Nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suplée à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'esfrayerent à nôtre abord, mais lors qu'ils eurent veu

V.
L'Isle des
Pygmées.

* Le mot
Grec signifie
sic coudée.

nos certificats, & que nous avions passé sans desordre à travers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande alegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens; quand ils veulent caresser leurs maîtres. Les plus aparans estoient portez sur des Beliers & sur des Chèvres, qui s'agenouillent comme font les Chameaux, lors qu'ils veulent monter dessus. Nous les accompagnames jusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clipiers; mais ils vont fort lentement, & ne fîrent qu'en quinze jours quatorze lieues, ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-estre, que je me méprends, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieues, de long à leur Isle; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & montagnes; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroît; & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la ceremonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnêtes de tambours; après quoy ils tirèrent à l'Oiseau; ainsi qu'ils ont accoutumé dans une réjouissance publique. Cét oiseau est une mouche prise dans une toile d'araignée, qu'il faut jeter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec une farbatane de paille. La carriere où l'on s'exerce, a plus de deux cens poudes de long; car ils comptent de la sorte en ce pays-là, comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moy; & les femmes engendrent à cinq. Si-tôt que leurs enfans sont nés, ils les cachent dans des rabouilleres, ainsi que les lapins font leurs petits; de peur des Grües, qui les avalent tout d'un coup, comme des navets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingenieux; & le soir pour nous regaler, ils nous donnerent les Marionnettes, à quoy

à quoy ils se plaisent, comme on fait parmy nous, à la Comedie. Ils sont fort sobres; & c'est un grand excès, quand ils mangent une cuisse d'aloüière, car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, où quelque peu d'avantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson, mais les grosses où ils rotissent les aloüières, sont de dars de Porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises, & leur bruvage sont deux ou trois gouttes de rosée, qu'ils recueillent au Printems, & conservent dans des œufs d'Autrèche, qui leur servent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur; cela leur tient lieu de pipes de Malvoisie. Leurs assiètes sont des écailles de carpes, dont les plus belles sont les plus dorées, & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forests sont par buissons, ce que la Nature a fait exprès, afin qu'ils ne se rompent point le cou, en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne, qu'ils aiment fort; parce qu'ils croyent qu'elle rampe par terre, pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez, veu la petitesse de leur taille, & se moquent de la nôtre, à cause du danger qu'il y a, lors qu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette Isle, nous voulûmes aller en celle des Souhais: mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pays-là on n'arrive pas où l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Geans, quoy que nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjamboient les rivières, comme l'on fait un ruisseau, péchoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de navire, dont les ancres servoient d'hameçon, jouïoient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le jeu; ce qui estoit

cause

VI.
*L'Isle des
Magiciens.*

cause qu'on en trouvoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joué. Comme nous eumes mis pied à terre dans l'Isle des Magiciens, un de nos Matelots qui avoit esté autrefois en ce pays-là, nous avertit, pour éviter les fausses Propheties, de pisser sur nos piez en nous levant, afin de nous precautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi, que si quelqu'un nous touchoit, nous luy rendissions le coup, afin que le sort retournerât sur celuy qui l'avoit donné. Dans cét entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroastrie, qui prend son nom de la capitale du pays, bâtie au milieu de cette plaine. La nuit nous surprit, avant que d'y pouvoir arriver; de sorte que comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fûmes contrains de nous coucher sur l'herbe, & de manger ce que nous avions apporté de nôtre barque. Mes compagnons dormoient déjà, lors que j'ouïs un grand miaulement de chats, dont enfin m'estant ennuyé je me levay pour les chasser, à cause qu'ils m'empêchoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aler, je me trouvay engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient, ils se changeoient en autant de belles & jeunes Demoiselles, qui se métoient à dancier toutes nues à reculons, tournant le dos les unes aux autres, & renfermoient au milieu un Bouc lascif, qu'elles imitoient par des postures dissolües, se baissant de tems en tems pour le regarder par entre les jambes. Après que cela eut duré assez long-tems; ce Bouc s'alla mettre en un coin, où elles le vindrent toutes baiser au derriere; & jeterent sur luy des fleurs, comme on a coûtume de faire aux mysteres de Priape. Pendant cette ceremonie, on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais; & ils ne furent pas plutôt arrivez, qu'ils firent un sacrifice. Mais le Bouc rejéta toutes leurs offrandes; de sorte que croyans avoir manqué à quelque ceremonie,

nie, ils recommencerent tout de nouveau, & se tire-
 rent du sang de toutes les parties du corps, à coups
 de lancètes. Mais le Bouc continua à témoigner de
 l'aversion, si bien que luy en ayans demandé la cau-
 se, ils sceurent que c'estoit parce que j'estois là.
 Là dessus ils me vindrent prendre, & je creus qu'ils
 m'aloient immoler; mais j'en fus quite pour estre
 mordu au derriere, & signer de mon sang un pa-
 pier; après quoy le Bouc me dit que j'estois à luy.
 Alors, ce ne furent que jeux & queris, avec un sa-
 bat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre;
 & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du
 Bouquin, qui caressoit les plus belles. Lors que ce-
 la fut fait, je fus étonné que je vis la nape mise;
 & sans voir ceux qui apportoient les plats, elle fut
 couverte en un instant. Comme tout le monde se
 fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'a-
 bord un grand silence, & chacun menoit plus de
 bruit des dents, que de la langue; mais parce que
 je trouvois les viandes un peu fades, je ne pus m'em-
 pêcher de crier qu'on apportât du sel. A ce mot,
 tout disparut; & je me trouvay seul & sans lumiere,
 dans une carriere fort obscure, où je fus contraint
 de demeurer jusqu'au point du jour. En suite, je
 me rendis où estoient mes compagnons, sans leur
 oser rien dire de ce qui m'estoit arrivé; parce qu'ils
 estoient si effrayez des contes qu'on leur avoit fait du
 pays, que la moindre chose estoit capable de leur
 troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, je
 les amenay à Zoroastrie, où tous les logis nous pa-
 roissoient autant de Palais enchantez. On voyoit
 aux portes & aux fenêtres, les plus belles Dames
 du monde, qui nous jétoient en passant des ceilla-
 des fort amoureuses; ce qui m'eût touché d'avanta-
 ge, si je ne les eusse pas cōnues; mais c'estoient les
 mêmes que j'avois veües dans la carriere. Comme
 nous passions de cette rue-là à une autre, nous eû-
 mes la tête rompüe de cent valets de Marchands,
 qui sortans de leurs boutiques, nous crioient: Mes-
 sieurs,

seurs, voulez-vous qu'on tire vôtre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde-cy, & en l'autre. Messieurs, c'est icy qu'on trouve toute sorte d'esprits familiers, & de caracteres pour faire mille lièues en un jour. Messieurs, voulez-vous avoir la precieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages. C'est icy, disoit un autre, qu'est le veritable secret pour retrouver toutes les choses perdues, & même son Pucelage: C'est moy qui par la grace des Dieux, netoie le corps de sa rouille, & qui le rend invulnérable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre toujours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette jamais. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute enrouée à force de crier, Voicy la veritable vervéne cueillie avant jour, & se fischée à l'ombre, lors qu'il n'y avoit ni Lune ni Soleil sur terre, Vous plaît-il d'en avoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maîtresses en songe. Enfin, delivrés de ces importuns criailleurs, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos Matelots, qui nous receut fort bien. Mais je ne sçay par quel accident, un de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il deût mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'estre ensorcelé; & pour en sçavoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans tête, & d'éguilles sans cul; puis le metant bouillir dans un chauderon, on acompagnoit chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celuy qui avoit fait le sort. Qu'es'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celuy de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, voicy venir une grande femme noire, avec les yeux égarés & étincelans, l'écume à la bouche: & la fureur sur le visage.

visage. Si-tôt qu'elle fut entrée, on mit un tranche de balay derriere la porte, pour l'empêcher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au liét du malade, & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassé & enrouée, *Que me veux-tu?* A même tems, quatre grands còquins qu'on avoit loüiez pour la froter avec des bâtons de sarment, sauterent en place; mais comme ils vouloient rabatre le bras qu'ils avoient levé, elle troussa tout d'un coup sa robe; d'où sortit une si grande flâme, que ces galants furent tous grillez; & la Sorciere en même tems se saisit du balay qui estoit derriere la porte, & se perchant dessus, s'envola par la fenêtré, laissant dans la chambre une puanteur effroyable. Cependant, nôtre pòvre malade estoit à l'extrémité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit, estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant émeu nôtre hôtesse à compassion, elle nous mena chez la plus grande magiciéne de la ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans un vilain trou qui n'estoit bâty que de gibets & de potences. Mais derriere s'élevoit un Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques jouer de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire un bain de leur sang, afin de guerir un grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au lieu de la Cour estoit une fontaine grande comme un petit lac, où nageoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille décrepite, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouvoient au branle de sa tête, & se jouioient sur son visage. D'une main elle tenoit une tasse, dans laquelle elle beuvoit; & de l'autre elle étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de soucoupe, de peur qu'il ne tombât de l'eau sur ses habits. Si-tôt qu'elle nous aperceut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton; ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie; & pour me regaler, elle me sauta au cou & me baïsa, à cause que je

luy paroissiois assez agréable. Cela me fit une telle horreur, que je courus aussitôt à la fontaine pour me laver; mais je n'eus pas plutôt pris de l'eau, que je me trouvay enlevé par l'air dans une des chambres du Palais, où j'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës en un endroit cueillir des fleurs, en un autre se baigner, ou poursuivre une biche à la chasse; Mais tout à coup, comme je prenois plaisir à les contempler, tous ces personnages s'animerent; & se détachans des Tableaux, commencerent à dâncer autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquignole; & tous faisoient des postures extravagantes, pour me faire peur; mais n'en ayans pû venir à bout, ils disparurent en un instant, & me laisserent parmy un tas de vilaines bestes qui me courroient par tout le corps. Comme j'estois au desespoir de me voir en cet estat, je vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que je luy avois témoigné près de la fontaine; & me jura par l'ame des Contes de vieille ses ancêtres, que si je ne luy voulois estre plus doux, elle s'aloit j'éter dans un feu qui s'étoit alumé à la cheminée. A ces mots, je courus pour l'embrasser, ne pouvant résister à ses charmes; mais je fus retenu par une main invisible; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se jeta dans le feu. Aussi-tôt tout le Palais disparut, & je me retrouvai dans la rue avec mes camarades; d'où de crainte de pires accidens, nous alarmes tout de ce pas acheter des caracteres, avec lesquels nous retournâmes en nôtre pais; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans nôtre liât, comme si tout le voyage que nous avions fait, n'avoit esté qu'un long songe.

T A B L E

Des Matieres plus Considerables de la II.

Partie des Dialogues de LUCIEN.

A.

S On invective contre l'E, à l'avantage des autres voyé- les	Page 396, 402
<i>Abauca</i> , Quel, & combien bon & fidèle amy	40
<i>Academie</i> , Plaidoyer de l'Academie, pour la débauche & pour foy	115
<i>Acheron</i> , Quel est ce lieu, & où se void	151
<i>Achille</i> , Bouclier d'Achille, combien rempli de figures	101
<i>Adonis</i> , En quel lieu du monde se celebrent ses mysteres	328
Merveille d'une riviere de ce nom	329
<i>Adultere</i> , Ancien opprobre des Adulteres	279
<i>Agamemnon</i> , Par qui comparé aux Dieux 17. <i>Agamemnon</i> & <i>Achille</i> , quels nous font representez dans la Fable	178
<i>Agathoclés</i> , Combien l'amitié d'Agathoclés & de <i>Dinias</i> fut celebre, & en quelle contrée ils vivoient	23 & suiv.
<i>Agathoclés le Stoïcien</i> , Pourquoi plaidoit ses Ecoliers	101
<i>Agathoclés</i> , Roy de Sicile, combien vécut	222
<i>Agathoclés</i> , Capitaine d'Alexandre, delivré des bêtes par <i>Perdicas</i> , à quoy il aloit estre exposé, pour avoir pleuré devant le sepulchre d' <i>Ephestion</i>	202
<i>Ajax</i> , Comment defendoit <i>Teucer</i>	134
<i>Alcidamas</i> , Le Cynique, quel personnage	317
<i>Alcmeon</i> , Pourquoi tua son pere	392
<i>Alexandre</i> , Comme il s'est élevé une statue plus grande que le mont <i>Athos</i> 13. <i>Alexandre Tyran de Phères</i> , par qui tué 101. Ce qui arriva au grand <i>Alexandre</i> , lors qu'il se vid maître de l'Asie, après la journée d' <i>Arbelles</i>	156, 157
<i>Amastria</i> , Ville, où située	39
<i>Ambre</i> , Ce qui s'est creu autrefois de l' <i>Ambre</i>	185, 186
<i>Ambrosie</i> , Le manger des Dieux	105
<i>Amy</i> , Quel thresor c'est qu'un bon amy, & combien estimé parmy les <i>Scythes</i>	21
<i>Amitié</i> , Estrange façon de contracter amitié 33. Entre com- bien de personnes elle se peut contracter de la sorte	ibid.
<i>Amour</i> , De combien de sortes	346, 347
<i>Ampelis</i> , Dialogue d' <i>Ampelis</i> & de <i>Chrysis</i> , fameuses Cour- tisanes	261, 262
<i>Amphiloque</i> , Quelle estoit la renommée de cet Oracle	177.
<i>Amphiloque</i> tenu pour un Dieu, & de qui estoit fils	362

<i>Anacarsis</i> , Pourquoi quita son païs, & traversa tant de terres & tant de mers	141
<i>Anacreon</i> , Quel estoit le Dieu d'Anacreon 185. <i>Anacreon</i> Poëte Lyrique, de combien longue vie	226
<i>Anaxarque</i> , Parasite d'Alexandre	138
<i>Animaux</i> , Quelle est la condition des Animaux 93. Description de la Republique des Animaux 414. Hommage qu'ils viennent rendre au Phenix 419. Bataille des Animaux contre les Sauvages 426. Pacification des Animaux, par l'entremise de Lucien	431
<i>Anteus</i> , Roy de Scythie, combien vécut, & où il mourut	222
<i>Antigonus</i> , Par qui aperçu couché avec sa belle fille 101. Antigonus fils de Demetrius, petit-fils du precedent, combien vécut 222. Antigonus Roy de Macedoine, surnommé le Borgne, combien vécut, & où il mourut <i>ibid.</i>	
<i>Antiochus</i> , Fils de Seleucus, de quelle façon regardoit Stratonice sa Belle mere	101
<i>Antipater</i> , Fils d'Iulus, quel & combien vécut	222
<i>Antiphila</i> , Combien aimé de Demetrius	30
<i>Antipodes</i> , Passage de Lucien aux Antipodes 426, & <i>suiv.</i>	
<i>Anubis</i> , Quel Dieu, & de quelle figure 67. Où s'est mis en credit	104
<i>Aorne</i> , Rocher, quel & combien dangereux	157
<i>Aparthiens</i> , Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez	436
<i>Apellés</i> , Par qui accusé d'avoir conjuré contre le Roy Protonée 198. Quel tableau il fit, après avoir prouvé son innocence, pour faire voir la calomnie <i>ibid.</i> & 199	
<i>Apis</i> , Quelle ceremonie les Egyptiens ont coutume de faire à la mort du bœuf Apis 328. De quelle divinité	362
<i>Apollodore</i> , De Pergame, précepteur d'Auguste, combien vécut	225
<i>Apollon</i> , A qui il rendit service 60. Combien ses Oracles sont ambigus 73. Où établit le bureau de ses Prophetes 104. Son travail 108. En quel endroit rend ses Oracles luy-même 338. Investive contre Apollon 374	
<i>Apophrades</i> , Quel terme, & ce qu'il signifie 204, & <i>suiv.</i>	
<i>Archelaüs</i> , Jusqu'à quand il eut Euripide pour Parasite	132
<i>Archias</i> , Poëte, quel personnage	358
<i>Archiméde</i> , Comment & où brûla les Galères des Romains	178
<i>Areos</i> , Terme Grec, que signifie	435
<i>Areopage</i> , Lieu de justice chez les Atheniens 112. Belle coutume de l'Areopage	143, 144
<i>Arête</i> , Quelle & sa fille Nausicaë	10
<i>Aretas</i> , Amitié d'Aretas, d'Eudamidas & de Carixène	27

DES MATIERES.

<i>Argantonius</i> , Roy des Tartariens, combien de tems vécut	222
<i>Argyrandriens</i> , Quels peuples, & pourquoy ainsi appelez	437
<i>Ariadne</i> , Par qui sa couronne fut mise parmy les Dieux	360
<i>Ariarathés</i> , Roy de Capadoce, combien vécut, & comment mourut	222, 223
<i>Aristide</i> , Comment conspira contre Themistocle, & pourquoy	203
<i>Aristipe</i> , Pour quel sujet ala en Sicile	131
<i>Aristogiton</i> , Libérateur des Atheniens, de qui estoit Parasite	135
<i>Aristote</i> , Ce qu'il a fait en l'art de Parasite	132
<i>Aristoxène</i> , Le Musicien, Parasite de Nelée	ibid.
<i>Arfacés</i> , Par qui massacré, après avoir égorgé sa femme	101
<i>Arfacomas</i> , Histoire de son amitié avec Loncate & Masente	35 & suiv.
<i>Aspasie</i> , Pourquoy tant aimée de Périclés, de Socrate, & d'Esquines	9
<i>Art</i> , Ce que c'est proprement qu'un Art	127
<i>Arthabase</i> , Roy des Caraciens vers la mer-rouge, combien vécut	223
<i>Artaxerxés</i> , Mnémon, à quel âge mourut 223. Et un autre de même nom Roy de Perse	ibid.
<i>Asne</i> , Comment Lucien fut metamorphosé en Asne	46
<i>Asphodèle</i> , Pré, en quel endroit	151
<i>Assyriens</i> , Quelle est leur principale divinité 77. De qui apprirent les ceremonies de leur Religion	328
<i>Astarte</i> , Quelle divinité, & où adorée	ibid.
<i>Athènes</i> , Combien différente de Rome 9. Louange de cette ville, & ses grands avantages	346, 347
<i>Athéniens</i> , Comment se trouvent tous menteurs	164
<i>Athenodore de Tharse</i> , Combien vécut	224
<i>Athlète</i> , Comparaison de son corps à du blé bien criblé	146
<i>Arhotes</i> , De combien longue vie	221
<i>Atimarque</i> , Explication de ce terme	211
<i>Atin</i> , A quelle divinité consacra le Temple qu'il fit bâtir	331
<i>Attalus</i> , Par qui empoisonné	101
<i>Attalus</i> , Surnommé Philadelphie, quel & combien vécut	223
<i>Avocat</i> , Quel il faut estre pour estre bon Avocat	159 & suiv.
<i>Austruches</i> , En quel pais se rencontrent le plus, & combien leurs œufs sont utiles	230
<i>Azandre</i> , Roy du Bosphore, combien vécut, & comment il mourut	223

T A B L E

B.

B <i>Aschantes</i> , Quels furent leurs combats qu'elles entreprirent pour la conquête des Indes, & leur équipage	182	
<i>Bacchus</i> , Dialogue de Bacchis & de Melisse, fameuses Courtisanes	253, 254	
<i>Bacchus</i> , Qui doit passer le premier de Bacchus ou d'Hercule 68. Comment fit l'entreprise des Indes	181. Ses Lieutenans quels <i>ibid.</i> De quelle naissance	360
<i>Bain</i> , Description d'un bain construit par Hippias, d'un artifice admirable	179	
<i>Bardylis</i> , Roy des Illyriens, combien vécut, & où il mourut	222	
<i>Barreau</i> , Quel il faut estre pour hanter le Barreau	159, &c.	
<i>Basilic</i> , Pourquoi il pretend devoir regner sur les Animaux	423	
<i>Beatitude</i> , En quoy consiste	128	
<i>Beauté</i> , Description d'une parfaite Beauté 5. Sans esprit, à qui semblable 7. Louange de la Beauté	383 & suiv.	
<i>Belite</i> , Histoire de l'amitié qu'il portoit à son amy Bâthé	35	
<i>Bellerophon</i> , Pourquoi Antia le voulut faire perir	203	
<i>Bendu</i> , Où se mit en credit	104	
<i>Beroée</i> , Quelle ville, & où située	51, 52	
<i>Bien</i> , En quoy consiste le souverain bien	97	
<i>Bosphore</i> , Par qui les rivages furent joints d'un pont	390	
<i>Brachmanes</i> , Comment ils peuvent estre imitez, ou non	284.	
Comment receurent la Philosophie	291	

C.

L A plainte du C. & l'Arrest qui en suivit	399, 400
<i>Calanus</i> , Quel, & de quelle façon est mort	284
<i>Calidéens</i> , De combien longue vie, & pourquoi	221
<i>Calendes</i> , Sacrées, comment célébrées par les Romains	206
<i>Calomnie</i> , Comment dépeinte par Apellés, & sa definition	198, 199
<i>Candiots</i> , Comment se trouvent tous menteurs 164. Ce qu'ils disent de Jupiter	361
<i>Carixène</i> , Amitié de Carixène, d'Eudamidas, & d'Arctas	27
<i>Carneades</i> , Combien vécut	224
<i>Cassandra</i> , De Polignote, quelle	6
<i>Cassiopeé</i> , Comment attira sur soy le courroux des Dieux	12
<i>Catechumène</i> , Comment doit estre instruit	378
<i>Cedille</i> , Ce que c'est proprement	400
<i>Cerbère</i> , Quel animal, & ce qu'il fait	151
<i>Cheveux</i> , Noüez par derriere, quelle marque	234
<i>Chrétiens</i> , Quelle estoit la doctrine des Chrétiens de la Judée, selon les termes même de l'Auteur	270
	<i>Chry-</i>

DES MATIERES.

<i>Thrysandriens</i> , Quelles sortes de peuples, & d'où ainsi nommez	437
<i>Chrysipe</i> , Quels estoient ses syllogismes 104. Le Stoïcien, combien vécut	224
<i>Chrysis</i> , Quelle, & ses amours avec Glaucias	168
<i>Cleanthe</i> , Successeur de Zenon, comment mourut	224
<i>Cleodeme</i> , Peripateticien, pourquoy surnommé l'épée & le poignard	315
<i>Cleombrote</i> , d'Ambracie, pourquoy se precipita	372
<i>Clinias</i> , Par qui veu pillant le temple d'Esculape	101
<i>Cochlys</i> , Dialogue de Cochlys & de Parthenice, fameuses Courtisanes	276
<i>Colombe</i> , Par quels peuples adorée	77
<i>Colosse</i> , De Rhodes, comment receu en l'Assemblée des Dieux	68
<i>Combabe</i> , Quel personnage, & comment s'exemta de la calomnie & du suplice	333, 334
<i>Comedies</i> , Quel doit estre l'usage des Comedies	145
<i>Comparaison</i> , Comment elle se doit faire	15
<i>Coq</i> , Fils de Mars, pourquoy changé en Coq	81
<i>Corps</i> , Ceremonies pratiquées du tems de l'Auteur, envers les corps des defunts, quelles 152. En quoy consiste la perfection du corps	366
<i>Cothurne</i> , Ce que c'est, & à quel usage	145
<i>Courtisans</i> , Comment ils sont tous Parasites 138. Pourquoy toujours en garde	200
<i>Cratinus</i> , Poète Comique, de combien longue vie	225
<i>Cresus</i> , En quelle extremité se trouva 91. En combien peu de tems il fut depouillé	241
<i>Critolaus</i> , Peripateticien, combien vécut	224
<i>Cresias</i> , Historien, de quelle estime chez nôtre Auteur	163
<i>Cydne</i> , Quelle est la beauté de cette riviere	214
<i>Cygnés</i> , En quel endroit les compagnons d'Apollon furent changez en Cygnés, selon la Fable	186
<i>Cylleniens</i> , Quelle est la principale divinité que ces peuples adorent	77
<i>Cynethus</i> , Courtisan de Demetrius, de quoy le loioit	16
<i>Cyniques</i> , Quelle sorte de gens, & pourquoy ainsi appelez 293. Leurs mœurs <i>ibid.</i> & 294. De la façon de vivre des Cyniques	365
<i>Cyrus</i> , Premier Roy de Perse, combien vécut	223

D.

L A plainte du D, & l'Arrest qui en ensuit	400, &c.
<i>Damis</i> , Dispute de Damis l'Epicurien, contre le Stoïcien Timoclès, au sujet de la Providence	69, 70, 75, 76
<i>Damon</i> , Histoire de l'extreme amitié d'Euthydique & de Damon	26, 27

T A B L E

<i>Dandamis</i> , Ce qu'il fit pour son amy Amizoque, qu'il voyok emmener Captif	33
<i>Dauphins</i> , Combien amoureux des hommes	239
<i>Défunt</i> , Jeux celebres à la memoire du defunt, combien inutiles, auffi bien que les Oraisons funébres	154, 155
<i>Demades</i> , Orateur, combien timide de son naturel	138
<i>Démétrius</i> , Combien aime Antiphile	29 & suiv.
<i>Démétrius</i> , Philosophe Cynique, pourquoy dechira un jour les Bacchantes d'Euripide	194. Dequoy accusé devant Ptolomée
	201
<i>Democrite</i> , Comment mourut, & à quel âge	224
<i>Démofthène</i> , Pourquoy n'osa jamais sortir hors des portes de sa ville 133. Quelle estime on fait à present de son élo- quence, & dès le tems de l'Auteur 160. Combien de fois avoit écrit de sa main l'Histoire de Thucydide	191.
Louange de Demofthène, & comparaison du même avec Homère	345. Sa Patrie & parens
	346
<i>Denys</i> , Le Tyran, à quelle extremité reduit	91
<i>Depilatoire</i> , Ce que c'est, & à quoy bon	213
<i>Derceto</i> , Mere de Semiramis, de quelle figure	331
<i>Destin</i> , Si les ordres du Destin sont inviolables	59, & suiv.
<i>Demcalion</i> , Comment il repeupla le genre humain	330
<i>Deuil</i> , Quelles extravagances se font dans le Deuil	151
<i>Dialogue</i> , Plaidoyer du Dialogue contre Lucien 122. Re- partie de Lucien à cette plainte	123
<i>Diane</i> , Quels sacrifices font les Scythes à cette Déesse	78.
Où elle le mit premierement en credit 104. Sa feste en l'Isle d'Egine	238
<i>Dieux</i> , S'ils sont sujets aux ordres des Parques 59. S'ils se peuvent metre en colere	62
<i>Dinias</i> , Combien fut celebre l'amitié d'Agathoclés & de Dinias, & en quel país ils vivoient	23, & suiv.
<i>Diogene</i> , Seleucien, combien vécu	224
<i>Dion</i> , Combien excellent Philosophe	282
<i>Dionysius</i> , Comment se laissa emporter à la volupté 117, 118	
<i>Diotime</i> , Quelle Dame, & en quoy recommandable	9
<i>Dipsade</i> , Combien cruel animal, & combien douloureuses font ses morsures	230
<i>Discorax</i> , Quel personnage	212
<i>Discorde</i> , Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déeses	385
<i>Divinité</i> , Quelle contrariété parmy les Philosophes anciens, au sujet de la Divinité 99. Par quelle Divinité quand il faut jurer, on le doit faire, & quelle est la veritable	376, &c.
<i>Dorcas</i> , Dialogue de Dorcas & de Pannyquis, fameuses Courtisanes	262, 263
	E. Re-

DES MATIERES.

E.

R Eplique de l'E, à la plainte que l'A avoit formée contre luy 397. La plainte de l'E, & l'Arrest qui s'en ensuivit	401, 402
<i>Eaque</i> , Cousin de Pluton, de quelle charge pourveu	151
<i>Ecornisteria</i> , Comment prouvée estre un Art, & le plus excellent de tous les autres	124, & suiv.
<i>Eau</i> , Par quels peuples adorée	77
<i>Egyptiens</i> , Combien superstitieux 18. Quelle divinité principalement adorée par ces peuples 77. Egyptiens, les premiers de tous les peuples qui ayent eu conoissance des choses divines	328
<i>Egyfthe</i> , Quel estoit son destin	377
<i>Eleucus</i> , Quel Dieu c'estoit	205
<i>Elephans</i> , Ou ont esté veus danser sur la corde	422
<i>Elifées</i> , Champs Elifées, quel lieu	152
<i>Eloquence</i> , Combien cet Art excelle par dessus tous les autres 130. Eloquence combien difficile à aquerir, & combien demande de tems 156. Où elle habite	157
<i>Empedocle</i> , Où porté par la fumée du mont Ethna	100
<i>Enomaüs</i> , A quel prix mit sa fille Hippodamie	387
<i>Envie</i> , Comment peinte en compagnie de la Calomnie	199
<i>Eole</i> , Pourquoi Eole qui avoit si bien receu Ulyffe, ne le remena pas en sa maison	377
<i>Epheslion</i> , Quel crime c'estoit devant Alexandre, de ne reconoitre pas Epheslion pour un Dieu 201. Merveilles qui se contoient de luy	ibid.
<i>Epicarme</i> , Poëte Comique, combien vécut	225, 226
<i>Epistète</i> , Sa lampe de terre par qui achetée trois mille dragmes 194. Combien excellent Philosophe	282
<i>Epicure</i> , Son plaidoyer pour la volupté	117, 118
<i>Epicuriens</i> , Quels entre tous les Philosophes 107. Combien differens des Stoïciens	131
<i>Eratoſthene</i> , Le Grammairien, de combien longue vie	226
<i>Eristhon</i> , Comment nâquit selon l'opinion des Athéniens	164
<i>Erigone</i> , Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux 360	
<i>Esquinsés</i> , Comment devenu le Parasite de Denis le Tyran	131
<i>Eschyle</i> , Par qui furent achetées les tablettes de ce Poëte, & à quel usage 194. Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Eschyle	347
<i>Esculape</i> , Où établit une boutique d'Apoticaire 104. Son travail 108. Quel fut le destin d'Esculape	283
<i>Ethiopiens</i> , Quelle est leur principale divinité	77
<i>Evangelus</i> , Riche Tarentin, que fit aux jeux Pythiques	192

<i>Eudamidas</i> , Amitié d'Eudamidas, de Carixene, & d'Aretas	27
<i>Eumelé</i> , Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux jeux Pythiques	193
<i>Eumenides</i> , Quelles Déesſes, & où étoit leur Autel	109
<i>Euforbe</i> , Quel, & où tué	87
<i>Euquenor</i> , Quel & comment ſçavoit ſon deſtin	377
<i>Europe</i> , En quoy ſe changea Jupiter, pour la beauté d'Europe	385
<i>Eurhydique</i> , Hiftoire de l'extreme amitié d'Eurhydique & de Damon	26, 27
<i>Exercice</i> , Traité des exercices du corps 139. & ſuiv. Pour quoy établies	140

F.

P Lainte de l'F, & le jugement qui ſ'en enſuivit	402, 403
<i>Felicité</i> , En quoy conſiſte 86. Felicité parfaite & ſuiv.	127
<i>Femme</i> , Combien il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſe pût paſſer de femme	324
<i>Feu</i> , Par quels peuples il eſt adoré	77
<i>Flâterie</i> , Ce que c'eſt précifément, & comment diſtinguée de la louange	11, 12, 15, 16
<i>Flâtes</i> , De Timotée & d'Iſmenias, &c. combien renommées	191
<i>Fourmilleres</i> , Comparées aux villes, & l'occupation des fourmis à celle des habitans	102
<i>Fraude</i> , Comment dépeinte en compagnie de l'Envie, & de la Calomnie	199

G.

G <i>Alans</i> , Illuſtres, combien accroiffent la gloire d'une Dame	346
<i>Ganymede</i> , Pour quel avantage ravi par Jupiter	385
<i>Garamantes</i> , Quelle nation, & en quel tems ils font leurs courſes dans la Lybie 229. Quels animaux ils y chaffent particulièrement	ibid.
<i>Garbutines</i> , Eſpeces de chaulſſures, de quoy ſe font	167
<i>Geryon</i> , Comment un ſymbole de l'amitié 41. En quelle eſtime étoit ſon corps, chez les Thebains	194
<i>Glaucias</i> , Ses Amours avec Chryſis, & quel en fut le progrès & le ſuccès	168
<i>Glycera</i> , Dialogue de Glycera & de Thaïs, fameuſes Courtiſanes	248 & ſuiv.
<i>Goſe</i> , Roy des Omaniens en l'Arabie heureuſe, combien vécu	223
<i>Gorgones</i> , Deſcription d'un tableau de l'entrepriſe des Gorgones, & de la mort de Meduſe 219, 374. Et quel métier elles faiſoient	374, & 375

Ger-

DES MATIERES.

<i>Gorgias</i> , Rhéteur, comment mourut, & à quel âge	225
<i>Grans</i> , Quel besoin ils ont des Parasites 137. Quel honneur ils en tirent	138
<i>Grecs</i> , Comment receurent la Philosophie, & comment elle y gagna les sept Sages	291
<i>Gygés</i> , Quelle estoit la vertu de l'aneau de Gygés	118
<i>Gymnosofistes</i> , De combien longue vie, & pourquoy	221

H.

P Lainte de l'H, & de ce qui s'en ensuivit	404
<i>Hebdomas</i> , Orateur, pourquoy ainsi apellé	208
<i>Hector</i> , En quel endroit avoit ses sacrifices	363
<i>Helene</i> , Quelle, & si elle estoit si belle qu'Homere la décrit 88. Parqui elle avoit esté ravie, durant la premiere guerre de Troye <i>ibid.</i> Pourquoy enlevée par Theée, & depuis aimée par tous les Princes Grecs	387
<i>Hemus</i> , Mont, où placé	295
<i>Hercule</i> , En quoy particulierement louable 16. Qui doit passer le premier de Bacchus ou d'Hercule & ses travaux 68, 71. Comment a passé toute sa vie 117. Hercule, comment surnommé & depeint par les Gaulois 184, & <i>suiv.</i> Et pourquoy sous la figure d'un vieillard <i>ibid.</i> Hercule pourquoy se fit brûler	284
<i>Hermacles</i> , Le Rhodien, renommé Statuaire	336
<i>Hermodore</i> , l'Epicurien, pourquoy se parjura 101. Et par qui foudroyé	105
<i>Hermon</i> , l'Epicurien pourquoy regardé de travers par les Stoïques	316
<i>Hermotime</i> , Que faisoit l'ame d'Hermotime Clazomenien	188, 189
<i>Herodote</i> , Comment a voulu consigner ses Fables à la posterité	163
<i>Herofle</i> , Le Cynique, par qui veu entre les bras d'une Courtisane	101
<i>Hesiode</i> , Comment devint grand Poëte 156. Quelles sont ses œuvres	232
<i>Heron</i> , Pilote, combien expert	235
<i>Hieron</i> , Roy de Syracuse, combien vécut	222
<i>Hippias</i> , Combien excellent Artisan	179
<i>Hipocrate</i> , Statue d'Hipocrate courant toute la nuit	171
<i>Hipodamie</i> , A quel prix mise par son Pere Enomaüs	387
<i>Hipponax</i> , Ancien Satyrique	205
<i>Historien</i> , En quoy distingué de l'Orateur	16
<i>Homere</i> , Comment excellent Peintre 6. Quel en ses comparaisons 17. Louange d'Homere, sa comparaison avec plusieurs Orateurs, & de son pays	344
<i>Homme</i> , Quelle est la condition la plus heureuse de l'homme ou de la femme	89

Hymet-

<i>Hymette</i> , Forteresse, ou pointe de rocher, en quelle contrée	110
<i>Hypate</i> , Ville, où située	42
<i>Hyperide</i> , Combien timide de son naturel	133
<i>Hyppocrate</i> , Amisienien, à quel âge mourut	225
<i>Hyppasus</i> , Roy des Caraciens, à quel âge mourut	223

I.

S A demande contre le K & l'Y, & ce qu'il en fut ordonné	405
<i>Idée</i> , De quelle nature, & par qui veüe	169
<i>Idole</i> , Quels peuples ont les premiers introduit le culte des Idoles	328
<i>Idomenée</i> , Fils de Jupiter, au raport de qui estoit Parasite	134
<i>Ierapoli</i> , Pourquoi ainsi apelée, & où située	327
<i>Iouneffe</i> , Comment doivent estre instruits les jeunes gens	144
<i>Ignorance</i> , Combien dangereuse, & combien de maux elle cause	198
<i>Immortalité</i> , Des Dieux à quoy leur sert	60
<i>Inconnu</i> , Dieu inconnu des Atheniens, quand & par qui decouvert	382
<i>Indes</i> , Comment Bacchus fit l'entreprise des Indes 181. De quelles gens son armée estoit composée <i>ibid.</i> Et de quelles armes 182. Dédain qu'en conceurent les Indiens <i>ibid.</i> Mot de la bataille <i>ibid.</i>	269
<i>Joësse</i> , Dialogue de Joësse & de Pythie, fameuses Courtisanes	269
<i>Ion</i> , Philosophe Platonicien, en quelle estime parmy les siens	165
<i>Iour</i> , Quels sont les peuples qui adorent le jour	77
<i>Iphigenie</i> , Prêtresse de Diane, comment enlevée	21
<i>Isis</i> , Quelle estime les Egyptiens faisoient de ses cheveux	194
<i>Isocrate</i> , Quelle est à present estimée son Eloquence 160. A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut	225
<i>Isthme</i> , Declamation contre l'entreprise que Neron avoit fait de percer l'Isthme	390, & <i>suiv.</i>
<i>Isthmique</i> , Quel estoit le prix qui se donnoit aux jeux Isthmiques	140
<i>Iunon</i> , d'Euphranor, quelle 5, 6. Invective contre Junon	375
<i>Jupiter</i> , Ce que l'on croit de luy en Candie 78. Combien a plus de peine que les autres Dieux 108. Invective de Momus, contre Jupiter même 361. Ses avantages & ses vices	374
	<i>Iustit</i>

DES MATIERES.

Justice, Par qui louée, jusqu'à estre estimée le souverain bien 109
Ixion, Quelle fut son ingratitude 313

K.

P Laintes du K, & de ce qui s'en ensuivit 404. Où particulièrement nécessaire *là même.*

L.

P Lainte de l'L, principalement contre l'I, & de ce qui s'en ensuivit 405, 406
Lapithes, Description d'un combat semblable à celui des Lapithes & des Centaures 314, & *suiv.*
Léda, En quoy se changea Jupiter pour la beauté de Léda 385
Leontique, Dialogue de Leontique & Quenidas, fameuses Courtisanes 272
Létes, Quel malheur est commun aux Gens de Létres 303.
 Origine des lêtres Françoises 393. Eloge de toutes les lêtres 413
Licurgue, Combien timide de son naturel 133. En quel tems établit ses Loix 150. Quel en l'esprit d'Anacarsis *ibid.* A quel âge mourut 226
Loüanges, Quand c'est qu'elles sont bonnes, & ce que c'est 11.
 Comment distinguées de la flatterie 16
Luite, Quel exercice, & comment se faisoit 139
Luiteurs, Pourquoi les Luiteurs se frottoient de sable & de poussiere, après s'estre frottez d'huile 146
Lune, Quels peuples adorent la Lune 77. Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes 102, 103
Lybie, Côté Meridional de la Lybie, quel 229
Lycie, En quel endroit est la separation de la mer de Lycie & de Pamphylie 235
Lypayé, Orateur, pourquoy ainsi apellé 208
Lysimachus, Roy de Macedoine, jusqu'à quel âge vécut 222

M.

D Emende de l'M, contre les abreviations, & quel jugement s'en ensuivit 406, 407
Machlyens, Quels peuples, & où ils habitent 183
Mages, De Perse, pourquoy de si longue vie 223
Magicien, Description de l'Isle des Magiciens 446, & *suiv.*
Maison, Loüange d'une maison de plaisance 214
Marc Aurele, De combien longue vie, & pourquoy 221
Mars, Comment surpris avec Venus par Vulcain 81
Masiniſſa, A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut 223
Medecins, Du tems de l'Auteur faisoient eux-mêmes les remedes 171
Medée.

T A B L E

<i>Medée</i> , Description d'un tableau de Medée transportée de rage & de jalousie	220
<i>Mélisse</i> , Courtisane, quelle	253
<i>Memnon</i> , Quelle est sa statue, & en quelle contrée	176
<i>Memphu</i> , Comment cette ville fut prise, & par qui	178
<i>Meneceste</i> , Pourquoi déclaré infame, & tous ses biens confisquez	28
<i>Menippe</i> , Pourquoi vola dans le Ciel	97
<i>Mensonge</i> , D'où vient que les hommes ne se contentent pas de debiter des mensonges, mais sont bien aises d'en entendre	163
<i>Mer</i> , Quand se peut appeler le miroir des Cieux	216
<i>Mercur</i> , Invective contre Mercure	374
<i>Mérioré</i> , De qui estoit le Courtisan & le Parasite	135
<i>Metempsychose</i> , Ce que c'est, & quelques exemples mémorables d'icelle	87
<i>Metier</i> , Quel est le métier qui ne coûte rien à apprendre, mais bien à enseigner	129
<i>Miltiade</i> , De quoy accusé	203
<i>Minerve</i> , Description d'un tableau du Temple de Minerve	219
<i>Minos</i> , Quel honneur il reçut des Dieux 135. Où il rend la Justice	152
<i>Mitridate</i> , Roy de Pont, surnommé le Bâtisseur, combien vécut	222
<i>Mnasirés</i> , Roy des Parthes, combien vécut	223
<i>Mnesithée</i> , Quel sacrifice il fit à Jupiter & autres Dieux, après estre échappé du naufrage	69
<i>Monnoye</i> , Distinction de plusieurs sortes de monnoyes	437
	438
<i>Morts</i> , Combien inutiles sont les plaintes qui se font autour des morts 153, 154. Réponse imaginaire de quelqu'un de ces morts 154. Combien différentes sortes de sepultures	155
<i>Mouche</i> , Description agreable de la mouche 187, & suiv. En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe <i>ibid.</i> Comme elle est compagne de l'homme, durant toute sa vie 188. Quelle sorte de mouche est de longue vie <i>ibid.</i> Sa metamorphose	189
<i>Moyse</i> , Comment appelé par l'Auteur	376
<i>Muses</i> , Quelle promesse firent à Hésiode, & quels sont leurs principaux talens	232
<i>Musique</i> , Combien puissante sur l'esprit humain	146
<i>Musonius</i> , Combien excellent Philosophe	282
<i>Myrmidons</i> , Quelle nation, & d'où venue	102
<i>Myrtale</i> , Courtisane, quelle	274
<i>Myrtium</i> , Dialogue de Myrtium avec Famfile & Doris, fameuses Courtisanes	250

Mythrés,

DES MATIERES.

Mythrés, Invective de Momus contre ce Dieu 361, 362
N.

Accusation de l'M par elle, & de ce qui s'en ensuivit 405.
Réponse de l'M *ibid.* Replique de l'N *là même*
Nature, Pourquoi la Nature a donné les biens aux hommes 367

Navire, Description d'un Navire, avec tout son armage 334, 335

Nausicaé, Quelle Dame, & en quoy particulièrement recommandable 10

Nellar, Breuvage des Dieux 105

Negrepont, Isle, par qui retranchée de la Beocie 391

Neptune, Quelle fut son aventure 60. Invective contre Neptune 374

Neron, Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faite de percer l'Isthme 389, & *suiv.* A quel dessein il alla en Grèce 390. Ses folles imaginations, & sa presumption *là même*

Neskor, Quel, & de qui il estoit Parasite 134. Combien de tems a vécu 224

Niobe, Par qui & pourquoy changée en rocher 18

Numa Pompilius, Combien de tems vécu 221

Numismatie, Royaume, en quel endroit, & que signifie ce terme 437

O.

Ses pretentions contre les autres voyées 408. Réponse que luy fait l'A *ibid.* Replique qu'elle va plus rondement en besogne 409

Obole, Quelle sorte de monnoye, & de quelle valeur 152

Offense, Belle coutume des Scythes, lors que quelqu'un d'entr'eux a receu quelque offense 36

Olympique, Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Olympiques 140

Or, Quelle description en fait Pindare 53. Par qui comparé aux Graces 86. Ses beaux effets *ibid.* Comment il est la source de tous maux *ibid.*

Oracles, Principalement ceux d'Apollon, combien ambigus, & à quoy semblables 73, 77

Orateur, Distinction entre l'Orateur, & l'Historien 16. Combien sujets à l'avarice sont les Orateurs 136. Le moyen de se rendre en peu de tems grand Orateur, & leurs deux chemins 157, 158, & *c.*

Oreste, & Pilade de quels sacrifices honorez, & en quelle qualité 19. Leurs belles actions 20. Pourquoi Oreste tua son Pere 392

Orion, Histoire ancienne d'Orion 219
Orphée,

T A B L E

<i>Orphée</i> , Comment sa tête aborda en l'Isle de Lesbos	199.
Sa lyre par qui achetée, & ce qui en arriva <i>ibid.</i>	Le Patron
des Musiciens	296
<i>Osyris</i> , Quelles ceremonies se font pour sa feste	328, 329
<i>Ouge</i> , Au raport de qui est plus infidele que la veuë	217

P.

D ispute du P, & de son compagnon l'H, contre l'usurpation de l'F 402, 403. Le jugement ensuiuy	403.
Plainte du P, contre l'usage d'à present	409. Et son Arrest <i>ibid.</i>
<i>Pacate</i> , d'Apelle	6
<i>Palais</i> , Description & louange d'un Palais magnifique	213, & <i>suiv.</i>
<i>Pamphile</i> , Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris, fameuses Courtisanes	250
<i>Pamphylie</i> , En quel endroit est la separation de la mer de Lybie & de Pamphylie	235
<i>Pan</i> , Compagnon de Bacchus, où logé	111. Ses plaintes <i>ibid.</i>
Son invective contre les Philosophes	<i>ibid.</i>
<i>Pancrate</i> , Pythagoricien, quel personnage	178
<i>Pantarches</i> , Pierres precieuses de quelle propriété	433
<i>Paon</i> , En quel tems il étale plus magnifiquement ses beautez	216
<i>Paradis</i> , Description des oiseaux de Paradis, & pourquoy ils sont ainsi apellez	418
<i>Parasite</i> , Si l'exercice de Parasite peut estre appellé un métier	125. Si ce peut estre un art, & s'il peut estre rangé parmi les arts <i>ibid.</i>
Sa definition & preuve	127
<i>Paris</i> , Par qui comparé à Achille	17. A quoy prefera Helene, & pourquoy
	387
<i>Parnés</i> , Mont, en quelle contrée	110
<i>Parques</i> , Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets	59, & <i>suiv.</i>
<i>Patras</i> , Ville, où située	57
<i>Patrie</i> , Combien douce & aimable, & pourquoy	226, 227. Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie, & quelle elle est 227. Recommandation & louanges de la Patrie <i>ibid.</i>
	& <i>suiv.</i>
<i>Patrocle</i> , Quel, & de qui estoit le Parasite	134
<i>Pôvreté</i> , Des avantages de la Pôvreté	80, & <i>suiv.</i>
	89
<i>Peintres</i> , D'où vient que les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations	15
<i>Peinture</i> , Combien differente de la parole	218
<i>Pelops</i> , Pour quelle raison admis à la table des Dieux	284,
285. Pelops comment vainquit Hippodamie	387
<i>Penelope</i> , De quoy peut servir d'exemple	10
	<i>Pen-</i>

DES MATIERES.

<i>Panthée</i> , Femme d'Abradate, quelle	6, 10
<i>Peregrinus</i> , Combien le bâton de ce Philosophe fût estimé & acheté 194. Quel, & sa mort 277. & suiv. En quoy comparé à Empedocle	ibid.
<i>Perfée</i> , Description de la peinture de Perfée & d'Andromède.	218
<i>Perses</i> , Quelle est la principale divinité qu'ils adorent	77
<i>Phalés</i> , Par quels peuples adoré	ibid.
<i>Phédre</i> , Comment perdit Hypolite	203
<i>Phidias</i> , Quel estoit le plus excellent de ses ouvrages	14
<i>Philetère</i> , Premier Roy de Pergame, combien vécut	222
<i>Philine</i> , Courtisane, quelle	252
<i>Philocrato</i> , Combien timide de son naturel	133
<i>Philosophes</i> , Combien incertains 98. Leur impudence & leur curiosité <i>ibid.</i> Quelle sorte de gens, & leur grand nombre 106. Si l'on peut donner exemple de quelque Philosophe qui soit mort les armes à la main 133. Combien sujets à l'avarice	224
<i>Philosophie</i> , Combien cet Art excelle par dessus les autres 130. Ses plaintes à Jupiter, touchant les faux Philosophes	290
<i>Philoxene</i> , Pourquoi puny tres-severement par Denis le Tyran	194, 201
<i>Phenix</i> , Pour quelle particuliere consideration élu Roy par les Animaux	416
<i>Phrygiens</i> , Quelle est leur principale divinité	77
<i>Pilade</i> , En quelle qualité on sacrifioit à Pilade & à Oreste, & leurs actions heroïques 19. & suiv. Description d'un tableau de Pilade & Oreste, cachez derriere le Palais d'Agamemnon	218
<i>Pilote</i> , Comparaison du Pilote & de la Providence	79
<i>Pindare</i> , Quelle description il fait de l'or	83
<i>Pirithoüs</i> , Par qui aidé au dessein de l'enlevement de Proserpine	386
<i>Pitracus</i> , L'un des sept Sages, combien vécut	224
<i>Platon</i> , S'il s'est mêlé du métier de Parasite 131. En quoy comparé à Nicias <i>ibid.</i> En quelle estime estoit son Eloquence du tems de l'Auteur	160
<i>Pluton</i> , Quelle estoit la vertu de son casque 118. Pourquoi ainsi appellé, & que signifie ce nom	152
<i>Pyce</i> , Place d'Atènes, à quoy destinée	111
<i>Poëse</i> , Quels sont les charmes particuliers de la Poësie	144
<i>Poëtes</i> , Pourquoi ils ne sont pas responsables en justice de leurs imaginations 15. Quand sujets à faillir 59. Isle des Poëtes en quelle contrée 439. Diverses manieres d'agir de ses habitans	ibid. & 440
<i>Polemon</i> , Quel personnage & pourquoy quitta l'Academie	G 2

T A B L E

<i>mie</i> 115. Comment & à quel âge mourut	225
<i>Pollux</i> , En quoy nommément estimable	16
<i>Polydamas</i> , En quel endroit la statue de cet Athlete guérissoit de la fièvre	362, 363
<i>Polystrate</i> , Quel & combien grand Orateur	14
<i>Portique</i> , Plaidoyer du Portique contre la volupté	116 & 6.
<i>Posidonius</i> , Philosophe & Historien d'Apamée, combien vécu	224
<i>Potamon</i> , Orateur, de combien longue vie	225
<i>Professions</i> , Où l'on vit long tems, quelles sont particulièrement	221
<i>Prométhée</i> , Quelle est sa condition	60
<i>Prose</i> , Quelle est le plus recommandable de la Prose ou du Vers	344
<i>Proserpine</i> , Fille de Ceres, comment enlevée 152. Par qui recherchée jusques dans les Enfers	386
<i>Providence</i> , Quelle estoit la providence des Dieux, & si maîtresse ou esclave du destin 61. Question de la providence	63 & suiv. 76 & suiv.
<i>Protesilas</i> , En quel endroit avoit ses sacrifices	363
<i>Protemée</i> , Fils de Lagus, combien heureux, & combien vécu	222
<i>Pugilat</i> , Quelle sorte d'exercice	140
<i>Pygmée</i> , Description d'Isle des Pygmées, & que signifie proprement ce mot, selon son etymologie 443. Leur guerre contre les Grées <i>ibid.</i> Leurs mœurs & leurs exercices	444, 445
<i>Pyrandriens</i> , Quelle sorte de peuples	433
<i>Pyrrhon</i> , Pourquoi ne se voulut point presenter en jugement	119
<i>Pyrrhus</i> , & Alexandre, quels nous sont representez dans l'Histoire	178
<i>Pythagore</i> , Quel personnage, & ce qu'il avoit esté auparavant 82, 87. Pourquoi défendit les viandes & les feves	88
<i>Pythiques</i> , Quel estoit le prix du vainqueur aux jeux Pythiques	140
<i>Python</i> , Comparé à Demosthène	353

Q.

P Lainte du Q, & sa demande 409, 410. Sa Sentence	là même
<i>Quélidonium</i> , Dialogue de Quélidonium & de Drocé, fa- meuses Courtisanes	265

R.

P Lainte de l'R, contre l'I & l'E 410. Ordonnance de l'Usage contr'elle	<i>ibid.</i> <i>Rada-</i>

DES MATIERES.

Radamanthe, De quel pays, & combien sévère Justicier 152
Republique, Discours de l'Estat d'une bonne Republique

143, 144

Repentir, Comment dépeint en la compagnie de l'Envie & de la Calomnie 199

Rhea, Qui le premier enseigna ses mysteres aux hommes 331

Rhetorique, Plaidoyer de la Rhetorique contre Lucien 120 & suiv.

Rhododaphné, Explication de ce terme 211

Rhodope, Montagne, où placée 295

Riches, Quelles sont les craintes & les soins qu'ont les riches 309 &c. Combien ceux-là se trompent, qui croient que la félicité consiste dans les richesses *ibid.* Saturne aux riches 311. Réponse des riches 312

Richesses, Description des incommoditez des richesses 80, 90 &c.

Rois, Quelle est la félicité des Rois 91. Pourquoi comparez aux statues d'or 92. Quelle est aussi leur infortune *ibid.*

Roxane, d'Aëtion, quelle 6

Royauté, A combien de maux sujète 246

S.

P Lainte de l'S, contre les Auteurs Modernes 410. Plainte du Z contr'elle 411. Ordonnance de l'Usage sur leurs plaintes *ibid.*

Sanglier, Calydonien, en quelle estime chez les Tégéates 194. Effet de la colère de Diane 322

Sappho, Quelle Dame, & en quoy recommandable 9

Sarpédon, Fils de Jupiter, par qui tué 134. Pourquoi Jupiter ne peut empêcher sa mort, & comment il pleura sa perte 377

Saturne, S'il devoit ses enfans, & ce qui le mût de se défaire de son Empire 299, 300

Saturnales, Leur description, & de ce qui s'y passe 298. Loix

Saturnales 299, 304. Et les loix du Festin 306. Epîtres

Saturnales 307. Réponse de Saturne 309. Saturne aux

Riches 311

Scorpions, De combien de sortes en Lydie 229

Scribes, Ou Interprètes des mysteres des Dieux chez les Assyriens & les Arabes, pourquoy de si longue vie 221

Scythes, Quelle estime ils font d'un bon amy, & combien ils abhorrent la trahison 21. Comment servent leurs amis 34 &c. Quelle est leur principale divinité 77

Semiramis, En quoy changée 331. Et comment devenue sage 339

Sérés, De combien longue vie, & pourquoy 221

Servius Tullius, Combien de tems vécu *ibid.*

G g 2

Sido-

<i>Sidonians, Peuples en quelle Province</i>	228
<i>Simonide, Ancien Satyrique 204. De Cécé, combien vécut</i>	226
<i>Sinartiole, Roy des Perles, à quel âge commença à regner</i>	223
<i>Sisinnés, Et Toxaris combien grans amis</i>	59
<i>Smirne, Où située, & quelle ville</i>	4
<i>Socrate, Comment se porta contre les Lacedemoniens 133.</i>	
<i>Quel estimé entre les Philosophes, & comment Chémphon luy fut envoyé 159. De quoy accusé 203. A quoy se plairoit particulièrement</i>	254
<i>Solon, Extrémité d'Anacarsis avec Solon 138 & suiv. L'un des sept Sages combien vécut</i>	224
<i>Sommeil, Combien le Dieu du sommeil a de peine</i>	108
<i>Songes, De combien de sortes selon Homere 82. De quoy ils se forment</i>	la même
<i>Sophocle, Comment mourut, & à quel âge</i>	225
<i>Sofandre, De Casanis, quelle & en quel endroit</i>	5
<i>Sofrate, Comment destit Ptolomée, & prit la ville de Memphis</i>	178
<i>Souhaits, Combien bigarrés & inutiles parmi les hommes 38 & suiv. Et sans fin</i>	242
<i>Sparticus, Comment tué en un festin</i>	101
<i>Spéctacles, Combien célèbres en Grèce</i>	141
<i>Squelet, Ce que c'est proprement</i>	155
<i>Statius, Approuvant sous les nuits, quelle</i>	179
<i>Stéiciens, Combien différens des Epicuriens</i>	131
<i>Stésicore, Poète Lyrique, de combien longue vie</i>	226
<i>Stratonice, Quelle, & quel Temple elle fit bâtir</i>	112
<i>Sunion, Quelle place, & en quelle entrée</i>	110
<i>Superfluités, Combien fâcheuses</i>	368
<i>Syrie, Description du Temple de la Déesse de Tyr, de son origine, & de ses ceremonies</i>	157 & suiv.

T.

P <i>Lainte du T contre JS, & leur reglement</i>	411
<i>Tale, Intendant de Minos, que faisoit en l'Isle de Crète</i>	170
<i>Tantale, Quel honneur il renou des Dieux</i>	135
<i>Tarquin le Superbe, Combien de temps vécut</i>	221
<i>Temple, Description du Temple de la Déesse de Syrie & suiv.</i>	327
<i>Temples, Anciens de quel côté tournent</i>	215
<i>Terés, Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut</i>	223
<i>Terés, Roy des Odrysiens, combien vécut</i>	222
<i>Tersagore, Poète, quel personnage</i>	343

DES MATIERES.

<i>Thais</i> , Dialogue de <i>Thais</i> & de <i>Glycera</i> , fameuses Courtisanes	248, & suiv.
<i>Thalés</i> , Combien vécut	224
<i>Theagème</i> , En quel endroit sa Statue guerissoit de la Mévrie	363
<i>Theane</i> , Quelle Dame, & en quoy recommandable	9
<i>Thebains</i> , Combien extravagans au sujet de leur origine	164
<i>Themistocle</i> , De quoy accusé	203
<i>Thersite</i> , Comment décrit par Homere	191
<i>Thésée</i> , Comment à passé toute sa vie 117. Pourquoi enleva Helene	387
<i>Thraces</i> , Quelle divinité ils adorent	77
<i>Thucydide</i> , Combien de fois Demosthène avoit écrit de sa main son histoire	190, 191
<i>Thyeste</i> , Combien son crime fait d'horreur sur les Theatres	300
<i>Tigranés</i> , Roy d'Armenie, à quel âge mourut	223
<i>Timoclés</i> , Dispute de <i>Timoclés</i> le Stoicien contre <i>Damjs</i> l'Epicurien, au sujet de la Providence 69, 70, & suiv.	221
<i>Tirésias</i> , Combien on luy donne de tems de vie	39
<i>Toxaris</i> , & <i>Sisinnés</i> , combien grands amis	145
<i>Tragedies</i> , Quel doit estre l'usage des Tragedies	256
<i>Tribades</i> , Quelles sortes de personnes	267
<i>Triphène</i> , Dialogue de <i>Triphène</i> & de <i>Charmide</i> , fameuses Courtisanes	362
<i>Trophenius</i> , Invective de <i>Momus</i> contre ses Oracles	87
<i>Troye</i> , Si la guerre de <i>Troye</i> se passa comme Homere la décrit	

V.

E N quels endroits il semble exclure l'L 405. Plainte de l'V, sur la misere de sa condition	411
<i>Vents</i> , Quel est leur travail	108
<i>Venus</i> , De <i>Cnide</i> quelle, & celle d' <i>Alcame</i> 5. Comment surprise avec <i>Mars</i> par <i>Vulcain</i>	81
<i>Vers</i> , Si les <i>Vers</i> sont plus estimables que la Prose	344
<i>Veuë</i> , Les avantages de la veuë sur l'ouïe	217, 218
<i>Villes</i> , Comparées aux fourmillieres 102. En quoy principalement consiste une ville	143
<i>Ulysse</i> , Pourquoi ses menfonges furent excusables 163. Description d'un tableau d' <i>Ulysse</i>	219
<i>Univers</i> , Diverses opinions des Philosophes, touchant l'estat de l'Univers	98, 99
<i>Vulcain</i> , Quelle est sa felicité	66

TABLE DES MATIERES.

X.

R Emontrance de l'X, contre l'S 412.	Arrest de la Gram-	
	maire sur ce sujet	413
<i>Xenocrate</i> , Disciple de Platon, de combien longue vie		224
<i>Xenophanes</i> , Fils de Dexine, & disciple d'Archelaüs, com-		
bien vécut		<i>ibid.</i>
<i>Xenophile</i> , Le Musicien, qui faisoit profession de la Philosophie		
de Pythagore, à quel âge mourut		<i>ibid.</i>

Y.

C Omment se sauve de la demande de l'I	405

Z.

Z Amolxis, Quel, & par quels peuples adoré	77
<i>Zenothemis</i> , De quelle façon témoigna son amitié à	
Menecrate 28, 29. Combien il se glorifioit de son ami-	
tié	<i>ibid.</i>
<i>Zénothémis</i> , Surnommé le labyrinthe, quel	316
<i>Zenon</i> , Chef de la secte Stoïque, combien vécut	224
<i>Zoroastrie</i> , Plaine de Zoroastrie quelle, sa ville & ses lo-	
gis	446, &c.

T A B L E

DES TRAITEZ, OU DIALOGUES DE LA II. PARTIE DE LUCIEN.

L Es Images ou les Portraits	Pag. 3
Défense du Discours precedent	11
Toxaris, ou de l'Amitié	19
L'Asne de Lucien	42
Jupiter confondu	58
Jupiter le Tragique	63
Le Songe, ou le Coq	80
Icaromenipe	96
La double Accusation, ou la Chicane	107
Le Parasite, ou l'Ecornifleur	124
Des Exercices du corps	138
Du Dèuil	151
L'Orateur ridicule	156
Le menteur, ou l'Incredule	163
Hippias, ou le Bain	178
Bacchus	181
L'Hercule Gaulois	184
De l'Ambre, ou des Cygnes	185
Louange de la Mouche	187
Contre un ignorant qui faisoit une Bibliotheque	190
De la Calomnie	198
L'Apophrade, ou le mauvais Grammairien	204
Louange d'une maison	213
De ceux qui ont long tems vécu	220
Louange de la Patrie	226
Des Dipsades	229
Dialogue de Lucien & d'Hesiodé	231
Le Navire, ou les Souhairs	233

DIALOGUES DES COURTISANES

Pag. 248

Dialogue de Glycera & de Thaïs	<i>ibid.</i>
Dialogue de Myrtium, de Pamphile, & de Doris	250
Dialogue de Philine & de sa Mere,	252
Dialogue de Melisse & de Bacchis	253
Dialogue de Cleonarium & de Lezne	255
Dialogue de Crobyle & de Corinne	257
Dialogue de Musarium & de sa Mere	259
Dialogue d'Ampélis & de Chrysis	261
Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, &c.	262
Dialo-	

TABLE DES TRAITÉZ, OU DIALOGUES.

Dialogue de Quélidonium & de Drocé	265
Dialogue de Tryphène & de Charmide	267
Dialogue de Joësse, de Pythie, & de Lysias	269
Dialogue de Leontique, de Quénidas, & d'Hymnie	272
Dialogue de Dorion & de Myrralé	274
Dialogue de Cochlys & de Parthenice	276

La mort de Pérégrius	277
Les Fugitifs	289
Les Saturnales	298
Cronosolon, ou le Législateur de Saturne	302
Loix des Saturnales	304
Loix du Festin	306
Epîtres Saturnales	307
Réponse de Saturne	309
Saturne aux Riches	311
Réponse des Riches	312
Les Lapithes, ou le Banquet des Philosophes	314
La Déesse de Syrie	327
La louange de Demosthène	343
L'Assemblée des Dieux	359
Decret des Dieux	363
Le Cynique	365
Philopatris, ou le Catechumène	372
Carideme, ou la louange de la Beauté	383
Neron, ou l'entreprise de percer l'Isthme	389

Pieces ajoutées par forme de supplément.

Dialogue des lettres de l'Alphabet	393
Histoire veritable, livre troisième	414
Histoire veritable, livre quatrième	432

F I N.